# FILS ET SUCCESSEURS

# D'ATTILA

On a souvent comparé l'empire d'Attila à ces violentes pluies d'orage qui bouleversent la superficie du sol, mais s'écoulent et disparaissent aussitôt par les sillons qu'elles ont creusés, ne laissant rien d'elles que des ruines. Cette comparaison repose sur une grave erreur historique. Les bandes d'Attila n'ont pas fait que ravager l'Europe orientale : elles s'y sont implantées, elles y ont pris racine, et leur postérité, tantôt confondue avec d'autres races, tantôt sans autre mélange que des alluvions du même sang, possède encore aujourd'hui une partie des conquêtes de ses pères. Chrétienne et civilisée, elle est entrée dans la société européenne, où sa branche principale, la nation magyare, tient noblement sa place. Par une succession non interrompue de dominations, dont quelques-unes comparables en étendue à l'empire d'Attila, les Huns du Danube peuvent remonter historiquement jusqu'au temps du redoutable conquérant qu'ils comptent avec orgueil parmi leurs rois.

Cette question de la permanence d'un élément hunnique dans les contrées orientales et au cœur même de l'Europe n'est peut-être pas seulement une question spéculative dans les circonstances présentes. Les vallées du Volga et du Don, les versans de l'Oural, les steppes de la Mer-Caspienne et de la Mer-Noire, contiennent encore les races qui vinrent au IVe siècle avec Balamber, au Ve avec Attila, au VIe avec les Avars, au IXe avec les Hongrois, occuper le centre de l'Europe et menacer surtout la Grèce. Il y a aujourd'hui quinze siècles que ce cri, *à la ville des Césars!* s'est fait entendre pour la pre-

mière fois dans ces contrées sauvages, et depuis lors il n'a pas cessé d'y retentir. Les nations que les Finno-Huns ont déposées en Europe, et qui se sont assimilées à nous par la culture des mœurs et par la religion, resteront-elles toujours étrangères au mouvement qui travaille leurs frères? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

L'histoire des Huns est d'ailleurs plus intimement liée qu'on ne le croit généralement à l'histoire de France. Ces essaims destructeurs, à qui rien ne résistait, sont venus par deux fois se briser contre nos armées. La même épée qui, dans la main d'Aëtius, fit reculer Attila sous les murs de Châlons et fixa le terme de ses victoires, l'épée gallo-franke, reprise par Charlemagne, détruisit sur les bords de la Theïss le second empire hunnique, l'empire des Avars, un moment aussi redoutable que le premier. Ce lien des deux histoires, glorieux pour la nôtre, — la coïncidence des questions qui agitent l'Europe de nos jours et intéressent la civilisation moderne avec celles qui l'agitaient il y a mille ou quinze cents ans et mirent en péril la civilisation romaine, — enfin le besoin scientifique d'éclaircir, si je le pouvais, un fait ethnographique important et mal connu, toutes ces raisons m'ont engagé à compléter par ces recherches le travail que j'ai publié sur Attila (1).

## I.

La terrible volonté qui, du vivant d'Attila, n'avait jamais connu d'obstacle, et qui pendant un quart de siècle avait fait la loi du monde, ne fut pas obéie un seul jour dès que le conquérant eut cessé de régner. La révolte commença par sa famille. Dans un esprit de sage prévoyance, et afin de préserver l'unité d'un empire qu'il avait fondé au prix de tant de fatigues et de crimes, Attila avait ordonné que son fils aîné Ellac lui succéderait seul avec la plénitude de sa puissance; mais il avait compté sans ce *peuple* (2) de fils qu'il laissait après lui : peuple médiocre, ambitieux et jaloux. Refusant de reconnaître la suprématie de leur frère aîné, ils exigèrent le partage de l'empire entre eux tous, à parts égales. Il fallut tout diviser, tout morceler, territoire, populations, troupeaux. On fit des lots de nations, et « d'illustres rois, dit l'historien goth Jornandès avec l'accent de l'indignation, des rois pleins de bravoure et de gloire furent tirés au sort avec leurs sujets (3). » Les Asiatiques, pour qui de pareils pro-

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er et du 15 février, du 1er mars, du 1er avril, du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

(2) « Quorum numerus pæne *populus* fuit. » (Jornand. *R. Get.*)

(3) « Ut ad instar familiæ bellicosi reges, cum populis, mitterentur in sortem. » (*R. Get.* 16.)

cédés n'étaient pas nouveaux, les subirent sans se plaindre; mais la colère monta au cœur des fiers Germains. Ils ne purent supporter l'idée d'être traités comme un vil bétail, et le roi des Gépides, Ardaric, courut le premier aux armes. Ardaric avait été pendant longtemps le conseiller le plus intime et le vassal le plus honoré d'Attila. Valémir, qui avait tenu la seconde place dans la confiance du maître, et qui partageait avec ses deux frères, Théodémir et Vidémir, le gouvernement des Ostrogoths, suivit l'exemple d'Ardaric. La plupart des vassaux germains se rangèrent autour des deux plus grands de leurs rois, et l'armée d'Attila se trouva scindée en un double camp : les Germains d'un côté, de l'autre les Huns, les Alains, les Sarmates et quelques peuplades germaines restées fidèles à la mémoire du conquérant.

Les deux partis, après s'être observés quelque temps et recrutés chez les nations voisines, se préparèrent à une lutte suprême dont le résultat devait être la servitude éternelle ou l'affranchissement de la Germanie. Ils choisirent pour se mesurer la grande plaine de Pannonie, située au midi du Danube et à l'ouest de la Drave, et dans cette plaine le terrain que traversait une petite rivière appelée Nétad, dont le nom actuel est inconnu. Il fallait un interprète barbare tel que le Goth Jornandès pour sentir lui-même et faire passer dans les pages d'un livre les passions de ces ravageurs du monde devenus ennemis, et rendre la grandeur de cette lutte à mort qui venait s'étaler aux yeux des Romains et sur le territoire romain comme un combat de gladiateurs. « Qu'on se figure, dit-il, un corps dont la tête a été tranchée, et dont les membres, n'obéissant plus à une direction commune, se livrent ensemble une folle guerre : ainsi vit-on s'entre-déchirer de valeureuses nations qui ne rencontrèrent jamais leurs égales que lorsqu'elles se tournèrent les unes contre les autres. » Puis, animé d'un enthousiasme presque aussi sauvage que le tableau qu'il va nous peindre, il s'écrie : « Certes ce fut un admirable spectacle de voir le Goth furieux combattant l'épée au poing, le Gépide brisant dans ses blessures les traits qui l'ont percé, le Suève luttant à pied, le Hun décochant ses flèches, l'Alain rangeant en bataille ses masses pesamment armées, l'Hérule lançant sa légère infanterie... (1). » Il y eut plusieurs combats, tous plus acharnés les uns que les autres, et la fortune semblait favoriser les Huns, quand, changeant de front tout à coup, elle se déclara pour les Gépides. Les Asiatiques laissèrent sur la place quarante mille morts, au nombre

(1) « Nam ibi admirandum reor fuisse spectaculum, ubi cernere erat cunctis, pugnantem Gothum ense furentem, Gepidam in vulnere suorum cuncta tela frangentem, Suevum pede, Hunnum sagitta præsumere, Alanum gravi, Herulum levi armatura aciem instruere. » (*Ubi supr.*)

desquels fut Ellac, qui ne tomba qu'après avoir jonché la terre de cadavres ennemis. « Ellac périt si virilement, dit encore Jornandès dans son style âpre, mais énergique, qu'Attila vivant aurait envié une fin si glorieuse (1). » Ses frères alors, prenant la fuite, repassèrent le Danube, et, serrés de près par les Gépides, gagnèrent les bouches du fleuve et les plaines pontiques, où ils se retranchèrent. Ainsi fut brisé l'empire des Huns, auquel on put croire un instant que l'univers obéirait. Ardaric, s'emparant des plaines de la Theïss, alla planter sa tente au cœur de la Hunnie, dans la résidence d'Attila. Le roi des Gépides avait en effet plus de titres que les autres aux dépouilles opimes de ses anciens maîtres : il avait commencé la guerre et décidé la victoire.

Le Danube, dans son cours de près de cinq cents lieues, se partage en plusieurs bassins formés par les étranglemens de son lit, à travers lequel les Alpes Noriques et Juliennes, les monts Sudètes, les Carpathes et l'Hémus projettent successivement leurs rameaux. Ces bassins, différens de niveau, sont comme autant de gradins par lesquels les eaux de la vallée descendent pour se verser dans la Mer-Noire. Chacun d'eux, empreint d'une physionomie propre, a sa ceinture de montagnes, ses limites tracées par des rivières rapides ou profondes, souvent même sa population particulière, en un mot ce qui constitue une contrée distincte. C'est dans la région des deux derniers bassins que vont se dérouler les événemens principaux de cette histoire. Au sortir des gorges de Gran, produites par le rapprochement des Carpathes orientales et des Alpes Styriennes, le fleuve, parvenu à la moitié de son cours, semble s'arrêter, revenir sur lui-même, et laisser reposer ses eaux, avant de les précipiter en cataractes dans le dernier de ses défilés. Il coule alors entre deux plaines que l'on signale parmi les plus importantes de l'Europe : à droite, celle de Pannonie, allongée de l'est à l'ouest et bornée par les Alpes Noriques, Juliennes et un rameau des Alpes Dinariques; à gauche, celle de Dacie, que la chaîne demi-circulaire des Carpathes enveloppe jusqu'à ses bords. La Pannonie, maîtresse de la Drave et de la Save, menace l'Italie et la Grèce septentrionale, tandis que la Dacie, flanquée de deux grands massifs de montagnes, qui se dressent comme deux citadelles à ses extrémités, domine au nord et à l'est les vastes espaces qu'occupait alors et qu'occupe encore aujourd'hui la race slave, dont ils semblent être le patrimoine. Quand le fleuve a franchi ses cataractes, où il quittait chez les Grecs le nom de *Danube* pour prendre celui d'*Ister*, il se répand à gauche dans des

(1) « Nam post multas hostium cædes, sic viriliter eum constat peremptum, ut tam gloriosum superstes pater optasset interitum. » (*Ubi supr.*)

plaines basses et marécageuses. A quelques milles seulement du Pont-Euxin, il se détourne brusquement dans la direction du sud au nord, puis il reprend vers son embouchure son cours primitif d'occident en orient, laissant une étroite presqu'île entre son lit et la mer. La chaîne de l'Hémus, qui ferme la vallée au midi, est coupée par sept passages dont la plupart communiquent au Danube par de petites vallées perpendiculaires, et le plus occidental par le cours large et développé de l'Isker. A partir des sommets de l'Hémus, le pays descend graduellement jusqu'au grand fleuve qui en baigne les dernières terrasses. Par-delà ce fleuve et le long de la Mer-Noire s'étendent tantôt des plaines fertiles et tantôt des steppes qui se succèdent par intervalles pour ne s'arrêter qu'au pied des chaînes de l'Oural et du Caucase.

Ce pays fut peuplé primitivement par des nations de race illyrienne ou thrace auxquelles vinrent se superposer des essaims nombreux émigrés de la Gaule. Les nations gauloises habitèrent à l'ouest les deux rives du Danube et les versans des Alpes Noriques et Pannoniennes. Les dénominations de Bohême et de Bavière (1) conservent encore aujourd'hui la trace d'une ancienne occupation de ces deux contrées par des Celtes-Boïens, et les Carnes, qui donnèrent leur nom au groupe des Alpes Carniques, les Taurisques et les Scordisques, établis plus à l'est autour du mont Scordus, se rendirent fameux dans l'histoire grecque et romaine par cet esprit d'aventures qui distingua toujours la race celtique. Ce furent ces Gaulois danubiens qui, réunis aux Tectosages de Toulouse, pillèrent le temple de Delphes, conquirent l'Asie-Mineure et fondèrent en Phrygie le royaume fameux des Gallo-Grecs; ce furent eux aussi qui répondirent un jour à Alexandre qu'ils ne craignaient rien que la chute du ciel. Les Pannoniens, les Dardaniens et les Mésiens, nations plus sauvages encore que les Gaulois, peuplaient seuls la partie orientale entre le Danube et l'Hémus. Le progrès des Germains à l'ouest et les conquêtes de Rome au midi resserrèrent peu à peu les domaines de ces races, qui finirent par disparaître dans l'unité romaine. Vers la fin du premier siècle de notre ère, un empire barbare fondé dans la grande plaine des Carpathes, l'empire des Daces, voulut disputer à celui des Romains la possession du Danube; il tomba sous les armes de Trajan, et la Dacie fut réduite en province. On vit alors accourir de tous les coins du monde romain, de l'Italie surtout, un peuple de colons industrieux et entreprenans qui, l'épée d'une main et la pioche de l'autre, défrichèrent et soumirent, outre la Dacie, les immenses plaines situées entre les Carpathes et la Mer-Noire, et servirent d'avant-poste contre les in-

(1) *Bohême, Boiohæmum,* demeure des Boïes; *Bavarois, Baïobarii.*

cursions des nations asiatiques et plus tard contre celles des Goths. Quand les nécessités de la défense obligèrent l'empereur Aurélien de ramener la frontière romaine au Danube, il ouvrit aux colons daco-romains un asile sur la rive droite du fleuve dans une subdivision provinciale séparée de la Mésie, et à laquelle, par un sentiment de regret, il attacha le nom de Dacie; mais un grand nombre de ces colons transdanubiens refusèrent d'abandonner leur pays. Ils résistèrent comme ils purent aux nations gothiques qui, des rives du Dniester, s'avançaient vers le Danube. Quand les Goths furent maîtres des Carpathes, les colons romains se résignèrent à vivre sous une domination qui ménageait en eux les arts qu'elle ignorait et le travail des champs qu'elle dédaignait. Plus tard ils passèrent avec la Dacie des mains des Goths dans celles des Huns vainqueurs des Goths et furent sujets d'Attila. Après Attila, d'autres dominations barbares les possédèrent, et épargnèrent toujours en eux une population industrieuse dont le travail leur profitait. C'est ainsi qu'ils ont traversé dix-sept cents ans, laissant le temps emporter leurs maîtres, et perpétuant au milieu de barbares de toutes races les restes d'une vieille civilisation, une langue fille de la langue latine et une physionomie souvent noble et belle qui rappelle le type des races italiques. Les Slaves leurs voisins les ont désignés sous le nom de Vlakhes ou Valaques, c'est-à-dire *pasteurs*, à cause de leur principale industrie, qui fut de tout temps l'éducation des troupeaux; mais eux ne reconnaissent et n'ont jamais reconnu d'autre appellation nationale que celle de *Roumans*, c'est-à-dire Romains.

La Pannonie et la Mésie romaines, provinces toutes militaires, furent à l'orient de l'Europe ce que la Gaule était à l'occident, le boulevard de l'empire. Elles couvraient une des entrées de l'Italie et la Grèce tout entière sur ses deux lignes de défense, le Danube et la chaîne de l'Hémus, et leur importance ne fit que s'accroître lorsque Rome se fut donné une sœur sur le Bosphore, et qu'elles eurent deux empereurs à protéger. Malgré les relations fréquentes avec la Grèce et le voisinage de Constantinople, leur civilisation, éclose au foyer des camps, garda toujours quelque chose de la rudesse, mais aussi de l'honnêteté des mœurs militaires. Elles furent aux IIIe et IVe siècles la pépinière des légions, et par les légions celle des Césars. Il est peu de grands empereurs de cette époque qui n'aient été Illyriens. Claude le Gothique naquit au pied de l'Hémus, Probus à Sirmium, Aurélien dans les campagnes qui avoisinaient cette ville; Dioclétien était Dalmate, et son collègue Maximien Hercule, Pannonien. Galérius avait porté le bâton des pâtres dans les montagnes de la Mésie avant de tenir l'épée de Jules-César. Naïsse, aujourd'hui Nissa, se glorifiait d'avoir vu naître Constantin, et Valentinien Ier, ce fier Ro-

main qui étouffa de colère en entendant les ambassadeurs des Quades parler insolemment de l'empire, avait eu pour berceau la ville de Sabaria, sur la Save. Au temps où se passent les événemens de cette histoire, la Pannonie n'était pas tellement épuisée, qu'elle ne fournît encore des hommes d'élite, soit empereurs, soit généraux; elle venait de donner au trône impérial Marcien et son successeur Léon, et devait lui donner bientôt Justinien. Aëtius, le vainqueur d'Attila, était originaire de Durostorum, la ville actuelle de Silistrie, tandis qu'Alaric, le vainqueur de Rome, avait vu le jour à l'embouchure du Danube, parmi les Goths de l'île de Peucé; Attila lui-même, suivant toute probabilité, prit naissance sur la rive gauche du fleuve. Les grands ennemis et les grands défenseurs de Rome sortaient donc alors de ce pays, où le Romain et le barbare se coudoyaient et labouraient souvent le même sillon. C'était toujours la terre des batailles, celle où la mythologie antique avait placé le berceau du dieu Mars.

De grandes cités, dignes de l'importance de ces provinces, bordaient le Danube et s'échelonnaient entre le fleuve et les chaînes de montagnes qui ferment la vallée au midi. Presque toutes étaient fortifiées, et des camps retranchés, des châteaux, de simples tours, des remparts ou fossés garnis de palissades, distribués selon le besoin des lieux, se reliaient à chacune d'elles comme à un centre d'opération. Parmi ces ouvrages, beaucoup portaient le nom de Trajan, non moins populaire dans la vallée du Danube que celui de Jules-César dans les Gaules. Ingénieurs aussi habiles que grands généraux, les Romains savaient si bien choisir l'assiette de leurs places, que, malgré la révolution introduite dans l'art de la guerre par les découvertes modernes, ici le système général de défense a dû rester le même. Sirmium, la principale forteresse et la capitale de la Pannonie, a disparu, il est vrai, du lit de la Save qui en baignait le pourtour; mais Belgrade s'élève sur le même terrain que Singidon, station des flottes romaines du moyen Danube, et Semlin remplace Taurunum à l'opposite de Singidon. Sémendrie, au confluent de la Morava, succède à la ville de Margus, le grand marché de ces contrées au temps des Romains, et l'ancienne Bononia, de création gauloise comme son nom l'indique, est représentée aujourd'hui par Widdin. C'était principalement sur le bas Danube, exposé aux attaques des Asiatiques, que les Romains avaient accumulé leurs moyens de protection. L'Hémus, qui court parallèlement au Danube, étant coupé, comme je l'ai dit, par sept défilés qui servaient de passage entre la Mésie et le nord de la Grèce, les Romains construisirent sur la rive gauche du fleuve, depuis Bononia jusqu'à Durostorum, sept grandes places correspondantes aux sept défilés, de telle sorte que chaque passage de

l'Hémus fût pour ainsi dire fermé au nord par une forteresse sur le Danube. Transmarica (Tourtoukai), Sexaginta-Prista (Roustchouk), Noves (Sistova), Nicopolis, Ratiaria, qui renfermait une division de la flotte danubienne et une fabrique d'armes, et d'autres villes encore durent leur origine aux combinaisons de ce système de défense. La presqu'île comprise entre le Danube et la Mer-Noire, appelée alors province de Petite-Scythie et actuellement Dobrutcha, était garnie à son pourtour de forteresses nombreuses, et coupée au midi par un rempart qui subsiste encore et porte le nom de Trajan. Telles avaient été les provinces danubiennes avant l'irruption des Goths en 375, et celle des Huns, qui se prolongea presque sans interruption pendant tout le règne d'Attila. Attila fut le grand destructeur de ces contrées, où son nom, tristement populaire, fut longtemps attaché à toutes les ruines, comme celui de Trajan à toutes les fondations. Justinien mit sa gloire à réparer les désastres d'un pays qui était le sien; mais au moment où commencent nos récits, les villes de l'intérieur n'étaient pour la plupart que des monceaux de décombres, et les places du Danube, presque toutes démantelées, n'opposaient qu'une barrière impuissante au passage des barbares.

Après la sanglante bataille du Nétad, les vainqueurs se trouvèrent presque aussi embarrassés que les vaincus : ils ne surent plus que devenir. Les femmes, les enfans, les vieillards, les troupeaux avaient suivi les guerriers germains en Pannonie; c'étaient des nations entières qui attendaient dans leurs enceintes de chariots le dernier mot de la fortune. Elles n'avaient plus de patrie : iraient-elles, à grand surcroît de fatigues et de dangers, reprendre les terres qu'elles avaient quittées et que d'autres peut-être occupaient maintenant? Il leur parut plus sage de rester où elles étaient. Les Gépides avaient jeté leur dévolu sur la grande plaine des Carpathes, l'ancienne Dacie de Trajan et la Hunnie d'Attila, et personne ne s'avisa de leur disputer un droit de préférence qu'ils méritaient si bien. Les Ostrogoths, trouvant la Pannonie à leur convenance, s'en emparèrent depuis Sirmium jusqu'à Vienne, et donnèrent pour limites à leurs possessions la Mésie supérieure, la Dalmatie et le Norique. Comme ils formaient trois groupes de tribus sous trois rois, ils divisèrent le pays en trois parts : Théodémir s'établit le plus à l'ouest, au-dessous de Vienne et dans les environs du lac Pelsod (1), aujourd'hui Neusiedel; Valémir reçut la partie orientale délimitée par la Save, que les Goths, à cause de sa profondeur et de la teinte foncée de son lit, avaient surnom-

(1) Les géographes ne s'accordent pas sur la position du lac Pelsod; les uns le confondent avec le lac Balaton, les autres le retrouvent dans le lac actuel de Neusiedel. J'ai suivi cette dernière opinion, qui concorde mieux avec le texte de Jornandès.

mée la Rivière-Noire (1), et Vidémir plaça son cantonnement entre les deux autres. Dans ce partage, Valémir, le plus puissant des trois rois et le représentant de la nation, fut chargé de garder la frontière orientale, qui touchait à l'empire romain. L'histoire nous dit que les Ostrogoths demandèrent la concession de ces territoires à l'empereur Marcien, qui l'accorda bénévolement; il est beaucoup plus probable que le consentement de l'empereur ne fit que suivre la prise de possession. Quoi qu'il en soit, ils reçurent du gouvernement impérial le titre d'hôtes et de fédérés, se soumettant de leur côté à toutes les obligations que ce titre imposait : par exemple, celles de fournir des contingens militaires à l'empire, de ne faire ni la paix ni la guerre sans son agrément, de n'avoir d'amis que ses amis, d'ennemis que ses ennemis, de respecter son territoire et ses villes situées dans l'intérieur des cantonnemens, car les conventions de cette nature réservaient toujours les villes, surtout les places fortes qui restaient au pouvoir des garnisons romaines. Le peuple barbare, ainsi admis sur les domaines de l'empire, y demeurait à titre précaire et par droit d'hospitalité, comme s'exprimait la formule; c'était un prêt que lui faisait le gouvernement romain et nullement un abandon. Tandis que les Ostrogoths s'établissaient en Pannonie, les autres nations germaniques qui, ayant aussi pris part à la guerre, se trouvaient pareillement déplacées, les Hérules, les Ruges, les Suèves, remontèrent le Danube et se répandirent à droite du fleuve, dans les Alpes Noriques et Juliennes, jusqu'aux frontières de l'Italie. A l'aspect de ces mouvemens, les Lombards quittèrent le pays qu'ils occupaient au nord de l'Elbe, et entrèrent dans la Bohême, menaçant de là la vallée du Danube, comme les autres menaçaient celle de l'Adige. Ainsi les futurs conquérans de l'Italie venaient s'échelonner en face des Alpes, les Ruges formant l'avant-garde et les Lombards l'arrière-garde.

Pendant que la Germanie faisait un pas vers le midi de l'Europe, les hordes dispersées des Huns se ralliaient dans les plaines qui bordent le Danube au nord et la Mer-Noire à l'ouest. Ces plaines, ainsi que les steppes du Dnieper et du Don, étaient considérées par les autres nations comme le domicile naturel, le patrimoine des Huns, depuis près d'un siècle que leurs ancêtres en avaient chassé les Goths. Eux-mêmes le prétendaient bien ainsi, et donnaient au cours inférieur du Danube le nom d'*Hunnivar* (2), c'est-à-dire *rempart* ou

(1) « Valamir contra Scarniungam et Aquam Nigram fluvios manebat. » (Jornand., *R. Get.*)

(2) *Var* signifie encore en hongrois citadelle, *propugnaculum : Temesvar*, citadelle sur le Temes; *Hungvar*, fort qui défend la rivière de Hung, etc. Ce mot, que nous trouvons dans Jornandès, est le seul qui nous soit resté de la langue des Huns. « Quos tamen ille, quamvis cum paucis, excepit; diùque fatigatos ita prostravit, ut vix pars

*défense des Huns* (1). Loin de se montrer découragés de leur défaite, les fils d'Attila semblaient pleins de confiance. Écoutant les leçons de la mauvaise fortune, ils mettaient de côté leurs dissentimens, et travaillaient en commun aux préparatifs d'une nouvelle campagne qui devait ramener leurs vassaux sous le joug et relever l'empire de leur père : telle était du moins leur espérance. A l'ambition se joignait chez eux un désir ardent de vengeance contre tous les Germains, mais surtout contre les Ostrogoths, quoique ceux-ci n'eussent eu que le second rang parmi les provocateurs de la révolte. C'était donc par les Ostrogoths qu'ils se proposaient de commencer : leurs forces étaient d'ailleurs considérables, attendu que les tribus hunniques de la Mer-Caspienne et du Volga leur avaient gardé fidélité malgré leurs revers.

L'histoire est très sobre de renseignememens personnels touchant les fils d'Attila, qu'elle ne mentionne le plus souvent qu'en termes collectifs et généraux. On peut néanmoins, à l'aide de détails disséminés et en quelque sorte perdus dans les écrivains contemporains, rassembler les traits de certaines figures, et saisir quelques physionomies qui se dessinent au premier plan. Nous y voyons d'abord Denghizikh, le plus semblable à son père après Ellac, ou, pour mieux dire, le moins dissemblable. Ce n'est pas que Denghizikh ne possédât beaucoup des qualités d'un conquérant barbare : l'esprit d'entreprise, l'audace et l'activité poussée jusqu'à l'impuissance du repos; mais on eût cherché vainement en lui cette lumière du génie qui faisait d'Attila, suivant l'occasion, un homme hardi ou patient, un soldat impitoyable ou un politique rusé, ourdissant avec une prévoyance qui ne se trompait jamais la trame que son épée devait couper, — enfin le maître de lui-même plus encore que des autres. Près de Denghizikh et comme pour contraster avec lui, nous apercevons le jeune Hernakh, son rival en influence dans les conseils de la famille, esprit doux et pacifique, en tout l'opposé de son frère. Ceux qui ont lu l'histoire d'Attila connaissent déjà ce jeune homme, le dernier des fils du conquérant et l'objet de ses préférences. L'historien Priscus, dans le curieux tableau qu'il nous a laissé d'un banquet donné par le roi des Huns à l'ambassade romaine dont il faisait partie, nous montre Hernakh encore enfant assis près de son père, qui ne se déride qu'en le regardant, et s'amuse à lui tirer doucement les joues (2). Un des convives décou-

aliqua hostium remaneret, quæ in fugam versa, eas partes Scythiæ peteret, quas Danubii amnis fluenta prætermeant, quæ lingua sua Hunnivar appellant. » (*De Reb. Get.*, 17.)

(1) Les Romains, dans une acception analogue, disaient du même fleuve qu'il était leur *borne* et leur *limite*, — *limes romanus, limes imperii.*

(2) « Juniorem ex filiis introeuntem et adventantem, nomine Hernach, placidis et lætis oculis est intuitus, et eum gena traxit. » (Prisc., *Hist. ap. script.*, *Hist. Byz.*

vrit à Priscus une des causes de cette prédilection : les devins avaient prophétisé au roi que ce jeune homme perpétuerait sa postérité, tandis qu'elle s'éteindrait dans ses autres enfans, et Attila aimait en lui plus qu'un fils : il aimait le seul espoir de sa race (1). Devenu homme, Hernakh se distingua effectivement par des penchans qui pouvaient promettre une vie tranquille et une longue lignée, mais qu'Attila peut-être n'aurait pas vus sans déplaisir. Il était prévoyant, réservé, ennemi de toute résolution violente. Deux de ses frères, fils de la même mère que lui, semblent l'avoir tendrement aimé, et s'être attachés à sa fortune : ils se nommaient Emnedzar et Uzendour.

Nous voyons paraître encore parmi les Huns de sang royal un demi-Germain nommé Gheism, qu'Attila avait eu de la sœur d'Ardaric, roi des Gépides, à l'époque où les plus puissans monarques de la Germanie tenaient à honneur de peupler son lit d'épouses légitimes ou de concubines. Des circonstances que nous exposerons plus bas ayant ramené Gheism en Gépidie près de son oncle, dont il se fit vassal, il en est résulté quelque confusion sur son origine, et il passe près des écrivains byzantins tantôt pour Hun et tantôt pour Gépide. Voilà ceux des fils d'Attila que l'histoire nous fait connaître personnellement. La tradition magyare en ajoute deux autres : Aldarius, né de la Germaine Crimhild, fille d'un duc de Bavière, et Khaba, issu du mariage du roi des Huns avec la princesse Honoria, petite-fille du grand Théodose. Ni l'un ni l'autre ne saurait être avoué par l'histoire. Ainsi qu'on le devine au premier coup d'œil, Aldarius, fils de Crimhild (2), est un emprunt fait par les Hongrois du moyen âge aux épopées germaines sur Attila, et peut-être même ce nom d'Aldarius n'est-il qu'une altération de celui d'Ardaric, qu'on aurait confondu avec son neveu. Quant à Khaba, qui joue un rôle très important dans les traditions magyares, il appartient, selon toute apparence, à une épopée orientale dont ces traditions semblent renfermer des fragmens. L'imagination des Orientaux n'a point voulu que l'amour d'une fille d'empereur romain pour un roi des Huns restât sans dénoûment; elle les a mariés et leur a donné une postérité en dépit des verrous sous lesquels Honoria avait été confinée par sa mère, en dépit de l'indifférence d'Attila, qui ne la réclama jamais pour sa femme que lorsqu'il était sûr de ne pas l'obtenir, et de l'histoire enfin, qui nous atteste que les deux amans ne se virent jamais (3).

(1) « Ego vero cùm admirarer, Attilam reliquos suos liberos parvifacere, ad hunc solum animam adjicere, unus ex barbaris qui prope me sedebat et latinæ linguæ usum habebat, fide priùs accepta, me nihil eorum, quæ dicerentur, evulgatarum, dixit, vates Attilæ vaticinatos esse, ejus genus quod alioquin interiturum erat, ab hoc puero restauratum iri. »

(2) Voir dans les *Légendes d'Attila* ce qui est dit de Crimhild, personnage principal des *Nibelungen*. — *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1er décembre 1852.

(3) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 novembre 1852.

Les préparatifs de la nouvelle campagne remplirent probablement l'année 455 tout entière. Au printemps suivant, les Huns arrivèrent sur le Danube avec l'impétuosité et le fracas d'une tempête. Ils dirent au commandant des postes romains de ne point s'inquiéter, attendu qu'ils n'en voulaient point à l'empire, « que leur seul but était de rattraper des esclaves fugitifs et des déserteurs de leur nation. » Ils désignaient ainsi les Ostrogoths. Les postes romains, qui voulaient rester étrangers à ces querelles de barbares, ne firent point obstacle à leur passage. Les hordes ayant pris terre sur la rive droite, probablement vers le pont de Trajan, tournèrent à l'ouest, gagnèrent la Save, et fondirent sur les cantonnemens de Valémir. L'attaque fut si brusque, que le roi ostrogoth n'eut pas le temps de prévenir ses frères et dut soutenir le choc avec les seules forces de sa tribu : toutefois il s'en tira bien. Après avoir traîné à sa suite la cavalerie des Huns et l'avoir fatiguée par des marches à travers les marais de la Save, il l'attaqua à son tour et lui fit essuyer une défaite complète. On put reconnaître alors combien l'infanterie des Goths, exercée à combattre de pied ferme et comparable aux vieilles légions romaines, dont elle semblait suivre instinctivement les pratiques, l'emportait sur cette cavalerie asiatique sans organisation et sans discipline. Culbutées les unes sur les autres, les hordes se débandèrent et ne s'arrêtèrent dans leur fuite que lorsqu'elles eurent mis l'*Hunnivar* entre elles et leurs ennemis. Valémir put envoyer alors à ses frères la double nouvelle de son péril et de sa délivrance. Les historiens racontent qu'au moment où le messager goth atteignit la demeure de Théodémir sur les bords du lac Pelsod, le pays était en joie, et le palais, paré comme pour une fête, retentissait du bruit des instrumens de musique. Un fils était né la nuit même à Théodémir de sa concubine chérie Ereliéva, et comme les deux frères s'aimaient tendrement, ils confondirent leur bonheur. L'enfant qui venait d'entrer dans la vie n'était autre que le grand Théodoric.

La confiance des fils d'Attila ne résista pas à ce second échec. Forcés de reconnaître que la puissance de leur père, qu'ils avaient si mal su garder, leur était échappée pour toujours et que c'en était fait de l'empire d'Attila, ils renoncèrent à toute entreprise qui aurait pour objet de le relever. Ils convinrent même de se séparer ou du moins de donner à chacun la liberté de choisir un parti. Le plus grand nombre opina pour le maintien des vieilles habitudes et la continuation de la vie nomade dans les plaines situées au nord du Danube et le long de la Mer-Noire; ceux-là se rattachèrent à Denghizikh, le plus énergique d'entre eux. Il y en eut, en moindre nombre, à qui il plut d'essayer de la vie sédentaire et de quitter le campement des nomades; ils eurent de plus l'idée, assez étrange pour des fils d'At-

tila, de faire soumission au gouvernement romain, afin d'obtenir de lui un territoire à cultiver. Hernakh nous apparaît ici comme l'auteur de cette résolution ou du moins comme le plus important de ceux qui l'exécutèrent. Le gouvernement romain reçut ces ouvertures mieux peut-être que les Huns ne s'y étaient attendus. Hernakh fut autorisé à se fixer dans la province de Petite-Scythie; on lui traça son cantonnement à l'extrémité septentrionale, autour des bouches du Danube, dans ces bas-fonds marécageux que la guerre avait dépeuplés. Après avoir juré de remplir toutes les obligations attachées au titre d'hôte et de fédéré de l'empire, il établit sa tribu sous le jet des balistes romaines, autour des places démantelées autrefois par son père, et qu'il s'engageait maintenant à défendre, fût-ce même contre sa race.

L'établissement d'Hernakh entraîna celui du roi alain Candax et de son petit peuple, qui paraissent avoir été dans la clientèle du jeune fils d'Attila; ils furent admis aux mêmes conditions que lui et cantonnés en partie sur le plateau méridional de la Petite-Scythie, près du rempart de Trajan, en partie dans la Mésie inférieure, près du Danube, autour des forteresses de *Carsus* (Hirsova) et de *Durostorum* (Silistrie). Des bandes de Germains de la nation des Scyres et des Huns satagares se joignirent à Candax et furent probablement colonisées dans l'intérieur, sur la frontière septentrionale des Mœsogoths. Bientôt on vit arriver une émigration plus considérable, conduite par les frères consanguins d'Hernakh, Emnedzar et Uzendour, qui dans cette dispersion de la famille ne voulurent pas se séparer de leur jeune frère. Entrés dans la Dacie riveraine, ils occupèrent les bords de l'Uto et de l'Osma vers leurs confluens avec le Danube, et devinrent voisins de Noves (Sistova) et de Nicopolis. Si le gouvernement romain n'autorisa pas d'avance cette prise de possession, il la légitima par son consentement ultérieur.

La brèche une fois ouverte, d'autres chefs, d'autres tribus s'y précipitèrent à l'envi; ce fut une invasion, dit Jornandès, invasion pacifique que l'empire ne désavoua point. C'est ainsi que des Sarmates, des Cémandres et des Huns allèrent se fixer dans de vastes campagnes autour d'un château alors fameux, appelé château ou champ de Mars, et construit dans une forte position sur la rive de Mésie. D'autres émigrans, probablement les plus déterminés, furent distribués par groupes dans la Mésie supérieure et la Pannonie, le long des frontières des Ostrogoths et jusqu'au pied des Alpes Noriques. Le but évident de cette dernière colonisation était de surveiller les Goths, ces prétendus amis de l'empire qui n'avaient pas tardé à l'inquiéter; la haine que se portaient les deux races mises ainsi en présence semblait aux Romains une garantie de la bonne conduite et de la fidélité des Huns. En provoquant ou facilitant ces établissemens

sur son territoire, l'empire suivait sa politique séculaire. Constantinople avait hérité des principes de Rome : opposer les barbares aux barbares, soutenir le faible contre le fort pour les détruire l'un par l'autre, et se servir de l'ennemi qu'on ne redoutait plus, en guise de barrière, pour arrêter celui qui commençait à se faire craindre.

La scission des enfans d'Attila et de leurs tribus en deux parts ne brisa tout d'abord ni le lien de fraternité entre les princes, ni celui de race entre les tribus. Les hordes de l'Hunnivar et du Dniéper, qui continuèrent la vie nomade, furent réputées le corps de la nation, et Denghizikh, qui les gouvernait, se trouva investi d'un droit, sinon de souveraineté, du moins de tutelle et de suprématie à l'égard des bandes séparées. L'histoire mentionne deux circonstances dans lesquelles ce protectorat des tribus sédentaires par les tribus nomades fut exercé avec éclat. Dans l'année 462, les Ostrogoths, mécontens des surveillans que l'empire leur avait donnés en Pannonie, se jetèrent à l'improviste sur le territoire des Huns satagares, pillèrent tout, enlevèrent les récoltes, les troupeaux, et menacèrent d'égorger les hôtes du peuple romain jusqu'au dernier. Informé de ces désastres, Denghizikh accourut en toute hâte porter secours à ses compatriotes; quatre tribus nomades l'accompagnaient : les Angiscyres, les Bitugores, les Bardores et les Ulzingoures. Ils franchirent le Danube sans opposition, et, pénétrant sur le territoire ostrogoth, ils assiégèrent la ville de Bassiana, aujourd'hui Sabacz, place romaine dont les Ostrogoths s'étaient emparés contre les traités, et qui formait un des boulevards de leur frontière. La ville résista aisément à un ennemi qui ne connaissait pas l'art des siéges, et sa résistance donna aux Goths le temps d'arriver. Valémir en effet, à la première nouvelle de l'irruption de Denghizikh, avait laissé là les Satagares pour marcher contre lui. Une grande bataille eut lieu sous les murs de Bassiana; la place fut dégagée, et les Huns, qu'un mauvais sort semblait poursuivre chaque fois qu'ils s'adressaient aux Ostrogoths, furent pour la troisième fois vaincus et rejetés en désordre sur la rive gauche du Danube.

Quatre ans après, en 466, c'est aux Romains que les Huns ont affaire pour une raison à peu près pareille. Il était arrivé qu'une des peuplades sarmates admises en Mésie comme fédérées, à la suite des fils d'Attila, se dégoûtant de sa nouvelle condition et regrettant la liberté des déserts, avait quitté ses cantonnemens et repris le chemin du Danube; mais les officiers romains, qualifiant ce fait de désertion, l'avaient retenue par la force. Les Huns nomades crurent leur honneur engagé à soutenir la liberté d'un peuple qui n'avait pas, disaient-ils, cessé d'être leur vassal, et ils sommèrent le commandant romain de laisser partir les Sarmates. Cette sommation étant restée sans résultat, on vit bientôt une armée hunnique dé-

boucher sur l'Hunnivar : elle n'était pas dirigée par Denghizikh, mais par Hormidac, chef important des Huns et peut-être même fils d'Attila. On était alors en plein hiver, et la rigueur du froid avait été si grande, que le Danube, gelé jusqu'au fond de son lit, offrait un passage solide aux plus lourdes voitures. Hormidac y lança sa cavalerie et tout le train de bagages qui accompagnait une armée nomade en campagne. Comme une nuée de sauterelles dévorantes, les barbares vont s'abattre sur la Dacie riveraine, pillant tout et entassant le butin dans leurs chariots. L'empereur Léon, qui au milieu de ce chaos de peuples divers, amis ou ennemis, et barbares à tous les degrés, savait faire intervenir habilement et tour à tour la politique et les armes, Léon envoya pour balayer ces brigands un homme prudent comme lui, le consul Anthémius, qui devint plus tard empereur d'Occident. Anthémius, par une manœuvre savante, attire Hormidac, des plaines qu'il occupait, dans la contrée montagneuse de Sardique, où sa cavalerie devenait en grande partie inutile. Il prend alors l'offensive et pousse l'épée dans les reins l'armée ennemie, qui n'a plus d'autre ressource que de se jeter dans Sardique même, qu'elle enlève par un coup de main, et où les Romains ont bientôt mis le siége.

La ville, autrefois démantelée par Attila et récemment réparée, était assez forte pour tenir longtemps avec une telle garnison, si les vivres n'avaient pas manqué; mais cette garnison de Huns amenait la famine avec elle, et bientôt Hormidac se vit réduit au plus extrême besoin. Ses chariots, au lieu de vivres et de fourrages qui lui eussent été si précieux, contenaient de grandes, mais inutiles richesses, des vases ciselés, des étoffes rares et beaucoup d'or, dépouilles des malheureux provinciaux. Hormidac eut l'idée de faire servir du moins ces superfluités à son salut, et il ne craignit pas de s'adresser au général qui commandait la cavalerie d'Anthémius. Cet homme était-il un barbare au service de l'empire comme tant d'autres généraux romains, pour qu'un ennemi eût conçu si aisément l'espoir de l'acheter? S'offrit-il de lui-même à la séduction, et ces richesses accumulées dans les chariots des Huns avaient-elles tenté sa cupidité avant qu'Hormidac ne l'eût tentée lui-même? On l'ignore; mais on sait qu'un honteux marché se conclut entre le chef des Huns et le général romain. Il fut convenu qu'à un jour donné les Huns sortiraient de la ville et présenteraient la bataille au consul, que le maître de la cavalerie laisserait l'affaire s'engager, puis déserterait son poste, et passerait avec ses soldats du côté de l'ennemi. La cavalerie des Huns envelopperait alors les légions, dont le flanc serait sans défense, et qu'une charge aurait bientôt enfoncées.

Si la trahison, comme on le voit, était habilement combinée par le général, l'honnêteté des soldats la fit échouer. Au moment où les

deux armées, rangées en ligne, commençaient à se mêler, la cavalerie, qui formait une des ailes romaines, s'ébranla effectivement au signal de son chef, croyant exécuter une manœuvre; mais, quand elle vit celui-ci se diriger vers la ville et qu'elle soupçonna une désertion, elle tourna bride aussitôt et vint reprendre son poste sur le flanc des légions. Il était temps, car la cavalerie hunnique opérait déjà son mouvement, et les légions commençaient à se débander. Le combat recommençant alors avec une nouvelle vigueur, Hormidac fut rejeté rudement dans la ville. Le lendemain il demandait à capituler. « Le prix de la paix, répondit le consul, c'est la tête du traître. » Cette tête lui fut livrée sans hésitation. « Ce fut, dit le narrateur contemporain, comme l'arrêt d'un juge romain exécuté par des barbares (1). » En capitulant avec les Huns, Anthémius sauvait Sardique d'une destruction complète. Hormidac et ses compagnons, en bien petit nombre, regagnèrent le Danube sans bagage, sans chevaux et presque sans vie.

Le récit de cette courte, mais curieuse guerre ne nous vient pas d'un historien; nous la tenons d'un poète, et d'un poète gaulois, le célèbre Sidoine Apollinaire, auteur d'un *panégyrique* d'Anthémius devenu empereur d'Occident. Suivant l'usage des poètes, Sidoine ayant à mettre en scène la nation des Huns n'a point manqué l'occasion d'en tracer le portrait, et il l'a fait avec toutes les recherches, toute l'exagération de ce faux bel-esprit qui flattait le goût de ses contemporains, et qui fut, il faut bien le dire, pour une grande part dans sa renommée. Toutefois Apollinaire, homme de lettres mêlé aux affaires publiques, gendre de l'empereur Avitus et plus tard évêque de Clermont, vivait au milieu de gens qui avaient combattu ces barbares dans les armées romaines, lui-même les avait vus sans aucun doute pendant l'invasion d'Attila en Gaule; nous pouvons donc considérer la peinture qu'il nous en donne comme présentant un fond de réalité sous les couleurs forcées qui la déparent. Cela admis, il est curieux de comparer le tableau de Sidoine Apollinaire, tracé en 468, avec celui qu'esquissait Ammien Marcellin vers l'année 375, sous la première impression de l'arrivée des Huns en Occident. Si la férocité du caractère a pu s'adoucir chez ce peuple par un séjour de près de cent années au cœur de l'Europe et par son contact avec des races plus civilisées, on reconnaît du moins, en rapprochant ces deux portraits faits à un siècle de distance, que son type physique et ses mœurs n'avaient pas notablement changé.

« Cette nation funeste est cruelle, avide, sauvage au-delà de toute idée, et

(1) Nam qui te fugit mandata morte peremtus,
Non tam victoris periit quam judicis ore.
(Sid. Apoll., *Paneg. Anth.*, v. 305.)

barbare pour les barbares eux-mêmes. Son âme et son corps respirent la menace. Le visage des enfans, ordinairement si doux, est empreint chez elle d'un cachet d'horreur. Une masse ronde qui se termine en pointe, deux cavernes creusées sous le front et où l'on chercherait vainement des yeux, puis entre les joues une excroissance informe et plate, voilà la tête du Hun (1). La lumière n'arrive qu'avec peine dans les chambres étroites où l'œil semble la fuir, et cependant il s'en échappe des regards perçans qui embrassent les plus lointains espaces. On dirait que ces points ardens placés au fond de deux puits compensent leur éloignement par une possession plus énergique de la lumière. L'aplatissement des narines est dû aux bandelettes dont on serre la face des nouveau-nés, afin que le casque, n'ayant plus l'obstacle du nez, s'adapte plus exactement au visage. Ainsi l'amour maternel déforme l'enfant et le façonne pour la guerre (2)... Le reste du corps est beau : une poitrine large, des épaules carrées, peu de ventre, une taille au-dessous de la moyenne quand le Hun est à pied, et grande quand il est à cheval... Sitôt que l'enfant peut se passer de sa mère, on le place sur un cheval, afin que ses membres délicats se plient de bonne heure à des exercices qui rempliront sa vie. Il est des nations qui voyagent et se transportent sur le dos des coursiers, celle-ci y demeure (3)... Armé d'un arc énorme et de longues flèches,

(1) Gens animis membrisque minax : ita vultibus ipsis
Infantum suus horror inest. Consurgit in arctum
Massa rotunda caput : geminis sub fronte cavernis
Visus adest oculis absentibus : arcta cerebri
In cameram vix ad refugos lux pervenit orbes,
Non tamen et clausos. Nam fornice non spatioso,
Magna vident spatia, et majoris luminis usum
Perspicua in puteis compensant puncta profundis.
(Sid. Apollin., *Carm.* 2, v. 245-251.)

(2) Tum ne per malas excrescat fistula duplex,
Obtundit teneras circumdata fascia nares,
Ut galeis cedant. Sic propter prœlia natos
Maternus deformat amor, quia tensa genarum
Non interjecto fit latior area naso.
(Sid. Apoll., *Paneg. Anth.* — *Carm.* 2, v. 253-257.)

On voit par ce qui précède que les Huns exerçaient sur la tête de leurs enfans nouveau-nés deux espèces particulières de déformations. La première regardait la face. Au moyen de linges fortement serrés, ils obtenaient l'aplatissement du nez et la dilatation des pommettes des joues. La seconde s'appliquait au crâne, que l'on pétrissait en quelque sorte de manière à l'allonger en pain de sucre. *Consurgit in arctum massa rotunda caput.* Un savant naturaliste étranger, qui a pris pour objet de ses recherches anthropologiques les races du nord-est de l'Europe, avait été frappé du grand nombre de crânes déformés que présentent les anciennes sépultures dans les localités occupées autrefois par les nations finno-hunniques. Il me fit l'honneur de me consulter à ce sujet. Je suis heureux de pouvoir fournir un texte précis qui réponde au besoin des sciences naturelles, et non moins heureux que celles-ci viennent appuyer d'une démonstration sans réplique les probabilités de l'histoire.

(3) ..... Cornipedum tergo gens altera fertur,
Hæc habitat. (*Paneg. Anthem.*, v. 265.)

le Hun ne manque jamais son but : malheur à celui qu'il a visé, car ses flèches portent la mort ! »

Les barbares, prompts et mobiles comme des enfans, oublient aisément le mal qu'ils ont fait, et se flattent non moins aisément que l'offensé en a perdu le souvenir, sitôt qu'un intérêt nouveau ou quelques nouvelles préoccupations leur rendent cet oubli désirable : c'est ce que nous voyons arriver chez les fils d'Attila. L'année 467 nous les montre réunis en une sorte de congrès de famille et délibérant sur une faveur qu'ils veulent obtenir du gouvernement romain, comme si l'année précédente ils n'avaient pas ravagé impitoyablement ses provinces : ce qu'ils sollicitent maintenant, c'est le droit de commercer librement avec l'empire, la détermination de certains marchés dans les villes romaines de la frontière, où les Huns puissent apporter et vendre leurs marchandises et se procurer en retour des marchandises romaines. Ils décident qu'une ambassade solennelle sera en leur nom collectif envoyée à Constantinople, afin de porter leur demande à la connaissance de l'empereur. La législation romaine faisait du droit de trafic entre l'étranger et le Romain, *jus commercii*, un privilége qui ne s'octroyait qu'à bon escient en faveur de voisins dont l'amitié semblait éprouvée, car il n'était pas rare que les barbares cherchassent à abuser de ce droit. Tantôt, à la veille d'une guerre qu'ils méditaient contre l'empire, ils venaient s'approvisionner de vivres et d'armes dans les marchés romains; tantôt, se donnant rendez-vous en grand nombre dans les places de commerce, qui étaient ordinairement aussi des places de guerre, ils faisaient main-basse sur les habitans, saccageaient la ville ou s'en emparaient par trahison. Attila avait accompli ou tenté plusieurs coups de ce genre qui avaient rendu avec juste raison le gouvernement romain défiant et difficile, et l'humeur batailleuse de quelques-uns de ses fils, ainsi que l'agitation qu'ils entretenaient dans leurs tribus, n'était guère propre à faire lever l'interdiction; aussi l'ambassade ne rapporta-elle de Constantinople qu'un refus exprimé en termes très nets.

Ce refus mit les princes huns hors d'eux-mêmes. Ils se réunirent de nouveau pour exhaler leur colère, et dans ce conseil, qui paraît avoir été fort tumultueux, les résolutions les plus violentes furent agitées. Il y eut un parti de la guerre qui prétendait qu'une pareille injure ne pouvait être lavée que par des flots de sang dans les murs même de Constantinople, et Denghizikh se trouva naturellement l'organe obstiné de ce parti; mais il rencontra en face de lui Hernakh, qui se fit avec non moins d'obstination l'avocat des résolutions pacifiques. Entre autres argumens en faveur de la paix, il fit valoir celui-ci, « que les Acatzires, les Saragoures et les autres tribus hunniques

voisines du Caucase et de la Mer-Caspienne étaient en ce moment même engagés dans une expédition au cœur de la Perse. — N'y aurait-il pas folie, disait-il, à nous engager dans une autre guerre contre l'empire, et à nous jeter ainsi de gaieté de cœur deux pareils ennemis sur les bras? » Le raisonnement d'Hernakh nous prouve clairement que les nations hunniques continuaient à se regarder comme les membres d'un même corps dans toute l'étendue de leur ancienne confédération, depuis la Mer-Caspienne et le Caucase jusqu'au Danube, et maintenant même jusqu'au pied de l'Hémus. L'influence du jeune fils d'Attila et ses argumens de bon sens entraînèrent la minorité de ses frères, tous ceux probablement qui, habitant comme lui au midi du Danube, se trouvaient directement sous la main de l'empereur; mais Denghizikh tint bon : il déclara que, si on l'abandonnait, il ferait la guerre à lui seul et saurait la mener à bonne fin. Il mêlait au ressentiment de son injure on ne sait quelle idée de conquête dans les provinces de Mésie ou de Thrace, et même l'espérance de se rendre l'empire romain tributaire. Sa résolution une fois arrêtée, il fit appel aux hordes du Borysthène et du Dniéper; tout fut bientôt en mouvement dans les plaines de la Mer-Noire, et l'avant-garde d'une puissante armée ne tarda pas à se montrer sur l'Hunnivar.

Le préfet de la rive romaine, commandant général des forces préposées à la défense du bas Danube, était un Goth romanisé nommé Anagaste, dont le père avait été tué au service de l'empire, dans une des guerres contre Attila. Il nourrissait, par suite de cette circonstance, contre la mémoire du roi des Huns et contre toute sa race, une haine qu'il ne dissimulait pas. Inquiet des mouvemens qu'il voyait s'opérer dans l'Hunnivar, il avait fait demander à Denghizikh ce que cela signifiait, s'il avait à se plaindre du gouvernement romain, et en quoi. — Denghizikh ayant dédaigné de répondre, il le somma de déclarer catégoriquement s'il voulait la guerre ou non. Le fils d'Attila, sans se soucier des sommations d'Anagaste, fit partir des ambassadeurs pour Constantinople, afin, disait-il, de s'expliquer directement avec l'empereur. Introduite devant le prince, l'ambassade exposa les griefs du roi des Huns : il ne se contentait plus du droit de commerce avec les Romains; il lui fallait des terres à sa convenance pour lui et son peuple, sans compter un tribut annuel pour payer son armée. Celui à qui s'adressaient ces réclamations insolentes était l'empereur Léon, dont l'histoire vante le caractère à la fois ferme et équitable. Il répondit froidement aux barbares « qu'il n'accordait de pareilles demandes qu'à ses amis; que si les Huns se soumettaient à son autorité, il verrait ce qu'il aurait à faire; qu'il serait charmé, en tout cas, s'ils passaient du rôle d'ennemis à celui d'amis et d'alliés. » Denghizikh n'attendait guère une autre réponse de Léon, et son ambassade n'était qu'une feinte pour endormir les commandans

romains de la frontière. Tandis qu'il opposait à leurs soupçons cette preuve de ses intentions pacifiques, il trouvait le moyen de passer le Danube sur divers points, et bientôt son innombrable cavalerie fut réunie tout entière sur la rive droite.

La Basse-Mésie et les deux Dacies devinrent le théâtre de ses ravages. La région voisine de l'Hémus servait alors de repaire à des bandes de brigands qui, des vallées où ils étaient retranchés, fondaient sur le plat pays pour le mettre à contribution. C'étaient des Goths qui avaient secoué l'obéissance de leurs rois pour vivre en pleine indépendance aux dépens de tout le monde : bien aguerris d'ailleurs et bien armés, ils avaient plus d'une fois tenu tête aux troupes envoyées pour les réduire. Denghizikh les appela à lui, et sitôt qu'ils eurent réuni leur solide infanterie à la cavalerie des Huns, la guerre prit des proportions inquiétantes pour les Romains. Trois armées furent mises en campagne sous la conduite de plusieurs généraux de renom, parmi lesquels on comptait Anagaste et le célèbre Goth Aspar, à qui Léon devait le trône impérial. Leurs instructions étaient d'éviter tout engagement en rase campagne, de harasser l'ennemi par des marches et des contre-marches, surtout de l'attirer dans des cantons montueux où sa nombreuse cavalerie lui deviendrait plus nuisible qu'utile. C'était le système employé par Anthémius contre les bandes d'Hormidac l'année précédente, et le meilleur pour anéantir ces multitudes braves, mais imprévoyantes, qui ne savaient ni assurer leurs subsistances, ni se retirer avec ordre après une défaite. Amené de proche en proche au débouché d'un vallon abrupt et sans issue, Denghizikh, qui ne connaissait point le pays, alla s'y enfermer comme dans un piége, ne laissant plus aux Romains que la peine de l'y retenir prisonnier. Les légions, campées sans péril à l'entrée du défilé, regardaient les Huns s'agiter inutilement et se consumer sous leurs yeux, car tout leur manquait, vivres et fourrages, et l'escarpement des roches qui les entouraient leur enlevait toute chance de sortir jamais de ce tombeau. Denghizikh se sentit perdu, et son obstination superbe l'abandonna. Il envoya au camp romain des députés porteurs de ces humbles paroles : « que les Huns se soumettaient à tout ce qu'on exigerait d'eux, pourvu qu'on leur accordât des terres. » Les généraux romains ayant répondu qu'ils en référeraient à l'empereur, les députés se récrièrent (1) : « Nous ne pouvons pas attendre, dirent-ils avec l'accent du désespoir; il faut que nous mangions, ou que nous vous vendions cher nos vies tandis qu'il nous reste un peu de sang. » Les généraux tinrent conseil, et à l'issue de la délibération on promit aux Huns de leur fournir des vivres jusqu'à

(1) « Romani responderunt se ad imperatorem eorum postulata delaturos. At Scythæ, propter famem quæ eos premebat, transigere velle dixerunt, neque longiores moras ferre posse. » (Prisc., *Hist.* 20.)

ce que l'empereur eût fait savoir sa volonté; mais attendu que le camp romain n'était pas lui-même approvisionné très abondamment, les généraux se réservèrent le droit de régler chaque jour les distributions qui pourraient être faites aux barbares, et de surveiller ces distributions au moyen des officiers romains chargés du service des vivres dans les légions. On recommanda en conséquence aux Huns de se fractionner par petits corps à l'instar des troupes romaines, afin que les officiers romains pussent procéder chez eux à la prestation des vivres sans changer l'ordre du service. Il y aurait à ce mode, assurait-on, avantage de régularité et d'économie. — Ces raisons en déguisaient d'autres plus sérieuses que la suite dévoila.

Parmi les officiers supérieurs de l'armée romaine se trouvait un barbare, Hun de naissance, mais sincèrement attaché au drapeau sous lequel il avait gagné ses grades et sa fortune : il se nommait Khelkhal. On le désigna comme un des agens chargés d'aller dans le camp de Denghizikh présider à la distribution des vivres. Quoique Hun, Kelkhal entendait et parlait couramment la langue gothique. A son arrivée dans le camp, il trouva moyen de se faire attacher à une division de l'armée barbare qui renfermait un grand nombre de Goths et très peu de Huns. Son premier soin fut de réunir en cercle autour de lui les divers chefs de ce corps, et il leur adressa ce discours qu'il avait médité d'avance : « Je puis en toute sûreté vous garantir que l'empereur vous accordera des terres suivant votre désir; mais je me demande quel profit vous en retirerez : aucun, sans contredit, car tout l'avantage en reviendra aux Huns. Les Huns, vous le savez, méprisent le travail, surtout celui des champs; c'est donc vous qui labourerez, qui récolterez pour eux, qui les ferez vivre; vous serez leurs serfs, et en retour ils vous pilleront. Vous aurez réalisé l'association du loup et de l'agneau (1). Il y eut un temps où vos ancêtres, repoussant tout contact, toute alliance avec ce peuple, lièrent par un serment redoutable leur postérité à cette résolution et ordonnèrent à leurs enfans de fuir à jamais la société des Huns, et voici que vous, non-seulement vous vous exposez de gaieté de cœur à vous faire opprimer et piller par eux, mais, ce qui est bien pis, vous abjurez les engagemens sacrés de vos pères (2). Je suis né parmi les Huns et je m'en fais gloire, mais la justice est plus respectable

(1) « Terram quidem imperatorem ad inhabitandum daturum, quæ non illis fructui et commodo futura esset, sed cujus utilitas ad solos Hunnos redundaret. Hos enim terræ cultum negligere, et luporum more bona Gothorum invadentes diripere, qui ipsi servorum conditione habiti, ad victum illis comparandum laborare coacti forent. » (Prisc., *Hist.* 20.)

(2) « Quam visnullum nusquam fœdus inter utramque gentem sancitum sit, et majores jurejurando eos obstrinxerint ut Hunnorum societatem fugerent. Quare non tantum suis eos privari, sed etiam patria sacramenta negligere. » (Prisc., *Hist.* 20.)

à mes yeux que les liens du sang; c'est elle qui m'oblige à vous tenir ce langage. Réfléchissez (1). »

A mesure que Khelkhal parlait, le regret, la colère, la haine, s'allumaient dans le cœur des Goths, dont l'agitation se contenait à peine. A son départ, elle éclate avec fureur, les épées sortent du fourreau, on fait main-basse sur les Huns; tous ceux qui se trouvaient dans les rangs des Goths sont massacrés. Des scènes pareilles ou en sens contraire se passaient sur d'autres points, et bientôt le camp de Denghizikh, inondé de sang, présenta l'aspect d'une vaste boucherie. C'est ce moment que les généraux romains attendaient. Ils donnent le signal à leurs troupes, qui marchent en bon ordre sur le défilé, et criblent les barbares de coups de flèches et de javelots. Ceux-ci, reconnaissant leur faute, essaient en vain de se rallier; l'épée des légionnaires les achève. Un petit nombre seulement, se faisant jour à travers l'armée des Romains, parvinrent à s'échapper et atteignirent la rive du Danube : Denghizikh était avec eux.

Au printemps suivant, l'infatigable batailleur rentrait en campagne avec une nouvelle armée, mais cette fois les généraux romains étaient sur leurs gardes. Anagaste, que la haine rendait ingénieux, tendit un second piége où Denghizikh vint se jeter. On le prit, on le tua, et sa tête détachée du tronc fut envoyée à Constantinople, tandis que les hordes hunniques, battues, dispersées, regagnaient, comme elles pouvaient, l'Hunnivar. Le soldat porteur du message d'Anagaste arriva dans la ville impériale pendant qu'on célébrait de grandes courses de chars au cirque de bois. Le chef du roi des Huns, défiguré par la mort et par les outrages, fut promené au bout d'une pique à travers les rues et les places, pour aller ensuite figurer dans l'arène au haut d'un poteau, comme une des curiosités du spectacle (2). La Rome d'Orient ne dissimulait pas la joie que cette mort lui causa : Denghizikh assurément n'était pas Attila, mais c'était son fils et l'ombre de ce nom, qui inspirait encore l'épouvante. On inscrivit donc avec orgueil dans les chroniques cette mention que nous y pouvons lire encore : « La onzième année de Léon empereur, Zénon et Martianus étant consuls, fut apportée à Constantinople la tête de Denghizikh, fils d'Attila (3). »

La mort du représentant le plus élevé de la famille d'Attila rompit peut-être le dernier lien qui rattachait entre eux les membres de cette famille, et jeta les tribus de l'Hunnivar dans des discordes où elles

(1) « Se quidem genere Hunnum, quo maxime glorietur, sed æquitate motum hæc illis dicere ut quæ facienda essent viderent. » (Prisc., *Hist.* 20.)

(2) « Cujus caput allatum est Constantinopolim dum circenses agerentur, et per mediam urbis plateam traductum, et ad xylocircum delatum, paloque infixum est. (*Chron. Pasch.*)

(3) ..... His Coss. caput Denzicis Hunnorum regis, Attilæ filii, Constantinopolim allatum est. (*Chron. Marcel. comit.*)

faillirent s'abîmer; mais elle consolida l'alliance des Huns fédérés avec le gouvernement romain. Elle eut aussi pour conséquence d'élargir la barrière que le changement de vie ou de condition politique avait mise entre les tribus sédentaires et les tribus nomades, et de rendre ces deux fractions de la même race de plus en plus étrangères l'une à l'autre. C'est en effet de ce moment que les colonies hunniques de Pannonie et de Mésie, libres de tout empêchement extérieur, marchent d'une allure plus franche vers la civilisation ou du moins vers cette imitation des habitudes romaines qui constituait le premier degré de la *romanité*. Le progrès peut se suivre de loin en loin dans l'histoire à des indices assurés. Cependant elles ne perdent que lentement leur individualité de race, et au bout d'un siècle on les reconnaissait parfaitement pour des populations hunniques au costume, au langage, à certaines institutions maintenues soigneusement. Elles étaient gouvernées par des chefs nationaux qui prenaient le nom de rois chez les tribus les plus importantes, et ces rois, subordonnés aux magistrats romains dans les choses générales de la politique et de la guerre, étaient ordinairement agréés, quelquefois imposés par l'empereur. Quoique les tribus eussent généralement conservé leurs noms indigènes, quelques groupes portaient des dénominations latines qui leur venaient soit de leur destination spéciale, soit des circonstances topographiques de leurs cantonnemens. De ce nombre étaient les *Fossaticii*, préposés, comme l'indiquait leur nom, à la garde d'une partie du *fossatum*, fossé ou rempart de défense, et les *Sacromonticii*, campés suivant toute apparence sur une hauteur appelée Mont-Sacré; telle était encore la colonie du Château de Mars, qui cultivait les environs de cette forteresse. C'est à Jornandès que nous devons la plupart de ces détails; ce qui veut dire que sous un certain point de vue leur autorité n'est pas contestable. Jornandès était né en Mésie, chez le petit peuple des Mésogoths. Son aïeul, Péria, avait été notaire ou secrétaire du roi alain Candax, le vassal et le compagnon d'Hernakh, et son père, Alanowamuthis, exerçait probablement la même profession, qui consistait à rédiger dans les divers idiomes parlés sur le Danube la correspondance des rois barbares; lui-même aussi, *bien qu'illettré* (c'est lui qui nous le dit), suivit la carrière de son aïeul avant d'entrer dans les ordres sacrés (1). De telles fonctions donnaient une connaissance parfaite de toutes les affaires intérieures et extérieures de ces petits rois. Quand donc Jornandès nous entretient des Huns pannoniens et mésiens, c'est plus qu'un historien contemporain, plus qu'un témoin

(1) « Cujus Candacis Alanovamuthis patris mei genitor Peria, id est meus avus, notarius quousque Candax ipse viveret, fuit.... Ego item, quamvis agrammatus, Jornandes, ante conversionem meam notarius fui. » (Jornand., *Reb. Get.*, 17.

oculaire, c'est presque un acteur des événemens qui nous en parle par sa bouche.

On compterait difficilement tous les Huns sortis des colonies danubiennes qu'éleva le hasard ou le mérite à de hauts grades dans la milice romaine; il nous suffira de citer Acum, maître des milices d'Illyrie, — Mundo, petit-fils d'Attila et lieutenant de Bélisaire, — le patrice Bessa, dont les services furent obscurcis par la cupidité, — et deux frères, Froïlas et Blivilas, celui-là maître des milices, celui-ci duc de la Pentapole : tous deux ainsi que Bessa venaient de la colonie du Château de Mars. La faveur qui environnait les Huns fédérés à la cour de Constantinople pendant la première moitié du VIe siècle ne peut se comparer qu'à celle dont jouirent les Goths un siècle auparavant, sous les règnes d'Arcadius et de Théodose II. On leur prodiguait les dignités et les commandemens, on singeait leurs manières, on s'engoua même de leur costume. Les jeunes Byzantins à la mode, les élégans factieux du parti des *verts*, se faisaient couper les cheveux très ras sur le front, à la façon des Huns, et portaient la tunique et le large pantalon en usage chez ce peuple (1). Justinien lui-même affectionnait ce vêtement, qui figura avec honneur sous les tentes de Bélisaire et de Narsès. S'il arrivait qu'un de ces petits rois huns, cédant aux amorces de la cour de Byzance, consentît à recevoir le baptême, c'était une bonne fortune pour la politique romaine autant au moins que pour le christianisme. La ville, tout l'empire même, se mettaient en fête; l'empereur était ordinairement parrain, l'impératrice marraine, et le monde chrétien assistait au spectacle assurément fort curieux d'un successeur de Constantin tenant sur les fonts du baptême quelque petit-fils d'Attila.

On aimerait à suivre dans l'histoire, très confuse et très incomplète de ce temps, les vestiges du pacifique Hernakh, sur qui Attila fondait l'espoir d'une longue postérité. La prédiction s'est-elle accomplie, et sommes-nous tenus de croire comme les Huns à l'infaillibilité de leurs *chamans?* Que devinrent Uzendour et Emnedzar, doublement frères d'Hernakh et fidèles compagnons de sa fortune? lui restèrent-ils toujours unis? Le temps a jeté sur toutes ces destinées un voile qui ne se lèvera plus. Nous sommes un peu moins ignorans sur le compte de Gheism, qu'Attila avait eu de la sœur d'Ardaric, roi des Gépides. L'histoire nous le montre d'abord retiré en Gépidie près de son oncle, où il vit tranquillement avec son petit peuple dans la condition de vassal. Son fils Mundo ou Mundio, dont le nom rappelle Mundiuk (2), père d'Attila, lui succède dans le gouvernement de sa tribu et dans la faveur des rois gépides. Cette faveur ne se démentit

(1) Procop., *Hist. Art.* 7.

(2) Le nom du père d'Attila est écrit *Mundiukh* par Priscus, et *Mundzuc* par Jornandès. — C'est Jornandès qui nous donne pour le fils de Gheism les deux formes *Mundo* et *Mundio*.

point jusqu'au moment où Thraséric monta sur le trône; mais alors elle fit place à une haine déclarée. Mundo, fier et passionné, ne supporta pas longtemps les persécutions dont il était l'objet. Un jour il brisa son lien de vasselage, passa le Danube avec quelques braves compagnons, et alla chercher asile sur les terres romaines. Pour vivre il se fit voleur, enlevant les troupeaux qui pâturaient dans les vallées de l'Hémus, pillant les villages et détroussant les voyageurs sur les chemins. Ce métier-là, il faut le dire, n'avait rien d'extraordinaire ni presque de honteux dans ce pays et ce temps misérables, où l'incertitude de la vie avait atteint sa dernière limite, et où le dépouillé du jour devenait malgré lui, par une conséquence fatale de sa ruine, le spoliateur du lendemain. Mundo ne se trouva donc pas seul à le pratiquer. Outre ces Goths dont j'ai parlé plus haut et qui infestaient surtout la Mésie supérieure, il y avait tout le long des Alpes Pannoniennes et Noriques des bandes organisées pour le pillage et composées de gens de toute race, provinciaux et barbares, Goths, Gépides et Romains; c'étaient la misère, l'oisiveté et le désordre qui les recrutaient. Assez nombreuses pour former comme un petit peuple, elles portaient vulgairement la dénomination de *Scamari*, d'un mot illyrien qui paraît avoir signifié brigands (1). Les Scamares, émerveillés de la hardiesse des expéditions de Mundo, lui proposèrent de se mettre à leur tête, et le brigandage prit dès lors les proportions d'une véritable guerre.

Un coup de main heureux les ayant rendus maîtres de la tour d'Herta, forteresse qui dominait le haut Danube, leur ambition n'eut plus de bornes; ils élevèrent Mundo sur le pavois et le proclamèrent roi des Scamares. Toute la contrée s'émut à cet excès d'impudence. L'empire romain et le royaume des Gépides, également intéressés à la répression des désordres, envoyèrent des troupes chacun de leur côté : les Gépides, plus voisins, arrivèrent les premiers, et mirent le siége devant Herta. Serré de près par les armes et bientôt par la famine, Mundo désespérait presque de lui-même et songeait à se rendre, quand un incident le sauva. Les Ostrogoths étaient alors en querelle avec les Gépides pour la possession de leurs anciens cantonnemens du Danube, qu'ils avaient laissés vacans lors de leur départ pour l'Italie, et dont ceux-ci s'étaient emparés. Après avoir réclamé vainement ce qu'il appelait le patrimoine des Goths, Théodoric venait d'envoyer sur la Save une armée chargée de rejeter les usurpateurs au-delà du Danube. Informé de cette circonstance, Mundo en tire

(1) « Nam hic Mundo... Gepidarum gentem fugiens ultra Danubium in incultis locis sine ullis terræ cultoribus debacchatur : plerisque abactoribus, Scamarisque et latronibus undècumque collectis... » (Jornand., *R. Get.* 19.) Ce même mot de *Scamar* se trouve dans la *Vie de saint Séverin* pour désigner les mêmes bandes de brigands qui infestaient le Norique. « Latrones quos vulgus Scamaros appellabat. » (Cap. 7.)

un parti merveilleux; il se déclare le vassal de Théodoric et se place sous la protection des Goths, qui, trouvant un grand intérêt à la coopération des Scamares, dégagent Herta, et mettent Mundo en liberté. Le fils d'Attila prend aussitôt le chemin des Alpes, et va prêter son serment de vassal entre les mains de Théodoric.

Le roi d'Italie l'attacha à sa personne, et Mundo servit brillamment sous ce grand capitaine; mais Théodoric étant mort et le royaume des Ostrogoths devant passer aux mains de sa fille Amalasunthe, Mundo dédaigna de porter les armes sous une femme. C'était le temps où Justinien, à peine monté sur le trône impérial, attirait déjà les regards du monde entier, qui semblait entrevoir son génie. Curieux de le connaître et de tenter fortune près de lui, Mundo se rendit à Constantinople avec une troupe d'Hérules qui demandèrent à le suivre. Un fils d'Attila vassal et déserteur des Goths, un roi des Scamares dont les aventures couraient toutes les bouches ne pouvait manquer de réussir à la cour de Justinien, rendez-vous de tant d'aventuriers. Il plut à cet empereur, qui lui donna du service, et entra en relation avec Bélisaire, déjà plein de gloire et pourtant disgracié. Mundo se trouvait à Constantinople en 532, lorsqu'éclata cette fameuse insurrection du cirque qui faillit emporter Justinien et bouleverser l'empire. Les séditieux, munis d'armes pillées dans les arsenaux, étaient maîtres de la ville; les troupes chancelaient, et déjà la populace, retranchée derrière les murs du cirque comme dans une forteresse, proclamait un autre empereur. Tout semblait perdu, et Justinien, s'abandonnant lui-même, parlait de quitter la ville, quand Bélisaire, sorti de sa retraite, se chargea d'étouffer la rébellion. Il lui fallait des hommes déterminés; il prit Mundo, qu'en sa qualité de Hun il mit probablement à la tête des escadrons de cavalerie restés fidèles. Sa confiance ne fut point trompée. Tandis que lui-même forçait avec ses cohortes d'infanterie la porte du cirque la plus voisine du palais, le petit-fils d'Attila, suivi de sa troupe, s'élançait par la porte opposée, l'épée en avant, au grand galop de son cheval : on sait le reste. Justinien paya ce service du poste de commandant général de l'Illyrie. Rien ne se passait dans la vie de Mundo comme dans celle du vulgaire des hommes. En se rendant à son poste, il rencontre une armée bulgare qui venait de franchir le Danube et marchait vers la Thrace; cette armée ne le fait pas reculer. Avec une poignée d'hommes qui composaient son escorte, il la traverse d'un bout à l'autre en se battant, et arrive sain et sauf dans sa résidence.

Parvenu à une si haute fortune, le descendant d'Attila voulut être complétement Romain. Il enrichit son nom asiatique d'une terminaison latine sonore, qui en fit *Mundus*, c'est-à-dire le monde, nom passablement ambitieux, et son fils, baptisé selon toute apparence, reçut

celui de Maurice. Le nouveau Romain commanda ces provinces, toutes pleines des ruines que son aïeul avait faites, et les commanda bravement. Quand la guerre eut éclaté en Italie entre Justinien et les Goths, Bélisaire le réclama pour un de ses lieutenans. En face des Ostrogoths, dont il avait été le vassal, Mundus se fit reconnaître par son audace : il battit une de leurs armées, dégagea la Dalmatie, et enleva la place de Salone, tout cela en quelques semaines; mais là fut le terme de ses aventures. Pour couronner dignement sa vie, il ne lui manquait plus qu'une mort romanesque, et le sort ne la lui refusa pas. Après la perte de Salone, les Goths n'avaient pas tardé à revenir en force pour reconquérir une position si importante, et le bruit courait qu'ils approchaient de la ville, quand Mundo envoya son fils avec quelques troupes pour les observer. Ce jeune homme, qui sentait dans ses veines les ardeurs de sa race, ne s'en tint pas aux ordres de son père : il osa attaquer l'ennemi, et fit une percée dans ses rangs; mais enveloppé bientôt par des forces supérieures, il périt avec tous les siens. Mundo, à cette nouvelle, devint comme fou : rassembler tout ce qu'il avait de soldats sous la main et courir où son fils avait péri, ce fut pour lui l'affaire d'un moment. Il arrive, se précipite sur les plus épais bataillons, y jette le trouble, et leur fait rebrousser chemin. Déjà la victoire des Romains n'était plus douteuse quand un Goth, qui passait près de lui en fuyant, s'arrête, le reconnaît, et lui plonge son épée dans le cœur.

Ainsi finit le dernier des *Attiliens* (*ex Attilanis*, dit Jornandès) (1) dont on puisse reconstruire la biographie à l'aide des indications de l'histoire. Les Romains, qui aimaient à jouer sur les mots, trouvèrent dans la mort de Mundus une occasion de plaisanterie. On avait découvert dans les oracles sibyllins un vers obscur qui disait que lorsque l'Afrique serait prise, le monde périrait avec sa postérité : *Africâ captâ, Mundus cum nato peribit* (2). L'Afrique avait été recouvrée par Bélisaire; Mundus et Maurice venaient de périr; l'oracle n'était-il pas accompli? Quelques superstitieux voulurent bien le croire, la foule n'y vit qu'un jeu de mots qui l'amusa, et ce fut l'oraison funèbre du petit-fils d'Attila devenu Romain.

AMÉDÉE THIERRY, de l'Institut.

(*La seconde partie à un prochain numéro.*)

(1) « Attilanis origine descendens. » (Jornand., *R. Get.* 17.)

(2) « Tunc Romani in memoriam revocarunt sibyllinum oraculum, quod anteà decantatum prodigii loco habebant. Sic enim illud accipiebant, ut dicerent, post captam Africam, orbem cum sua progenie ad interitum redactum iri. Non erat hæc sententia vaticinii : sed prænuntiatio Africæ redditæ in ditionem romanam; id sequebatur, tunc Mundum cum filio periturum. Etenim his verbis constabat : *Africâ captâ, Mundus cum nato peribit*. Et quoniam Mundus latine orbem universum significat, ad orbem oraculum referebant. » (Procop., *De Bell. Goth.*, lib. I, cap. 7.)

# LITTÉRATURE INDIENNE

## LE RIG-VÉDA ET LES LIVRES SACRÉS DES HINDOUS.

I. *Rig-Veda-Sanhita*, together with the Commentary of Sayanacharya, edited by Dr Max Müller. Oxford 1849-1854. — II. *Rig-Veda*, traduit en anglais par M. H.-A. Wilson, vol. 1er, Oxford 1850. III. — *Le Rig-Vèda ou Livre des Hymnes*, traduit en français par M. Langlois, de l'Institut, 4 v. in-8o, Paris 1848-1851. — IV. *Des Vèdas*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, de l'Institut, 1 vol., Paris 1854.

Il y a plus de trois mille ans, un petit peuple pasteur et guerrier, parti selon toute apparence des plaines situées entre la Mer-Caspienne et le lac Aral, descendait des froides régions de la Haute-Asie, en s'avançant vers les belles contrées arrosées par l'Indus, le Gange et la Djamounâ. Ce petit peuple, c'étaient les Aryens. Poussés par l'instinct de la migration, ils marchaient résolument à la recherche d'une terre promise, d'une nouvelle patrie, dans laquelle les premiers historiens grecs, antérieurs d'un et deux siècles à l'expédition d'Alexandre, nous les montrent établis sous le nom d'*Indiens;* mais ces Indiens, qui se nommaient eux-mêmes les hommes vénérables, *âryas*, ne formaient que l'un des trois rameaux de la grande famille asiatique, iranienne ou aryenne, dont les plaines de la Chaldée avaient été le berceau. Des deux autres branches, l'une demeura sur le sol natal : ce fut le peuple zend, d'où sortirent les Mèdes et les Perses; l'autre donna naissance aux nations qui, s'écoulant par le Caucase et suivant les deux rives de la Mer-Noire, occupèrent l'Asie-Mineure et se répandirent dans toute l'Europe : ce furent les Grecs, les Romains, les Celtes, les Germains, les Slaves, etc. Voilà en deux mots l'histoire de la race japhétique, de ces descendans du second fils de Noé dont la Bible a dit en termes si précis : « C'est d'eux que sont issus les peuples les plus éloignés, qui se sont répandus dans leurs

pays divers, chacun avec son langage et ses familles, et qui formèrent des nations (1). » Ces paroles du livre saint, encore plus vraies pour l'avenir que pour le passé, la philologie les a pleinement confirmées. N'a-t-elle pas mis en parfaite lumière le lien qui unit entre eux tous les idiomes anciens et modernes parlés par les peuples des trois rameaux de la race aryenne?

Ces affinités n'existent pas seulement dans le langage. Quand on commença à étudier la littérature sanscrite, on retrouva entre le génie de ces nations asiatiques et celui des peuples de l'Occident des rapports non moins frappans. Chez les Aryens de l'Inde, on remarqua cette tendance à réfléchir et à rêver qui produit la philosophie et la poésie, cette vivacité d'imagination qui est propre aux peuples japhétiques. Comme les plus célèbres nations de l'ancien monde, ils avaient eu l'honneur d'implanter une civilisation au milieu de tribus barbares, d'imposer leur langue aux vaincus. Autant que les Grecs, ils eurent le sentiment de leur supériorité intellectuelle; fiers de leur race, comme les Romains, ils étendirent leur domination jusqu'aux limites du monde qu'ils connaissaient. Par malheur, aucun élément nouveau, aucune idée régénératrice ne vint retremper les Hindous séparés des grandes nations qui accomplissaient à leur tour de brillantes destinées. Énervés par un long séjour dans des climats trop favorisés du ciel et mêlés par la suite des temps aux races indigènes, ils ne surent point résister aux attaques fougueuses de l'islamisme. Il y a huit siècles déjà que l'ère de la décadence a commencé pour eux, mais ils ont conservé avec un soin jaloux leurs traditions religieuses. Au moment où, sous l'influence d'une conquête de plus en plus complète et sous l'empire des idées nouvelles qui pénètrent à leur insu les plus vieilles nations de l'ancien monde, ces traditions couraient le risque de se perdre, l'Europe elle-même, représentée par quelques savans anglais dont les noms ne périront pas, — William Jones, Colebrooke, Wilkins et d'autres, — prit sous sa protection les monumens les plus vénérés de la littérature sanscrite, et les brahmanes, dépositaires des textes anciens, consentirent à initier aux secrets de leur idiome sacré ces Européens dont le caractère honorable et l'ardeur pour l'étude leur inspiraient une entière confiance.

L'effet que produisirent sur ces esprits d'élite les premiers pas qu'ils firent dans le vaste domaine des études indiennes est surtout visible dans les brillans discours de sir William Jones et les profondes recherches de Colebrooke sur la philosophie des Indiens. Ces deux hommes éminens eurent le pressentiment des grandes décou-

(1) Genèse, chap. 10, verset 5, traduct. de MM. Glaire et Franck.

vertes réservées à ceux qui suivraient leurs traces. Ils furent les véritables conquérans de l'Inde ancienne, et on leur doit en grande partie ce qui s'est fait depuis eux, car ils ont retrouvé un monde oublié. On ne peut donc s'empêcher de se retourner vers eux et de les saluer d'un souvenir reconnaissant à la vue des publications magnifiques dont l'Angleterre a doté l'Europe savante depuis cinquante ans. Le texte des lois de Manou, imprimé deux fois à Calcutta avec un commentaire et traduit par W. Jones, avait fait connaître l'organisation de la société aryenne, divisée par castes dix siècles avant notre ère, à l'époque où le brahmanisme brillait du plus vif éclat, dominant la royauté de toute la hauteur qui élève le pouvoir spirituel au-dessus de la puissance temporelle. Les grandes épopées, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, l'Iliade et l'Odyssée de ces peuples adorateurs des héros (1), publiées en entier, la première à Calcutta par les soins du comité d'éducation, la seconde à Paris par M. G. Gorresio de Turin, donnèrent la mesure du génie poétique des Indiens. Dans les deux *pourânas* récemment traduits par MM. E. Burnouf et H. Wilson (2), on eut deux spécimens fort curieux de ces recueils immenses, un peu informes, pareils aux dépôts d'alluvion, dans lesquels se sont accumulés tous les récits mythologiques, toutes les légendes qui ont cours dans le monde des Hindous, compositions bizarres où le dogme et la poésie se prêtent un mutuel secours pour donner une âme aux objets sensibles et revêtir d'un corps les abstractions de la métaphysique.

La philosophie spéculative et la philosophie dogmatique, le drame, l'apologue cher aux Orientaux, la chronique merveilleuse ont eu aussi depuis longtemps leur place parmi les publications auxquelles l'Angleterre, la France et l'Allemagne prennent part avec une si noble émulation. Cependant il y avait encore une conquête à faire dans le domaine des études indiennes. Tant que les quatre *Védas* ou livres sacrés restaient à l'état de manuscrit entre les mains des brahmanes ou dans les bibliothèques de l'Inde et de l'Europe, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée du premier âge des peuples hindous. On avait beau rechercher leurs origines dans les poèmes et dans les recueils de lois; le passé reculait toujours, et la

(1) Voyez sur le *Râmâyana* la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1847.

(2) Le *Bhâgavata-Pourâna* a été publié, texte et traduction, jusqu'à la fin du neuvième livre. La mort, qui a surpris l'auteur au milieu de ses travaux, l'a empêché de terminer ce grand et bel ouvrage. La préface, placée en tête du premier volume, est un de ces morceaux pleins d'érudition et de vues nouvelles, écrits dans un style large, clair, d'une haute élégance, comme M. E. Burnouf savait les composer. M. le professeur Wilson a accompagné sa traduction du *Vichnou-Pourâna* d'une foule de notes savantes qui en sont le commentaire perpétuel. — On peut voir sur le *Bhâgavata-Pourâna* la *Revue* du 15 novembre 1850.

vérité historique, enveloppée dans des mythes nuageux, s'évanouissait comme les illusions causées par le mirage. Désormais les *Védas* ont été publiés et traduits presque en entier; on a remonté jusqu'à sa source ce fleuve majestueux et profond de la littérature sanscrite. C'est donc de ces importans travaux que nous voudrions parler, de manière à être compris de tout le monde, et en insistant particulièrement sur le *Rig-Véda,* qui est le sujet de cette étude.

## I.

Lorsque les Aryens arrivèrent sur le sol de l'Inde, leur religion était une espèce de sabéisme; ils rendaient un culte à la nature divinisée. Telle fut aussi la religion des Chaldéens, des Perses et de la plupart des peuples anciens. Après avoir adoré Dieu dans ses plus éclatantes manifestations, l'homme oublia bientôt le Créateur suprême que ses yeux cherchaient vainement à travers le ciel. Il adressa ses prières aux élémens, qui sont des puissances en comparaison de sa faiblesse; il invoqua les corps célestes, qui règlent les saisons et marquent le temps. Cet obscurcissement de l'intelligence humaine, cette substitution du culte des puissances naturelles à l'adoration d'un Dieu unique, fut comme le premier pas que faisaient les nations primitives vers le polythéisme après la dispersion des enfans de Noé. Partagés en familles ou tribus qui devaient bientôt devenir des peuples, les Aryens, à l'époque reculée où nous nous plaçons, n'avaient point encore rempli leur olympe d'une myriade de divinités étranges et bizarres. La Terre, qui produit et alimente les objets propres aux sacrifices, fleurs et fruits, troupeaux et céréales; l'Eau, qui rend la Terre féconde; les Vents, qui règlent les saisons en exerçant leur influence sur la température; le Feu, emblème de la force, qui dévore l'offrande et nourrit les dieux; les Crépuscules du soir et du matin (les *Açvins,* jumeaux), qui servent à marquer l'heure de la prière; la Lune, que les poètes remercient de ce qu'elle éclaire sans chaleur; l'Aurore, symbole du réveil de la nature; enfin les mânes des ancêtres (*pitris*) qui réclament leur part du sacrifice, — tels furent les premiers objets de la vénération de ces tribus émigrantes. Le culte qu'elles rendaient à ces divinités consistait en sacrifices, en prières et en hymnes chantés durant les cérémonies. L'ensemble de ces cérémonies fut réglé par les *Védas,* qui se partagent en quatre parties: le *Rig-Véda* ou livre des hymnes, le *Yadjour-Véda* (Blanc et Noir), que l'on peut appeler un rituel, et qui contient les formules propres à être récitées pendant la célébration des sacrifices; le *Sáma-Véda,* recueil d'hymnes et d'invocations empruntées au *Rig* et au *Yadjour;* enfin l'*Atharva-Véda,* plus récent que les trois autres, renfer-

mant les formules d'incantations, d'exorcismes et d'imprécations.

Sur les quatre *Védas*, il en est un qu'il convient de laisser de côté, le quatrième et dernier, parce qu'il est le produit, non de l'inspiration religieuse des Aryens, mais de la colère, de l'esprit de vengeance et de la superstition des brahmanes. Le troisième disparaît devant les deux premiers, dont il est sorti. Le second est d'une grande importance; il paraîtrait même que jadis son nom (*Yadjous*, du radical *yadj*, sacrifice) s'appliquait à l'ensemble des quatre *Védas* réunis en un seul ouvrage qui comprenait les préceptes, les prières, les formules et les hymnes (1). Lorsque la division actuelle eut été établie, chacun des quatre *Védas* fut représenté dans les sacrifices par un prêtre particulier. Au directeur du sacrifice (*adhvaryou*) il appartint de réciter les prières du *Yadjous;* l'officiant (*hotri*, celui qui présente l'offrande) chanta les hymnes du *Rig* en répandant sur le feu les libations; le chantre (*oud-gâtri*) répéta à haute voix et sur un ton modulé les chants du *Sâma*, et un brahmane choisi dans l'assemblée prononça des incantations empruntées à l'*Atharvan*.

Si l'esprit même de la religion des temps védiques se trouve caché dans les chants du rituel ou *Yadjour-Véda*, — et pour qu'on puisse le savoir, il faut attendre que M. le docteur Albrecht Weber, de Berlin, en ait achevé la publication et traduit le texte, — le sentiment religieux et guerrier des peuples aryens éclate tout entier dans les hymnes du *Rig-Véda*. La première divinité qu'ils invoquent, c'est *Agni*, le Feu.

« Je chante Agni, le dieu prêtre et pontife, le magnifique, — Agni héraut du sacrifice. — Qu'Agni, digne d'être chanté par les *richis* (sages) anciens et nouveaux, rassemble ici les dieux. — Que par Agni l'homme obtienne une fortune sans cesse croissante, glorieuse, et soutenue par une nombreuse lignée. — Agni, l'offrande pure que tu enveloppes de toutes parts s'élève jusqu'aux dieux... (2). »

Dans ces simples paroles qui commencent le premier des mille et quelques hymnes du *Rig-Véda*, il y a plus d'idées que de mots. Agni — *Ignis* — est prêtre et pontife, puisque c'est lui, le feu, qui reçoit l'offrande et la présente aux dieux. Par l'éclat de sa flamme, il proclame le sacrifice; il est comme le phare, le signal étincelant vers lequel s'empressent d'accourir, pareilles à des oiseaux affamés, ces pauvres divinités avides de manger les oblations. Quand l'homme a su se rendre propice celui qui est le *pontife*, — les prêtres le nomment plus énergiquement la *bouche des dieux*, — n'est-il pas assuré de voir arriver entre ses mains tous les dons de la fortune? Sa gloire bril-

(1) *Vichnou-Pourâna*, de M. le professeur Wilson, p. 276, nº 5.

(2) Toutes nos citations du *Rig-Véda* sont empruntées à la traduction de M. Langlois.

lera sur la terre; il aura des enfans qui à leur tour offriront des sacrifices à ses mânes. Enfin ne semble-t-il pas que l'officiant, après avoir jeté dans les flammes le beurre clarifié, le regarde avec une confiante admiration s'élever vers le ciel, enveloppé dans ce même feu qui monte dans l'air au milieu de la fumée, comme le soleil avec son cortége de nuages dorés? Puis voyez comme cette flamme, qui brillait d'abord sur l'autel sous une forme restreinte, s'élève, s'agrandit, et prend tout à coup des proportions gigantesques. « De larges rayons, brillans comme des éclairs, enveloppent Agni, centre des clartés; le centre où il repose est comme la caverne (du lion), et ses flammes y puisent d'immortels alimens, de même qu'au sein d'un volcan profond. » Dans ces deux exemples, il y a une grande différence de ton; Agni, présenté d'abord comme l'esprit divin absorbant l'offrande, apparaît ici comme le symbole abstrait du feu, redoutable, puisant sa force en lui-même. C'est ainsi que dans la poésie indienne les images se succèdent, se pressent, se croisent comme des éclairs à travers le ciel. Chaque phrase renferme un sens allégorique; chaque allégorie se transforme bientôt en légende. De ce que le Feu est honoré le premier dans les hymnes du *Rig*, les commentateurs vont conclure qu'il est le premier et le dernier, l'*alpha* et l'*omega* du bataillon divin; il est l'Olympe tout entier, il conduit les divinités en qualité de chef, que dis-je? de général d'armée (*sénapati*), et le voilà doté d'un char! « Agni, sur ton char bienheureux, amène les dieux! » Puis le chantre inspiré, après avoir lancé ces accens énergiques qui expriment si bien une ardente prière, s'adresse à ceux qui pratiquent la cérémonie sous sa direction :

« Mortels éclairés, étendez le gazon sacré; qu'il soit arrosé de beurre à l'endroit où les dieux vont venir prendre leur ambroisie. — Qu'elles s'ouvrent, les portes divines (de l'enceinte sacrée) que le sacrifice sanctifie, qu'elles s'ouvrent aujourd'hui pour la pieuse cérémonie. — J'appelle à ce sacrifice la belle Nuit et la belle Aurore. Qu'elles viennent toutes deux prendre place sur cette herbe *couçâ* (1)... Que les trois déesses qui apportent la joie, Ilâ, Sarasvati et Mahî, daignent sans crainte s'asseoir sur ce *couçâ*. — J'appelle ici le grand *Tvachtri*, qui sait revêtir toutes les formes; qu'il soit notre ami... »

Quelle douce piété, quelle foi sincère dans ces invocations! On croit voir les dieux arriver sans bruit avec leurs grandes ailes, et prendre place au banquet. Il n'y a pas de temples ni de pagodes; l'autel est un tertre de gazon environné d'une enceinte autour de laquelle siégent les officians et la famille qui, par leurs mains, présente les libations aux divinités. Les trois déesses nommées ensemble

(1) Espèce de graminée, *poa cynosuroïdes*. — Les mots entre parenthèses sont ceux que le traducteur ajoute d'après l'indication des commentaires.

par le poète sont trois sœurs, trois muses, comme diraient les Grecs, les personnifications de l'hymne, de la parole et de la récitation. Certes il avait le sentiment de la beauté de son langage, le peuple qui divinisait tout d'abord la poésie sous la triple forme du vers, du sens des mots et de l'harmonie de la diction. Quant à *Tvachtri*, nommé *Viçvakarmá* (celui dont les œuvres sont variées), charpentier divin, artiste du monde des dieux, il fait le pendant du Vulcain de la fable. Plus habile encore que le forgeron boiteux, fils de Junon, il a fabriqué non-seulement la foudre, mais aussi les chars invisibles qui transportent les habitans des cieux au gré de leurs désirs, et aussi vite que la parole. C'est lui encore qui soutient, en la réparant à propos, la charpente de ce pauvre monde éprouvé par tant de cataclysmes. Qu'on ôte à ce dieu ses marteaux et son enclume, qu'on lui enlève sa physionomie humaine, et il sera l'une des formes du feu, celle qui met en fusion les métaux, la chaleur répandue dans l'air et cachée dans les entrailles de notre globe.

Agni, le feu, qui est le plus impalpable, le plus mystérieux et le plus puissant des élémens, devait occuper la première place parmi les dieux des Aryens. Après lui vient Indra, divinité multiple aussi, tantôt armé de la foudre comme Jupiter, tantôt décochant à travers l'espace ses traits vainqueurs, comme Apollon. A quelle occasion Indra saisit en main le tonnerre pour la première fois, une antique légende, rapportée dans le *Mahâbhârata*, le raconte dans un style grandiose. Il est nécessaire de connaître ce mythe pour comprendre le rôle d'Indra, et nous essaierons d'en donner une esquisse, en réduisant aux proportions d'un récit abrégé ce long épisode de la première guerre des dieux contre les titans.

Dans le premier des quatre âges du monde vivaient les *Dánavas* ou Titans, bien difficiles à vaincre par les armes; on nommait aussi *Kâléyas* (les noirs, fils de Kali, l'âge de fer) ces troupes d'êtres grandement redoutables. Or, s'étant mis sous la conduite de leur chef Vritra, et tenant en main des armes de toutes sortes, ils se ruèrent tous ensemble contre les dieux, qui avaient Indra à leur tête. Plusieurs fois déjà les dieux avaient fait des efforts pour vaincre ce démon, et ne pouvant y réussir, ils allèrent, précédés d'Indra, trouver le dieu suprême et créateur, Brahma. Le dieu qui se tient au plus haut des cieux, les voyant tous inclinés devant lui, leur dit : « Je connais parfaitement, ô Dévas, l'œuvre que vous désirez accomplir. Allez trouver un sage austère nommé Dadhitchi, plein de générosité, et dites-lui : Donne-nous tes propres os pour le bien des trois mondes! » Les Dévas arrivent près de l'ermitage du saint, qui vivait en solitaire au milieu des oiseaux au doux chant et au brillant plumage, parmi les gazelles et les bêtes fauves habituées à rester en paix

sous l'œil du sage. A la demande que lui firent les dieux, celui-ci répondit : « Je vais faire ce qui vous est utile à l'instant même. » Et il abandonna son propre corps. Alors les immortels prirent les os du sage expirant, et, le visage joyeux, ils les donnèrent à Tvachtri en disant : « Polis cela! » L'artisan divin se mit à l'œuvre; avec les os du sage il fabriqua la foudre, puis la remit à Indra en disant à son tour : « Avec cette foudre, ô Indra! réduis en cendres aujourd'hui même ce terrible ennemi des dieux!... »

N'y a-t-il pas autant de grandeur que de simplicité dans ce début? Les Grecs, qui prêtaient à leurs dieux toutes les faiblesses de l'humanité, afin de se les mieux pardonner à eux-mêmes, les Grecs voluptueux, amis du beau, du bien-être, de tout ce qui flatte l'esprit et les sens, n'auraient jamais inventé le vieux solitaire sacrifiant sa vie pour le salut des dieux et des hommes. Le sage Dadhitchi est plus qu'un stoïcien; il y a en lui quelque chose qui va presque jusqu'à l'abnégation chrétienne. La mythologie ainsi entendue s'élève jusqu'à la philosophie la plus haute. Le génie indien n'a-t-il pas compris, et la légende ne dit-elle pas clairement qu'il y a dans les saints une vertu qui peut seule dompter les démons? L'homme déchu, quand il est purifié de ses fautes, quand il a renié la corruption, sort volontiers et sans regret de son enveloppe mortelle et s'envole vers Dieu. La suite de l'épisode présente des beautés d'un autre ordre, et nous la donnons en entier.

« Donc, armé de la foudre, bien soutenu par les déités puissantes, il (Indra) attaqua Vritra qui se tenait dans le ciel en l'enveloppant, Vritra que les fils de Kali, avec leurs grands corps, protégeaient de toutes parts avec leurs armes levées et pareilles à des montagnes aux pics aigus. — Alors les Dévas soutinrent contre les Dânavas (Titans), pendant quelque temps, un combat immense et qui épouvantait le monde. — Les glaives que les bras des héros tenaient levés et qui s'entrechoquaient faisaient un grand bruit, et aussi résonnaient en tombant avec force sur les corps, — et les têtes qui tombaient du haut du ciel jonchaient le sol de la terre, qui semblait couverte de feuilles de palmier arrachées à leurs tiges! — Avec leurs armures d'or, ces fils de Kali, tenant en main des massues, se répandaient en torrens sur les Dévas, comme les arbres d'une forêt en feu. — De ces Titans qui couraient si rapidement, les dieux ne purent supporter le choc, plus impétueux qu'on ne saurait l'imaginer, et mis en déroute, ils s'enfuyaient d'épouvante.

« Or, les voyant fuir effrayés par centaines de mille, et comme Vritra grandissait toujours, Indra fut pris d'une grande faiblesse; — la peur du noir démon lui causait tant de frayeur, qu'il tremblait, le dieu Indra, et il alla au plus vite vers le seigneur Nârâyana (1), son refuge; — et, ayant vu Indra pris de faiblesse, Vichnou, qui est impérissable, le pénétra de sa propre splendeur, augmentant ainsi la force du Déva. — Quand ils virent qu'Indra était

(1) Vichnou, considéré comme le dieu existant avant toute chose.

ainsi revêtu de la puissance par Vichnou, les dieux des diverses classes réfléchirent tous sur cet éclat, qui brillait en lui... — Quand il reconnut que le chef des Dévas était plein de force, Vritra poussa un très grand cri dont le bruit traversa la terre, les points de l'horizon, l'espace lumineux et le firmament de toutes parts. — De son côté, le grand Indra fut saisi de fièvre en entendant ce cri grand et terrible. Tout en proie à la terreur, il lâcha cette foudre formidable destinée à tuer l'ennemi, — et, frappé par la foudre d'Indra, il tomba, le grand démon qui portait la guirlande d'or... — Ce chef des Titans étant tué, Indra, tout craintif, courut dans l'eau pour s'y cacher. Il ne se figurait pas que la foudre fût partie de ses mains; il avait eu si peur, qu'il ne supposait pas que Vritra fût tué. — Tous les Dévas, dans leur joie,... célébrèrent Indra, tandis que les autres immortels réunis tuaient sans relâche tous les démons dévorés de chagrin par suite de la mort de Vritra. »

Arrêtons-nous ici. Ce qui reste de démons se précipite au fond de la mer, comme après l'orage les grosses nuées qui avaient de toutes parts escaladé le ciel tombent en pluie et retournent par les fleuves à l'océan, quand la foudre les a brisées et vaincues. Telle est l'image réelle qu'il faut chercher dans cette légende, soit qu'il s'agisse des ténèbres passagères produites par un orage de la mousson, ou des ténèbres primitives que l'esprit de Dieu dissipa en prononçant le *fiat lux*. Indra, ainsi pénétré de la puissance de Vichnou, devient tout simplement l'air saturé de l'électricité répandue dans tous les corps. Quand il tremble au fracas de cette foudre échappée de ses mains et dont il ignore les effets, le chef des Dévas, le glorieux Indra disparaît; on ne voit plus que la personnification du firmament, le ciel ébranlé et comme frappé de terreur par les éclats du tonnerre qui ébranle les voûtes célestes, le Jupiter atmosphérique dont parle Ennius :

Aspice hoc sublime candens quem invocant omnes.

Mais tout aussitôt le poète lui remet au front la divine auréole, et le place de nouveau à la tête des autres dieux qui célèbrent sa victoire. C'est sous cette dernière forme aussi que l'adoraient déjà les Aryens. Ils le regardaient comme leur dieu protecteur par excellence et invoquaient son appui par des hymnes du ton de celui-ci :

« O Indra, viens à notre secours! donne-nous de l'or; l'or procure l'opulence, la victoire, la force constante et durable. — Avec l'or et protégés par toi, nous pouvons repousser nos ennemis et à pied et à cheval. — Protégés par toi, ô Indra, nous prenons nos armes, auxquelles tu donnes la force de la foudre, et nos ennemis sont vaincus dans le combat. »

L'or fascine déjà le regard des Aryens; ils voient dans ce métal étincelant le symbole de la force autant que celui de la richesse. Ce qu'ils demandent surtout, c'est la faveur propice du dieu qui règne

sur le firmament, qui déroule les nuées à son gré et rend aux horizons leur sérénité troublée par les orages :

« Avec l'empressement qui pousse le coursier vers la cavale, qu'Indra vienne prendre les copieuses libations que le père de famille a versées dans les coupes. Que le grand dieu avide de nos offrandes arrête ici son char magnifique, tout resplendissant d'or et attelé de deux chevaux azurés..... — Il est rapide, il est grand! Dans les œuvres visibles, sa valeur brille d'un éclat irréprochable... Terrible, couvert d'une cuirasse de fer, enivré de nos libations, il va au milieu de ses sujets, dans le lieu où sont enchaînés les nuages, se jouer du magicien *Çouchna* (1)..... — Lorsque tu veux faire retirer les ondes et dans chaque partie du ciel restituer à l'air toute sa pureté, alors, ô puissant Indra, dans ton ivresse qui répand sur nous le bonheur, tu frappes Vritra avec courage et tu nous ouvres l'océan des pluies ! »

Voilà Indra sous sa forme complète de dieu de l'éther : *Jupiter et quandoque pluit, quandoque serenus;* telle était à peu près l'idée que se faisaient les philosophes et les poètes grecs et romains de l'éther, le premier des dieux, âme universelle tout ignée, pleine de feu, se répandant du ciel sur la terre pour animer la nature, et aussi d'un Jupiter poussant à travers l'espace son char ailé, maître des dieux et vainqueur des élémens. Dans les stances que nous ont léguées les chantres du *Rig-Véda*, on sent comme un flux et un reflux de l'esprit poétique qui monte vers le dieu, le contemple face à face, le dépeint sous des traits nettement définis, puis tout à coup redescend sur la terre, laisse échapper comme une ombre l'image poursuivie et ne saisit plus que les attributs de sa divinité. Le mythe n'est pas encore tout à fait recouvert par la légende, comme dans le *Mahâbhârata*. L'image cependant commence à prendre un corps, les puissances de la nature revêtent des formes humaines et héroïques. Cet autre hymne adressé à Indra fera mieux comprendre notre pensée :

« J'apporte mon hommage au dieu magnifique, grand, vrai et fort. Telle que le cours de ces torrens qui descendent de la montagne, sa puissance est irrésistible; il ouvre à tous les êtres le trésor de sa force et de son opulence. — Ah! sans doute le monde entier se dévoue à ton culte; ces libations coulent en ton honneur non moins abondantes que des rivières, quand on voit ta foudre d'or, menaçante, meurtrière, s'attacher sans relâche au corps de Vritra, semblable à une montagne. — Pour ce terrible, pour cet adorable Indra, viens, brillante Aurore, préparer les offrandes du sacrifice; ce dieu fort, puissant, lumineux, il n'est Indra que pour nous soutenir, comme le cheval n'est fait que pour nous porter. — O Indra, trésor d'abondance et de louanges, nous sommes à toi, en toi nous mettons notre confiance. Les hymnes montent vers toi, et nul autre n'en est plus digne. A toi sont nos

(1) *Çouchna* est l'opposé de Vritra : c'est le démon qui dessèche, la longue sécheresse qui brûle l'herbe des pâturages.

chants, de même que tous les êtres sont à la terre. — Indra, ta force est grande, et nous sommes tes serviteurs. Accomplis le vœu de celui qui te chante; ta force est aussi étendue que le ciel, et cette terre se courbe de frayeur devant ta puissance. — O dieu armé de la foudre, tu déchires avec ton arme les flancs de Vritra, de cette large montagne qui remplit les airs, et les ondes qu'elle retenait par toi ont retrouvé leurs cours. Oui, tu possèdes la souveraine puissance ! »

On peut juger par le ton général des hymnes à Indra que ce dieu était véritablement le Jupiter des Aryens. Pasteurs et guerriers, ces peuples invoquaient avec confiance la divinité bienfaisante qui verse les pluies pour féconder la terre et le dieu héroïque armé de la foudre. Il ne faut pas oublier que les aïeux des Hindous, descendus des plateaux de la Haute-Asie, avaient à lutter sans relâche contre des hordes plus ou moins sauvages qui occupaient déjà les rives des grands fleuves de l'Inde. A chaque page, il est fait allusion, dans les hymnes du *Rig-Véda,* aux races impies qui mettent obstacle à la célébration des sacrifices. Plusieurs de ces chants inspirés sont presque des chants de guerre, ou tout au moins des prières adressées aux dieux pour la destruction des ennemis partout présens que ces tribus émigrantes méprisent et redoutent à la fois; mais à la différence des peuples qui s'avanceront plus tard vers l'Occident comme un fléau, les Aryens marchent avec l'enthousiasme et le recueillement d'une nation choisie, décidée à protéger contre la barbarie qui l'entoure le dépôt de ses traditions, son culte, sa civilisation naissante. » O dieux! s'écrient-ils, puissions-nous avec votre secours et dans un jour favorable attaquer les armées des impies! » c'est-à-dire de ceux qui ne font pas de libations. S'adressant aux *Marouts* (dieux des vents) éternellement jeunes, ils diront encore : « O Marouts! accordez-nous une force qui soit stable; que nos gens soient pleins de force, qu'ils soutiennent les attaques de nos ennemis! » Ils supplient le Soleil nourricier (*Pouchan*) d'éloigner d'eux « ceux qui s'approchent pour les frapper. » C'est surtout Indra, comme nous l'avons vu, c'est aussi Agni, le feu sous sa forme meurtrière, qu'ils invoquent dans ces stances animées où l'on croit entendre les Aryens pousser un cri de détresse : « O Agni jeune et resplendissant, sauve-nous du *rakchasa* (1); sauve-nous du méchant étranger à toute générosité; sauve-nous de l'ennemi cruel et de celui qui veut notre mort! — Comme le guerrier armé d'une massue, écrase de tous côtés nos vils adversaires, ô toi qui es entouré de rayons brillans! — Ne souffre pas que nous ayons pour maître celui qui nous haït, le mortel qui aiguise ses traits contre nous! » — Et ailleurs, reprenant les images

(1) Géant, génie malfaisant; ici le mot s'applique aux barbares, aux indigènes qui menacent les Aryens.

d'une poésie plus douce : « O Agni, pour que notre maison traverse heureusement ce monde, tu peux nous donner un vaisseau dont les rames marchent sans jamais s'arrêter, qui transporte à l'abri du naufrage nos guerriers, nos princes, notre peuple ! »

A travers le lyrisme de ces odes, la fibre humaine résonne toujours. Si l'âme a le premier rôle, si c'est elle qui parle et s'exhale en accens inspirés, le cœur fait entendre sa plainte. Le ciel doit être le partage des Aryens après leur mort; ils iront dans un monde invisible retrouver leurs ancêtres, qui sont presque des divinités à leurs yeux, et cependant ils ne demandent point aux dieux protecteurs cet éternel bonheur de l'autre vie, tant ils sont assurés de l'obtenir (1).

Voilà bien un peuple de croyans qui se fraie la route l'épée à la main parmi les infidèles. Il est sous la colonne de feu, sous la nuée lumineuse. Dans les stances qu'il récite, on sent frémir l'enthousiasme religieux, plus puissant encore que l'instinct guerrier; s'il a peur quelquefois, il croit et espère toujours. Quand l'ennemi le serre de trop près, il crie vers ses divinités; les dieux ne sont-ils pas intéressés au triomphe des Aryens qui leur offrent d'abondans sacrifices, qui les nourrissent par de grasses libations, comme le disent les poètes en leur naïf langage? *Exsurgat Deus!*... Les nations de bonne race et prédestinées à un avenir glorieux ont seules de ces instincts irrésistibles auxquels obéit le dernier pasteur aussi bien que le chef des guerriers. Quand on lit les hymnes du *Rig-Véda*, on croit voir les familles aryennes marcher en phalange serrée, les yeux au ciel, l'arc en main, tantôt combattant sous la protection d'Agni, d'Indra, des Marouts, qui sont comme leurs dieux pénates, tantôt chantant après la victoire les stances qui accompagnent le sacrifice. Chose étrange, c'est la conquête de l'Inde qui s'accomplit durant les intermèdes de ces cérémonies religieuses, et cependant les prêtres élèvent la voix bien moins pour célébrer les actions guerrières des chefs de tribus ou le triomphe de leur race que pour invoquer les dieux amis et tutélaires. De cette conquête elle-même, il n'est rien dit dans les *Védas*. Les noms des chantres inspirés, prêtres ou princes, qui composèrent les hymnes du *Rig* et du *Sâma* ont tous été conservés; à peine si vous rencontrez çà et là la mention de quelques-uns des rois qui contribuèrent par leur valeur à fonder la nationalité aryenne. On dirait au milieu du désert un autel sur lequel fume le feu du sacrifice; le prêtre parle et chante, et autour de l'enceinte se tiennent le roi et le peuple, qui répondent à sa voix.

(1) Il est vrai que dans les hymnes du *Rig-Véda* on ne voit pas le lien qui unit l'homme à Dieu, et on pourrait en conclure que les Aryens ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, ou au moins à une autre vie. Cependant la huitième section de l'ouvrage renferme plusieurs morceaux où cette grande question est discutée.

Quels sont les ennemis qui essaient de barrer le passage aux émigrans et sur lesquels le *Véda* appelle la colère d'en haut? Des barbares errans, des sauvages hideux aux cheveux hérissés, à la peau noire, qui se précipitaient sur les tribus aryennes pendant leurs longues marches, ou les attaquaient à l'improviste dès qu'elles cherchaient à s'établir sur quelque point. Épouvantés et exaspérés par ces actes incessans d'agression, les poètes anciens appellent leurs ennemis du nom de *dasyous*, voleurs, qui signifiait aussi dans leur idée des hommes sans lois, sans rite religieux, plongés dans les ténèbres de l'ignorance, n'offrant aux dieux ni holocaustes, ni libations, des brigands impies. Ils les nommaient encore *rakchasas*, ogres ou géans (1), et longtemps après la conquête ces êtres difformes et cruels, associés aux vampires (*piçâtchas*), aux gnomes (*yakchas*), aux dragons et aux grands serpens, apparaîtront dans les épopées et les drames pour tomber sous les coups des demi-dieux et des héros. A mesure que la superstition créera des dieux nouveaux, à mesure que le ciel se peuplera de *Dévas* parcourant l'espace sur leurs chars divins en compagnie des déesses, la légende inventera des monstres ennemis des hommes, et la terre de l'Inde aura sa *chimère*, son hydre, sa *tarrasque*. Alors naîtront les guerriers, les fils de rois, incarnations des dieux, Râma, les cinq Pândavas, Krichna, Balarâma, etc., qui délivreront le monde de ces génies redoutables, à la manière des paladins et des *caballeros andantes* dont nos aïeux aimaient à redire les exploits merveilleux.

Les Aryens marchent si bien en pays inconnu, suivant le cours des fleuves qui descendent de l'Himalaya, qu'ils ignorent jusqu'au nom des peuples qu'ils traversent comme un vaisseau sillonne les vagues d'un océan nouveau. La confiance qu'ils ont dans la protection de leurs dieux n'exclut point toutefois en eux le sentiment de la crainte. Habitués à vivre dans les plaines, en qualité de pasteurs, ils regardent avec une inquiétude superstitieuse les forêts sombres, impénétrables, d'où les agresseurs sauvages, embusqués comme des bêtes fauves, se précipitent à tout instant pour enlever à la tribu surprise ses bœufs, ses chevaux, ses chars, simples richesses, précieux trésors des peuples primitifs. Ils ne voient point arriver sans une secrète terreur l'obscurité, la nuit protectrice des êtres pervers et des animaux malfaisans. Les ténèbres leur donnent en quelque sorte le frisson, parce qu'ils croient que la nuit les dépouille eux-mêmes de leur force pour augmenter celle de leurs ennemis. Dès que le soleil a disparu, ils deviennent pusillanimes et

(1) Ces barbares enlevaient les femmes des Aryens; ils étaient cannibales selon toute apparence, car toutes les légendes les représentent comme affamés de chair humaine autant que les ogres de nos contes de fées.

pareils à des guerriers désarmés. Comme ils prêtent une oreille attentive aux hurlemens des loups, aux rugissemens des lions et des tigres, aux cris des oiseaux nocturnes, associant dans leur imagination ces voix terribles à des êtres revêtus de corps étranges et gigantesques! C'est Indra qu'ils appellent en ces momens de trouble, et ils lui disent : « Donne la mort à ces mauvais esprits qui prennent la forme de chouette, de chat-huant, de chien, de loup, d'oiseau, de vautour... Éloigne ces êtres malfaisans qui, cruels et vagabonds, ont des figures d'hommes ou de femmes. — Tue cet être mâle ou femelle qui emploie une magie pernicieuse. » Le poète qui parle ainsi, c'est Vacichtha, le plus austère, le plus sérieux des anciens sages. Les Aryens éprouvent donc ces étreintes de la peur qui donnent le cauchemar; aussi célèbrent-ils le retour de l'aurore avec allégresse. « Ramenant la parole et la prière, s'écrient-ils, l'aurore reprend ses teintes brillantes; elle ouvre pour nous les portes du jour. Elle illumine le monde,... elle visite tous les êtres... »

La déesse aux doigts de rose, l'Aurore classique, reste bien loin derrière cette Aurore indienne, qui ramène *la parole et la prière.* Parler et prier, penser et connaître Dieu, ne sont-ce pas là les deux plus beaux attributs de la créature intelligente? Elle est comme la tendre mère des Aryens, cette divinité vigilante qui vient à son réveil *visiter tous les êtres* et leur rendre la vie après le sommeil, qui est l'emblème de la mort. C'est pourquoi ils lui adressent encore cette touchante invocation : « Fille du ciel, Aurore, lève-toi, apporte-nous tes richesses et ton abondance... L'Aurore, comme une bonne mère de famille, vient pour protéger le monde; elle arrive, arrêtant le vol du génie de la nuit... »

N'est-il pas consolant pour l'humanité de songer qu'il y a trente siècles des poètes savaient tirer de leur cœur et de leur âme de pareils accens? Avant d'avoir fait la moindre découverte dans le domaine des arts et des sciences, l'homme possède l'entier développement de ses facultés intellectuelles, et c'est le sentiment religieux qui le soutient à cette hauteur. A l'époque des *Védas,* la nation aryenne n'en était encore qu'aux élémens de la civilisation, et cependant voyez comme ses chants sont colorés de vives images! C'est que ces émigrans conservaient le souvenir de leur simplicité primitive, tout en marchant à la conquête d'une terre inconnue; la vue d'horizons nouveaux, l'impression qu'ils ressentaient à l'aspect des phénomènes particuliers aux climats méridionaux, leur causaient cette surprise naïve que les peuples jeunes encore savent exprimer dans un langage tout empreint de fraîcheur et de véritable poésie.

Il ressort des hymnes du *Rig-Véda* que les Aryens, pareils en cela aux Européens établis dans le Nouveau-Monde aux premiers temps

de la découverte, marchaient, pour ainsi dire, en trois corps. Il y avait les colons établis à poste fixe dans des *grâmas :* ce mot a pris depuis la signification plus restreinte de village; il désignait une ville non fortifiée, située au milieu des champs, et dans laquelle résidaient les gens de la caste servile, gardiens des troupeaux, ainsi que les agriculteurs. Le *gráma* était sous la protection d'Agni, dieu du feu, parce que là on offrait le sacrifice, là vivait la nation réunie autour de ses prêtres et de ses chefs. La forêt se défrichait à la ronde, et les Aryens prenaient possession du sol, comme l'indique le mot *kchitaya* (association d'hommes qui habitent et possèdent) (1). A mesure que ces villages prenaient de la consistance, les pasteurs reculaient plus loin leurs demeures temporaires; puis autour d'eux se fixaient des laboureurs qui ouvraient avec le fer de la charrue de nouvelles places désertes, et une autre portion de la tribu partait en avant-garde, allant porter ailleurs les premiers germes de la civilisation.

Les Aryens savaient travailler le fer, et ils l'employaient à se fabriquer des armes, comme aussi à façonner des instrumens aratoires. L'or, nous l'avons remarqué déjà, leur était bien connu : ils en appréciaient la valeur et semblaient attacher un grand prix à la possession de ce métal éblouissant, dont ils voient l'image dans les rayons du soleil; mais leur véritable richesse, celle qu'ils protégeaient de leur mieux contre les assauts des barbares, c'étaient les bœufs, les vaches et les chevaux; les bœufs servaient au labourage, les vaches nourrissaient la tribu par leur lait, les chevaux servaient à conduire les chars des combattans. Ces deux genres de troupeaux représentaient pour eux la paix et la guerre, l'abondance heureuse ou l'impétueuse mêlée. « Héros, bienfaiteur des mortels, disent-ils à Indra, donne-nous la jouissance d'un pâturage plein de vaches! — Dieu sage et prudent, tu es entouré de tes *lueurs* comme un roi de ses femmes;... fais le bonheur et la fortune de tes serviteurs en nous donnant la beauté du corps, des vaches et des chevaux. » Dans ce mot, la *beauté du corps,* se trahit la fierté d'une race qui tient à se conserver pure au milieu des barbares. La vache, qui deviendra plus tard le symbole du brahmanisme, de la terre, un animal sacré et inviolable (dont aujourd'hui encore les pieux Hindous reçoivent l'*ambroisie* dans leurs mains pour s'en frotter la face); la vache, première richesse des Aryens, est assimilée par les poètes aux rayons du jour naissant, aux lueurs du crépuscule, à tout ce qui a une teinte fauve dans le ciel. Elle est

(1) Voir les trois premiers chapitres de *l'Essai sur le Mythe des Ribhavas*, par M. Nève, professeur à l'université de Louvain. Ce mot est formé lui-même du radical *kchi,* qui veut dire à la fois détruire et gouverner à son gré, dans le sens que les Romains donnaient au droit de propriété, qui est celui d'*user* et d'*abuser : utendi et abutendi;* peut-être y doit-on voir aussi l'idée de détruire la forêt, de la défricher.

le nuage, elle verse sur le feu du sacrifice le suc nourricier de ses mamelles; quel autre animal est doué comme elle de fécondité, généreux dans ses dons, prêt à livrer à la main qui le trait les trésors de son lait? Le cheval a toutefois un rôle plus brillant; n'est-ce pas lui qui précipite le combattant au milieu de la mêlée? Les dieux des Aryens, comme ceux des Grecs, possèdent des chevaux infatigables aux belles couleurs. Indra arrive au sacrifice, traîné par deux coursiers azurés; quelquefois ce noble animal est pris pour le char et même pour le dieu du soleil, à cause de sa marche rapide et de sa flottante crinière. Plus tard, il sera le symbole de la royauté suprême; le prince victorieux de ses ennemis lancera à travers le monde un coursier que personne n'osera arrêter dans son élan impétueux. De retour près de son maître, ce coursier sera offert en sacrifice au milieu de cérémonies qui prendront le nom d'*açvamédha* (sacrifice du cheval).

## II.

Le soleil *Soûrya*, celui qui marche à travers les cieux, nommé aussi *Savitri*, celui qui lance ses rayons, et *Pouchan*, le nourricier, est honoré par les Aryens à l'égal d'Agni et d'Indra. Ces trois dieux représentent le feu, l'éther et le soleil, illuminant à la fois le monde visible et l'intelligence des mortels : « C'est toi, Savitri, dit le poète, qui as créé, toi qui animes tous ces êtres bipèdes ou quadrupèdes. — O Savitri, couvre aujourd'hui notre maison de ta douce et invincible protection..... O soleil, donne-nous aujourd'hui le bonheur, demain le bonheur, chaque jour le bonheur ! » Ce brillant soleil de l'Inde « tend ses bras d'or vers le sacrifice; » il a « des mains d'or » et aussi « une langue d'or. » Dès qu'il paraît, le ciel revêt la couleur du précieux métal. « Le divin Savitri se lève, et développe la forme d'or qu'il a revêtue. » — Et ailleurs : « Que le divin et opulent Savitri arrive, remplissant les airs et traîné par ses chevaux, ayant dans ses mains tous les biens des mortels et donnant la vie aux êtres ! — Que ses bras d'or, longs, étendus, atteignent les frontières du ciel! La grandeur de Savitri éclate dans le soleil, et elle est l'objet de nos louanges..... — Que le puissant et divin Savitri, maître de la richesse, nous accorde l'opulence sous cette forme lumineuse qui apparaît dans l'espace; qu'il nous dispense les biens qui conviennent aux mortels !... »

Il y a dans les hymnes adressés au soleil une solennité particulière, un mouvement calme analogue à la marche régulière de l'astre qui poursuit son cours d'un pas égal. On sent la profondeur des horizons et le silence du matin dans ce réveil du dieu qui *tend ses bras*

*d'or et atteint les frontières du ciel.* Les pâtres assis dans les grandes herbes de la plaine se lèvent à sa vue et reçoivent sur leurs visages la douce chaleur de ses premiers rayons; les chiens cessent leurs aboiemens, et les troupeaux que l'aurore avait surpris broutant le gazon tout imprégné de rosée se couchent pour dormir. L'homme a reconnu dans l'astre divin l'œil de la nature, le témoin de ses actions, qui semble lui dire : Lève-toi et travaille! « Le Soleil, qui jette son regard sur les hommes, se place au milieu des airs, remplissant le ciel, la terre, l'atmosphère... — Savitri, aux cheveux brillans, couronné des rayons du soleil, a élevé à l'orient sa lumière immortelle... » Le poète hindou dépeint ainsi d'un trait rapide l'*intonsus Apollo* des Latins, et à propos de ces ressemblances avec les images employées par les Grecs ou les Romains, il y a lieu de faire une remarque importante : c'est que si les Aryens parlent aux dieux avec une certaine familiarité, leur piété est plus vive et plus ardente que ne le sera celle d'Homère et de Virgile. Ils sont plus préoccupés de la puissance de leurs divinités, ils en attendent plus de bienfaits; on dirait qu'ils espèrent capter leur bienveillance en les flattant. Les chantres des hymnes choisissent leurs expressions moins par goût de poésie et pour frapper en passant un vers immortel que pour rendre un hommage sincère au dieu objet de leur culte. Les Aryens ont dans leurs chants religieux la gravité sereine d'un peuple croyant et convaincu; l'idée ne leur est pas venue encore de forger sur les immortels des légendes grotesques, parce que les dieux qu'ils invoquent ont à peine revêtu une forme complétement humaine. En poésie comme en art, ils ne trouveront jamais la pureté de diction et de trait qui distingue les Grecs. La forme chez eux demeurera toujours un peu flottante comme les lignes de ces immenses horizons que les feux du soleil baignent partout d'une lumière éblouissante. Cependant la vérité du sentiment ne perd pas autant qu'on le croirait à cette diffusion de la pensée. Un véritable amour de l'humanité et de la nature n'éclate-t-il pas dans ces stances au Soleil : « Que le divin Savitri..... conserve notre vue! — Conserve la clarté de notre vue; qu'elle dirige notre corps! que nous puissions jouir du spectacle de ce monde! — Que nous puissions te voir, ô admirable Soûrya! que nous puissions contempler nos semblables! » Le divin Homère eût-il mieux dit quand ses yeux défaillans commençaient à se troubler et qu'il sentait avec un vague effroi la vue de son esprit s'agrandir à mesure que se resserrait l'horizon de son regard?

On peut remarquer encore dans les chants du *Rig-Véda* l'esprit de sociabilité qui distingue le peuple aryen. Par la voix du prêtre, c'est la nation entière qui prie; l'idée religieuse n'est-elle pas le lien le plus puissant entre les enfans d'un même pays? Le respect des

aïeux, l'une des vertus des nations primitives, n'y fait pas faute non plus. Il y a çà et là des invocations aux ancêtres divins (*pitris*) qualifiés d'ancêtres des dieux, et dans lesquels on peut voir les patriarches qui donnèrent le jour aux tribus aryennes longtemps avant leur établissement dans l'Inde. A l'appui de cette hypothèse, nous citerons ce passage d'un hymne au *Soma* (breuvage sacré) : « Les *pitris*, gardiens des hommes, l'ont reçu comme un nourrisson et ont développé la merveilleuse magie dont il est l'auteur. » Dans un autre hymne consacré à ces personnages vénérés, le poète évoque des noms mystérieux qui rappellent d'anciens sages, d'anciens prêtres dont les familles se sont perpétuées, et qui apparaissent dans les ténèbres de l'histoire comme les instituteurs des rites religieux. Où vivaient-ils? quelles furent leurs actions? La tradition n'en dit rien; seulement leurs enseignemens ont survécu, et ce jeune peuple, trop simple pour être oublieux ou ingrat, se reporte vers eux par la pensée. En attendant qu'il naisse des héros, tout le respect des Aryens se porte sur ces saints des âges passés que la légende placera un jour dans le ciel comme fils de Brahma et seigneurs des créatures.

L'hymne au *Soma* nous montre les *pitris* recevant cette liqueur *comme un nourrisson*. On appelait *Soma* le jus de l'asclépiade que l'on avait mêlé et fait fermenter avec du lait, de l'orge et d'autres grains. Ce breuvage réjouissait les dieux et leur causait même une douce ivresse; à plus forte raison devait-il produire ce double effet sur les hommes, auxquels il donnait, s'il faut en croire les poètes, la vie par excellence, la santé, la force pour résister à l'ennemi, et enfin l'immortalité ou plutôt le paradis après leur mort. Le *Soma* est donc d'abord une liqueur fermentée, un breuvage tonique et enivrant auquel les bardes antiques adressent des hymnes par centaines. Plus tard, il devient une divinité; il est identifié avec *Indou*, la lune, le dieu tutélaire des Aryens. Le sage Gotama invoque le *Soma* par des stances magnifiques, dont voici quelques lignes :

« Tu nous conduis dans la meilleure des voies; sous ta direction, ô dieu appelé *Indou*, nos pères pieux et sages ont obtenu la faveur des dieux. — O *Soma*, saint dans les choses saintes, fort dans les choses fortes, généreux dans les choses généreuses, abondant dans les choses abondantes, tu es opulent, tu es grand, tu es le précepteur des hommes!... »

Toujours le souvenir des aïeux, le respect de la tradition apportée d'un autre pays; toujours la pensée que les dieux conduisent les Aryens, peuple choisi, nation d'élite, à la conquête d'une patrie nouvelle! Ce sentiment d'une mission providentielle confiée aux tribus émigrantes est l'un des traits les plus frappans de la poésie védique. Il semble que cette conviction toujours présente à l'esprit des Aryens se réveille plus vive encore quand ils chantent le *Soma*, comme si ce

breuvage vivifiant exaltait leur imagination jusqu'à une ivresse réelle. Dans leurs longues et pénibles marches à travers les hordes ennemies, les guerriers l'invoquent encore avec enthousiasme comme une manne céleste.

« O *Soma*, au bruit de nos louanges, coule en faveur d'Indra; que la maladie, que le *rakchasa* (l'ogre) soit loin de nous! Que les hommes à double voie (1) ne s'enivrent point de ton breuvage! Que ta liqueur soit pour nous une source de biens! — O dieu pur, donne-nous ta force dans les combats. Tu es la boisson chérie des dieux. Envoie la mort aux ennemis qui s'approchent. O Indra, bois ce *Soma* et envoie la mort à nos ennemis. — Invincible *Indou*, tu coules pour le bonheur d'Indra dont tu es le breuvage le plus doux. La foule des sages vient vers toi; ils saluent le roi du monde. — ..... Tu résonnes dans le vase des purifications où tu te mêles au lait de la vache; tu passes par le feutre de laine. Ainsi purifié, ô *Soma*, tel qu'un coursier chargé de biens, coule dans les entrailles d'Indra. — Coule pour le plaisir de la race divine..... Les dix doigts te purifient dans le vase sacré. Les prières et les hymnes des sages précipitent ta course rapide..... O dieu pur, nous attendons de toi une mâle famille, de larges pâturages, une maison grande et vaste..... »

C'est ainsi que le jus d'une plante mêlé au lait de la vache et au suc des grains, tamisé dans un feutre et agité dans le vase des sacrifices par les dix doigts du prêtre, se transforme par une série d'images en une puissance divine capable de réjouir les immortels eux-mêmes. Il y a dans cette personnification du *Soma* l'indice d'un état social fort peu avancé; ce mythe doit être des plus anciens et antérieur à la dispersion des tribus aryennes. Les peuples qui rendent un pareil hommage à une simple boisson péniblement obtenue ignorent encore les délicatesses de la vie. Dans leur naïve piété, ils convient les dieux à ce banquet du sacrifice, comme on invite un hôte respecté à partager la liqueur ambrée qui fermente dans la coupe. C'est que, malgré l'élévation de leurs pensées, ils ne peuvent se figurer les habitans du ciel autrement que comme des êtres affamés et altérés, qu'il faut se rendre propices par de grasses offrandes. Aussi s'écrient-ils par la bouche de leurs poètes :

« O puissant Indra, ami du *Soma*, cette ivresse qui t'a fait donner la mort au vorace (démon), nous t'invitons à t'y plonger..... — Cette ivresse qui t'a fait lancer, telles que des chars rapides, les grandes eaux des rivières, nous t'invitons à t'y plonger... »

« Généreux Indra, associé avec les *Marouts* (les vents), bois ce *Soma*;... enivre-toi et combats. Verse dans ta poitrine ces flots de miel savoureux. — Accompagné des *Marouts*, bois joyeusement avec eux notre *Soma*, sage

(1) Cette expression désigne probablement des tribus qui auraient abandonné les rites védiques pour emprunter aux barbares quelques-unes de leurs croyances et de leurs pratiques religieuses.

héros, vainqueur de Vritra (le démon des ténèbres). Frappe nos ennemis, éloigne les méchans, fais que nous soyons partout redoutés... »

On peut remarquer une légère dissonance dans ce vers, où le dieu qui boit joyeusement est qualifié de sage; mais ne s'agit-il pas de la sainte ivresse, de l'exaltation guerrière et religieuse qui conduit les Aryens à la victoire? Et puis, qui pourrait se flatter de saisir sous son vrai jour la pensée des chantres du *Rig-Véda*, rapide et fugitive comme l'éclair, pareille au nuage d'été qui revêt successivement mille formes diverses? Dans un hymne au *Soma*, remarquable par son étendue et par la vigueur du style, la précieuse liqueur n'est d'abord que la personnification du sacrifice : « Soma est l'étendard du sacrifice et l'ornement de nos cérémonies;... il s'échappe par mille torrens, et sa liqueur généreuse va remplir en frémissant et les mortiers et les vases des libations. » Et quelques stances plus loin, dans le feu de son improvisation, le même poète dira : « L'adorable Soma revêt une cuirasse dont les reflets touchent le ciel... » Voilà le dieu sous les traits d'un héros; sa physionomie se détache nettement et en traits lumineux à travers les nuages qui occupent le fond du tableau. En y regardant de près, on trouverait dans ces brillantes divagations de la poésie indienne la preuve des efforts que font constamment de nobles esprits pour créer des êtres immortels auxquels ils puissent rendre un culte. Dès que l'une des puissances de la nature leur apparaît sous un aspect particulier, ils la détachent de l'ensemble et cherchent à en préciser le caractère; mais les attributs de ces divinités se confondent presque aussitôt, elles flottent dans le vague avec leurs armes d'or, leurs chars et leur rayonnement qui éblouit, se pressant les unes les autres dans une succession rapide. A mesure que le poète les voit passer dans les rêves de son imagination, il leur jette une invocation, il leur adresse un hymne de louanges. Suivant qu'il est sous l'influence de la peur, de l'espérance, du découragement ou de la joie, il accorde à ses invisibles protecteurs la force, la puissance, la bonté, dont il demande quelque preuve éclatante en retour de sa piété. C'est ainsi que naissent autour des trois grands dieux, le Feu, l'Éther et le Soleil, des divinités secondaires objets de l'adoration fervente des Aryens : l'Aurore, Soma, les *Viçvadêvas, dii minores*, au nombre de dix, les *Açvins*, crépuscules du matin et du soir, et une foule d'autres parmi lesquels il faut distinguer les *Marouts*.

Les Marouts s'offrent à nous comme la personnification des vents, non pas de ces zéphyrs légers qui rafraîchissent l'atmosphère, mais bien de ces vents impétueux, chargés de pluie, qui se précipitent du haut des montagnes, brisent la cime des arbres les plus vigoureux, et semblent marcher en troupes comme une nuée d'oiseaux.

« Rapides et animés d'un même esprit, venez avec bonté, ne vous éloignez pas, vous qui faites courber les êtres les plus forts. — O grands Marouts,... venez aujourd'hui à notre sacrifice sur vos chars brillans aux roues solides... — Nous connaissons la force terrible de ces fils de Roudra, de ces puissans Marouts qui lancent l'onde rapide et pénétrante. — Ils se précipitent sur les mondes, d'autant plus tourmentés qu'ils sont plus solides; ils confondent le ciel et la terre. Les airs frémissent quand vous venez, brillans et couverts de vos armures éclatantes. — Sur votre route, les montagnes, les arbres, les corps les plus fermes gémissent; la terre tremble sous vos pas. »

Ces brises triomphantes feraient bien vite éclater les outres d'Éole et se riraient du *quos ego!* Dans les hymnes védiques, les Marouts sont une puissance de premier ordre. Montés sur des chars traînés par des daims, vainqueurs irrésistibles, héros armés du glaive exterminateur, ils ont pour père et pour chef *Roudra* (le Terrible), symbole de l'ouragan, de ces trombes dévastatrices qui parcourent comme un fléau les régions tropicales. Vienne la légende qui s'inspire de ces personnifications produites par le lyrisme des anciens poètes, et ce même Roudra sera adoré avec terreur comme l'une des formes de Civa, le dieu destructeur, la troisième divinité de la triade indienne. Puis à côté de cette croyance, qui rentre dans le domaine de la fable, se placera l'explication donnée par la philosophie, dont le rôle est de chercher à se rendre compte des rapports de l'homme avec la nature : le Vent, dépouillé de ses attributs divins, ne sera plus que l'élément tangible, lequel correspond au toucher dans la série des cinq sens.

## III.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le caractère particulier de chacun des dieux invoqués dans les hymnes du *Rig-Véda*, il faudrait multiplier à l'infini les citations d'un ouvrage que tout le monde peut consulter; mais il nous semble nécessaire d'insister sur quelques hymnes d'un ordre et d'un genre différent, placés dans la dernière section, et qui tranchent assez fortement sur l'ensemble de ces chants sacrés. Nous voulons parler de ceux qui ont trait à des actes civils et politiques, comme aussi de ceux où l'idée philosophique et une certaine fantaisie poétique se mêlent au sentiment religieux. Évidemment les odes dans lesquelles la question de l'âme universelle et la nature de cette âme se trouve dogmatiquement traitée ne sont pas de la première époque védique; elles appartiennent plutôt à celle où furent écrits les *Oupanichads*, qui forment l'appendice théologique et philosophique des *Védas*. La piété naïve qui a dicté les invocations à Agni et à Indra fait place à la réflexion; la philosophie va naître. Ces dieux dont on implorait à genoux l'assistance et la protection, on va s'assurer s'ils existent bien réellement sous les formes

que leur prête le peuple. On les laissera trôner dans l'Olympe, mais on prendra en main leurs attributs pour les examiner d'un œil curieux, comme on décroche l'armure rouillée d'un héros couché dans la tombe. Il se rencontre aussi des prières adressées à des personnages mal définis, dieux nouvellement consacrés par l'apothéose, dont les commentateurs hésitent à fixer le caractère véritable. L'idée religieuse ne fait point encore défaut, seulement elle s'éparpille sur une foule d'objets, et le poète y associe d'autres pensées purement humaines. Ainsi, dans l'hymne à la Parole (la parole sainte), il est dit :

« Comme l'orge se purifie dans le crible, la Parole se forme dans l'âme des sages. C'est là l'épreuve des vrais amis, car toute leur valeur est dans la sainte Parole... »

S'agit-il de la parole révélée ou de la sincérité humaine? Rien ne l'indique dans les onze stances de cet hymne travaillé avec un soin particulier, et qui continue sur le même ton d'ambiguité. Le fonds de la pensée, c'est que la Parole a une origine divine, que l'homme ne doit jamais la profaner par le mensonge. Malheureusement ici l'idée abstraite disparaît trop brusquement devant un détail de la vie réelle. En s'adressant aux plantes, un autre poète dira :

« O mères! capables de cent œuvres, vous comptez cent espèces, vous comptez mille tiges, préservez-moi de la maladie! — Réjouissez-vous, ô plantes couvertes de fleurs et de fruits; telles que les cavales victorieuses, emportez-nous loin des maladies! »

Celui qui parle ainsi doit être un médecin lyrique; à peine a-t-il cueilli une plante, qu'il s'agenouille devant elle; dans son enthousiasme, il va jusqu'à la placer au-dessus de *Pouroucha* (l'âme universelle); puis il en fait un roi victorieux entouré de son armée qui pénètre le corps humain pour livrer bataille à la maladie et remporter la victoire. Son imagination l'entraîne; il veut revêtir de tous les attributs divins et de toute la gloire terrestre l'objet de son culte. Quoi! les plantes ont plus de puissance que la vie qui nous vient d'en haut! Cette croyance est moins de la foi que du fétichisme, et le goût, on en conviendra, souffre tout le premier de cet affaiblissement de la pensée. Ailleurs ce sont des espèces d'épithalames en l'honneur des dieux; Agni, qui est qualifié de pontife, épouse la Coupe du sacrifice que la Libation (Soma) lui amène par la main. Voilà la fable qui entre de plain-pied dans le domaine de cette religion primitive, où les forces de la nature gardaient encore la grandeur qui sied aux manifestations de la puissance divine. Enfin les vertus, telles que la Libéralité et la Bienfaisance, inspirent aux chantres du *Véda* des odes pleines de douces images où le cœur parle un langage presque aussi beau que celui des psaumes :

« ... L'opulence de l'homme bienfaisant ne périra point; le méchant ne trouve point d'ami. — Je le dis en vérité, le mauvais riche possède une abondance stérile; cette abondance est sa mort... C'est un pécheur invétéré qui mange tout (sans rien réserver pour l'avenir). »

Ce sont là des préceptes de morale et de religion; le poète rappelle aux hommes qu'il existe une autre vie pour laquelle il doit amasser des trésors. La société aryenne s'est développée, et déjà se montre la richesse égoïste et dure au pauvre. On le voit, l'hymne ne sera plus exclusivement un chant sacré, une invocation qui accompagne le sacrifice, mais la forme sous laquelle se produiront les inspirations de tout genre, la trompette que chaque poète embouchera pour faire entendre à un peuple intelligent de nobles pensées enfermées dans de belles stances (1). Il faut donc reconnaître que les mille et quelques hymnes réunis sous le titre de *Rig-Véda*, bien qu'ils soient écrits dans un style antique, dans une langue plus concise, moins souple que celle employée par les compilateurs des épopées, appartiennent à une même période, mais représentée par plusieurs siècles.

(1) Nous ne pouvons nous empêcher de citer, au moins en note, quelques passages de l'hymne au *Dieu du Jeu*, l'un des plus curieux morceaux qui aient été écrits en aucune langue.

« J'aime avec ivresse ces enfans du grand Vibhaka (*), ces Dés qui s'agitent, tombent dans l'air et roulent sur le sol; mon ivresse est pareille à celle que cause le sommeil... Que Vibhaka toujours éveillé me protége. — J'ai une épouse qui n'a contre moi ni colère, ni mauvaise parole. Elle est bonne pour mes amis comme pour son époux. Et voilà la femme dévouée que je laisse pour aller tenter la fortune. — Cependant ma belle-mère me hait, mon épouse me repousse. Le secours que me demande le pauvre est refusé, car le sort d'un joueur est celui d'un vieux cheval de louage. — D'autres consolent l'épouse de celui qui aime les coups d'un Dé triomphant. Son père, sa mère, ses frères lui disent : Nous ne le connaissons pas, emmenez-le enchaîné. — Quand je réfléchis, je ne veux plus être malheureux par ces Dés; mais en passant les amis me poussent. Les Dés noirs en tombant ont fait entendre leurs voix, et je vais à l'endroit où ils sont, comme une femme perdue d'amour. — Le joueur arrive à la réunion; il se dit le corps tout échauffé : Je gagnerai! Les Dés s'emparent de l'âme du joueur qui leur livre tout son avoir. — Les Dés sont comme le conducteur de l'éléphant, armé d'un croc avec lequel il presse. Ils brûlent le joueur de désirs et de regrets, remportent des victoires, distribuent le butin, pour le bonheur et le désespoir des jeunes gens, et pour les séduire ils se couvrent de miel..... O joueur, ne touche pas aux Dés; travaille plutôt à la terre et jouis d'une fortune qui soit le prix de ta sagesse. Je reste avec mes vaches, avec mon épouse... — O Dés, soyez bons pour nous et traitez-nous en amis. Ne venez pas avec un cœur impitoyable. Réservez votre colère pour nos ennemis. Qu'un autre que nous soit dans les chaînes de ces noirs combattans. »

Le joueur qui parle de la sorte n'est qu'à moitié converti. Le démon du jeu, qui s'est emparé de lui trop souvent, reviendra à la charge, et c'est précisément là ce qui fait l'intérêt dramatique de cette pièce singulière. Comme ce pauvre homme a peur des Dés! Il a reconnu en eux cette divinité, cette passion irrésistible qui dominera les rois eux-mêmes et leur fera perdre un royaume d'un seul coup, comme cela arriva au prince Nala.

(*) Celui qui distribue le bonheur.

Comment admettre que ces innombrables strophes aient jailli comme des sources d'eau vive, toutes à la fois, dans l'espace de quelques années? On ne doit pas être surpris de rencontrer dans la période védique des traces du changement qui s'opère dans l'état social et dans les idées du peuple aryen.

Au temps où les premiers hymnes du *Rig-Véda* furent composés, ce peuple formait une famille assez nombreuse d'émigrans, inconnue comme nation, mais civilisée déjà, puisqu'elle avait un culte, des chants sacrés, un rituel, une langue capable d'exprimer les idées métaphysiques et abstraites, enfin l'ensemble des croyances et des lois qui constituent une société. Il y a en lui la vitalité propre aux races japhétiques, une force d'expansion et d'assimilation qui lui permettra de détruire, de refouler ou d'absorber les tribus étrangères qu'il rencontre dans sa migration vers le sud. Devant les Aryens disparaîtront un jour, anéantis ou dispersés, les aborigènes au teint noir, — Chamites selon toute apparence, — qui peuplaient la partie méridionale de l'Asie comprise entre l'Himalaya, l'Irawati, l'Indus, les plateaux de la Tartarie et des deux mers qui baignent la presqu'île. Pour accomplir cette conquête, il faudra que la nation aryenne s'accroisse et se transforme. A côté des prêtres officians qui se mêlent encore aux guerriers, s'élèvera bientôt la classe militaire et royale, uniquement vouée au rude métier des armes, destinée à devenir puissante et à dominer les sacrificateurs eux-mêmes. Il y a plus : les sages, auteurs des hymnes chantés durant les cérémonies du culte, n'hésitent point à célébrer la générosité des princes qui les paient de leurs services en leur faisant de riches présens. Ainsi Bharadvadja, dont les descendans furent des prêtres de famille des rois régnant à Hastinapoura (l'ancienne Dehli), et qui passe pour avoir été l'un des patriarches qui transmirent au monde l'ensemble du *Véda*, dit très clairement :

« Le fils de Tchayamana, le riche prince Abhyavarttin m'a donné, ô Agni! vingt couples de bœufs appareillés et attelés à un char; c'est un présent que les autres princes peuvent difficilement égaler. »

Et ailleurs :

« Écoute-nous, ô Indra! nous t'invoquons, nous faisons des libations en ton honneur pour obtenir l'abondance. Le jour où les peuples s'assemblent pour combattre, viens nous prêter ton redoutable secours... Que le fils de Pratardana (1), Kchatasri, devienne le vainqueur de ses ennemis et le possesseur des plus riches trésors ! »

(1) Ce roi régnait dans une petite ville qui fut détruite et sur l'emplacement de laquelle s'élève la Benarès des temps modernes. Ce lieu, vénéré des Hindous, aurait donc été possédé par leurs ancêtres il y a près de trois mille ans.

Dans ces vers, hommage est rendu à la puissance temporelle. Le prince pour qui on invoque les dieux et dont on vante la richesse doit être présent à la cérémonie, le glaive en main, tout près de son char attelé de brillans coursiers, le diadème ou tout au moins le bandeau royal au front. Ces stances font songer à un état analogue à celui des Grecs au temps de la guerre de Troie. Kchatasri ressemble assez à un Agamemnon indien, dépassant de la tête la foule des guerriers assemblés. Nous trouvons plus loin une louange plus directe adressée par un autre poète à un autre roi qui serait l'Ulysse de ces petits peuples émigrans :

« O Agni! un roi pieux, prudent et généreux... m'a rendu riche; il m'a donné deux cents bœufs attelés à un char, avec dix mille vaches. Qu'il te souvienne de lui. — Ce roi m'a donné cent vingt vaches et deux chevaux de trait traînant une précieuse charge... »

Cette soumission du prêtre officiant et cette richesse du roi indiquent une époque où l'influence morale des sacrificateurs commençait à s'incliner devant l'astre plus brillant de la royauté (1). Les princes possèdent des troupeaux bien abondans, puisqu'ils peuvent faire des présens aussi généreux; ils ont des armes d'or ou au moins dorées, des cuirasses étincelantes, des chars richement ornés; enfin ils habitent des villes : la tribu est devenue nation. Allons plus loin; nous trouverons à la fin du *Rig-Véda*, parmi les chants particuliers dont nous parlions tout à l'heure, un hymne intitulé : *Vœux en faveur d'un roi*, et un autre plus significatif encore qui a pour titre : *Sacre d'un roi* (2). Dans le premier, qui est fort court et certainement ancien de ton et de mouvement, les prêtres font approcher le roi de l'autel du sacrifice; on dirait qu'ils veulent le tremper comme une arme au contact du feu sacré. Le principal rôle leur appartient dans la cérémonie; ce sont eux qui commencent, et ils disent :

« Par la vertu de l'holocauste qui fait qu'Indra se tourne vers nous, ô Agni, fais aussi que nous nous tournions du côté du trône. — O toi qui règnes sur nous, tourne-toi contre les ennemis qui nous attaquent, tiens-toi ferme devant les combattans. — Que le divin Savitri (le soleil), que Soma, te soutiennent dans ta marche; que tous les êtres se tournent vers toi à ton approche. »

Et le roi répond :

« O Dévas, j'offrirai l'holocauste qui a fait la puissance et la grandeur d'Indra. Que je devienne sans rival! — Que je sois sans rival! que je triomphe

(1) Je veux dire que la classe sacerdotale, non encore organisée en caste, exalte par ses chants le pouvoir des rois, contre lequel elle luttera plus tard, et qu'elle abaissera définitivement au second rang.

(2) *Rig-Véda*, section VIII, lecture 8.

de mes ennemis, que je règne sans restriction, que je brille parmi tous les êtres et parmi tout mon peuple! »

N'est-ce pas là à peu près la formule de consécration d'un roi électif, choisi par les sages pour mettre un terme à l'anarchie qui vient d'éclater dans la tribu ? Pour faire cesser les contestations qui se sont élevées parmi les chefs, il faut que l'un d'eux soit solennellement, et à la face des dieux représentés par le sacrifice, reconnu pour *seul* maître. Évidemment il s'agit de rétablir la paix dans la nation troublée, et la possession d'un territoire conquis a mis la discorde dans le camp des Aryens. On n'en est donc plus tout à fait à l'âge d'or, malgré le calme imposant de ce dialogue entre les prêtres et le roi. Les stances du *Sacre* se distinguent par la même simplicité unie à la même dignité de style :

« Je t'ai amené au milieu (de l'enceinte). Sois ferme; soutiens-toi sans trembler. Tout le peuple te désire; que ta royauté ne chancelle pas! — Crois en grandeur, ne tombe point; sois comme une montagne, inébranlable; tiens-toi aussi ferme qu'Indra. Affermis ta royauté..... — Le ciel est ferme, la terre est ferme; ces montagnes sont fermes; tout ce monde est ferme. Que le roi des nations soit aussi ferme..... — A un ferme holocauste nous joignons la ferme libation du *Soma*. Qu'Indra rende tout peuple fidèle à payer l'impôt. »

Il faudrait avoir un commentaire pour savoir en quoi consistait cet impôt, et par suite quelles étaient, à cette époque reculée, les ressources du peuple aryen. Voilà un roi sacré en bonne règle et en des termes concis, brefs, qui ressemblent à des formules de rituel. La nation aryenne se compose déjà des trois classes qui constituent une société organisée : les prêtres, les rois, le peuple; mais les castes n'existent point encore. Comment donc s'introduisit dans l'Inde ce régime exceptionnel que l'on y trouve tout établi dès le XII^e siècle avant notre ère (1), et si bien accepté qu'il ne sera jamais directement combattu par les sectes dissidentes? On n'en sait rien, parce que les Hindous n'ont eu nul souci de leur histoire, et si cette histoire existait, elle ne le dirait sans doute pas en toute franchise. Interrogez là-dessus un brahmane, il vous répondra qu'il est le premier-né de la création, parce qu'il est sorti de la bouche de Brahma, le créateur suprême. Quand il s'agit de la formation des castes, on en est donc réduit à des suppositions, et voici comment nous essaierons d'expliquer ce grand fait social.

Une fois arrivés sur le sol de l'Inde, les Aryens prennent goût à la

(1) En adoptant comme vraie l'hypothèse admise par les savans les plus respectables, qui assignent cette date à la compilation des lois de Manou. Les *Védas* auraient été composés quatre ou cinq siècles auparavant.

vie sédentaire. Ils ont rencontré la vraie patrie qu'ils cherchaient; la beauté du pays, la douceur du climat, la fertilité des plaines et des vallées les ont captivés. Les habitations temporaires se changent en demeures fixes, les campemens en villages. Les familles s'accroissent, les travaux se multiplient, les professions plus tranchées deviennent naturellement héréditaires. Le père lègue à ses fils les ustensiles propres au sacrifice, ses armes, les outils du labourage, son champ, ses troupeaux. La propriété, qui est déjà un droit, semble constituer vis-à-vis de chacun le devoir de continuer les travaux dont il a reçu les premières notions dans son enfance. Le régime patriarcal, qui est celui de la famille, s'efface peu à à peu devant une organisation moins simple, mais qui répond mieux aux besoins d'une société plus développée. Placés au premier rang par la connaissance du rituel et de la tradition religieuse qui se perpétuait parmi eux, les descendans des anciens chefs de tribus avaient gouverné les Aryens émigrans, tout en offrant les sacrifices aux dieux en leur qualité de prêtres. Il arrive un moment où ces conducteurs de peuples, pareils aux juges qui régissaient les Hébreux, doivent céder une partie de leur pouvoir à des hommes vaillans, investis du droit de commander; la royauté est établie. Telle paraît avoir été la situation des Aryens à l'époque védique. Tous les hommes en état de porter les armes prennent part à la défense commune, comme aussi tous les enfans de la tribu se livrent encore à l'agriculture et exercent la profession de pasteurs aux heures de trève; mais il existe déjà des classes dans cette société naissante, seulement la loi n'a point élevé entre elles ces barrières infranchissables qui en feront des castes.

Trois choses constituent la nationalité des Aryens et leur supériorité incontestable sur les peuples qui occupaient l'Inde avant eux : la tradition religieuse, la langue et le culte védiques. A qui est confié le dépôt de cette triple connaissance? Aux prêtres, qui forment un corps officiant et enseignant. Ce corps ne peut se recruter ailleurs que dans son propre sein, sous peine de déchoir; par l'effet de l'isolement, il devient une caste, celle des brahmanes ou fils aînés de Brahma, identifiés avec la parole divine et inaltérable. L'unité de vues et d'intérêts les tient étroitement liés et augmente rapidement leur autorité. D'autre part, la défense des villes qui se bâtissent sur divers points, la protection des terres que l'on défriche à l'entour et qui se partagent en royaumes ou principautés, la sécurité des relations qui s'établissent d'une province à l'autre, le besoin de repousser les attaques des barbares, obligent les rois et leurs familles à se vouer exclusivement au métier des armes. La possession des fiefs et l'exercice d'un pouvoir à peu près sans contrôle deviennent les priviléges et comme la récompense de ces guerriers prêts à verser leur

sang pour le salut de tous, et qui se groupent autour du roi comme la noblesse au temps de la féodalité. Les *kchattryas* ou guerriers, appelés aussi fils de roi et *râdjas*, apparaissent donc comme le bras de la nation jeune et puissante dont le brahmane est la tête. Aussi utiles à la société que les *kchattryas*, mais appliqués à des professions qui exigent moins de dévouement, moins d'élévation d'esprit et de caractère par conséquent, occupés de travaux dont ils recueillent eux-mêmes l'avantage et le profit, les *vaïçyas*, marchands et agriculteurs, doivent obéir aux deux premières castes, c'est-à-dire reconnaître pour maîtres le brahmane qui enseigne les lois divines et humaines et le roi qui les fait exécuter. Enfin tout au bas de l'échelle se placent les serviteurs, ceux qui n'ont à remplir que des rôles subalternes dans lesquels il n'y a point d'énergie particulière à déployer. Il arrive ainsi que, dans cette nation de pasteurs dont les tendances se sont modifiées, la garde des troupeaux reste confiée en définitive à la caste servile des *çoûdras*, lesquels ne forment plus qu'un appendice insignifiant de la société indienne, une classe méprisée, soumise à tous les devoirs et privée de tous les droits.

Pour s'expliquer l'état d'infériorité du *vaïçya* et l'abaissement du *çoûdra*, il faut tenir compte de la conquête, de l'occupation à main armée de pays habités déjà par des peuples moins civilisés et moins intelligens. Les Aryens que nous voyons dans le *Rig-Véda* invoquer les dieux contre des ennemis pervers, les Aryens qui s'avancent d'abord avec circonspection, avec timidité, dans des régions inconnues, ont fini par triompher. Il s'agit pour eux de régler leurs rapports avec les peuples conquis, d'empêcher la pure race des conquérans de se fondre dans la masse des étrangers qui les entourent, de s'absorber dans l'élément indigène. De là le classement par castes d'individus de races diverses réunies en une nation considérable. L'autorité religieuse et militaire, le pouvoir spirituel et la puissance temporelle se partagent entre les deux premières castes, qui sont sœurs et représentent dans le principe l'élément aryen. La troisième caste, celle des *vaïçyas*, admet dans ses rangs des familles de race aryenne déjà mêlées aux aborigènes et ceux de ces aborigènes eux-mêmes qui ont adopté les croyances védiques : c'est donc une classe mixte, comme celle des métis et des mulâtres dans certains pays du Nouveau-Monde. Admis à jouir des droits civils, puisqu'ils reçoivent à leur naissance le cordon d'investiture, les *vaïçyas* forment dans l'organisation brahmanique une espèce de tiers-état qui n'est rien ou qui est tout, selon le point de vue sous lequel on l'envisage. Quant aux *çoûdras*, ils sont à vrai dire des serfs, des *manans* dans le sens latin du mot, des vaincus réduits à la dure nécessité de servir les vainqueurs. Leur condition peut se comparer à celle des Indiens de

l'Amérique dans les premiers siècles qui suivirent la conquête. Enfans déshérités de la famille indienne, qui leur impose de rudes travaux, ils ne reçoivent point le sacrement d'initiation qui confère aux autres castes la seconde naissance dans l'ordre religieux et le droit de bourgeoisie dans l'ordre politique. Les ilotes étaient les *çoûdras* de la république de Sparte. N'oublions pas que le mot *varna* (caste), en sanscrit, signifie couleur. Or le brahmane et le guerrier sont en général plus blancs que le *vaïcya*, lequel à son tour est d'ordinaire moins noir que le *çoûdra*. Les castes, que l'on peut rigoureusement réduire à trois, représentent donc la race conquérante, les métis et les indigènes.

Au temps des *Védas*, nous l'avons dit, le régime des castes n'était point établi. Dans un hymne (que l'on peut considérer à la vérité comme moins ancien que les autres), on lit ce vers à propos de *Pourouchа*, l'âme universelle, le premier être revêtu d'une forme : « Le brahmane a été sa bouche, le roi ses bras, le *vaïcya* ses cuisses, le *çoûdra* est né de ses pieds (1). » Il se peut bien que ce vers ait été intercalé après coup dans un chant védique, car nulle part ailleurs il n'est fait mention du *vaïcya* et du *çoûdra*. Au reste, la division des castes serait encore présentée ici sous le voile de l'allégorie. La pensée et la parole sont au-dessus de la force et de la puissance matérielle; le courage et le dévouement méritent d'être estimés plus que l'industrie et le commerce, la richesse produite par le travail intelligent l'emporte sur l'action vulgaire et machinale. Plus tard, dans le code des lois de Manou, ce mythe sera exprimé sous une forme sentencieuse et dogmatique. Afin que chacune des castes se distingue plus nettement et à première vue, le législateur lui ordonnera même d'inscrire jusque dans son nom le signe qui fait sa gloire ou sa honte. « Que le nom du *brahmane* (par le premier des deux mots dont ils se compose) exprime la ferveur propice; celui d'un *kchattrya*, la puissance; celui d'un *vaïcya*, la richesse; celui d'un *çoûdra*, l'abjection. » C'est ainsi que s'exprimera la caste sacerdotale par la bouche du législateur, quand elle aura ressaisi le pouvoir que les rois tentèrent plus d'une fois de lui enlever.

Le brahmanisme s'est fait la part du lion dans le partage qu'il établit entre les classes de la société indienne; mais qui donc, si ce n'est lui, sut donner à cette société la prospérité dont elle a joui durant tant de siècles? Gardiens jaloux de la loi védique dont ils se sont constitués les interprètes, les brahmanes n'ont cessé de recueillir avec une pieuse sollicitude ces monumens vénérés de leur littérature, qui sont leurs véritables titres de noblesse. Lorsque les an-

(1) Section VIII, lecture 4, hymne 5.

ciens rois, emportés par la passion de la chasse, se plongeaient au plus profond des forêts, oubliant les affaires du royaume pour vivre de la vie sauvage, les brahmanes les déposaient aussitôt, et par là ils faisaient rentrer la nation tout entière dans la voie de la civilisation. Quand des princes violens et orgueilleux poussaient l'audace jusqu'à vouloir se faire adorer, ou négligeaient par impiété le culte des dieux, les brahmanes s'insurgeaient contre eux, et la barbarie, qui menaçait d'envahir la nouvelle patrie des Hindous, était vaincue une fois encore. C'est au brahmanisme que l'on doit tant de pagodes, de temples souterrains, de palais magnifiques qui étonnent encore aujourd'hui les regards du voyageur, et ces immenses compositions littéraires qui seront un jour, nous l'espérons, aussi connues de l'Europe que les œuvres des poètes de l'antiquité classique. C'est à lui que l'on doit la conservation de ces hymnes védiques qui nous montrent le peuple aryen plein de feu, de jeunesse, d'enthousiasme, prenant son essor vers le midi, à la manière des grands fleuves dont il suivit les bords, plus larges, plus profonds, plus imposans, mais aussi plus troublés dans leurs ondes à mesure qu'ils s'éloignent de leurs sources. La source par excellence pour tout ce qui concerne l'Inde, c'est le *Véda*, livre multiple dans lequel se reflètent, comme dans un vivant miroir, les croyances, la vie publique et les sentimens intimes des Aryens. L'antiquité ne nous a légué aucun ouvrage, — la Bible exceptée, — qui fasse naître plus d'idées dans l'esprit de quiconque le lit avec un peu d'attention. On n'y trouve pas un mot d'histoire, a-t-on dit : cela est vrai; mais si les faits sont absens, ne sent-on pas battre le cœur d'une nation pleine de sève qui obéit à une impulsion irrésistible, et vole avec ardeur au-devant des destinées qui l'attendent? Sous ce sabéisme rêveur, ne voit-on pas poindre le panthéisme qui entraînera comme dans un tourbillon les générations futures? Ne saisit-on pas dans son germe la légende qui va croître et étendre au loin ses rameaux chargés de fleurs aux parfums enivrans? N'assiste-t-on pas en quelque sorte à la formation d'une société théocratique plus préoccupée de ses dieux que de ses intérêts matériels, plus avide d'offrir des sacrifices que de célébrer la pompe des gloires humaines? Non, nous ne connaissons pas la marche exacte des Aryens depuis leur sortie des plateaux de l'Asie; nous ignorons par quelle suite de combats et de luttes acharnées ils se sont établis dans toute la région qui a pris le nom d'Hindostan; mais nous savons ce qu'ils demandaient aux dieux, quels ennemis ils redoutaient, quelles étaient leurs armes, leurs instrumens aratoires, leurs habitudes domestiques. A défaut d'histoire, c'est un tableau complet de cette époque lointaine que nous offre ce beau livre des hymnes.

L'esprit védique n'a point disparu des lieux où il s'est développé. Les brahmanes se vantent d'être les descendans des poètes et des sages qui ont composé les chants du *Rig-Véda*, et ils montrent avec orgueil de longues listes généalogiques. On n'est point obligé de croire à l'authenticité de ces papiers de famille; les brahmanes d'ailleurs ont d'autres titres à la considération, — la connaissance et l'intelligence de cette langue sacrée, vieille de trente siècles. Cependant il n'y a aucune témérité à avancer que les savans indianistes qui ont choisi les *Védas* pour objet de leurs études les entendent mieux que les pandits les plus habiles de Bénarès. En ces matières, la critique européenne équivaut à la seconde vue. Quand on jette les yeux sur les deux gros volumes du *Rig-Véda* publiés par M. Max Müller sous les auspices de la compagnie des Indes, on est effrayé de la grandeur de la tâche qu'il s'est imposée (1), et émerveillé de la prodigieuse érudition qu'il y déploie. S'il y a un mérite réel à donner une édition correcte des ouvrages classiques déjà imprimés, s'il y a la preuve d'un talent consommé dans la copie exacte et précise d'une charte du moyen âge, que doit-on penser d'un travail de si longue haleine, où il s'agit de déchiffrer des manuscrits orientaux, et dont la première condition est d'entendre avec une égale supériorité la langue archaïque des *Védas* et le style souvent obscur des commentateurs? La direction de l'ouvrage a été confiée à M. H. Wilson, le doyen des indianistes anglais, qui le traduit à mesure que le texte voit le jour. Tandis que le professeur d'Oxford interprétait ainsi le *Rig-Véda*, en y joignant des notes savantes et nombreuses, M. Langlois, de l'Institut, s'étant mis résolument à l'œuvre, achevait et faisait paraître une traduction française des huit sections qui composent la totalité du recueil des hymnes védiques. Il y avait bien quelque péril à venir le premier, à terminer sa tâche juste au moment où le texte, imprimé avec un long commentaire, allait la rendre moins ardue. Quoi qu'il en soit, la difficulté de l'entreprise semble avoir séduit plutôt qu'effrayé M. Langlois. Sa traduction lui a valu des éloges auxquels les nôtres n'ajouteraient rien. La lecture en est aussi douce qu'attrayante, car l'élégante clarté du style ne laisse pas même soupçonner la peine que ce grand travail a dû coûter à l'auteur. Nous pouvons donc aujourd'hui étudier sans effort dans notre langue les hymnes du *Rig-Véda*, dont personne encore n'avait entièrement dévoilé le mystère.

TH. PAVIE.

(1) L'ouvrage complet ne formera pas moins de huit volumes in-4°, de 900 à 1000 pages chacun, texte et commentaire.

DE

# LA PHILOSOPHIE

## DE L'ORATOIRE

I. — *Philosophie. — De la Connaissance de Dieu*, par A. Gratry, prêtre de l'Oratoire de l'Immaculée Conception; 2 vol. Paris 1853.

II. — *La Théodicée Chrétienne d'après les Pères de l'Église, ou Essai philosophique sur le Traité De Deo du père Thomassin*, par Louis Lescœur; 1 vol. Paris 1852.

On éprouve un peu d'embarras à traiter dans un recueil les sujets religieux. Le respect craint de ne pas en parler dignement, et n'ose insister, de peur de les compromettre en causant de l'ennui. Nos lecteurs les plus sérieux ne nous demandent pas sans doute ce qu'ils doivent croire sur ce qu'il y a de plus important et de plus auguste, et ils pourraient bien trouver une solennité hors de place dans les travaux qui trancheraient du sermon. Il règne de plus aujourd'hui une certaine timidité d'esprit qui souffre, qui s'inquiète de voir aborder, même à bonne intention, des questions qu'elle aime mieux supposer résolues que résoudre, et beaucoup se croient sages de pratiquer en matière grave la philosophie du silence. Aussi ne le romprions-nous point pour notre part, si nous n'y étions excité et comme forcé par de plus autorisés et de plus habiles, auxquels il nous tarde de rendre hommage et justice. L'ouvrage qui sera le principal sujet de cette étude n'est point de ceux qu'on peut laisser passer négligemment. Il n'arrive pas assez souvent qu'il paraisse des écrits où, comme dans celui-ci, l'esprit parle éloquemment au cœur, pour que la critique puisse s'en taire et ne pas ajouter en quelque sorte à la

publicité d'un livre utile, en l'appréciant avec une liberté qui pour l'auteur assurément n'est pas redoutable.

D'ailleurs il y a, quoi qu'on fasse, une littérature sacrée. Il y a même une théologie philosophique à l'usage de tout le monde, et qu'on ne saurait dédaigner, avec la meilleure volonté possible de ne penser à rien. Il faut bien se résoudre à entendre quelquefois parler de Dieu. On a beau dire, l'existence et la nature de Dieu (car ce mot de *nature*, singulier à cette place, est cependant admis) ne sont pas des sujets qui, pour être trop vieux ou trop sublimes, puissent être abandonnés. Les plus grands esprits de tous les siècles s'en sont occupés, ils n'ont pas cru avoir perdu leur peine parce qu'ils ont laissé devant eux encore bien de l'inconnu et constaté seulement certains mystères où le génie jette la sonde, mais sans en toucher jamais le fond. Cette sorte d'ignorance sur l'infini n'est pas plus facile à acquérir qu'humiliante à reconnaître. Ce qui est aisé et honteux, c'est de se complaire à ne pas même savoir qu'on ne sait pas; c'est de se détourner de toute réflexion sur le premier intérêt de l'humanité. Ceux mêmes qui estiment qu'une croyance d'instinct ou de tradition les dispense de tout effort d'esprit (et l'inattention de ceux-là est assurément la plus excusable) ne peuvent ignorer que le monde entier ne partage pas leur sécurité ou leur indifférence. Il est impossible de se dissimuler qu'en dehors des croyances communes à toutes les nations, et même à toutes les sectes chrétiennes, un effort agressif a été tenté dans ces vingt dernières années contre les principes fondamentaux et philosophiques de ces croyances. Un mouvement assez étendu s'est manifesté sur divers points, sous diverses formes, en faveur de ce qu'il faut bien appeler brutalement du nom d'athéisme. Un travail intellectuel s'est fait particulièrement en Allemagne, dont l'analogue, ce nous semble, ne se rencontrerait dans les mêmes proportions à aucune époque de l'histoire, et il a eu pour but, souvent pour effet, de renverser les données de toute religion, en intervertissant celles mêmes de l'esprit humain. Le matérialisme pratique, auquel du reste toutes les opinions ont concouru dans ce siècle, et pour lequel les plus conservatrices ont autant fait que les plus révolutionnaires, s'est peu à peu transformé en une doctrine tour à tour sociale ou cosmologique, qui sanctifie la passion du bien-être en profanant le sentiment du droit et rabaisse l'homme en effaçant Dieu. Parce que ces doctrines sont en même temps révolutionnaires, des écrivains ont cru qu'elles tomberaient devant une réaction politique, et qu'il suffirait, pour les anéantir, de la force et du silence. C'est en effet un assez sûr moyen d'oublier qu'elles existent; mais ce pourrait bien être aussi le moyen de les fomenter et de les propager, en donnant à leurs adhérens des griefs, des prétextes et quelquefois des raisons. On ne peut s'empêcher de trouver plus prévoyans peut-

être, et certainement plus généreux, ceux qui croient que la meilleure arme contre l'erreur est la vérité, que la raison est l'adversaire naturel de la déraison, qu'un système qui en remplace un autre ne le réfute pas, et que persuader les esprits vaut mieux que les comprimer. Les écoles ne manquent pas où la thèse contraire se prêche sous le nom menteur du principe d'autorité; honneur aux écoles qui s'ouvrent pour restaurer le principe de la raison!

C'est par cette pensée que commence l'ouvrage de M. Gratry, et nous croyons qu'elle anime l'institution à laquelle il appartient. Parmi les écoles, en effet, qui n'ont pas juré une guerre mortelle à l'esprit humain, il s'en est rouvert une dont le nom n'est pas sans honneur, et nous annoncerons peut-être une chose nouvelle à une partie du public en disant que l'Oratoire est rétabli dans le diocèse de Paris. L'Oratoire était, comme on sait, un institut religieux fondé parmi nous, non dans les ténèbres du moyen âge, mais dans la lumière du XVII^e siècle. Il avait cet avantage, que des vœux perpétuels n'enchaînaient point ses membres. Soumis à la juridiction épiscopale, le supérieur résidait en France, et son autorité était subordonnée à celle de l'assemblée générale; c'était donc une communauté séculière et une institution toute nationale. Les congrégations autrement constituées sont sans patrie. Aussi faut-il bien avouer que celle de l'Oratoire n'échappa pas aux atteintes du génie de notre France. Elle ne fut pas exempte de penser comme Descartes, et le père Malebranche est là pour en témoigner. Elle eut sur l'église quelques-unes de ces idées que Bossuet aurait bien voulu soutenir jusqu'au bout, et fut gallicane au risque d'entendre dire qu'elle était janséniste. Enfin, cédant à l'esprit de prudence du temps, nous nous abstiendrons de rappeler ce qu'il y a quelque soixante ans on pensa, dans le sein de l'Oratoire, d'un certain événement dont le monde n'a peut-être pas perdu le souvenir.

L'Oratoire renaît aujourd'hui. On sait comme toutes choses sont changées; la moins changée de toutes les choses, du moins en France, n'est pas l'église. Tout ce qui rappelle ou atteste certains souvenirs nationaux n'y est pas en honneur. Non-seulement sur les questions d'organisation, de discipline, mais sur les questions éternelles de la pure spiritualité, un nouvel esprit d'absolutisme ecclésiastique a, sous prétexte d'unité, renversé nos vieilles traditions. L'autorité, et j'entends l'autorité visible, est devenue pour un assez grand nombre le seul argument et le premier dogme. Au milieu de cette uniformité extérieure qu'on s'efforce d'imposer, le rétablissement d'une institution spéciale, locale, qui a des antécédens propres, n'était pas une chose qui allât de soi. La tentative avait ses difficultés; de grands ménagemens étaient nécessaires. On les a pris tous. Des déclarations rassurantes ont été faites. L'*Oratoire de Jésus* a humblement changé

son nom contre celui d'*Oratoire de l'immaculée Conception*, ce qui a dû désarmer les jésuites et les délivrer de tout soupçon de quelque entente avec les dominicains, eux-mêmes en bonne voie de s'amender. Enfin, toutes les précautions prises, il s'est trouvé qu'une maison était ouverte où pouvaient se réunir, dans la foi et dans l'étude, des prêtres qui ne demandent que la permission de ne pas faire une variante à ces mots de l'Écriture : « Pratiquez la vérité dans la charité, » en les lisant ainsi : « Pratiquez la vérité dans l'autorité. »

*Ab Jove principium.* La première question, et la dernière sans doute, c'est Dieu même. Dieu est-il, et qu'est-il? L'homme le plus assuré de la divine existence aime à se reposer incessamment cette question suprême, à la méditer de nouveau, à la résoudre encore, tout comme s'il avait la moindre incertitude. Ce sont ceux qui ont des doutes qui souvent y pensent le moins. La foi, pas plus que la philosophie, ne se lasse de remonter au principe de toute foi et de toute philosophie, et là est une vérité toujours nouvelle dont les misères du temps rehaussent encore le prix et rajeunissent en quelque façon l'éternité.

Cette science qu'Aristote et Platon ont appelée la théologie, les modernes, pour éviter toute confusion, la nomment, depuis Leibnitz, théodicée. On sait que Leibnitz, ayant entrepris de répondre à Bayle sur les relations de l'existence du mal avec la justice de Dieu, écrivit ce mot au titre de son ouvrage. Comme il est impossible de séparer absolument la justice de Dieu de ses autres attributs, la théodicée les embrasse tous. Le mot est beau et mérite d'être conservé. Quoiqu'on puisse recueillir dans nos premiers écrivains plus d'une éloquente page sur la Divinité, quoique les cours publiés à l'usage des écoles ecclésiastiques et laïques contiennent de saines notions sur la nature divine, notre littérature n'abonde pas en livres de théodicée. Nous ne pouvons guère dans le passé citer qu'une partie du traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet, le traité *de l'Existence de Dieu* de Fénelon, et le quatrième livre de l'*Émile* de Rousseau; mais Bossuet, selon son usage, s'est borné au simple et à l'excellent supérieurement dit, sans se jeter dans les profondeurs où la science pénètre en hésitant. Rousseau a présenté avec une force émouvante tout ce que l'on peut rendre populaire d'une question sublime en lui conservant sa sublimité. Je n'hésite pas à regarder l'ouvrage de Fénelon comme le meilleur qui existe dans notre langue sur ce grand sujet : on y trouve sans doute la douceur et le charme qui embellissent tous ses écrits; mais l'élévation des pensées, la justesse du langage, même cette subtilité et cette hardiesse métaphysiques sans lesquelles rien n'est pénétré à fond, un habile et libre emploi de toutes les idées que les inventeurs en philosophie avaient mises sous sa main, enfin une clarté si pure qu'on ne se croit pas,

en le lisant, enfoncé si avant dans l'abstraction, — tels sont les principaux mérites d'un ouvrage rarement loué pourtant comme il en est digne, peut-être même un peu oublié avant ces vingt-cinq dernières années où l'Université l'a remis en honneur dans ses écoles.

Il n'est pas absolument nécessaire de savoir la mécanique pour employer la force, ni même la géométrie pour mesurer l'étendue. De même, la théodicée comme science n'est pas indispensable pour la conduite de la vie morale. Cependant il ne faut pas exagérer cette distinction entre la théorie et la pratique; on risquerait de nier ou de méconnaître l'importance de l'instruction élémentaire et de la religion positive. Toute religion est au fond une théodicée destinée à devenir populaire, et pour ne parler que de la nôtre, le catéchisme contient, sous une forme qu'on s'efforce de rendre très simple, les mêmes vérités que les écrits de saint Augustin ou de saint Thomas. Or nul ne peut nier que dès là qu'il est enseigné, il est désirable qu'il soit universellement compris. Le paysan qui l'a compris suffisamment n'est déjà pas sans quelque philosophie. Une éducation plus développée comporte une initiation plus complète à la religion et à la philosophie, et c'est pour cela qu'encore que l'espèce humaine n'ait pas besoin d'avoir lu Leibnitz ou Fénelon pour croire en Dieu, la science d'un Leibnitz ou d'un Fénelon est nécessaire à l'espèce humaine, et une grande reconnaissance est due à ceux qui rangent sous forme méthodique les croyances un peu confuses de la multitude, et ajoutent à leur empire naturel sur notre âme l'autorité de la démonstration.

Le mot démonstration s'applique en effet à l'existence de Dieu et à celle d'une partie au moins de ses attributs. Socrate mourant en parle dans le *Phédon* avec une certitude qu'il n'ose attribuer au même degré à l'attente d'une autre vie : il donne à Dieu la foi, et à l'avenir l'espérance. Depuis que le christianisme a permis à tous, même aux petits enfans, les convictions consolantes qu'un long travail révélait aux sages de l'antiquité, ses plus grands docteurs n'ont pourtant pas trouvé superflu de remonter didactiquement aux fondemens de toute croyance religieuse; ils ont jugé qu'une certitude scientifique n'était pas une base inutile à des dogmes sacrés qui supposent des vérités primitives accessibles à la pure raison; ils n'ont pas cru que, même pour un chrétien, il y eût à regretter le temps consacré à l'établissement de cette courte proposition : Dieu est.

Quelles sont les preuves dont se compose cette démonstration? Ce serait une œuvre intéressante que de les recueillir toutes, que d'en déterminer la valeur, que d'en chercher l'origine, que d'en raconter l'histoire. Ce dernier point a été traité d'une manière remarquable dans un ouvrage de M. Bouchitté, et cet écrivain a marqué notamment avec sagacité la différence qui existe entre la preuve savante et

la preuve populaire, la preuve des époques primitives et celle des temps modernes. Sans prétendre revenir sur ce qu'il a dit, nous réduirons ici à cinq principales les preuves usitées de l'existence de Dieu. La première se tire du spectacle du monde, la seconde du consentement universel des peuples, qui tous ont eu une certaine religion, la troisième de l'existence du mouvement, la quatrième de la nécessité d'un être nécessaire, la cinquième de la présence de l'idée d'une perfection infinie dans l'esprit humain. J'ai sous les yeux une fort bonne dissertation sur l'existence de Dieu par le cardinal de La Luzerne. Il s'appuie sur la première, la seconde et la quatrième preuves. Assurément elles ne sont pas sans valeur, et on s'en est souvent tenu là dans l'enseignement. Cependant la dernière a peut-être plus qu'aucune autre les caractères qu'un géomètre ou un logicien appellerait *démonstratifs*. Ces caractères, la troisième aussi les présente à la première vue, et on le croira aisément si j'ajoute que c'est la preuve donnée par Aristote. Toutefois je suis forcé de dire, avec tout le respect dû au père de la logique, qu'elle ne me semble pas la plus satisfaisante du monde. Elle part de cette proposition: « Tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose, » d'où elle infère la nécessité d'un moteur immobile, et ce moteur immobile est Dieu; mais la première proposition est une observation d'expérience qui n'a pas l'évidence d'un axiome, et l'homme entre autres porte en lui-même un principe de mouvement qui n'atteste pas actuellement un moteur étranger. C'est de l'idée de cause et de la nécessité d'une cause des causes qu'aurait pu se déduire une démonstration véritable, et l'idée de cause, malheureusement transformée en l'idée d'un moteur, perd de sa force et de son universalité. La quatrième preuve, qui de l'existence des êtres contingens tire celle d'un être nécessaire, a été surtout mise en lumière par le docteur Clarke, et il est impossible de ne pas la tenir pour valable. Cependant elle me paraît emprunter sa force, soit de l'idée d'une première cause, soit des idées de contingent et de nécessaire, soit de toutes ces idées à la fois. Elle n'est donc qu'une traduction plus ou moins heureuse de certaines lois de l'esprit humain, et cela, suivant moi, permettrait de la rattacher à la cinquième preuve, qui devrait être la première de toutes. Ce n'est pas que j'aie la moindre envie de traiter avec dédain ce bon et vieil argument qui de l'ordre du monde conclut un ordonnateur, de l'existence du monde un créateur. Quoique cette preuve ait aussi pour fondement logique le principe de causalité, elle n'en a pas moins un pouvoir spécial et un pouvoir légitime sur l'esprit humain, et je ne doute pas qu'elle ne soit l'origine de celle, par exemple, que j'ai nommée la seconde. Le consentement universel ou la généralité d'une croyance religieuse dans l'humanité est en fait l'expression naturelle, souvent confuse, souvent figurée, de la con-

ception d'un auteur nécessaire de l'ordre des choses. Le spectacle de l'univers a dû parler le même langage à tous les hommes, et quoique sous cette forme la croyance en Dieu ait pu facilement être altérée par l'imagination et se mélanger d'inventions superstitieuses, on sait que cet argument suffisait pour convaincre Voltaire, qui dans ses bons momens l'a heureusement développé.

Il paraît donc que toutes ces preuves peuvent se ramener à deux, celles que j'ai nommées la première et la cinquième. On peut pour abréger les exprimer ainsi : « L'ordre du monde prouve une cause intelligente. L'idée de Dieu dans l'esprit humain prouve son objet. » Nous n'examinerons pas avec les logiciens si l'un et l'autre de ces théorèmes philosophiques ne supposent pas la validité de l'idée de cause. Nos lecteurs ne sont pas des sceptiques qui aient besoin d'être rassurés sur le compte des idées nécessaires, et nous exposons ici plutôt que nous ne discutons. Telles qu'elles sont, ces deux preuves ont été désignées par les noms d'école de *preuve physico-théologique* et de *preuve métaphysique* ou *ontologique*. On n'ignore pas communément aujourd'hui qu'elles ont été attaquées par la critique de Kant. Cette critique divisait les connaissances humaines en notions expérimentales et en conceptions nécessaires, les unes fort utiles, les autres irrésistibles, mais les unes et les autres dépendantes de notre nature physique et intellectuelle, et ne prouvant qu'une chose : c'est que nous sommes faits pour sentir et pour penser d'une certaine façon. Comme cette objection irait à prouver qu'il n'est pas sûr que les planètes gravitent dans l'espace ni que les rayons du cercle soient égaux, on peut la négliger ou du moins n'en tenir compte que pour déterminer avec une précision plus rigoureuse l'origine et la portée de tous les élémens de nos connaissances. C'est, pour le dire en passant, le plus grand service à tirer de la philosophie de Kant : elle est une pierre de touche philosophique.

Mais l'existence même de cette grande critique est un fait nouveau qui oblige à revoir la théodicée avec toute la philosophie. Ce seul fait rendrait nécessaire de reprendre de nos jours les preuves de l'existence de Dieu. Il ne les anéantit pas, mais il les met en question. Dans les opinions les plus chères à l'esprit humain, une sorte de révision périodique est indispensable, qu'on pourrait comparer familièrement à une vérification des poids et mesures. Ainsi Fénelon n'a pas pressenti les objections de Kant; M. de La Luzerne, qui écrivait il y a cinquante ans, ne s'attendait guère au panthéisme contemporain. On n'évite en écrivant que les objections déjà faites, on ne se prémunit que contre les conséquences prévues. Il n'y aurait que ce motif pour refaire des traités de théodicée que l'esprit et le talent ne pourraient être mieux employés.

Des deux preuves que nous tenons pour fondamentales, la première se recommande et s'explique d'elle-même : c'est une preuve de sens commun; aussi a-t-elle été souvent développée, et elle est susceptible de développemens inépuisables comme la science de la nature. Un livre de l'ouvrage de Fénelon est consacré à l'exposer, comme on pouvait le faire de son temps, et c'est aussi l'idée principale de la célèbre *Théologie naturelle* de William Paley, si estimée des Anglais et à laquelle lord Brougham a fait de précieuses additions. L'Angleterre, qui aime tout ce qui s'appuie sur des faits d'expérience palpable, a cultivé de préférence cet art de forcer la nature à confesser son auteur. Le comte de Bridgewater a légué en 1829 à la Société royale de Londres une somme à distribuer aux écrivains qu'elle chargerait de démontrer la Providence par les découvertes même de la science. D'excellentes publications (*Bridgewater Treatises*) ont répondu à cet appel, grâce à Thomas Chalmers et à MM. Whewell, Buckland, Maculoch, Babbage, etc. Le travail géologique de M. Buckland est, je crois, le seul connu en France. Parmi nous, Bernardin de Saint-Pierre a peut-être poussé jusqu'à l'abus le même genre d'argumentation dans ses *Études* et dans ses *Harmonies de la Nature*. Dernièrement encore, sous le titre de *Théologie de la Nature*, M. Strauss-Durckheim a publié trois volumes où il y a du savoir et de la sincérité. Enfin l'idée d'une Providence suprême, qui ressort ainsi de la contemplation du monde, a été reprise et exposée avec beaucoup d'élévation et de solidité dans un essai très remarquable de M. Bersot.

Cette démonstration, appuyée sur la physique, est donc trop pratiquée et trop connue pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter longtemps. On soutient d'ailleurs qu'elle suppose l'idée même de Dieu, sur laquelle s'appuie la preuve appelée métaphysique. Celle-ci est dite *à priori*, en ce sens qu'indépendamment de toute expérience extérieure, elle se trouve dans l'esprit humain; mais, quoique si voisine de nous, elle ne se laisse pas saisir au premier coup d'œil de l'intelligence, et comme nous serons obligé de la supposer connue en parlant des nouvelles théodicées oratoriennes, il faut essayer d'en donner quelque notion, en évitant tout appareil scolastique.

Demander d'où vient l'idée de Dieu, si elle ne vient de Dieu même, ce serait déjà en avoir dit quelque chose. Nul besoin en effet d'être métaphysicien pour admettre qu'il est singulier que notre esprit conçoive si facilement, si communément, la notion d'un être suprême, qui n'est comparable à rien de ce que nous connaissons, dont l'intelligence et la puissance dépassent tout ce que nous avons vu, dont enfin nous comprenons immédiatement que la nature est pour nous incompréhensible, si notre esprit n'a pas été fait pour cette concep-

tion, si elle ne lui est point, je ne veux pas dire innée, mais naturelle, si elle n'est pas dans un rapport primordial avec notre constitution intellectuelle. Or qui nous a faits ainsi? Est-ce la matière, est-ce le hasard, est-ce la série éternelle et infinie des chances possibles, qui a préparé en nous cette production régulière et universelle de la notion d'une cause suprême intelligente? Cette notion elle-même peut-elle venir d'une autre source que d'une cause intelligente? Et si cette notion est fausse, qui nous a trompés ainsi? Si celui qui nous a trompés ainsi est soi-même sans idée ni rien qui y ressemble, d'où vient l'idée? Et s'il est idée, s'il a des idées, c'est une intelligence, et alors il ne nous a pas trompés. Je présente sous cette forme élémentaire, familière, ce que la science retrouve et démontre avec bien plus d'élévation et de rigueur. Ainsi nous avons en toutes choses l'idée de la perfection, l'idée d'un type souverain auquel nous rapportons, sans le parfaitement connaître, toutes les choses dont nous jugeons sur la terre. Quand nous les trouvons bonnes, justes, belles, que signifient ces mots, s'ils ne veulent dire qu'elles sont plus ou moins conformes au bien, à la justice, à la beauté, plus ou moins semblables aux types du bon, du juste et du beau? Or entendons-nous par là qu'elles soient plus ou moins conformes ou semblables à rien? Est-ce néant que le bien, la justice et la beauté? Alors notre langage est vain, et notre raison n'a aucun sens. Si encore nous les trouvions en nous parfaitement réalisées ou parfaitement connues, ces idées modèles du juste, du beau et du bon, nous pourrions, dans notre orgueil, nous croire la mesure universelle des choses : — resterait à savoir comment nous le serions devenus; — mais l'illusion est impossible, cette perfection en toute chose dont nous parlons si confidemment, que nous affirmons si résolument, nous ne la connaissons pas, quoique nous en fassions la supposition nécessaire. Encore une fois, il faut tenir pour un jeu puéril l'intelligence humaine, ou il faut admettre que ses conceptions nécessaires attestent leur objet, ainsi que nos connaissances géométriques supposent comme absolues les vérités de la géométrie.

Maintenant comment tout cela aurait-il pénétré dans l'esprit humain, c'est-à-dire comment l'absolu serait-il dans le relatif, le nécessaire dans le contingent, le parfait dans l'imparfait, l'infini dans le fini, si l'absolu, le nécessaire, le parfait, l'infini, n'existaient pas, ou n'étaient au moins quelque part réalisés idéalement, c'est-à-dire parfaitement connus? Or dans l'une comme dans l'autre hypothèse, à moins d'en faire autant d'idées qui existent chacune pour leur compte et de leur vie propre, ainsi qu'on l'a dit quelquefois des idées de Platon, il faut bien reconnaître que tous ces types se réunissent et s'identifient dans un type unique et général qui est lui-même la perfection suprême, ou bien qu'ils sont conçus idéalement par une

intelligence parfaite elle-même, puisqu'elle est égale à ce qu'elle conçoit. Type ou intelligence, ou plutôt type et intelligence, sous ce nom ou sous un autre, le parfait existe donc, et nous en avons la certitude absolue en même temps que la connaissance imparfaite. La perfection existe à la fois comme idée et comme attribut dans un être qui nous est infiniment supérieur, et avec lequel cependant nous avons quelque ressemblance. C'est cet être qui est Dieu; les idées que nous pouvons appeler éternelles sont lui-même, et nous avons été rendus capables de les concevoir en un certain degré et de les reproduire en quelque manière. Qui nous a faits tels ou qui se communique ainsi, si ce n'est le même être? Ce qui est dans l'intelligence divine se rend intelligible à nous. Il y a en nous des intelligibles divins. De là cette participation, cette communion, cette société de l'homme avec Dieu dont parlaient les philosophes de l'antiquité. De là cette création de l'homme à l'image de Dieu dont parle la Genèse. De là ce Verbe, cette vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, dont parle l'Évangile.

Le procédé d'analyse par lequel l'esprit retourne ainsi à l'universel et au divin appartient à une méthode supérieure, connue sous le nom de dialectique platonicienne; c'est Platon qui a le premier découvert ou pratiqué philosophiquement cette méthode, et rendu possible la démonstration dite métaphysique de l'existence de Dieu. On comprend sans peine combien, ainsi considérées, les idées du vrai, du bon et du beau s'élèvent, s'épurent en se divinisant, et que sous ce rapport on pourrait considérer comme un admirable traité de théodicée le dernier volume de M. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*.

La dialectique platonicienne n'est pas à l'usage de tout le monde, et il y a des écoles philosophiques et théologiques qui l'ont ignorée ou rejetée; mais quelques-unes des vérités auxquelles elle conduit sont posées comme des dogmes par la religion. Ce sont des idées parfaitement chrétiennes que celles-ci : Dieu est le souverain bien; Dieu est la vérité suprême. La religion, qui a d'autres moyens de persuasion que la philosophie, peut souvent s'épargner les frais de la démonstration, et c'est même un de ses avantages que de n'être pas obligée d'aborder la nature humaine par un seul côté. Il serait donc peu exact de dire que tous les docteurs de l'église ont raisonné en platoniciens et suivi la voie qui vient d'être indiquée, quoiqu'ils puissent être arrivés au point où elle conduit; mais il n'en résulte pas qu'ils auraient eu tort de la suivre. Si la méthode est bonne et ses fruits excellens, en quoi, profitable à la philosophie, serait-elle préjudiciable à la théologie? Loin de là; il y a des esprits qu'elle seule peut persuader, des difficultés qu'elle seule peut résoudre, des titres à la confiance de la raison qu'elle seule peut réunir. Ce ne

sont pas les moindres des écrivains ecclésiastiques qui l'ont de préférence employée; ce sont ceux dont l'autorité est le plus universellement invoquée; ce sont ceux qui ont, de la main la plus puissante et la plus sûre, élevé l'édifice de la théodicée chrétienne.

Ces deux derniers mots sont le titre d'un volume publié par M. Lescœur, et ce que nous venons d'écrire en fait connaître le sujet. M. Lescœur, qui étudie pour devenir prêtre de l'Oratoire, a choisi pour thèse de doctorat, je crois, le traité *de Deo,* de Thomassin. Le père Thomassin, oratorien du XVII^e siècle, a publié plusieurs ouvrages d'érudition et de critique sacrée, et entre autres trois volumes in-folio en latin, intitulés *Dogmes théologiques.* Un de ces volumes traite de la Divinité, et c'est celui dont M. Lescœur a tiré le sien ou son *Essai philosophique.* Par la méthode de Thomassin, qui expose les dogmes d'après la tradition des grands esprits, et qui cherche les grands esprits hors de l'église et dans l'église, il s'attache à établir la perpétuité d'une théodicée philosophique orthodoxe, quoiqu'il l'arrête à la limite où commence le dogme révélé. Cette analyse d'un ouvrage peu connu et peu lisible est intéressante; elle est faite avec clarté, elle est écrite avec élégance; elle sera utile à qui veut se former une idée générale des points de concordance de la philosophie antique avec la foi chrétienne. Thomassin, qui, pas plus que M. Lescœur, ne cherche le divorce entre la science rationnelle et la science religieuse, qui ne pense pas qu'aucune des deux puisse exclure ni même remplacer l'autre, admet que les premiers génies de la Grèce, éclairés par cet instinct des choses divines qui est une de nos facultés naturelles, peut-être aussi par quelque influence lointaine de la parole révélée, ont préparé, par la découverte des vérités fondamentales, le monde au christianisme. Dans l'Oratoire, où ses études s'étaient faites, il avait trouvé instituée la philosophie de Descartes. Or il faut savoir que Descartes a remis en crédit, après l'avoir refrappée à son empreinte, la preuve métaphysique de l'existence de Dieu, et Thomassin, la retrouvant à son tour dans le platonisme et dans quelques-uns des pères, se sentit confirmé et enhardi dans sa croyance à l'accord des principes de la raison et de la foi.

Suivant lui, après avoir été préparé par la philosophie, le christianisme, représenté par des pères élevés dans les écoles platoniciennes, retourna vers la philosophie pour lui emprunter toutes les méthodes, tous les argumens, toutes les expressions compatibles avec ses dogmes. Il se servit de ces secours humains pour faire de la foi une doctrine, pour lui donner cette forme systématique qui n'est pas celle de l'enseignement des apôtres, destiné aux peuples plutôt qu'aux écoles. L'église, prenant ainsi de toutes mains, a pratiqué dans tous les temps *un large et infatigable éclectisme,* ce n'est pas moi qui me sers du mot. Cet éclectisme, le père Thomassin le

pratique à son tour avec tant de bienveillance, que partout où il aperçoit quelques analogies de pensée et de langage, il aime à reconnaître le christianisme, ou du moins sa théodicée. Par des citations bien choisies, des traductions habiles, il la montre non-seulement dans Platon, mais jusque dans les philosophes d'Alexandrie; et comme ces derniers prétendaient concilier Platon et Aristote, Thomassin, qui ne doute pas assez de leur pur platonisme, admet encore, sur leur parole, Aristote parmi les siens. Leurs idées sur la vision divine sont facilement présentées dans un sens orthodoxe. Une certaine trinité, personne ne l'ignore, se rencontre dans Platon, ou du moins dans ses œuvres; la triade joue plus certainement encore un grand rôle dans la philosophie alexandrine : cette analogie a frappé des pères de l'église et méritait d'être remarquée; elle est presque acceptée comme une identité par le père Thomassin. Plotin et Proclus sont amenés ainsi à rendre témoignage en faveur de Platon et de saint Jean. M. Lescœur ne pousse pas aussi loin la complaisance de son éclectisme, mais il se borne à quelques restrictions un peu vagues. Il semble craindre, en serrant de plus près les questions, d'affaiblir la vérité générale du système qu'il reproduit, et, en applaudissant à son impartialité, nous trouvons presque qu'il l'exagère, car voici, selon nous, la mesure du vrai : la philosophie n'est pas la religion; mais la religion et la philosophie professent sur Dieu et sur l'âme des vérités communes que l'une révèle, que l'autre déduit, et ainsi dans le cercle de ces vérités elles ne se combattent ni ne se suppléent l'une l'autre, mais elles peuvent se concilier et même s'appuyer l'une l'autre, la philosophie pouvant convaincre les esprits que la foi ne persuade pas, et la religion persuader ceux que la philosophie ne saurait convaincre.

Nous ne connaissons l'ouvrage du père Thomassin que par celui de son habile interprète, et la traduction analytique que nous lui devons nous donne de ce père l'idée d'un écrivain qui ne manque ni de sagacité ni d'élévation, qui dispose avec ordre, expose avec clarté les grandes pensées des plus grands esprits; mais il nous paraît posséder plutôt une intelligence générale des questions qu'une véritable pénétration philosophique, et son érudition n'est pas guidée par une critique assez sévère. Son éclectisme, pour parler un langage d'école, tombe dans le syncrétisme, c'est-à-dire qu'il prend quelquefois de simples analogies pour une parfaite uniformité.

Ce n'est pas d'hier que l'on a tenté d'identifier le platonisme avec la doctrine chrétienne. La comparaison en était naturelle; elle montrait de réelles ressemblances et permettait de spécieux rapprochemens. Certains pères, nommés pour cette raison *platonisans*, séduits par la beauté de ce qu'ils appelaient eux-mêmes les dogmes de la philosophie, *dogmata Platonis*, l'ont faite orthodoxe pour l'admirer

avec moins de scrupule. Épris pour elle d'un vif et chaste amour, ils ont dit comme Polyeucte :

Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne.

Saint Augustin lui-même, quoiqu'on doute qu'il eût puisé à sa source l'intelligence du platonisme, a contribué dans plus d'un passage à favoriser cette opinion. Rien de plus légitime, si l'on entend dire que Platon s'est élevé sur la nature divine aux idées les plus voisines de celles qu'abstraction faite de tout dogme révélé professe la théologie, si l'on veut dire encore que sa méthode est la plus propre à ces sortes de recherches, et que tout chrétien qui veut trouver la philosophie, *cette part de liberté*, dit M. Lescœur, *qui est laissée à l'homme dans la recherche du monde invisible*, doit la demander à Platon chez les anciens, comme chez les modernes à Leibnitz et à Descartes; mais s'il existe dans le christianisme une portion exclusivement spirituelle à laquelle la philosophie de Platon peut conduire, il y a dans les dogmes spéciaux un sens positif et littéral auquel ne peut atteindre par elle-même aucune philosophie. Ni la trinité dans Platon, ni celle des alexandrins n'est proprement la trinité chrétienne, cette trinité substantielle que la foi doit embrasser et qui échappe à la science. « Il est de foi, dit Abelly, que le mystère de la trinité ne peut être prouvé. » S'il pouvait l'être, ainsi que tous les dogmes particuliers à la révélation, la distinction entre la philosophie et la religion, entre la foi et la raison, entre la nature et la grâce, serait abolie. Il ne faut pas faire les philosophes plus chrétiens qu'ils n'ont été, sous peine de réduire les dogmes à des symboles d'idées philosophiques, et de même que la philosophie alexandrine n'est pas le platonisme, le platonisme n'est pas l'Évangile. Saint Augustin lui-même s'est par momens élevé contre cette adoration de la sagesse humaine à laquelle il confesse s'être trop abandonné. Son langage descend quelquefois jusqu'à l'injure envers ceux qu'ailleurs il semble accepter pour maîtres, et je ne sais si parmi les passages de ses œuvres dont on se prévaut, il ne s'en trouve pas de ceux qu'il a formellement rétractés.

Mais comme on ne doit pas faire les philosophes trop chrétiens, on doit éviter de faire les chrétiens plus philosophes qu'ils ne l'ont été réellement. Quelques pères assurément méritent ce nom. Cependant la philosophie n'est point partout où se rencontrent des maximes ou des idées qu'elle professe. Bien des pères disent des choses très philosophiques, uniquement parce qu'elles sont chrétiennes, et rien ne prouve qu'ils soient initiés aux procédés méthodiques, aux recherches de psychologie qui servent à les établir didactiquement. On peut savoir que Dieu est parfait, sans avoir lu l'argument de Descartes, et la religion a ce pouvoir d'implanter dans les esprits de hautes vérités, sans exiger d'eux les facultés et les travaux qui font

passer ces vérités de la croyance dans la science. Le curé du dernier hameau des Pyrénées peut affirmer les mêmes choses que Bossuet, quoiqu'il n'y voie pas tout ce qu'y voit Bossuet. Ainsi, dans la littérature sacrée, on ne doit pas, trompé par l'identité des expressions, supposer à tous les pères les mêmes lumières parce qu'on leur reconnaît la même foi.

Je crains que ces deux observations n'aient pas été faites par le père Thomassin, et M. Lescœur, pour qui assurément elles ne sont pas nouvelles, n'en a peut-être pas tenu lui-même assez de compte. Notre sincérité doit répondre à sa bienveillance pour la philosophie; nous ne voulons pas qu'elle reçoive de lui plus qu'il ne lui doit.

M. Lescœur a dédié son livre à M. Gratry, dont l'ouvrage, publié après le sien, semble cependant l'avoir inspiré. Ici se montre à nous la pensée originale, destinée à former une école. On peut, si l'on veut, la faire remonter au père Thomassin; la modestie de nos deux auteurs ne réclamerait pas, mais nous réclamerions pour eux. Ils ne nous ont pas convaincu que Thomassin sût rien de plus qu'exposer à merveille les idées d'autrui. Il dit comment les autres ont philosophé, il ne philosophe pas pour son compte. Certes on ne peut dire cela de M. Gratry. Son livre n'est pas un simple examen critique. Quoiqu'il y ait de la science et du talent, il n'appartient ni à l'érudition ni à la littérature; c'est un véritable ouvrage de philosophie religieuse.

Avec lui, nous ne sommes plus dans le domaine de l'histoire ou de l'abstraction. Si nous ne nous trompons, l'auteur écrit, pour ainsi parler, avec tout lui-même. Ce n'est pas une pure intelligence qui s'adresse sèchement à de simples intelligences. Il ne saurait pas, il ne voudrait pas se diviser ainsi. L'homme et le prêtre respirent dans son œuvre, — un homme d'une vive imagination, un prêtre d'une ferveur inquiète, qui s'émeut en méditant, que le spectacle de la terre trouble et passionne, que la contemplation céleste émeut et ravit; un composé ardent de réflexion et de sensibilité, de science et d'enthousiasme, de géométrie et de mysticisme, capable de se laisser agiter, prévenir, entraîner tantôt par des sévérités, tantôt par des tendresses sans mesure, ayant des intolérances d'esprit dédaigneuses, véhémentes, emporté par elles, et cependant retenu ou ramené par une volonté bienveillante, par une chaleur de sympathie, par un besoin tout spirituel de maintenir son âme dans la sphère où la méditation même est amour et prière. Il nous excusera de parler de lui. Pourquoi s'est-il mis tout entier dans son ouvrage, et semble-t-il qu'on le connaît quand on l'a lu?

Il n'écrit pas pour tous les temps. C'est à son temps qu'il parle. Il ne combat pas l'erreur en général, et ne cherche pas à guérir des maux imaginaires. Il voudrait guérir le mal dont la vue blesse ses

yeux, et dissiper les erreurs dont la rencontre journalière le désole. Il lui paraît que la raison humaine est en péril. Ce n'est pas l'indifférence religieuse, ce n'est pas l'endurcissement sensuel, ce n'est pas la passion, le doute, l'incrédulité, la chute des traditions, l'esprit d'examen, l'arrogance du savoir, l'ardeur des intérêts, la légèreté des esprits, qui l'alarment aujourd'hui et vont jusqu'à l'indigner : c'est que la raison soit systématiquement attaquée dans le monde. Le tableau qu'il trace des causes et des effets de ce mal, pour lui le plus grave de tous, est saisissant. C'est l'introduction de son livre. Elle est écrite avec la verve d'une indignation douloureuse. Elle est très sévère, même un peu méprisante; la vérité me condamne à n'y pas trouver partout grande exagération. Sans doute j'appellerais de certaines rigueurs et j'en pourrais bien réclamer d'autres, mais tout cela se compenserait, et l'on n'en peut dire à ce temps-ci plus qu'il n'a mérité.

Les lettres, les sciences, la politique, rien ne contente M. Gratry. Pour achever, on a comblé l'absurde. La dernière philosophie qui s'est élevée en Europe a pris pour principe l'affirmation du contradictoire et la confusion de l'être et du néant. Il y a de cela en effet dans toutes les sortes d'hégélianisme. M. Gratry ne s'y peut résigner. Il détourne la tête avec dégoût, et cherchant la vérité, la voulant belle, sereine, mesurée, ne pouvant séparer la foi religieuse, le mouvement philosophique, le progrès des sciences, le talent littéraire, il croit voir tout réuni dans le XVII^e siècle, et il s'enflamme pour lui d'un excessif amour. Il n'est pas de ceux qui ne savent combattre un extrême que par un autre, et qui demandent aux siècles à demi barbares de les venger de leur temps. Ces violences des esprits faibles ne sont pas du tout son fait : il voudrait, s'il était possible, sentir avec Fénelon, penser avec Descartes, inventer avec Leibnitz, écrire avec Bossuet. Rien n'est trop grand, rien n'est trop beau, trop brillant, trop spirituel pour la vérité; jamais on n'a pour elle trop de raison, d'esprit et de talent. C'est tout cela qu'il faut; c'est à tout cela qu'il faut revenir, sous la forme achevée, dans la liberté tranquille où nous le montre un grand siècle, et non aux discordes oppressives, non à la confusion ténébreuse et sanglante qu'on appelle aujourd'hui l'unité du moyen âge. Nous concevons et à certains égards nous partageons ces vœux, ces retours vers un passé qu'on embellit de tout ce qui manque au présent, et d'ailleurs ce n'est pas à la philosophie de craindre, quand on la veut ramener à l'âge glorieux de sa renaissance.

Nous avons au commencement de cette étude essayé de faire connaître un certain principe de théodicée, une certaine origine de la notion de Dieu. M. Gratry pense avec raison que là est à la fois la plus haute idée de l'esprit humain et le meilleur modèle de la mé-

thode philosophique. De ce point élevé, on voit selon lui toutes les routes ouvertes devant soi, celle de la religion, celle de la science, celle de la vertu. Méditant une philosophie, c'est de là qu'il la commence. Il ne la donne pas pour nouvelle, la vérité n'est pas d'hier, et il y a longtemps que Dieu a fait le monde. L'esprit de l'homme marche vers elle quand il le veut, et la révélation l'y rappelle quand il l'oublie; mais comme il se détourne de sa voie et que l'appel de la religion ne se fait pas toujours entendre, l'antique vérité doit être sans cesse redite, sans cesse accommodée aux nouveaux besoins, aux infirmités nouvelles de l'humanité, sans cesse retournée sous toutes ses faces, repourvue de toutes ses armes, justifiée par les nouvelles expériences, par les nouvelles découvertes. C'est ainsi qu'on peut refaire une philosophie, récrire une théodicée, quoiqu'elles ne soient en substance que la philosophie et la théodicée du XVII^e siècle, qui étaient elles-mêmes la philosophie et la théodicée de tous les temps.

A la démonstration de cette idée par le raisonnement, l'histoire et la critique, M. Gratry consacre la plus grande partie de son livre. La preuve de Dieu par l'idée de Dieu, fondement tout à la fois de toute religion et de toute raison, principe de foi et de science dont nous ne le voulons pas accuser d'outrer l'importance, il la trouve dans Platon, et assurément il n'a pas de peine à l'y montrer, surtout après l'excellent ouvrage de M. Janet (1); mais il la montre d'une manière attachante et claire. Puis il s'efforce avec des succès divers de la suivre, de la faire apparaître fidèlement conservée ou reproduite dans Aristote, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Pascal, Malebranche, Fénelon, le père Pétau, le père Thomassin, Bossuet, Leibnitz; nous les citons tous et dans leur ordre. Cette revue des maîtres de l'esprit humain à la lumière d'une seule idée est pleine d'intérêt et d'enseignement, et cette idée est celle de la permanence d'une vraie philosophie, distincte de la vraie religion, mais rendue par la vraie religion plus complète, plus stable, plus lumineuse et plus puissante. Nous n'avons rien à redire à cela; mais nous pourrions n'être pas également satisfait de toutes les preuves de détail par lesquelles la thèse est établie. Ainsi M. Gratry ne nous paraît pas échapper entièrement à la critique que nous soumettions à M. Lescœur. Il tient tant à rallier tous les grands esprits à une même doctrine, qu'il conclut trop facilement de ce qu'un philosophe est un grand esprit que cette doctrine est la sienne, et de ce qu'un écrivain est dans la vérité, qu'il y est arrivé par la voie des grands esprits. Pour faire rendre un témoignage uniforme à des autorités diverses, il efface leurs différences, et croit ensuite à l'unanimité qu'il a faite.

Ne lui reprochons pas de grandir Platon. Ne disons pas qu'en

(1) *Essai sur la Dialectique de Platon*, par M. Paul Janet, 1848.

choisissant les passages, en les traduisant dans son sens, il augmente un peu la part de quasi-christianisme qu'il voudrait lui trouver : laissons cette critique à une ombrageuse orthodoxie; mais comment consentir à classer Aristote dans les mêmes rangs que Platon? Aristote a poursuivi de ses objections la théorie des idées qu'il s'est obstiné à ne pas comprendre, et sans laquelle pourtant la dialectique de Platon n'a plus de base. Il a professé une méthode toute différente, et je ne saurais prendre ce qu'il dit de l'induction, considérée par lui en général comme un raisonnement imparfait, pour un retour à la méthode de son maître. Sans doute en quelques endroits il paraît, en dépit de ses principes, remonter par l'induction même aux choses universelles et nécessaires. Il le faut bien; comment l'éviter? Il se rencontre dans Aristote, pour ainsi parler, des inconséquences de génie : ainsi sur Dieu il a des traits sublimes que M. Gratry a grande raison d'admirer; mais enfin son dieu n'est pas le nôtre, ce n'est pas un dieu libre et vivant, à ce dieu-là le monde est inconnu. Enfermé dans l'absolu, il est privé de plusieurs des attributs nécessaires à une providence, et il ne vaut guère plus pour l'humanité que les dieux oisifs d'Épicure. Saint Augustin, qui vient après Aristote, me paraît mieux caractérisé. Il platonise, et même sans le vouloir, et quoiqu'il fût difficile de lui assigner une méthode déterminée, il est bien du côté philosophique où M. Gratry l'a placé. Cependant je ne sais : quand saint Augustin parle de philosophie, il me rappelle Cicéron qu'il admirait, et semble manquer d'une entière originalité. Son rare esprit, ses saintes croyances, les controverses auxquelles il a pris part, lui suggèrent sans doute des idées heureuses, brillantes, profondes, que Cicéron n'aurait pas eues; mais ce serait un travail curieux et intéressant que de déterminer dans ses doctrines quelle est sa part personnelle et caractéristique, et quelle est celle qu'il doit à la lecture des auteurs, à la tradition de l'église et de l'école.

Entre saint Augustin et saint Thomas, on nous pardonnera notre regret de ne pas voir une place marquée à saint Anselme. Chacun prêche pour son saint, je le sais; mais la pensée métaphysique dont on faisait l'histoire n'appartient-elle pas en propre à saint Anselme? Il a lui-même raconté, avec une admirable ingénuité, comment elle lui était venue, et aucun doute ne peut s'élever sur l'authenticité de ce fait important dans les annales de l'esprit humain. Il avait, de son propre aveu, la parfaite conscience d'avoir découvert la voie de la vérité première, et rien n'est plus singulier que de voir ce flambeau s'allumer pour ainsi dire de lui-même dans la nuit du moyen âge. A saint Anselme, Platon n'avait rien appris; c'est ce qui fait sa grandeur. On ne peut suivre la filiation des philosophes de la foi sans nommer et vanter saint Thomas; mais sur le point dont il s'agit, j'ose dire que saint Thomas lui-même est au-dessous de saint Anselme.

Non-seulement il ne rend pas justice à sa méthode, mais il en professe une opposée; il ne connaît qu'Aristote et ne comprend Platon qu'à travers la polémique d'Aristote et le témoignage de saint Augustin. Dans la *Somme* du moins, je n'ai pas su trouver la preuve qu'un seul dialogue de Platon ait passé par ses mains, quoiqu'il nomme le *Menon*. Je sais qu'il prend un essor plus hardi dans les *Opuscules :* lui aussi, il est très honorablement inconséquent; mais enfin il a soutenu que rien n'était *à priori* dans la théologie rationnelle; il passe pour avoir réfuté l'argument de saint Anselme, et son autorité a été certainement opposée à l'argument de Descartes. Il y a, ce semble, excès de bienveillance à le ranger sans explication, sans restriction, sur la ligne des philosophes qu'il a combattus. Si M. Gratry daigne jeter les yeux sur la préface de la dernière édition de la *Summa contra Gentiles,* il verra quel parti des théologiens contemporains tirent de saint Thomas contre Descartes, et qu'on a pu, comme l'avait déjà fait le père Ventura, s'appuyer du premier pour instruire le procès de la philosophie du XVII^e siècle.

Il y a plus d'un membre du clergé qui ne juge pas cette époque comme M. Gratry, et qui n'entend nullement à sa manière la philosophie ni la religion. Il le sait aussi bien que nous, et plus d'une fois en écrivant, il a dû se préoccuper du soin de ne pas heurter ceux qu'il surpasse. Nous expliquons par là quelques passages de son livre que nous aimerions mieux n'y point voir. Tels ne sont pas en général ses jugemens sur le XVII^e siècle; il ne nous en coûte pas d'y souscrire. Toutefois le lecteur aura vu avec surprise le haut rang accordé aux noms de Pétau et de Thomassin. Je répète que je ne connais pas Thomassin, mais le père Pétau serait-il donc là pour éviter que les jésuites ne paraissent sacrifiés aux oratoriens? Ses *Dogmes théologiques* sont certainement un ouvrage excellent à consulter, mais j'aurais de la peine à y voir rien de plus qu'une compilation intelligente et méthodique. Sa présence sur la liste nous sert peut-être aussi à y excuser le nom de celui *qui a calomnié les plus purs des hommes*. Eh bien! je me serais passé d'y trouver Pascal. Ici pourtant ce n'est plus le génie qui fait défaut. Si Pascal doit être inscrit au tableau, parce qu'il faut que tout écrivain sublime y soit, je n'ai rien à dire. Autrement il paraîtrait difficile d'enrôler parmi ceux qui ont découvert dans l'homme, et jusque dans l'homme de la nature, le sens du divin, le superbe contempteur de la raison humaine, l'infortuné génie qui n'a su édifier le christianisme que sur la double base du scepticisme et du désespoir. M. Gratry me permettra une observation, que je suis surpris d'avoir à faire, c'est qu'il ne songe pas assez combien la foi peut quelquefois corriger ou racheter l'erreur philosophique. De ce que, dans les temps modernes, des esprits d'ailleurs éminens ont proclamé des vérités chrétiennes, mais acces-

sibles à la raison, il ne suit pas qu'ils y soient arrivés par la voie méthodique de la raison. Aussi leurs erreurs de doctrine n'ont-elles pas besoin d'être niées ni palliées. On peut très bien trouver dans saint Thomas du sensualisme, dans Pascal du scepticisme, dans Malebranche du panthéisme, sans entendre le moins du monde que leur profession de foi fût celle de Hobbes, de Hume ou de Spinoza. On veut dire seulement que cela aurait bien pu arriver, s'ils n'eussent été chrétiens, et que leurs principes spéculatifs les auraient pu logiquement mener à de mauvaises conséquences. Leur foi triomphait de leur système; la religion inclinait ensemble ces illustres dissidens devant le même autel et mettait sur leurs lèvres les leçons du même catéchisme.

On pense bien qu'après s'être placé sous la protection de ces grandes autorités, M. Gratry déduit à son tour les principes de la connaissance de Dieu. Il s'attache à rendre encore plus claire et plus forte la démonstration de la présence de l'être divin dans l'universalité des choses par la présence du sens divin dans la raison humaine. L'argumentation et le sentiment s'unissent pour animer les belles pages que cette grande vérité lui inspire. Nous ne pouvons ici que souscrire et approuver. Notons cependant une idée particulière à M. Gratry, et sur laquelle il revient souvent parce qu'elle est nouvelle : c'est que le calcul infinitésimal est à la fois une application de la méthode philosophique qu'il recommande, un exemple de la certitude et de l'excellence de cette méthode, et même une preuve directe et comme une forme particulière des vérités de théodicée auxquelles elle conduit. Leibnitz a dit sans doute : « Il y a de la géométrie partout, » et l'on conçoit malaisément au premier abord qu'il existe deux manières différentes de spéculer sur l'infini. Cependant l'idée de M. Gratry n'a point, il le sait, satisfait tous les esprits, et s'il y tient, nous pensons qu'il doit la développer davantage. Il promet de le faire dans sa *Logique*. Jusqu'ici, en identifiant presque le calcul infinitésimal et la méthode philosophique, il n'a fait, ce nous semble, qu'un rapprochement ingénieux. L'infini mathématique, tel du moins qu'il le présente, n'est encore qu'un infini logique, et non l'infini réel et vivant qu'il faut à la théodicée. Nous n'espérons pas beaucoup de nouvelles recherches à cet égard. Nous remarquerons cependant qu'elles ont tenté des esprits distingués. M. Bordas-Demoulin a déjà tiré un certain parti du calcul différentiel en traitant des questions semblables à celles qui nous occupent, et ce calcul est appliqué d'une manière originale et même profonde dans un ouvrage moins connu qu'il n'est digne de l'être, la *Philosophie de la Révélation*, par M. Grandet; mais attendons la *Logique* de M. Gratry.

Elle est bien nécessaire pour compléter son ouvrage, où l'on chercherait vainement une exposition suffisante des attributs de l'être

infini. Il se borne à quelques notions générales dont il s'abstient de discuter les difficultés. En réduisant la théodicée à la preuve métaphysique, il s'est exposé à ne prouver que le Dieu de la métaphysique. Le Dieu de la morale, je n'en doute pas, remplit son cœur; mais il n'apparaît pas suffisamment dans son ouvrage. En tout, il faut combiner l'idée de cause avec l'idée de perfection pour se former de la Divinité une notion qui ne soit pas trop inférieure à son objet. C'est faute de cette combinaison faite à propos que M. Gratry s'est abstenu de réfuter directement le panthéisme. Il n'ignore pas cependant que la preuve de Dieu par l'idée de Dieu était un des principes dont s'armait Spinoza et que Hegel invoque à son tour. Il n'y a pas de liaison nécessaire entre ce principe et leurs doctrines, je le sais, et j'ai essayé moi-même de le montrer (1); mais enfin on eût aimé à recevoir cette certitude d'une autorité plus grande et plus habile. L'adversaire vaut la peine d'être combattu. Il faut se rappeler que, par une infirmité de notre raison, nos spéculations sur l'infini et notre manière d'en parler prêtent assez facilement au panthéisme. Il y a une véritable difficulté logique à concilier l'infini et la détermination. M. Gratry lui-même adopte cette proposition qui, pour être dans Malebranche et même dans Fénelon, ne m'en paraît pas moins inexacte, savoir, que *l'infini est nécessairement infini en tout sens*. Il répète que l'être de Dieu est tout ce qu'il y a de *réalité véritable, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits et dans les corps*, qu'*il est tout ce qui est possible*. Ces expressions, bien que consacrées par de grands exemples, sont des hyperboles qui ne veulent pas être employées sans précaution, et la meilleure des précautions, c'est une bonne et solide défense des attributs moraux de la Divinité. M. Gratry était éminemment propre à l'écrire, et l'on s'étonnera que lui, qui s'est montré en d'autres temps plus qu'ombrageux à l'endroit du panthéisme, lui qui présente l'aversion des doctrines hégéliennes comme un des motifs de son ouvrage, ait négligé cette occasion de briser une bonne fois dans les mains de ses adversaires leurs armes les plus redoutables. Enfin, s'il faut tout dire, M. Gratry a du penchant au mysticisme. Il insinue que Fénelon, dans sa querelle avec Bossuet, en savait plus que son adversaire, et il réduit ses torts à des erreurs de langage. Or le mysticisme a toujours quelque tendance à devenir un panthéisme sentimental. Il se définit lui-même l'*anéantissement du moi en Dieu*. Il conseille au moins *de sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu*. Pour éviter toute mauvaise interprétation, pour être mystique en sûreté, *in tuto*, comme parle Bossuet, il était donc prudent de démontrer en rigueur la distinction de l'être infini d'avec tout ce qui n'est pas lui.

(1) *Saint Anselme*, liv. II, ch. 5, p. 561.

On devine au reste pourquoi M. Gratry ne croit pas en avoir besoin. Son caractère sacré le protége contre des soupçons qu'on n'épargnerait pas à un philosophe. Il y a des choses qu'il peut dire impunément; sa foi répond pour lui, et c'est le moment de parler de la seconde partie de son livre. On a dû remarquer que la première est essentiellement philosophique : c'est la part de la raison dans son ouvrage, et un pur rationaliste en pourrait signer la métaphysique. Ce n'est pas cependant que M. Gratry s'y arrête au rationalisme; tout au contraire il le prend en très mauvaise part, et dit souvent que le spiritualiste qui veut s'y tenir retombe tôt ou tard jusque dans des erreurs plus graves que les erreurs de l'esprit. La bonne philosophie n'est pour lui que le commencement de la vérité; elle donne des ombres divines sans doute, mais des ombres; elle nous fait voir par reflet ce que nos yeux peuvent contempler directement. La raison est une révélation divine et naturelle, mais elle réclame une révélation surnaturelle. Même pour accepter et comprendre la première, il soutient, parlant en théologien, qu'une certaine grâce (on entend par ce mot un don miraculeux) est nécessaire, et il met du prix à prouver contre les jansénistes, qu'il semble chercher pour adversaires, que même avant la chute, l'homme avait besoin d'un secours surnaturel pour participer à la nature divine, ainsi qu'en mathématiques l'intervention de l'infini est indispensable pour élever à l'unité la somme des termes fractionnaires d'une série convergente. Cette nécessité n'a donc pas cessé de peser sur la race d'Adam, ou plutôt la déchéance primitive n'a pas eu pour effet de la dépouiller de ce glorieux privilége d'une communication nécessaire avec la source éternelle de toute vérité; mais ici, comme on le voit, de l'ordre de la nature nous entrons dans l'ordre de la grâce, car la théologie ne tient pas la création pour surnaturelle.

En commençant la seconde partie de son ouvrage, M. Gratry passe donc de la philosophie à la religion. Désormais, on le conçoit, la méthode n'est plus la même, quoique le talent soit égal. Il ne s'agit plus de déduire par voie scientifique, mais d'affirmer, en s'adressant tout ensemble à l'expérience, à la conscience, au sentiment et à l'imagination. Aux lumières incomplètes et réfléchies de la raison, la foi, qui est elle-même une grâce, acquise et préparée par la purification de l'âme et de la vie, fait succéder un commencement de vision directe de Dieu, de cette vision qui sera dans sa plénitude la vision des élus. Cette doctrine, qui, par les précautions que l'auteur multiplie en l'exposant, paraît souffrir quelques difficultés théologiques, n'est pas l'objet d'une démonstration proprement dite. Il se contente d'établir que le développement spirituel qu'il promet est possible ou parfaitement conciliable avec les vérités philosophiques, qu'il est désirable et comme réclamé par les inquiétudes de l'âme tant qu'elle en est

privée, qu'il est annoncé, décrit et révélé par les livres saints et par l'enseignement catholique, enfin qu'il apporte à l'âme humaine d'inappréciables complémens de lumière et de force, tant sous le rapport de la connaissance que de la morale. Tel est en effet le seul genre de démonstration qui, selon saint Thomas d'Aquin, convienne à la théologie positive. M. Gratry développe ce texte avec beaucoup de chaleur et d'abondance. Il diversifie à l'infini les expressions, les images, les mouvemens, et quoiqu'il touche à la redondance, la sincérité et la vivacité du sentiment qui l'anime soutiennent son talent jusqu'à la dernière page. C'est ici qu'il se montre un peu mystique, et que par la manière et les idées il se rapproche le plus de Fénelon, le maître qu'il préfère parmi tous les maîtres du XVII^e siècle; mais le rapprochement ne lui fait pas tort, et toute cette partie de l'ouvrage est digne de l'ensemble. Nous ne voudrions pas prétendre qu'on ne saurait la lire sans être convaincu; nous affirmons qu'on ne la lira pas sans être touché. En tout, nous regardons ce livre comme une excellente introduction à la foi chrétienne.

On demandera peut-être si nous n'aurions pas quelques difficultés à élever sur le fond même de la doctrine, et l'on s'étonnera que nous laissions passer certaines vivacités ou certaines concessions de langage que la critique pourrait signaler. — Cette tâche nous tente peu quand il s'agit d'un ouvrage où, sans compter des mérites réels, respire l'esprit que nous souhaitons au clergé. Dans cette vieille controverse de la raison et de la foi, que les passions contemporaines s'efforcent de rabaisser à leur niveau, nous distinguons aujourd'hui deux méthodes, deux opinions, osons le dire, deux partis. L'un nous paraît aussi digne d'aversion que l'autre de bienveillance. Le premier commence par attaquer, par exagérer la faiblesse de la nature humaine, surtout l'incertitude et l'obscurité de ses connaissances, au point de l'avilir en quelque sorte. Ses sciences, ses lumières, ses idées, ses efforts, on outrage tout sans discernement ni mesure, et, dégradant la raison, on la déclare propre à ne concevoir légitimement que les excès du sensualisme ou du scepticisme. Il semble que la création n'ait pas été aussi une révélation primitive, et malgré la Bible, malgré saint Jean, malgré saint Paul, on ne consent à voir rien de divin dans l'âme de l'homme, telle qu'elle sort, comme on dit, des mains de la nature, oubliant apparemment que la nature est de Dieu. Alors dans cette misère, dans ces ténèbres, dans ce néant de l'intelligence et de la raison, on fait tout d'un coup apparaître, non la vérité, non la religion même, mais l'autorité de l'église, qui, au nom de sa force, au nom de sa durée, exploitant le découragement et la peur, impose la vérité et la religion. On oublie que cette argumentation antérieure, qui retire tout élément divin de la nature humaine, la rend en quelque sorte incapable de Dieu. Si l'homme

n'est que ce qu'elle en fait, il n'a point d'yeux pour la lumière, et il est bien superflu de la lui montrer. Aussi la doctrine arrive-t-elle bientôt à cette idée extrême, que tout gît dans l'autorité, et ce triste supplément de la vérité en devient le principe et le tout. C'est en toute chose une doctrine d'absolutisme. Son idéal est, dans le spirituel comme dans le reste, la pure tyrannie.

Sans le crier sur les toits, M. Gratry ne cache pas que son livre est une protestation contre cette ignoble doctrine. Comme M. Affre, comme M. l'abbé Maret, comme M. l'évêque de Troyes, il conçoit autrement les droits de la raison. Par la méthode qu'il préfère, la raison de l'homme est relevée en elle-même. Fait pour la vérité, puisqu'il en vient, son esprit en est l'œil et le miroir, il en voit la fidèle image, quand il rentre en lui-même. Aidé par ses plus nobles instincts, il remonte laborieusement vers la source de tout bien, et réfléchit dans ses conceptions, quoique avec des ombres et des lacunes, la lumière du bon, du juste et du vrai. La part de Dieu est déjà grande dans la nature, et c'est par là, comme par des degrés divinement préparés, que celle-ci devient digne et capable du bienfait de la révélation. La difficulté de cette démonstration est, je le sais, dans ce passage de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel : il y a là comme un pont à jeter sur l'abîme, et il n'est pas donné à tous de le franchir; mais c'est pour cela que la foi est dite une grâce, et après tout ce passage du divin à un autre degré du divin satisfait tout autrement l'esprit que cette conversion magique du profane au sacré par l'intervention de l'autorité. Les systèmes absolus d'autorité sont de véritables dragonnades dans l'ordre spirituel. La doctrine que nous aimons à leur opposer, et pour laquelle Augustin et Fénelon ne dédaignent pas l'alliance de Platon et de Descartes, a, entre autres mérites, celui de ne conduire à aucune de ces conséquences excessives, exclusives, si chéries des esprits bas et violens. Elle ne prête appui à aucune théorie absolutiste, et par là se recommande à nos préférences. Le monde aujourd'hui, dans l'ordre de l'esprit comme dans l'ordre des faits, n'a rien tant à craindre que les idées absolues, et dans l'effroi qu'elles nous inspirent, nous sommes sympathiquement disposé en faveur de tout système qui concilie la raison avec la foi, comme, en toute autre matière, la liberté et l'ordre, l'imagination et le goût. Nous ne rendons les armes qu'à la modération, celle qui vient de l'élévation, non de la faiblesse, et c'est pour cela que nous aimons à payer un juste tribut d'hommage à ceux qui, tels que M. Gratry, figurent avec éclat de ce bon côté de l'humanité. C'est pour cela que nous applaudissons au rétablissement de l'Oratoire.

CHARLES DE RÉMUSAT.

# QUESTIONS SUR LE BEAU

En présence d'un objet véritablement beau, un instinct secret nous avertit de sa valeur et nous force à l'admirer en dépit de nos préjugés ou de nos antipathies. Cet accord des personnes de bonne foi prouve que si tous les hommes sentent l'amour, la haine et toutes les passions de la même manière, s'ils sont enivrés des mêmes plaisirs ou déchirés par les mêmes douleurs, ils sont émus également en présence de la beauté, comme aussi ils se sentent blessés par la vue du laid, c'est-à-dire de l'imperfection.

Et cependant il arrive que, quand ils ont eu le temps de se reconnaître et de revenir de la première émotion, en discourant ou la plume à la main, ces admirateurs si unanimes un moment ne s'entendent plus, même sur les points principaux de leur admiration; les habitudes d'école, les préjugés d'éducation ou de patrie reprennent le dessus dans leur esprit, et il semble alors que plus les juges sont compétens, plus ils se montrent disposés à la contradiction; car, pour les gens sans prétention, ou ils sont faiblement émus, ou ils s'en tiennent à leur admiration première. Nous ne comptons point dans ces diverses catégories la cohorte des envieux que le beau désespère toujours.

Le sentiment du beau est-il celui qui nous saisit à la vue d'un tableau de Raphaël ou de Rembrandt indifféremment, d'une scène de Shakspeare ou de Corneille quand nous disons : Que c'est beau! ou se borne-t-il à l'admiration de certains types en dehors desquels il ne soit point de beauté? En un mot, l'*Antinoüs*, la *Vénus*, le *Gladiateur*, et en général les purs modèles que nous ont transmis les an-

ciens, sont-ils la règle invariable, le *canon* dont il ne faut point s'écarter sous peine de tomber dans la monstruosité, ces modèles impliquant nécessairement avec l'idée de la grâce, de la vie même, celle de la régularité?

L'antique ne nous a pas exclusivement transmis de semblables types. Le *Silène* est beau, le *Faune* est beau, le *Socrate* même est beau : cette tête est pleine d'une certaine beauté malgré son petit nez épaté, sa bouche lippue et ses petits yeux. Elle ne brille pas, il est vrai, par la symétrie et la belle proportion des traits, mais elle est animée par le reflet de la pensée et d'une élévation intérieure. Encore le *Silène*, le *Faune* et tant d'autres figures de caractère sont-elles de la pierre dans l'antique. On concevra facilement que la pierre, le bronze et le marbre demandent dans l'expression des traits une certaine sobriété qui est de la raideur et de la sécheresse quand on l'imite en peinture. Ce dernier art, qui a la couleur, l'effet, qui se rapproche davantage de l'imitation immédiate, admet des détails plus palpitans, moins conventionnels, et qui s'écarteraient encore davantage de la forme sévère.

Les écoles modernes ont proscrit tout ce qui s'écarte de l'antique régulier; en embellissant même le *Faune* et le *Silène*, en ôtant des rides à la vieillesse, en supprimant les disgrâces inévitables et souvent caractéristiques qu'entraînent dans la représentation de la forme humaine les accidens naturels et le travail, elles ont donné naïvement la preuve que le beau pour elles ne consistait que dans une suite de recettes. Elles ont pu enseigner le beau comme on enseigne l'algèbre, et non-seulement l'enseigner, mais en donner de faciles exemples. Quoi de plus simple en effet, à ce qu'il semble? Rapprocher tous les caractères d'un modèle unique, atténuer, effacer les différences profondes qui séparent dans la nature les tempéramens et les âges divers de l'homme, éviter les expressions compliquées ou les mouvemens violens capables de déranger l'harmonie des traits ou des membres, tels sont en abrégé les principes à l'aide desquels on tient le beau comme dans sa main! Il est facile alors de le faire pratiquer à des élèves, et de le transmettre de génération en génération comme un dépôt.

Mais la vue des beaux ouvrages de tous les temps prouve que le beau ne se rencontre pas à de semblables conditions; il ne se transmet ni ne se concède comme l'héritage d'une ferme; il est le fruit d'une inspiration persévérante qui n'est qu'une suite de labeurs opiniâtres; il sort des entrailles avec des douleurs et des déchiremens, comme tout ce qui est destiné à vivre; il fait le charme et la consolation des hommes, et ne peut être le fruit d'une application passagère ou d'une banale tradition. Des palmes vulgaires peuvent

couronner de vulgaires efforts; un assentiment passager peut accompagner, pendant la durée de leur succès, des ouvrages enfantés par le caprice du moment; mais la poursuite de la gloire commande d'autres tentatives : il faut une lutte obstinée pour arracher un de ses sourires; ce serait peu encore : il faut, pour l'obtenir, la réunion de mille dons et la faveur du destin.

La simple tradition ne saurait produire un ouvrage qui fasse qu'on s'écrie : « Que c'est beau! » Un génie sorti de terre, un homme inconnu et privilégié va renverser cet échafaudage de doctrines à l'usage de tout le monde et qui ne produisent rien. Un Holbein avec son imitation scrupuleuse des rides de ses modèles et qui compte pour ainsi dire leurs cheveux, un Rembrandt avec ses types vulgaires remplis d'une expression si profonde, ces Allemands et ces Italiens des écoles primitives avec leurs figures maigres et contournées et leur ignorance complète de l'art des anciens, étincellent de beautés et de cet idéal que les écoles vont chercher la toise à la main. Guidés par une naïve inspiration, puisant, dans la nature qui les entoure et dans un sentiment profond, l'inspiration que l'érudition ne saurait contrefaire, ils passionnent autour d'eux le peuple et les hommes cultivés, ils expriment des sentimens qui étaient dans toutes les âmes : ils ont trouvé naturellement ce joyau sans prix qu'une inutile science demande en vain à l'expérience et à des préceptes.

Rubens a vu l'Italie et les anciens; mais, dominé par un instinct supérieur à tous les exemples, il revient des contrées où s'engendre la beauté et demeure Flamand. Il trouve la beauté du peuple et des apôtres, hommes simples, dans cette *Pêche miraculeuse* où il nous peint le Christ disant à Simon : « Laisse là tes filets et suis-moi; je te ferai pêcheur d'hommes. » Je défie que l'Homme-Dieu eût dit cela à ces disciples si bien peignés auxquels il donne l'institution chez Raphaël. Sans l'admirable composition, sans cette disposition savante qui place le Christ tout seul d'un côté, les apôtres rangés ensemble en face de lui, saint Pierre à genoux recevant les clés, nous serions peut-être choqués d'un certain apprêt dans les poses et dans les ajustemens. Rubens, par contre, présente des lignes brisées et décousues, des draperies sans élégance et jetées comme au hasard, qui déparent ses sublimes et simples caractères : il n'est plus beau par ce côté.

Si l'on compare la *Dispute du Saint-Sacrement* de Raphaël au tableau des *Noces de Cana* de Paul Véronèse, on trouvera chez le premier une harmonie de lignes, une grâce d'invention qui est un plaisir pour les yeux comme pour l'esprit. Cependant les mouvemens contrastés des figures et la grande recherche des formes en général introduisent dans cette composition une sorte de froideur; ces saints

et ces docteurs ont l'air de ne point se connaître, et chacun d'eux semble poser là pour l'éternité. Dans le festin de Paul Véronèse, je vois des hommes comme je les rencontre autour de moi, de figures et de tempéramens variés, qui conversent et échangent des idées, le sanguin près du bilieux, la coquette près de la femme indifférente ou distraite, enfin la vie et le mouvement. Je ne parle pas de l'air, de la lumière, ni des effets de la couleur, qui sont incomparables.

Le beau est-il également dans ces deux ouvrages? Oui sans doute, mais dans des sens différens : il n'y a pas de degrés dans le beau; la manière seule d'exciter le sentiment du beau diffère. Le style est aussi fort chez les deux peintres, parce qu'il consiste dans une originalité puissante. On imitera certains procédés pour ajuster des draperies et balancer les lignes d'une composition, on cherchera les types les plus purs de la forme, sans atteindre en aucune façon le charme et la noblesse d'idées de Raphaël; on copiera des modèles avec leurs détails de nature ou des recherches d'effet propres à produire l'illusion, sans rencontrer cette vie, cette chaleur présente partout qui forme le lien de ce magique tableau des *Noces de Cana*.

Quand David témoignait l'admiration la plus vive pour *le Christ en croix* de Rubens et en général pour les peintures les plus fougueuses de ce maître, était-ce à cause de la ressemblance de ces tableaux avec l'antique, qu'il idolâtrait?

D'où vient le charme des paysages flamands? La vigueur et l'imprévu de ceux de l'Anglais Constable, le père de notre école de paysage, si remarquable d'ailleurs, qu'ont-ils de commun avec ceux du Poussin? La recherche du style dans certains arbres de convention des premiers plans ne dépare-t-elle pas un peu ceux de Claude Lorrain?

On se rappelle ce que dit Diderot à ce peintre qui lui apporte le portrait de son père, et qui, au lieu de le représenter tout simplement dans ses habits de travail (il était coutelier), l'avait paré de ses plus beaux habits : « Tu m'as fait mon père des dimanches, et je voulais avoir mon père de tous les jours. » Le peintre de Diderot avait fait comme presque tous les peintres, qui semblent croire que la nature s'est trompée en faisant les hommes comme ils sont; ils fardent, ils *endimanchent* leurs figures : loin d'être des hommes de tous les jours, ce ne sont pas même des hommes : il n'y a rien sous leurs perruques frisées, sous leurs draperies arrangées : ce sont des masques sans esprit et sans corps.

Si le style antique a posé la borne, si l'on ne trouve que dans la régularité absolue le dernier terme de l'art, à quel rang placerez-vous donc ce Michel-Ange, dont les conceptions sont bizarres, la forme tourmentée, les plans outrés ou complétement faux et très superfi-

ciellement imités sur le naturel? Vous serez forcé de dire qu'il est sublime, pour vous dispenser de lui accorder la beauté.

Michel-Ange avait vu les statues antiques comme nous; l'histoire nous parle du culte qu'il professait pour ces restes merveilleux, et son admiration valait bien la nôtre; cependant la vue et l'estime de ces morceaux n'a rien changé à sa vocation et à sa nature; il n'a pas cessé d'être lui, et ses inventions peuvent être admirées à côté de celles de l'antique.

On remarquera que parmi les productions d'un même maître, ce ne sont pas toujours les plus régulières qui ont le plus approché de la perfection. Je citerai Beethoven comme un exemple de cette particularité. Dans son œuvre entière, qui semble n'être qu'un long cri de douleur, on remarque trois phases distinctes. Dans la première, son inspiration se modèle sans effort sur la tradition la plus pure : à côté de l'imitation de Mozart, qui parle la langue des dieux, on sent déjà respirer, il est vrai, cette mélancolie, ces élans passionnés qui parfois trahissent un feu intérieur, comme certains mugissemens qui s'exhalent des volcans alors même qu'ils ne jettent point de flammes; mais à mesure que l'abondance de ses idées le force en quelque sorte à créer des formes inconnues, il néglige la correction et les proportions rigoureuses : en même temps sa sphère s'agrandit, et il arrive à la plus grande force de son talent. Je sais bien que dans la dernière partie de son œuvre les savans et les connaisseurs refusent de le suivre : en présence de ces productions grandioses et singulières, obscures encore ou destinées peut-être à le demeurer toujours, les artistes, les hommes de métier hésitent dans le jugement qu'il en faut porter; mais si l'on se rappelle que les ouvrages de sa seconde époque, trouvés indéchiffrables d'abord, ont conquis l'assentiment général et sont regardés comme ses chefs-d'œuvre, je lui donnerai raison contre mon sentiment même, et je croirai, cette fois comme beaucoup d'autres, qu'il faut toujours parier pour le génie.

Les critiques ne se sont pas toujours accordés sur les qualités essentielles qui établissent la perfection. Ceux qui seraient tentés de condamner aujourd'hui Beethoven ou Michel-Ange au nom de la régularité et de la pureté les auraient absous et portés aux nues dans d'autres temps, où triomphaient d'autres principes. Ainsi les écoles ont placé ces principes tantôt dans le dessin, tantôt dans la couleur, tantôt dans l'expression, tantôt, — qui le croirait? — dans l'absence de toute couleur et de toute expression. Les peintres anglais du dernier siècle et du commencement de celui-ci, école éminente et peu appréciée dans notre pays, les voyaient surtout dans les effets de l'ombre et de la lumière, comme on ne veut les voir aujourd'hui que dans le contour, c'est-à-dire dans l'absence complète de l'effet.

Il est permis de penser que les grands artistes de tous les temps ne se sont point arrêtés à toutes ces distinctions. La couleur et le dessin étant les élémens nécessaires dont ils avaient à se servir, ils ne se sont point appliqués à faire prédominer l'un ou l'autre. C'est leur propre penchant qui les a conduits à leur insu à mettre en relief certains mérites particuliers. Est-il raisonnable de penser qu'il peut se rencontrer en peinture un chef-d'œuvre qui ne présente dans une certaine mesure la réunion des qualités essentielles de cet art? Chacun des grands peintres s'est servi de la couleur ou du dessin qui allait à son esprit, qui surtout donnait à son ouvrage cette qualité suprême dont les écoles ne parlent pas, et qu'elles ne peuvent enseigner, la poésie de la forme et celle de la couleur. C'est sur ce terrain qu'ils se sont tous rencontrés et à travers toutes les écoles.

Devant un paysage matinal, baigné de rosée, animé par le chant des oiseaux, embelli de tous les charmes naturels qui touchent le cœur, le savant et l'homme du peuple ne penseront ni à la ligne ni au clair-obscur : ils seront émus de même, leurs sens seront pénétrés d'un bonheur secret, de cette *délectation* dont Poussin faisait l'objet unique de la peinture.

De Piles expose gravement dans sa fameuse *Balance des Peintres* les différentes doses de couleur, de clair-obscur et de dessin qui entrent dans le talent de chacun des artistes célèbres. Il ne trouve la perfection dans aucun d'eux, mais le chiffre 20 étant regardé comme le point le plus élevé, il ne donne à Raphaël, par exemple, que 18 parties de dessin, tandis qu'il en accorde 19 à Michel-Ange. En revanche, les Titien et les Rubens, auxquels il dispense libéralement la couleur, présentent une lacune considérable sous le rapport du dessin : il donne en quelque sorte l'actif et le passif des talens.

La plaisante chimie qui analyse ainsi les grands hommes! La précieuse découverte que celle qui permettrait également de les recomposer au gré du critique, d'ôter par exemple à Michel-Ange une partie de ce dessin qui l'étouffe par sa surabondance, pour en doter cet infortuné Rubens qui se noie dans l'excès de sa couleur! Quel chagrin pour le philosophe de voir le contour du Corrège périr dans ce clair-obscur dont il s'enveloppe et où il est maître, tandis que le Poussin, qui crève de science du côté de la composition et qui pourrait en donner à dix peintres, effraie par la pénurie de son clair-obscur! Le bon De Piles paraît convaincu qu'avec de la bonne volonté et quelques efforts, chacun de ces hommes remarquables eût rétabli l'équilibre entre des qualités qu'il estime et serait arrivé selon lui beaucoup plus près de la véritable beauté.

La nature a donné à chaque talent un talisman particulier à chacun, que je comparerais à ces métaux inestimables formés de l'alliage

de mille métaux précieux, et qui rendent des sons ou charmans ou terribles, suivant les proportions diverses des élémens dont ils sont formés. Il est des talens délicats qui ne peuvent facilement se satisfaire; attentifs à captiver l'esprit, ils s'adressent à lui par tous les moyens dont l'art dispose : ils refont cent fois un morceau, ils sacrifient la touche, l'exécution savante, qui fait ressortir plus ou moins les détails, à l'unité et à la profondeur de l'impression. Tel est Léonard de Vinci, tel est Titien. Il est d'autres talens, comme Tintoret, mieux encore comme Rubens, et je préfère ce dernier parce qu'il va plus avant dans l'expression, qui sont entraînés par une sorte de verve qui est dans le sang et dans la main. La force de certaines touches, sur lesquelles on ne revient point, donne aux ouvrages de ces maîtres une animation et une vigueur auxquelles ne parvient pas toujours une exécution plus circonspecte. Il faut en comparer les effets à ces saillies singulières des orateurs qui, entraînés par leur sujet, par le moment, par l'auditoire, s'élèvent à une hauteur qui les surprend eux-mêmes quand ils sont de sang-froid. On est convenu de donner le nom d'improvisation à ces élans particuliers qui ravissent l'auditeur et l'orateur lui-même. On concevra facilement que dans la peinture, pas plus que dans l'art oratoire, ce genre d'improvisation, si l'on veut l'appeler ainsi, ne produirait que des effets vulgaires, si ces effets n'étaient préparés et couvés, pour ainsi dire à l'avance, par un travail persévérant, soit sur l'art en général, soit sur la matière même qui est l'objet de l'orateur ou du peintre. On prétend assez généralement que les effets de cette espèce ne supportent pas l'examen comme ceux que produisent les ouvrages plus châtiés dans la forme. Les discours de Mirabeau par exemple ne répondent pas, quand on les lit, à l'idée que nous donnent ses contemporains de leur prodigieux éclat à la tribune : en ont-ils moins satisfait à la condition du beau quand il les a prononcés, quand il a ému, entraîné, non pas seulement une assemblée, mais une nation tout entière? N'est-il pas arrivé au contraire que tel discours très étudié, très senti même dans le silence du cabinet, n'ait rencontré au forum et devant des milliers d'auditeurs qu'une froide approbation? Tel tableau irréprochable dans l'atelier a-t-il toujours rempli, au grand jour d'une exposition ou placé à la hauteur nécessaire et encadré dans une place spéciale, l'attente de ses admirateurs et du public?

Il faut voir le beau où l'artiste a voulu le mettre. Ne demandez pas aux vierges de Murillo l'onction chaste, la timide pudeur des vierges de Raphaël : louez dans les traits de leur visage et dans leur attitude l'extase divine, le trouble vainqueur d'une créature mortelle élevée vers des splendeurs inconnues. Si l'un et l'autre de ces

peintres introduit dans ces tableaux, où ils nous montrent la Vierge dans sa gloire, quelques-unes de ces figures de pieux donataires ou de saints personnages de la légende, nous sommes charmés chez Raphaël de leur noble simplicité et de la grâce de leurs mouvemens; chez Murillo, nous admirons avant tout l'expression dont ils sont pénétrés. Ces moines, ces anachorètes qu'il nous montre au désert ou dans leurs cellules, prosternés devant le crucifix et tout meurtris de pieuses macérations, nous remplissent à notre tour d'un sentiment d'abnégation et de croyance.

Le beau serait-il absent de compositions si pénétrantes, qui nous enlèvent dans des régions si différentes de ce qui nous entoure, qui nous font concevoir, au milieu de notre vie sceptique et adonnée à de puériles distractions, la mortification des sens, la puissance du sacrifice et de la contemplation? Et si réellement le beau respire à un certain degré dans ces ouvrages, gagneraient-ils ce qui leur manque par une plus grande ressemblance avec l'antique?

On a demandé comment ont fait les anciens, qui n'avaient pas d'antiques. Rembrandt, qui était presque dans le même cas, puisqu'il n'était jamais sorti des marais de la Hollande, montrait ses broyeurs de couleurs et disait : Voilà mes antiques.

On a raison de trouver que l'imitation de l'antique est excellente, mais c'est parce qu'on y trouve observées les lois qui régissent éternellement tous les arts, c'est-à-dire l'expression dans la juste mesure, le naturel et l'élévation tout ensemble; que de plus, les moyens pratiques de l'exécution sont les plus sensés, les plus propres à produire l'effet. Ces moyens peuvent être employés à autre chose qu'à reproduire sans cesse les dieux de l'Olympe, qui ne sont plus les nôtres, et les héros de l'antiquité. Rembrandt, en faisant le portrait d'un mendiant en haillons, obéissait aux mêmes lois du goût que Phidias sculptant son Jupiter ou sa Pallas. Les grands et nécessaires principes de l'unité et de la variété, de la proportion et de l'expression, n'éclataient pas moins chez l'un et chez l'autre; seulement les qualités s'y rencontraient à des degrés différens d'excellence ou d'infériorité à raison de l'objet représenté, du tempérament particulier de l'artiste et du goût dominant de son époque.

On a reproché à Racine que ses héros n'étaient pas des héros grecs et romains : je serais tenté de l'en féliciter, et assurément il ne s'en est pas préoccupé. Shakspeare lui-même ressemble beaucoup plus à l'antiquité, quoi qu'en puissent dire les classiques. Ses caractères sont calqués sur ceux de Plutarque : son Coriolan, son Antoine, sa Cléopâtre, son Brutus et tant d'autres, sont ceux de l'histoire, mais ce serait un faible mérite s'ils n'étaient vrais; ce sont des

hommes qu'il a voulu peindre, et ce sont des hommes que Racine et lui ont peints. Que m'importe que Burrhus, que Néron, qu'Agrippine soient pris dans Tacite? C'est au théâtre, et devant un auditoire qui ne s'inquiète ni de Tacite ni de Plutarque, que je veux les voir avec tous les mouvemens de leurs passions, et mêlés à une action intéressante et poétique qui m'occupe plus que leur histoire réelle.

On a vu au théâtre à plusieurs reprises de bizarres imitations, où on avait suivi pas à pas les grands tragiques; on s'y inspirait d'une certaine couleur de simplicité primitive qui n'est plus dans nos mœurs et qui nous laissait froids. Des tragédies faites pour des sauvages de l'Amérique ne nous auraient pas surpris davantage. Quand un auteur de mérite a voulu mettre récemment sur la scène des actions tirées de l'Odyssée, il a nui, à mon sens, à des tableaux très intéressans, présentés en beaux vers, par la recherche insolite de mœurs dont nous n'avons pas l'idée. Les porchers du divin Laërte m'ont étonné plus qu'intéressé; j'en dirai autant des imprécations d'Ulysse et de Télémaque adressées aux suivantes de Pénélope, et de mille détails de mœurs qui peuvent piquer la curiosité dans une narration originale, mais qui au théâtre détruisent toute action.

Les anciens introduisaient dans leurs pièces des chœurs qui n'étaient autre chose qu'une personnification du peuple venant raisonner sur l'action qu'on représentait. Dans nos idées, c'est le spectateur qui tire lui-même la moralité de ce qu'il voit : il n'a que faire de réflexions qu'il a dû faire lui-même, mais rapidement et sans que ces réflexions soient de nature à le détourner de l'attention qu'il est obligé de donner aux divers événemens de la pièce et aux développemens des caractères. Les Grecs avaient pris l'habitude de ce moyen, qui servait comme de transition et qui faisait pressentir la suite des événemens. En revanche, ils se dispensaient très souvent d'une grande recherche des effets qu'on peut tirer de la contexture même de la pièce et de l'enchaînement logique des scènes, mérite dans lequel les modernes ont excellé.

La mode, qui ballotte les talens à son gré, et qui décide de tout pour un peu de temps, a toujours beaucoup agité cette question du beau; sa frivole influence croit s'étendre jusqu'à ce qui est immuable. Les images du beau sont dans l'esprit de tous les hommes, et ceux qui naîtront dans des siècles le reconnaîtront aux mêmes signes. Ces signes, la mode ni les livres ne les indiquent point : une belle action, un bel ouvrage répondent à l'instant à une faculté de l'âme, sans doute à la plus noble. Un certain degré de culture peut donner au plaisir causé par le beau quelque chose de plus délicat, peut dé-

voiler quelques beautés confuses pour des yeux peu exercés; mais cette culture, souvent indiscrète, peut aussi bien fausser le jugement et dérouter le sentiment naturel.

Quoi! le beau, ce besoin et cette pure satisfaction de notre nature, ne fleurirait que dans des contrées privilégiées, et il nous serait interdit de le chercher autour de nous! la beauté grecque serait la seule beauté! Ceux qui ont accrédité ce blasphème sont les hommes qui ne doivent sentir la beauté sous aucune latitude, et qui ne portent point en eux cet écho intérieur qui tressaille en présence du beau et du grand. Je ne croirai point que Dieu ait réservé aux Grecs seuls de produire ce que nous, hommes du nord, nous devons préférer; tant pis pour les yeux et les oreilles qui se ferment et pour ces connaisseurs qui ne veulent ni connaître ni par conséquent admirer! Cette impossibilité d'admirer est en proportion de l'impossibilité de s'élever. C'est aux intelligences d'élite qu'il est donné de réunir dans leur prédilection ces types différens de la perfection entre lesquels les savans ne voient que des abîmes. Devant un sénat qui ne serait composé que de grands hommes, les disputes de ce genre ne seraient pas longues. Je suppose réunies ces vives lumières de l'art, ces modèles de la grâce ou de la force, ces Raphaël, ces Titien, ces Michel-Ange, ces Rubens et leurs émules, je les suppose réunis pour classer les talens et distribuer la gloire, non pas seulement à ceux qui ont suivi dignement leurs traces, mais pour se rendre entre eux la justice que l'assentiment des siècles ne leur a pas refusée : ils se reconnaîtraient bien vite à une marque commune, à cette puissance d'exprimer le beau, mais d'y atteindre chacun par des routes différentes.

EUGÈNE DELACROIX,
de l'Académie d'Amsterdam.

LE

# ROMAN CONTEMPORAIN

## EN RUSSIE

### M. ALEXANDRE HERTZEN.

I. *Dilettantism ve naouké* (*le Dilettantisme dans la science*), Saint-Pétersbourg 1842. — II. *Pisma ob izoutchénii prirody* (*Lettres sur l'Étude de la Nature*), Saint-Pétersbourg 1845-46. — III. *Kto Vinovat* (*A qui la faute?*), Saint-Pétersbourg 1847. — IV. *Prerrannyé razkazy* (*Récits interrompus*), Londres 1854. — V. *Ecrits politiques*, Londres et Paris 1852-54.

Un des traits caractéristiques de la littérature contemporaine en Russie, c'est la double tendance d'imitation et d'émancipation qui la place tour à tour sous l'influence des écrivains étrangers et sous l'empire des traditions nationales. C'est dans le roman surtout que cette double tendance se manifeste, et nul ne représente mieux peut-être ce combat entre deux élans contradictoires que l'homme dont nous voudrions aujourd'hui apprécier les travaux. Tout en marchant avec résolution dans la voie d'études nationales ouverte par Gogol, M. Alexandre Hertzen est toujours resté singulièrement accessible à l'action des littératures occidentales, de la littérature allemande surtout. Il a préludé à ses récits par des essais sur la philosophie hégélienne, et leur a donné depuis pour corollaires des pamphlets politiques. C'est du conteur que nous avons surtout à nous occuper ici; mais, pour comprendre pleinement cette bizarre physionomie, il faut bien suivre le penseur et le publiciste dans leurs écarts, avant de faire connaître les créations du romancier. Telle est la marche que nous adopterons, et la vie de l'écrivain devra précéder l'appréciation de ses œuvres.

## I.

Le contraste du génie rêveur de l'Allemagne et du génie russe, tel est le côté original des écrits de M. Alexandre Hertzen. Quoique Russe de naissance, il est fils d'une Allemande, et ainsi s'explique un fonds de mélancolie qui persiste chez lui malgré l'humeur satirique du romancier, malgré l'exaltation du publiciste. Les écrivains français du dernier siècle ont eu aussi, concurremment avec Hegel, leur part d'action sur cette mobile intelligence, et c'est à son commerce avec les philosophes ou les romanciers précurseurs de la révolution française que M. Hertzen doit en grande partie la précision, la vivacité militante qui caractérisent son style. Qu'on se figure tous ces élémens disparates, — philosophie allemande, littérature française, esprit russe, — venant se disputer la pensée d'un jeune élève à l'université de Moscou, et l'on aura l'idée des études laborieuses et inquiètes au milieu desquelles se forma M. Hertzen.

Imprudemment initié à un monde si différent de celui où il était appelé à vivre, le jeune admirateur de Hegel et des encyclopédistes contracta bien vite les habitudes d'opposition dont ses écrits ont gardé l'empreinte. Avant d'avoir terminé entièrement ses études à l'université de Moscou, dont il fut un des plus brillans élèves, Alexandre Hertzen ne craignit pas de se poser en adversaire déclaré des principes politiques et des usages traditionnels de son pays. Les propos qu'il tenait furent signalés au gouvernement, et l'étudiant fut arrêté avec quelques-uns de ses condisciples. Après un emprisonnement assez long, les inculpés furent condamnés à l'exil en Sibérie. On les amène entourés de gardes devant le gouverneur militaire de la ville, et la rigoureuse sentence leur est signifiée. Ils l'écoutent et restent silencieux. Tout à coup l'un d'entre eux, jeune homme au regard intelligent et fier, sort des rangs; il s'avance la tête haute et d'un pas assuré. Que veut-il? Ce n'est point, vous le croirez sans peine, l'indulgence du gouverneur qu'il va solliciter; non, il lui déclare que, n'ayant rien à se reprocher, il serait heureux de connaître les motifs du châtiment qu'on juge à propos de lui infliger. Ce jeune homme, on l'a deviné, c'est Hertzen. — Heureusement cette audacieuse sortie n'aggrava nullement ses torts aux yeux du gouvernement russe, comme on serait tenté de le supposer. Bien mieux, la peine qu'il avait encourue fut abaissée d'un degré, et au lieu d'être transporté au milieu des neiges éternelles de la Sibérie, M. Hertzen fut relégué dans l'une des villes occidentales de l'empire, à Perme, et autorisé à y entrer au service civil. Plus tard, nous le voyons, à Novgorod et à Pétersbourg même, occupant divers postes administratifs et judiciaires.

Cette vie, commencée à l'université sous l'influence des principes philosophiques du XVIII^e siècle, se continuait ainsi au milieu d'une des classes de la société russe qui prête le plus à la critique d'un esprit formé à pareille école. Nous voulons parler de la classe administrative, que M. Hertzen observa dès lors avec assez d'attention pénétrante pour nous en laisser plus tard des portraits fort ressemblans. A propos des fonctions administratives remplies par M. Hertzen, il est un fait que nous devons aussi noter comme caractérisant la société russe : quoique employé du gouvernement, quoique chargé souvent, en cette qualité, de fonctions assez importantes, M. Hertzen n'en demeurait pas moins sous la surveillance de la police, et il persistait à ne point se montrer indigne de cette distinction onéreuse. Une position aussi étrange s'explique par ce mélange de tolérance et de sévérité qui se remarque chez tous les peuples slaves : elle ne pouvait que fortifier les dispositions ironiques qui s'unissaient chez M. Hertzen à l'instinct du récit et de l'observation.

La pénible initiation que le gouvernement russe imposait à ce caractère si peu disciplinable touchait enfin à son terme. Un jour, et à son grand étonnement sans doute, M. Hertzen apprit qu'il était autorisé à quitter l'administration. La nouvelle situation où M. Hertzen se trouva brusquement placé servit du moins à lui révéler la société russe sous un nouvel aspect. Dans tous les autres états despotiques, il peut arriver sans doute qu'une personne dont les opinions sont suspectes au pouvoir inspire beaucoup d'intérêt en raison de ses qualités personnelles, mais chacun s'en éloigne prudemment et craint surtout de lui donner publiquement une preuve de sympathie. Telle est du moins la disposition qu'on observe chez les personnes les plus rapprochées du pouvoir par leur fortune ou leurs emplois. Les hommes des classes inférieures en Russie sont beaucoup moins prudens, et M. Hertzen eut occasion de s'en convaincre au moment où il se disposait à quitter le poste administratif qui n'exigeait plus sa présence à Novgorod pour se rendre à Moscou auprès de ses amis. Contre l'habitude des employés du gouvernement, M. Hertzen ne s'était pas enrichi au service, et il reconnut, à son grand désespoir, que les frais du voyage qu'il voulait entreprendre dépassaient de beaucoup les ressources dont il disposait. On l'apprit dans la ville; le lendemain, un inconnu, un obscur bourgeois du lieu, vint le trouver de la part de ses confrères, et lui offrit généreusement une somme assez considérable dont il refusa même d'accepter un reçu. Heureusement ce secours lui fut inutile : M. Hertzen put se rendre à Moscou sans recourir à ce moyen extrême, et il y passa quelque temps, exclusivement occupé de travaux littéraires; puis il obtint sans trop de difficulté la permission d'aller courir l'Europe en pleine liberté.

A partir de cette époque, M. Hertzen a vécu tour à tour en France

et en Angleterre. Après avoir suivi avec intérêt dans notre pays les émouvantes péripéties de l'année 1848, il a parcouru l'Europe méridionale. Enfin nous le retrouvons depuis quelques années établi à Londres, montant une imprimerie destinée à lancer sur la Russie toute espèce d'écrits incendiaires; mais les espérances politiques qu'il avait nourries durant tant d'années sont déçues, et les ennuis de l'exil commencent à se faire sentir. On le reconnaît aux sarcasmes qui débordent de sa plume et à la violence des appels révolutionnaires qu'il adresse à ses compatriotes (1). Hâtons-nous de le dire, M. Hertzen, quoiqu'il fasse maintenant cause commune avec les ennemis les plus acharnés de son pays, ne saurait être placé sur le même rang que la plupart des écrivains politiques qui s'attachent depuis peu à dénigrer la Russie. Il n'obéit qu'à ses convictions, et ceux mêmes qui le jugent à cet égard avec le plus de sévérité n'hésitent point à lui accorder leur estime, car l'intérêt personnel ou le désir d'égarer l'opinion publique n'entre pour rien dans les actes qu'on lui reproche. Ce n'est point sans un profond regret, nous sommes autorisé à le soupçonner, qu'il se croit obligé, pour rester fidèle à ses principes politiques, de se poser en agitateur vis-à-vis d'un pays où il est né, vers lequel le reporte sans cesse le souvenir des plus belles années de sa vie, et où il compte encore un grand nombre d'amis sincères et dévoués.

Ainsi des études universitaires accomplies surtout sous l'action des doctrines du XVIII^e siècle combinées avec celles de Hegel, plus tard des fonctions administratives qui placent un jeune penseur épris de l'idéal en présence des plus tristes réalités de la vie russe, enfin des années d'exil passées au milieu des agitations révolutionnaires de l'Europe, voilà jusqu'à présent les trois périodes qu'on peut noter dans la vie de M. Hertzen. Comment a pu se former le romancier au milieu de tant de troubles et d'influences contraires? Nous ne nous bornerons pas à répondre à cette question par l'analyse même des principaux récits de M. Hertzen : nous achèverons le portrait de l'homme en interrogeant les écrits philosophiques et politiques qui portent mieux encore que ses romans l'empreinte des agitations de sa vie.

Les premiers écrits de M. Hertzen remontent à 1842. Il débuta par une série de lettres insérées dans un recueil russe et intitulées : *Dilettantism ve naouké* (*le dilettantisme dans la science*). L'auteur

(1) Une sorte d'apaisement semble néanmoins s'être fait depuis peu chez l'écrivain russe. C'est ce que constate un ouvrage de M. Hertzen publié au moment même où nous terminons cette étude, et que nous espérons faire connaître ici même mieux que par une simple analyse. Dans cet ouvrage, M. Hertzen raconte avec une modération digne d'éloges ses années de prison et d'exil. C'est un récit dégagé de toute amertume, et où s'encadrent plusieurs esquisses curieuses de la vie contemporaine en Russie.

les signa du nom d'*Iskander* (1), pseudonyme qu'il a conservé en Russie pour toutes ses autres productions. La question que traite M. Hertzen n'est point sans intérêt de nos jours. Partisan déclaré du système philosophique de Hegel, il se place hardiment au point de vue de ce penseur célèbre, et apprécie les adversaires de la science moderne. « Considérée dans son ensemble, nous dit-il, la science moderne s'est imposé pour tâche de concilier les esprits; mais parmi ceux qui l'envisagent ainsi, les uns la rejettent sans la comprendre, les autres l'acceptent littéralement et d'une façon superficielle; le nombre de ceux qui s'attachent à l'approfondir comme elle le mérite est des moins considérables. » Après avoir défini avec soin ces différentes catégories d'esprits, soit ennemis déclarés, soit amis plus ou moins sérieux de la science, M. Hertzen les passe successivement en revue. On le voit apporter dans la discussion de tant de doctrines contraires un fonds de connaissances littéraires et scientifiques qui, en Russie surtout, n'est point chose commune, relevé par une tournure d'esprit vive et railleuse. L'auteur apprécie très judicieusement le caractère de ses compatriotes. Rien de plus vrai, par exemple, que les remarques suivantes :

« Un des traits particuliers aux Russes, nous dit-il, c'est l'extrême facilité avec laquelle ils s'approprient les travaux des savans étrangers. Le mot *facilité* est même beaucoup trop faible; ils font preuve à cet égard d'une habileté, d'une souplesse d'esprit qui n'est pas un des côtés les moins curieux de leur caractère national. Malheureusement ce mérite ne saurait compenser une imperfection des plus graves; ils profitent rarement des études auxquelles ils se livrent ainsi. Que d'autres retirent les charbons ardens du foyer; il leur semble fort naturel que l'Europe consacre son sang et ses sueurs à la recherche de la vérité. A elle les souffrances d'une longue gestation, d'un enfantement douloureux, d'un long allaitement; quant à eux, ils en recueilleront volontiers le fruit. Pourquoi pas? Ils ne se doutent point que ce fruit ne saurait jamais être qu'un enfant d'adoption sans aucun rapport de parenté avec eux... Une foule de connaissances sérieuses se sont à la vérité répandues très promptement en Russie, mais elles y demeurent stériles, tant pour chaque individu en particulier que pour tout le pays. On s'imagine parmi nous qu'il est possible de saisir l'érudition au vol comme une mouche; puis, une fois la main ouverte, les uns reconnaissent à leur grand étonnement qu'elle est vide, d'autres pensent de bonne foi qu'ils tiennent l'absolu! »

Ailleurs M. Hertzen revient encore sur ces réflexions, et il les présente d'une façon moins abstraite :

« Nous sommes *omnivores*, et cela non-seulement au physique, mais au moral. Comme derniers venus, nous acceptons, à titre d'héritage, tout ce que les autres peuples veulent bien nous léguer; mais nous le recevons comme si c'était un bien étranger. Il ne nous paraît nullement indispensable, et nous

(1) Mot persan, synonyme d'Alexandre.

ne pensons pas en tirer grand profit; mais nous l'acceptons néanmoins pour constater nos droits et ne point rester en arrière des autres peuples. C'est ainsi qu'autrefois nous allions aux *assemblées* (1), non point pour nous divertir, mais par devoir. »

Les observations sur les mœurs russes, venant ainsi se mêler aux considérations philosophiques, firent la fortune des lettres sur *le Dilettantisme dans la science*. Encouragé par ce premier succès, le jeune écrivain ne tarda pas à faire paraître, sous le titre de *Pisma ob izoutchénii prirody* (*Lettres sur l'étude de la nature*), une nouvelle série d'essais qui furent également publiés dans un recueil pendant le cours de l'année 1845-46. Reprenant l'histoire du mouvement scientifique depuis le monde grec jusqu'à nos jours, M. Hertzen essaie de démontrer que l'antagonisme de la science et de la philosophie s'efface de plus en plus. Quelques pages sur le contraste du christianisme naissant et les derniers efforts du paganisme peuvent être comptées sans contredit parmi les meilleurs fragmens historiques qu'ait inspirés ce grand sujet. Il est trop aisé malheureusement de reconnaître dans ces études l'esprit de l'école philosophique que l'on a désignée pendant longtemps sous le nom de *gauche hégélienne*. La nature et l'homme y jouent un rôle important; le système du docte professeur de l'université de Berlin est interprété dans le sens des disciples qui prétendent non pas seulement continuer, mais réformer l'œuvre du maître. Lorsque, arrivant à Bacon et à Descartes, M. Hertzen rappelle les paroles suivantes de Hegel : « Nous pouvons enfin dire que nous sommes chez nous et crier terre ! » il ajoute : « Nous aussi, nous répéterons ces paroles, mais en leur prêtant un tout autre sens. Pour Hegel, cette époque philosophique est comme une sorte de plage à laquelle la pensée aborde, et où il va commencer à régner. Ce n'est point ainsi que nous consi-

(1) Avant Pierre le Grand, les Russes des classes élevées ne se réunissaient guère que pour les fêtes de famille. Ce prince, ayant cru nécessaire de réformer cet usage, les contraignit de se rendre dans des réunions publiques auxquelles on donna le nom d'*assemblées*. Il rédigea même à cet effet un règlement dont voici quelques passages. Avant tout, il était bon de définir le terme que l'on venait d'introduire dans la langue. « Ce mot, dit le règlement, ne peut être rendu en russe. Il signifie un certain nombre de personnes qui se réunissent pour parler de leurs affaires ou s'amuser. » Puis viennent les règles à suivre, et celles-ci entre autres : « L'assemblée ne doit pas commencer avant quatre ou cinq heures, ni se prolonger au-delà de dix. On y vient à l'heure que l'on veut; il suffit d'y paraître. Le maître de la maison n'est pas obligé d'aller au-devant de ses hôtes ni de les reconduire; il doit seulement faire en sorte qu'ils soient pourvus de chaises, de chandelles et de tout ce qu'il faut pour jouer, qu'ils aient à boire, etc. Chacun peut s'asseoir, se promener, jouer, suivant qu'il lui plaira. Personne ne doit le gêner ni s'offenser de ce qu'il fait, sous peine de vider le *grand-aigle* (grand gobelet plein de vin ou d'eau-de-vie). Les gentilshommes, officiers, négocians, constructeurs de vaisseaux, employés impériaux, ont le droit d'assister avec leurs femmes et leurs enfans aux *assemblées*. »

dérons la philosophie moderne; nous y avons pris terre, il est vrai, mais nous sommes portés à la repousser du pied et à voguer vers d'autres rivages au premier souffle favorable, en lui jetant un adieu pour prix des instans de repos que nous y avons goûtés. » Comme Feuerbach et presque dans les mêmes termes, M. Hertzen, qui a très sincèrement embrassé, on le voit, le nouveau schisme philosophique, reproche à son ancien maître de n'avoir point oublié qu'il portait le costume des professeurs de l'université royale de Berlin, et d'être souvent en contradiction flagrante avec lui-même. Moins brillantes que les essais sur le *Dilettantisme scientifique*, les *Lettres sur l'étude de la nature* contribuèrent cependant beaucoup à répandre en Russie les idées de Hegel et de ses disciples. Un regret toutefois pouvait saisir le lecteur : pourquoi le spirituel écrivain ne consacrait-il point toute sa vigueur d'esprit à une œuvre de pure imagination? La littérature russe aurait compté un beau roman de plus, et ce n'était point là un résultat à dédaigner.

M. Hertzen sembla comprendre ce que le public attendait de lui : des romans, des nouvelles se succédèrent bientôt, montrant sous les aspects les plus variés le talent qu'on n'avait vu se produire encore que sur le terrain des discussions abstraites. Nous l'avons dit, nous ne voulons aborder chez M. Hertzen l'appréciation du romancier qu'après avoir pleinement indiqué la valeur du publiciste. Nous nous bornons pour le moment à nommer *A qui la faute? le Docteur Kroupof*, romans qui fondèrent la popularité de M. Hertzen, et qui remplirent, avec diverses nouvelles, l'époque de sa vie comprise depuis son départ de Russie jusqu'à son installation définitive à Londres. A partir du séjour à Londres et même un peu avant déjà, c'est l'écrivain politique qui prévaut sur le romancier, comme après le départ de l'université le disciple de Hegel s'était un moment seul révélé. Les écrits politiques de M. Hertzen, rapprochés de ses écrits philosophiques, nous aideront à préciser en quelque sorte le singulier milieu dans lequel s'est produite l'œuvre du conteur.

Les écrits politiques publiés en russe à Londres par M. Hertzen méritent surtout d'être interrogés comme offrant les libres jugemens d'un esprit inquiet, mais généreux et sincère, sur un pays qui souffre peu de telles révélations. M. Hertzen explique lui-même, dans une note accompagnant une de ses nouvelles qu'il n'a point terminée (*le Devoir avant tout*), les motifs qui l'ont décidé à écrire hors de son pays.

« J'envoyai, dit-il, la première partie de cette nouvelle à Pétersbourg au commencement de l'année 1848. Quoiqu'elle eût déjà été annoncée à plusieurs reprises dans une *revue*, on en défendit la publication; mais il y avait alors à Pétersbourg un redoublement de sévérité en fait de censure. In-

dépendamment du comité de censure ordinaire, le gouvernement venait encore de créer un bureau de censure militaire qui comptait dans son sein des généraux aides de camp de l'empereur, des lieutenans-généraux, des intendans généraux, des ingénieurs, des artilleurs, des officiers d'état-major et de la suite impériale, des officiers de place, deux moines et un prince tatare, le tout sous la présidenee immédiate du ministre de la marine. Ce comité supérieur était chargé d'examiner les livres, les auteurs et même les censeurs ordinaires; il avait pour guide les règlemens militaires de Pierre Ier et le *Monocanon* grec. Conformément à l'esprit de ses codes, cette *censure de siége* fit défense expresse de publier quoi que ce puisse être de ma façon, quand même je traiterais des avantages de la police secrète et de l'absolutisme, ou de l'utilité que présentent le servage, les châtimens corporels et le recrutement. Cet arrêt du haut comité me fit comprendre qu'il n'y avait plus possibilité de tenir la plume en Russie, et que les auteurs n'avaient d'autre parti à prendre que d'écrire hors du pays. »

Les *Souvenirs de voyages*, que M. Hertzen écrivit à Paris en 1847, sont d'agréables récits qui se rapprochent de ses romans plutôt que de ses essais politiques. Deux petits volumes allemands, dont l'un est intitulé *de l'Autre Bord*, et le second *Lettres de France et d'Italie* (1), se détachent au contraire du groupe des œuvres d'imagination, et ils nous placent sur le terrain des luttes contemporaines. Le premier se compose d'une série de fragmens dont les titres sont des plus poétiques; c'est *avant l'orage* que l'auteur s'adresse à nous, ou bien c'est une *consolation* qu'il nous promet, mais rien de plus trompeur. Au lieu de nous décrire dans ces pages quelques scènes romanesques, M. Hertzen ne songe qu'à faire briller la vigueur, la souplesse de son esprit, et c'est à grand renfort de syllogismes qu'il prétend calmer les mystérieuses inquiétudes qui préoccupaient alors tous les penseurs. Ces causeries philosophiques devaient plaire en Allemagne; elles y furent en effet très bien accueillies. Dans ses *Lettres de France et d'Italie*, M. Hertzen s'abandonne beaucoup moins à la dialectique; il ne quitte presque point terre et nous donne le récit émouvant des troubles révolutionnaires qui agitaient alors la France, l'Italie et quelques autres pays. L'exilé russe avait fondé de grandes espérances sur ces événemens, et il déplora avec amertume la triste direction qui leur fut bientôt imprimée.

Des écrits exclusivement politiques suivirent ces études, où le penseur apparaissait encore à côté du tribun. Parmi les écrits de cet ordre que M. Hertzen publia en français, on distingua surtout une lettre fort spirituelle adressée à M. Michelet, en réponse à des assertions erronées émises sur la Russie par le célèbre historien, et un volume qui a pour titre : *du Développement des Idées révolution-*

(1) Ces deux ouvrages, qui ont été traduits d'un manuscrit russe inédit, parurent en 1850.

*naires en Russie*. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur s'efforce de prouver que la Russie est sur un volcan; mais on peut lui récuser le droit de l'affirmer, comme il le fait, pour deux motifs : c'est d'abord qu'il n'habite point le pays, et ensuite qu'en Russie, comme dans tous les états despotiques, il est absolument impossible de connaître l'opinion publique. Qu'il y ait aujourd'hui en Russie des fermens révolutionnaires, cela n'est point douteux. Depuis que le monde existe, il n'y a point de pays au sein duquel des élémens de cet ordre n'aient sourdement couvé en tout temps, et il en sera toujours ainsi; mais personne, nous le répétons, et l'auteur moins que tout autre, ne saurait de nos jours avancer rien de précis à cet égard, relativement à la Russie. M. Hertzen n'a pas su se tenir suffisamment en garde contre certaines exagérations propagées par la malveillance ou la crédulité. Est-il bien certain, par exemple, que le nombre des seigneurs russes assassinés annuellement par leurs serfs soit, comme il le rapporte, de soixante à soixante-dix en moyenne? Nous avons eu l'occasion de vérifier ce chiffre, il y a quelques années, en Russie même, et nous avons pu nous assurer que la moyenne en question était de seize par an. M. Hertzen l'a donc plus que triplée. Ce n'est pas à dire pour cela, bien entendu, que cet essai sur les *Idées révolutionnaires en Russie* n'ait aucune valeur. Comme dans toutes les autres productions de M. Hertzen, les aperçus profonds et surtout les saillies heureuses ne manquent pas. Ajoutons que le caractère de la race slave et le rôle que la Russie a rempli dans le passé sont également appréciés avec une remarquable justesse; mais on trouvera sans doute que M. Hertzen est moins digne d'éloge lorsqu'il dépose la plume de l'historien pour prendre la parole en prophète, comme il le fait plus d'une fois. Citons, entre autres prédictions de ce genre, un curieux passage de la dernière édition de ce livre où l'auteur traite, d'une façon qui paraîtra passablement cavalière, la question qui tient aujourd'hui tous les esprits en suspens.

« L'empereur Nicolas peut, exécuteur des hautes œuvres dont le sens lui échappe, humilier à volonté l'arrogance stérile de la France et la majestueuse prudence de l'Angleterre; il peut déclarer la Porte russe et l'Allemagne moscovite. Nous n'avons pas la moindre pitié pour tous ces invalides; mais ce qu'il ne peut pas, c'est empêcher qu'une autre ligue ne se forme derrière lui; ce qu'il ne peut pas empêcher, c'est que l'intervention russe ne soit le coup de grâce pour tous les monarques du continent, pour toute la réaction, le commencement de la lutte sociale, armée, terrible, décisive.

« Le pouvoir impérial du tsar ne survivra pas à cette lutte. Vainqueur ou vaincu, il appartient au passé; il n'est pas russe, il est profondément allemand, *allemand byzantinisé* : il a donc deux titres à la mort.

« Et nous avons, nous, deux titres à la vie, — l'élément *socialiste* et la *jeunesse*.

« Les jeunes gens meurent aussi quelquefois, me disait à Londres un homme très distingué avec lequel nous parlions de la question slave. — C'est certain, lui répondis-je; mais ce qui est beaucoup plus certain, c'est que les vieillards meurent toujours. »

Parmi les divers écrits politiques publiés dernièrement en russe par M. Hertzen figure encore un chaleureux appel à ses compatriotes en faveur de l'émancipation de la Pologne; il a pour titre : *Les Polonais nous pardonnent.* M. Hertzen, diront les Russes, aurait pu choisir un titre plus heureux, et en effet il n'est point nécessaire de remonter bien haut dans l'histoire de Russie pour savoir que les Polonais ont été pour le moins aussi impitoyables que leurs voisins chaque fois que le sort les a favorisés dans la lutte qui depuis tant de siècles divise les deux pays. Nous préférons de beaucoup, parmi ces petits essais, celui que M. Hertzen a intitulé *la Propriété baptisée.* C'est, on le comprend de reste, le servage que l'auteur prend à partie, et il le combat sans ménagement. Néanmoins le publiciste russe nous permettra d'observer à ce propos que dans toutes ses dernières compositions il nous paraît avoir dépassé les bornes que l'on assigne ordinairement à la critique. Le bon droit et la dignité du langage peuvent fort bien se concilier, même en matière politique.

Nous croyons en avoir dit assez pour caractériser un côté qui est après tout secondaire dans le talent de M. Hertzen; voyons-le sous un aspect plus favorable. — C'est au romancier de nous faire oublier les exagérations de l'écrivain politique.

## II.

Avant M. Hertzen, Nicolas Gogol avait dévoilé avec une singulière hardiesse quelques-unes des plaies de la société russe. C'étaient les rangs inférieurs de la noblesse provinciale qu'il avait surtout étudiés. Le principal roman de M. Hertzen, — *A qui la faute?* — est aussi un tableau de la vie de province en Russie, mais c'est dans l'intérieur d'un propriétaire russe de haut parage que M. Hertzen nous introduit. Suivons le romancier. Qu'on ne s'attende point à être surpris par des incidens imprévus. L'action est simple, mais la plupart des figures qu'il fait passer sous nos yeux sont d'une vérité frappante. Les détails de mœurs sont retracés avec une précision extrême. Quant à certaines attaques contre le mariage qu'on peut remarquer avec surprise, il faut, pour les comprendre, se reporter à l'époque où paraissait le roman. Déjà l'écrivain russe avait pu lire d'autres romans français où l'institution du mariage était assez vivement attaquée. Il faut se rappeler aussi que M. Hertzen est un *jeune hégélien.* Ces observations faites, il ne reste qu'à entrer dans le récit.

Les premières scènes du roman se passent dans la résidence seigneuriale d'un riche propriétaire, Alexis Abramovitch Négrof, général en retraite, vivant au fond de ses terres avec sa femme et ses enfans. Un jeune instituteur russe, que le général a fait venir de Moscou, vient d'arriver. Il s'appelle Dmitri Vladimirovitch Kroutsiferski. Le général fait à l'instituteur une réception assez peu courtoise. Quelle est cependant l'histoire de ces deux personnages? — Le romancier a soin de nous la faire connaître aussitôt après nous les avoir présentés.

Dmitri a longtemps vécu au sein de sa famille. Fils d'un médecin de province et d'une honnête Allemande, il était alors un enfant timide, doux et d'une constitution délicate. Plus tard, à l'université, il fut soutenu par un seigneur russe qui l'avait pris en amitié, et il s'y distingua par son application. Quatre ans après, quand il en sortit, jeune homme élancé, aux yeux bleus, au maintien modeste, il offrait le type de ces laborieux instituteurs d'Allemagne qui semblent nés pour l'existence calme et obscure qu'on mène dans les villes universitaires de ce pays. Cependant son sort devait être bien différent. Quelque honorable que soit le titre de *candidat* qu'il a obtenu en quittant l'université, Dmitri se trouve bientôt dans le plus complet dénûment. Pour surcroît de malheur, il reçoit une lettre de son père qui lui demande des secours. Comment faire? — Dmitri s'est vainement adressé à un professeur qui le protége, et dont il n'a reçu que des conseils : il se jette en pleurant sur son lit. En ce moment paraît devant lui un personnage fort singulier. C'est évidemment un provincial. L'énorme visière de sa casquette ombrage une figure enluminée, mais qui exprime la bonté et une tranquillité d'âme parfaite. Il porte une redingote marron avec un collet à l'ancienne mode, et tient à la main une canne en bambou.

« — C'est vous qui êtes M. Kroutsiferski, candidat de l'université? dit-il en s'avançant.

« — Oui, répondit Dmitri, à votre service.

« — Voici ce qui m'amène, monsieur Kroutsiferski; mais je vous demanderai la permission de m'asseoir; je suis venu à pied, et d'ailleurs mon âge me donne le droit de ne pas me gêner avec vous. Je suis le docteur en médecine Kroupof, inspecteur des institutions médicales de l'arrondissement de ***, continua-t-il avec une lenteur désespérante. Je viens vous faire une proposition.» Mais ici le vieux docteur, qui était un homme méthodique, tira de sa poche une énorme tabatière qu'il posa sur la table, un mouchoir rouge qu'il plaça près de la tabatière, et enfin un mouchoir blanc avec lequel il s'essuya le front; il aspira ensuite une prise de tabac et reprit en ces termes: « Je me rendis hier chez le professeur Antone Ferdinanedovitch, nous sommes de la même promotion; non, je crois qu'il est sorti un an avant moi. Oui, c'est cela; mais n'importe, nous étions camarades et amis. Je lui ai demandé de m'indiquer un bon précepteur pour les enfans du général Négrof, propriétaire de mon district. Il m'a donné votre adresse ; êtes-vous disposé à accepter cette place? »

L'épais docteur Kroupof (1) paraît à Dmitri un ange descendu du haut des cieux; l'étudiant lui expose la triste situation dans laquelle il se trouve, et le docteur, tirant une lettre de son volumineux portefeuille, lit ce qui suit : « Proposez 2,000 roubles par an et ne dépassez pas 2,500, parce qu'un de mes voisins a un Français de Genève qu'il paie 3,000. On aura une chambre à part, du thé le matin, le service et le blanchissage suivant l'habitude; repas à la table des maîtres. »

Dmitri demande quelles sont les connaissances exigées, parle en rougissant de la somme que l'on propose, et avoue au docteur que l'idée de vivre dans une maison étrangère l'effraie. Le docteur le rassure. « Il s'agit de donner des leçons à un enfant; quant aux parens, vous ne les verrez qu'à table. Le général ne vous fera point tort d'un kopek, je vous le garantis. Sa femme dort perpétuellement; c'est donc en songe seulement qu'elle pourrait vous causer quelque chose de désagréable. Enfin la maison de Négrof est sur le pied ordinaire : elle n'est ni pire ni meilleure que toutes les autres maisons de propriétaires de campagne. » Ces observations décident Dmitri, et le docteur ayant de son plein gré porté les appointemens au maximum, l'affaire est conclue.

« C'est après avoir appris à ses dépens, nous dit M. Hertzen, que les plus beaux projets et les plus belles paroles du monde ne sont jamais rien de plus, que le docteur Kroupof s'était établi à *** pour le reste de ses jours, et qu'il avait pris peu à peu l'habitude de parler d'un ton doctoral, de porter une tabatière et deux mouchoirs, l'un blanc et l'autre rouge; mais la vie de province ne l'avait pas entièrement changé : il y avait encore chez lui un reste d'humanité, et l'on voyait même parfois briller sur le bord de ses paupières quelques petits points étincelans. Le jeune homme timide et honnête qu'il venait de rencontrer lui rappela le temps où il projetait avec le professeur Antone Ferdinanedovitch de faire une révolution dans l'art médical, et de se rendre pédestrement à l'université de Goettingue. Un sourire mélancolique contracta ses lèvres, et il se demanda s'il faisait bien de pousser ce jeune homme à accepter la triste condition de précepteur au milieu des steppes de l'Ukraine. L'idée de lui offrir quelque argent pour rester à Moscou traversa même son esprit. Il l'aurait fait assurément, il y a une quinzaine d'années, mais à son âge on a une peine extrême à délier les cordons d'une bourse. « C'est proba- « blement sa destinée, » se dit-il, et cette réflexion philosophique calma sa conscience. Napoléon prétendait que le mot de fatalité n'avait point de sens; c'est sans doute pour cela qu'il est si consolant...

« — Ainsi, reprit le docteur en se levant, l'affaire est entendue. Partons ensemble; je vous donnerai avec plaisir une place dans ma voiture. »

Nous avons fait connaissance avec l'instituteur Dmitri. Donnons maintenant un regard au général Négrof. Comme la plupart des mi-

(1) Le docteur Kroupof est le héros d'un autre roman de M. Hertzen. Ici il n'intervient que comme personnage épisodique.

litaires russes, Alexis Abramovitch Négrof a quitté le service de bonne heure et s'est retiré dans ses terres. C'est un homme d'une forte corpulence, haut en couleur et qui depuis l'âge de dentition n'a jamais été malade. Il donne à cet égard un démenti formel au livre de Hufeland sur *les moyens de prolonger la vie humaine*, car il a constamment suivi un régime contraire aux préceptes que recommande le célèbre médecin. La seule maxime hygiénique dont il ne se soit jamais écarté, c'est qu'il ne faut point contrarier les fonctions digestives par des efforts d'intelligence; s'il lui avait été donné de violer impunément toutes les autres prescriptions de l'hygiène, il le devait sans doute à cette louable coutume. Le noble général est irascible, souvent même impitoyable, non seulement dans ses paroles, mais de fait. Il n'est pourtant point cruel; en étudiant attentivement l'expression de ses yeux clairs surmontés d'épais sourcils noirs, on reconnaît qu'il a pu être sensible dans sa jeunesse.

Le général Négrof a longtemps vécu à la campagne dans un isolement complet, passant des soins de l'agronomie à la chasse à courre ou au fusil. Les principes qu'il a adoptés en fait d'administration sont du reste fort simples : chaque matin, après avoir pris le thé, il lave la tête d'importance à son intendant. Ces séances solennelles se passent invariablement de la manière suivante : pendant que le général fume en marchant dans la salle, l'intendant paraît à la porte, son rapport à la main. Le général n'y fait aucune attention; il continue à se promener d'un air grave. Quelquefois il s'approche d'une fenêtre et y reste longtemps, le front soucieux, le regard fixe; il lui arrive même de pousser de profonds soupirs. On pourrait croire qu'il repasse dans son esprit de grands projets, de pénibles souvenirs, et cependant il ne songe absolument à rien. Lorsqu'il a achevé de fumer sa pipe, il s'approche de l'intendant, lui prend le rapport et commence à le traiter de *coquin*. — « C'est fini, lui dit-il, ma patience est à bout, je vais te mettre à la basse-cour et faire ton fils soldat. — Vous êtes tout puissant, excellence, » répond l'intendant sans s'émouvoir. Il lui paraît aussi naturel d'être traité ainsi que de voler du blé, du foin ou de la paille; cela constitue un des devoirs de sa charge. Le général en use de même à l'égard du *starosta* (maire); mais ces deux fonctionnaires n'en sont pas moins très satisfaits du maître. Quant aux paysans, il serait plus difficile de préciser la nature du sentiment qu'ils lui portent. Ce qu'exige d'eux le général avant tout, c'est une soumission absolue, une subordination militaire. Lorsqu'il visite ses champs, il ne manque pas de relever une foule de petites infractions; mais les vols les plus scandaleux se commettent sous ses yeux, sans qu'il s'en doute, la plupart du temps, et lorsqu'il lui arrive d'en découvrir, il s'y prend si mal pour convaincre le coupable, que celui-ci en sort ordinairement blanc comme neige.

La femme du général, Glafira Ivanovna, est une riche héritière qui l'a épousé malgré la différence des âges (le général avait au moment de son mariage plus de quarante ans) à cause de sa fortune et de son titre. La jeune femme paraît avoir été fort au courant de ses peccadilles de jeunesse : elle sait qu'une fille est née d'un commerce amoureux entre Négrof et une pauvre paysanne que le général, en rompant avec la vie de garçon, a mariée à un de ses valets de chambre. « Je sais tout, dit-elle à son mari quelques jours après le mariage. Alexis, promets-moi de m'accorder la demande que je vais te faire. » En homme prudent, le général se garde bien d'engager sa parole à la légère. La jeune femme continue en ces termes :

« — Je sais tout, — et s'arrêtant, elle appuya son front rougissant contre le sein de son mari, puis, s'étant remise, elle reprit sur le même ton : — Je sais que tu as une fille, fruit d'un amour illégitime. Ah! je t'excuse; l'inexpérience, l'entraînement de la jeunesse... Après tout c'est ta fille, ton sang coule dans ses veines; elle te ressemble... Oh! je t'aime; je veux qu'elle soit ma fille : permets-moi de l'adopter, de l'élever à mes côtés... — Mais ici elle s'arrêta; les larmes lui avaient coupé la parole.

« Le général ne s'attendait guère à pareille apostrophe, et il en parut d'abord un peu décontenancé, mais il finit par céder aux instances de Glafira Ivanovna, et la fille de la paysanne fut installée sous le toit seigneurial. La générale courut elle-même lui acheter une robe; elle l'habilla comme une poupée, et, la pressant contre son sein, elle s'écria les larmes aux yeux : « Pauvre orpheline, tu n'as point de papa, de maman, c'est moi qui t'en tiendrai lieu; ton papa est là-haut! — Papa a des ailes? » répondit la pauvre petite. A ces, mots les larmes de la sensible Glafira redoublèrent. « Ah! l'innocente créature! » s'écria-t-elle en sanglotant. La réplique était pourtant fort naturelle : le plafond représentait, suivant l'ancienne mode, un ciel orné de quelques nuages au milieu desquels planait, à l'endroit où pendait le lustre, un petit Cupidon aux jambes ouvertes et aux yeux bandés. On baptisa cette enfant de l'amour du nom sentimental de *Lioubineka* (1). Quant à sa mère, le jour où on lui enleva sa fille fut assurément le plus beau de sa vie; elle courut tous les monastères de la ville pour y faire brûler des cierges en l'honneur de la maîtresse. »

Un séjour à Moscou de quelques années a suivi le mariage du général Négrof et de Glafira Ivanovna; puis, l'existence de la ville leur étant devenue importune, ils sont venus se retirer à la campagne, où ils veillent à l'éducation d'un fils et d'une fille.

A côté de ces deux personnages principaux, le général Négrof et l'instituteur Dmitri, l'auteur a placé quelques figures secondaires dont il faut aussi dire un mot, car elles complètent ce tableau de l'intérieur d'une maison russe en province. Nous remarquons d'abord une vieille gouvernante française, la *madame* de la maison, comme

(1) Diminutif de *Lioubove* (amour).

disent en Russie les provinciaux. Les renseignemens que l'auteur nous fournit sur le compte de cette intéressante personne sont trop curieux pour que nous les passions sous silence. Arrivée en Russie dans les dernières années du règne de Catherine, Élisa Avgoustovna y exerça d'abord les modestes fonctions d'habilleuse attachée à la troupe des comédiens français de Saint-Pétersbourg. Son mari tenait l'emploi de second amoureux; mais ayant été surpris un soir dans la chambre à coucher d'une actrice chez laquelle il se rendait parfois en secret, comme il convient à un homme marié, il fut jeté par la fenêtre à la suite d'une discussion qu'il eut avec un homme demeuré inconnu, et mourut des suites de cette aventure. Élisa Avgoustovna est donc restée veuve, et cela à l'âge où les femmes tiennent le plus à être mariées, c'est-à-dire vers trente ans. Quelque temps après cette catastrophe, elle est entrée comme dame de compagnie chez un paralytique, puis elle s'est placée en qualité de gouvernante dans la maison d'un homme veuf qu'elle a quitté bientôt pour une princesse, etc. On n'en finirait pas s'il fallait donner la liste de toutes les éducations qu'elle a faites; celle des connaissances qu'elle possède est beaucoup moins considérable. La savante préceptrice n'enseigne que la grammaire française, et encore elle est loin d'en connaître à fond tous les mystères, car longtemps après qu'elle eut débuté dans cette carrière épineuse et lorsque déjà ses beaux cheveux noirs avaient complétement blanchi, il lui arrivait encore de faire des fautes d'orthographe assez grossières. Elle n'en raconte pas moins à qui veut l'entendre qu'elle a préparé pour l'université les fils d'un grand seigneur russe dont personne n'a entendu parler. C'est surtout par des mérites d'un tout autre genre qu'Élisa Avgoustovna a su mériter la confiance et l'estime des parens de ses élèves : elle se soumet par exemple, avec une rare humilité, à leurs moindres caprices, et fait preuve d'une incomparable habileté lorsqu'ils la chargent de quelque négociation officielle ou secrète. En somme, la profession ingrate qu'elle exerce ne lui est nullement pénible; toujours souriante et tricotant, elle mène de front l'instruction de ses élèves et les petites intrigues dont on lui confie la direction, et qui, disons-le en passant, se dénouent ordinairement dans quelque chambre à coucher.

Les devoirs qu'elle remplit dans la famille Négrof sont du reste plus assujettissans que pénibles. Chaque matin elle conduit ses enfans dans la grande salle de la maison, où le général, en robe de chambre et la pipe à la bouche, accable d'injures l'intendant ou le *starosta,* qui, comme nous l'avons dit, bravent ces orages quotidiens avec un calme et une impassibilité imperturbables. Pendant que les enfans baisent respectueusement la main de leur père, la vieille gouvernante, qui est de petite taille et extrêmement fluette, se reploie encore sur elle-même de manière à devenir presque imperceptible,

et fait une profonde révérence à la Pompadour. Cette présentation accomplie, Élisa Avgoustovna n'a plus à s'occuper de ses pupilles pendant tout le reste de la matinée. La nature de ses fonctions change; elle se transforme en dame de compagnie et suit Glafira Ivanovna à la promenade; celle-ci sort rarement à pied, même pour aller dans la forêt voisine chercher des champignons, occupation qui est un de ses passe-temps favoris. Cette pénible excursion dure souvent une heure entière, et la générale rentre à la maison accablée de fatigue. Avant le dîner, Élisa Avgoustovna reprend ses fonctions de gouvernante : elle donne une leçon à ses élèves, mais la séance est levée à la voix du maître d'hôtel, et pendant tout le reste de la journée la vieille institutrice n'a plus d'autre tâche que de récréer ses nobles hôtes. La soirée est le moment où elle développe tout son savoir-faire; elle a la tête pleine de petites histoires qu'elle débite avec une volubilité extrême et que le général écoute en faisant la *grande patience* à côté de sa femme étendue sur un divan.

Les détails que donne M. Hertzen sur la condition de Lioubineka dans la famille Négrof méritent aussi d'être recueillis; ils caractérisent encore mieux peut-être que l'histoire d'Élisa Avgoustovna l'état moral d'une grande partie de la noblesse russe. La position de cette jeune fille, que les Négrof élèvent *par charité* sous leur toit, est des plus tristes. Ce n'est point que le général ni sa femme la maltraitent avec intention, mais ils l'humilient involontairement par suite de leurs préjugés et de ce défaut de délicatesse qui est le propre des natures incultes. Le général lui rappelle souvent que sans sa femme elle ne serait point *demoiselle*, mais femme de chambre, et ajoute, pour compléter cette petite leçon de morale, que si elle est élevée avec ses enfans, il n'y a pas moins entre elle et eux une très grande différence. La générale la traite, il est vrai, avec plus de ménagemens, elle lui témoigne même une sorte de tendresse, et a pour elle une foule de petites attentions; mais lorsqu'une personne étrangère vient dans la maison, Glafira Ivanovna ne manque pas de lui dire en montrant la jeune fille : « C'est une orpheline que nous élevons avec nos enfans, » et cette déclaration faite, elle chuchote mystérieusement quelques mots à l'oreille du visiteur. Aussitôt que Lioubineka s'en aperçoit, elle rougit et baisse les yeux d'un air confus.

Ce personnage de la jeune orpheline et celui de l'instituteur vont dominer, on le devine, le récit de M. Hertzen. Vladimir Dmitri ne peut vivre longtemps dans l'intérieur du général Négrof sans remarquer la position qu'y tient la pauvre Lioubineka et sans éprouver pour elle un sentiment de tendre affection. La pauvre abandonnée devine bientôt de son côté les dispositions de Vladimir à son égard. Le malheur l'a mûrie depuis longtemps. Quoique parfaitement insensible en apparence aux humiliations dont on l'abreuve, elle agite en

silence une foule d'idées dont le cercle n'est pas fort étendu, il est vrai, mais qui par cela même sont fort arrêtées. Que pourrait-elle faire? Tout le monde la repousse. Elle accueille donc avec transport l'espoir d'être délivrée un jour par Vladimir de l'oppression dans laquelle on la retient. Cependant ni l'un ni l'autre n'osent se déclarer les sentimens qui les animent et dont personne ne se doute dans la maison. L'auteur indique très finement les rapports secrets qui s'établissent ainsi peu à peu entre deux êtres que le malheur rapproche. Il est probable toutefois que cette situation embarrassante se serait encore prolongée fort longtemps sans un incident imprévu qui vient fort à propos en précipiter le dénoûment.

« Un soir, Élisa Avgoustovna fit inopinément au jeune précepteur la question suivante : — Je gage que vous êtes amoureux? — A ces mots, le novice rougit jusqu'aux oreilles. — Voyez, reprit la petite vieille, comme je suis perspicace; voulez-vous maintenant que je vous tire les cartes? — Le pauvre jeune homme se trouvait exactement dans la position d'un malfaiteur qui, amené devant un juge d'instruction et ignorant jusqu'à quel point la justice est éclairée sur le crime qu'il a commis, craint de se trahir par ses réponses. — Eh bien! y consentez-vous? — Avec plaisir, répondit le patient d'une voix tremblante. — La vieille gouvernante ne se le fit pas répéter, elle commença aussitôt le jeu, et son sourire avait quelque chose de diabolique. — Ah! voilà la dame de vos pensées, elle repose sur votre cœur... Bien, je vous félicite! Le valet de trèfle,... elle vous paie de retour... Mais qu'est-ce que je vois là?... Elle n'ose pas vous l'avouer,... ni vous non plus! Oh! vous êtes par trop cruel! Pourquoi la laisser languir dans le doute? qu'attendez-vous?... — La maudite vieille continua pendant longtemps encore sur ce ton, en jetant de temps à autre sur sa victime un regard pétillant de malignité. Vladimir était au supplice, il ne savait quelle contenance garder, et ne pouvant plus y tenir, il se leva et regagna sa chambre en toute hâte. Rentré chez lui, il se prit à réfléchir aux propos de la vieille gouvernante. Comment avait-elle pu découvrir ce secret qu'il cachait avec tant de soin? Lioubineka seule pouvait l'en avoir instruite; mais alors elle l'avait deviné? elle partageait l'attachement qu'il lui portait? O bonheur inattendu! Transporté de joie par cette idée, il prit une feuille de papier et se mit en devoir d'exprimer les sentimens qui débordaient de son cœur. Il écrivit un hymne, tout un poème; il pleurait de joie, et pendant qu'il tenait la plume, les émotions qui l'agitaient étaient comparables aux délices du paradis. Oh! oui, il n'est point accordé à l'homme de plus grandes jouissances sur la terre, et il ne sait pas les apprécier. Au lieu de les savourer longuement, il s'y arrête à peine, les yeux fixés sur l'avenir. »

Dmitri est victime d'un triste quiproquo : ce n'est pas avec Lioubineka, c'est avec la femme du général que la vieille gouvernante cherche à lui ménager un rendez-vous. On devine la surprise du jeune instituteur, on devine les suites de cette triste intrigue. La réception que le général informé de cette affaire fait à Dmitri est un

des meilleurs morceaux du roman. Le noble personnage nous révèle un des côtés les plus remarquables du caractère russe. Le général n'est assurément pas un homme intelligent, mais il est doué au plus haut point de cet esprit positif qui est si répandu en Russie, surtout parmi le peuple. Il y avait longtemps que le digne homme voulait se débarrasser de Lioubineka. L'idée d'obliger Dmitri à l'épouser s'était donc déjà présentée à son esprit. Il saisit avec empressement l'occasion qui s'offre de réaliser ce plan. Le mariage de Dmitri et de Lioubineka ne tarde pas à être célébré, et le bon docteur Kroupof, qui a cherché à détourner Dmitri de l'union qu'on lui impose, n'en fait pas moins son possible pour décider Négrof à doter convenablement Lioubineka. Le général ne peut se résoudre à lui donner plus de dix mille roubles, mais il se charge de l'installation du jeune ménage à ***, où Vladimir a obtenu, par son entremise, une place de maître dans le gymnase impérial. Lorsque celui-ci vient prendre congé du général avec sa femme, Négrof fait appeler un de ses domestiques, Nikolachka, jeune homme de vingt-cinq ans, mais poitrinaire, et Palachka, femme de chambre, presque défigurée par la petite vérole. Ces deux serviteurs s'étant présentés, le général prend un air grave et même sévère. « Prosternez-vous, leur dit-il, et baisez la main de Lioubove Alexandrovna et de Dmitri Vladimirovitch. Ce sont vos nouveaux seigneurs. » Et il prononce ces derniers mots d'une voix forte et avec l'inflexion qui convient à la circonstance. « Servez-les bien, et vous en serez récompensés. »

« — Et vous, ajouta-t-il en s'adressant aux nouveaux époux, traitez-les avec indulgence, s'ils se conduisent bien, et dans le cas contraire, envoyez-les-moi; j'ai à l'usage des mauvaises têtes une gymnastique de ma façon, qui est très salutaire. Je vous les rendrai souples comme de la soie. Il ne faut pas gâter son monde, non. Voilà mon cadeau de noces. Mais comment allez-vous faire avec des domestiques libres? Croyez-m'en : un domestique libre est un animal de la même espèce qu'un serf. Comme il n'a rien à craindre, il prend son passe-port et se met à courir les antichambres jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place. Allons! vous autres, dit-il éloquemment à Nikolachka et à sa compagne, saluez vos maîtres et allez-vous-en. — Les domestiques se jetèrent une dernière fois aux pieds des jeunes mariés et s'éloignèrent pour se disposer à suivre ceux-ci dans leur nouveau domicile. Quelques jours après, le général, fidèle à la promesse qu'il avait faite de veiller à l'installation de Dmitri et de sa femme, leur envoya tous les meubles hors d'usage qu'il avait dans ses greniers, une calèche qu'il avait achetée à Moscou, à l'époque de son mariage, et un vieux cheval; mais celui-ci, ayant probablement perdu l'habitude du grand air, creva en route, et le malheureux paysan qui était chargé de le conduire en fut tellement terrifié, qu'il erra plus d'un mois dans les environs avant d'oser reparaître devant son maître. »

Avec le mariage de Dmitri, la première partie du roman est ter-

minée. Dans la seconde, nous sommes transportés à ***, et le romancier nous décrit l'existence paisible dont y jouit le jeune ménage pendant quatre ans. L'honnête professeur a un enfant qu'il adore; rien ne trouble la paix qui règne dans cet intérieur. Les convictions anti-matrimoniales du docteur Kroupof, commensal ordinaire de la maison, sont fortement ébranlées; mais patience, elles vont recevoir une pleine justification. L'époque des élections de la noblesse est arrivée; tous les propriétaires des environs accourent dans le chef-lieu du district, et nous assistons à un tableau assez curieux de la vie publique en Russie. La petite ville de ***, si calme ordinairement, devient un foyer d'intrigues dont l'auteur nous dévoile les mystères sans ménagement aucun. Ces rues boueuses, bordées de petites maisons de bois à la porte desquelles on ne rencontrait, il y a quelques jours, que des vieilles femmes se chauffant au soleil, changent complétement d'aspect, et l'on y voit maintenant passer de grotesques équipages escortés d'énormes laquais et traînés par quatre haridelles. Cependant un nouvel arrivé fixe bientôt l'attention générale. C'est un jeune noble, Voldemar Beltsof, qui revient des pays étrangers et dont la mère habite dans les environs. L'extérieur de ce jeune homme est distingué, ses traits sont beaux; mais un sourire ironique erre perpétuellement sur ses lèvres, et son regard trahit la tristesse et l'ennui. La nuée de fonctionnaires et de seigneurs qui encombrent la ville se presse autour de lui avec une curiosité maligne, ou épie ses moindres actions; toutes les démarches qu'il fait pour obtenir de ses concitoyens quelque poste de confiance dans l'administration du district sont commentées de mille manières. Il échoue complétement; les élections sont finies, chacun se retire, et la ville reprend son aspect accoutumé. Seul, Beltsof est obligé de rester; il a un procès qui exige sa présence au chef-lieu.

Ce Beltsof est le type d'une classe de gentilshommes assez commune en Russie. Après des études tour à tour dirigées vers la littérature, les beaux arts et la science, il s'est jeté dans la vie dissipée de Saint-Pétersbourg, puis dans ces voyages à travers l'Europe qui sont une des distractions favorites de la noblesse russe. Il est revenu dans son pays; il voudrait trouver dans la vie active une sorte de refuge contre le scepticisme qu'il a rapporté de ses voyages et qui pèse prématurément sur sa vie. Ses démarches pour obtenir un emploi ont par malheur échoué, et il reste à ***, livré à toutes les tristes inspirations du désœuvrement. Tel est l'homme que le docteur Kroupof a la fatale pensée d'introduire dans le paisible intérieur de ses jeunes amis, un jour qu'il le rencontre plus triste et plus ennuyé que de coutume dans le jardin de la ville.

Cet intérieur modeste et le calme que Beltsof y respire sont nou-

veaux pour un homme dont la vie s'est passée dans les salons et les boudoirs; mais à cette première impression succède bientôt un sentiment moins excusable, et c'est la beauté de Lioubineka qui le fait naître. Comment Beltsof réussit à gagner son cœur en frappant l'intelligence naïve et curieuse de la jeune femme, c'est ce que le romancier nous apprend en faisant parler Lioubineka elle-même, qui retrace chaque soir ses sentimens de la journée. Un accord secret d'idées et de sentimens s'établit entre Lioubineka et Beltsof, comme entre elle et Dmitri dans la maison du général; mais cette fois ce n'est point Lioubineka qui domine : elle est au contraire subjuguée par la supériorité de Beltsof, elle se sent attirée vers lui par une irrésistible puissance. Beltsof est un dialecticien habile, et en exposant ses théories sur l'amour, il réussit à jeter dans l'âme de Lioubineka un trouble dont il saura profiter. Toute la dernière partie du roman nous montre, d'un côté Beltsof et Lioubineka engagés dans une sorte de lutte où la passion est sans cesse au moment de triompher du devoir, de l'autre Dmitri atteint par la jalousie, et le docteur Kroupof assistant avec une émotion contenue à cette démonstration trop éloquente de ses doctrines contre le mariage. Enfin Beltsof se rend aux exhortations du docteur et se décide à s'éloigner : un adieu éternel est prononcé entre le gentilhomme et la femme du professeur; mais cet héroïque sacrifice est accompli trop tard. Le calme a cessé de régner au sein de cette famille, si unie avant l'arrivée du séduisant gentilhomme. La santé de Lioubineka n'a pu résister à la crise violente qu'elle vient de traverser, et tandis qu'elle s'éteint sous l'action lente et cruelle d'une maladie de langueur, Dmitri cherche hors de sa maison l'oubli de sa douleur dans de tristes orgies. Ainsi les prédictions du docteur Kroupof se sont vérifiées; l'épreuve du mariage s'est terminée fatalement pour Dmitri comme pour Lioubineka.

Tel est le roman qui a marqué la place de M. Hertzen, sinon parmi les conteurs les plus habiles de son pays, du moins parmi les peintres les plus exacts et les plus pénétrans de la société russe actuelle. Nous n'avons pu qu'indiquer les traits essentiels de ce récit. Ce n'est point par l'action, ce n'est point non plus par l'originalité de l'idée première, que le roman de M. Hertzen excite l'intérêt; mais qu'on observe ces personnages, qu'on les suive dans les mille détails où le romancier s'est complu, on reconnaîtra une singulière finesse d'analyse, souvent même une remarquable verve comique, et quiconque a vécu de la vie russe rendra justice à la vérité du tableau qu'en trace M. Hertzen. Ce soin du détail, cette prédominance de l'analyse sur l'invention, ne sont pas d'ailleurs un caractère particulier à M. Hertzen, et c'est là ce qu'il importe de faire remarquer. La tendance commune des écrivains russes les porte à décrire

plutôt qu'à raconter. Il se produit de nos jours en Russie une sorte de réaction contre les compositions un peu théâtrales que l'influence byronienne y avait mises à la mode pendant quelques années. Le public russe accueille aujourd'hui avec un empressement significatif des récits naturels, empruntés aux mœurs domestiques du pays, et souvent exacts jusqu'à la minutie. Ne nous en plaignons pas : on n'a commencé en France à bien connaître la Russie que depuis l'époque où la littérature russe est entrée dans cette nouvelle voie.

C'est aussi à cette tendance vers l'étude scrupuleuse de la réalité que nous devons quelques-uns des meilleurs portraits tracés dans le roman de M. Hertzen. Le personnage de Beltsof représente par exemple avec une fidélité parfaite un seigneur russe de la nouvelle génération. D'autres écrivains, Pouchkine, Lermontof, avaient déjà mis en scène de pareils héros de scepticisme et d'ironie élégante; mais ils avaient marqué leur création d'un cachet individuel qui en altérait la vérité générale. Le Beltsof de M. Hertzen n'est point jeté dans ce moule, et il n'en est que plus vrai, plus vivant : le caractère du séducteur de Lioubineka soulève cependant une question. En opposant Beltsof au général Négrof, M. Hertzen aurait-il voulu mettre en présence la nouvelle et l'ancienne génération des nobles russes, et aurait-il songé à exalter la première aux dépens de la seconde? — S'il en est ainsi, son intention n'a été qu'imparfaitement rendue. Sans doute Négrof est un triste exemple de sensualité brutale, mais l'élégant Beltsof est-il donc un modèle à suivre? Vous nous le montrez, il est vrai, accomplissant un douloureux sacrifice; mais lorsqu'il s'y décide, esprit orgueilleux et incertain, il a déjà pleinement assouvi la passion qui le domine, et le renoncement que vous lui attribuez ne saurait avoir un grand mérite. Croyez-nous, votre héros n'est qu'un raisonneur, dont l'esprit, nourri de brillans paradoxes, a étouffé la conscience. Si la vie de Négrof s'achève dans une oisiveté grossière, elle compte au moins quelques années utilement remplies. Négrof a aimé son pays et l'a servi selon ses moyens. Qu'a fait Beltsof? Épuisé par le désœuvrement, étranger à ses compatriotes, il les fuit, il passe son temps à les décrier dans toutes les capitales européennes, et quand il revient dans son pays, la force lui manque pour aborder résolument la vie active, pour donner à ses facultés brillantes une direction utile. Si Pierre le Grand revenait au monde, à coup sûr il verrait avec chagrin ce qu'est devenue la noblesse russe. Elle n'a point su, à son exemple, tirer des civilisations occidentales ce qu'elles contiennent d'élémens salutaires; elle n'a mordu au fruit de l'arbre de science que pour en savourer le poison, et si elle a dépouillé les mœurs grossières de ses ancêtres, c'est pour copier les sociétés étrangères dans ce qu'elles ont à la fois de plus superficiel et de plus corrompu.

Si donc M. Hertzen a voulu sacrifier l'ancienne noblesse à la nouvelle, son livre même va contre cette intention, et le romancier n'a réussi qu'à nous rendre également haïssables l'égoïsme grossier dans l'une, le scepticisme et la corruption dans l'autre.

Ce que nous avons dit suffit pour montrer que M. Hertzen possède la veine du roman satirique. Ce serait cependant mal comprendre son talent que de ne l'envisager que sous cet aspect. Il y a en lui, avons-nous dit, un fonds de mélancolie allemande qui se mêle à l'esprit russe. Un autre roman, *le Docteur Kroupof*, nous montre surtout ce côté gracieux et original de son talent. Les conversations du vieux docteur, ses souvenirs, ses observations, tel est le cadre choisi par le romancier pour mettre en scène quelques épisodes comiques ou touchans, et la conclusion de cette revue humoristique, c'est que la folie existe à l'état latent chez la plupart des hommes. C'est à cet ensemble de tableaux, empreints à la fois d'ironie et de sensibilité, que nous empruntons quelques pages qui montrent assez bien son double caractère de penseur et d'écrivain. C'est le docteur qui raconte un souvenir de sa jeunesse, et qui, en traçant le portrait d'un pauvre idiot, explique les raisons qui l'ont entraîné vers l'étude de la médecine, comme vers le meilleur moyen de pénétrer le secret des infirmités humaines.

« Je suis né dans un village seigneurial situé sur les bords de l'Oka. Mon père était diacre. A côté de la petite maison que nous habitions vivait le sacristain, homme pauvre, malingre et chargé d'une nombreuse famille. Dans le nombre des huit enfans dont le ciel l'avait gratifié, il y en avait un qui était du même âge que moi. Nous grandissions ensemble, et je jouais tous les jours avec lui devant la maison, dans le verger ou dans le cimetière. J'étais extrêmement attaché à mon petit camarade; je partageais avec lui toutes les friandises qu'on me donnait, et je volais même à son intention des morceaux de gâteau servis par ma mère, du *kacha* (1), et je lui passais tout cela par-dessus la haie. On avait surnommé mon ami — Lévka, *le Louche*, et en effet il louchait un peu. Plus j'y pense, et plus il me paraît évident que le fils du sacristain était un enfant extraordinaire. A six ans, il nageait comme un poisson, il grimpait aux arbres les plus élevés, allait souvent seul à plusieurs verstes de la maison, et traversait les bois les plus épais aussi tranquillement que la cour de la maison. Il n'avait peur de rien, et les moindres sentiers du pays lui étaient connus; mais avec tout cela il était d'une distraction extrême et même tout à fait borné... A huit ans, on nous mit à la grammaire, et quelques mois après, je lisais couramment les psaumes; mais Lévka ne savait pas encore épeler. La grammaire bouleversa complétement son existence. Tous les moyens auxquels le sacristain eut recours pour rompre cette intelligence rebelle demeurèrent sans succès. Il avait beau priver Lévka de nourriture, quelquefois un jour entier, le fouetter avec

(1) Bouillie de gruau.

tant de force qu'on voyait encore les traces de ces flagellations quinze jours après, l'enfermer pendant vingt-quatre heures dans un cabinet obscur : rien n'y pouvait; Lévka ne devenait pas plus savant. Seulement ces mauvais traitemens firent une profonde impression sur lui; il les subissait avec un sentiment de haine concentrée.

« Depuis ce moment il commença à maigrir, et sa physionomie, qui jusqu'alors avait exprimé une innocente gaieté et l'insouciance de son âge, devint sombre comme celle d'un animal sauvage effarouché. La présence de son père lui inspirait un mouvement de crainte mêlé d'aversion. Après l'avoir tenu à ce régime pendant quelques années, le sacristain finit par le considérer comme un idiot et lui donna pleine liberté.

« Le pauvre Lévka en profita. Il disparaissait souvent des journées entières, et lorsqu'il rentrait à la maison pour se chauffer ou se mettre à l'abri du mauvais temps, il s'asseyait dans un coin et n'ouvrait pas la bouche. Quelquefois cependant il lui arrivait de prononcer des mots inarticulés dont personne ne comprenait le sens. Il n'aimait que deux êtres au monde, moi et un petit chien dont la propriété lui était acquise de bon droit. Pendant qu'il était un jour couché sur le sable au bord de la rivière, il vit un jeune paysan jeter quelque chose dans l'eau; c'était le petit chien en question auquel on avait attaché une pierre au cou. Prompt comme l'éclair, Lévka plongea dans l'endroit où le pauvre animal venait de disparaître et le rapporta sain et sauf sur le rivage. Depuis ce jour, ils ne s'étaient plus quittés.

« A l'âge de douze ans, on m'envoya au séminaire, et je ne revins à la maison que trois ans après, pour les vacances. Le lendemain de mon arrivée, je mis mon habit neuf et me disposai à aller revoir les lieux que j'avais si souvent parcourus jadis. A peine étais-je hors de la cour, que j'aperçus Lévka; il se tenait près de la haie, à l'endroit même où j'avais l'habitude de lui donner des gâteaux. Il courut à moi avec une telle précipitation que mes yeux se remplirent de larmes. — Séneka, me dit-il, j'ai attendu Séneka toute la nuit; c'est Groucha qui m'a dit hier au soir que Séneka était arrivé. — Et tout en parlant ainsi, il me caressait comme une petite bête fauve avec une sorte de câlinerie sauvage; puis il me regarda fixement, et me demanda : — Tu n'es pas fâché contre moi? Tout le monde en veut à Lévka; ne me gronde pas, Séneka, je me mettrais à pleurer, ne me gronde pas, je t'ai attrapé un écureuil.

« Je serrai l'idiot dans mes bras; ce mouvement d'intérêt le surprit tellement qu'il se mit à sangloter, et saisissant une de mes mains, il la couvrit de baisers, mais avec une telle ardeur, qu'il m'était impossible de la retirer.

« — Allons dans le bois, lui dis-je.

« — Oui, allons bien loin, me répondit-il, derrière le ravin, il fait bon là.

« Nous partîmes; il me conduisit à trois verstes de là, au travers des bois. Après avoir marché longtemps, nous débouchâmes enfin au sommet d'une colline, devant une plaine arrosée par l'Oka, et qui embrassait plus de vingt verstes d'étendue; c'était un des plus beaux sites que j'aie jamais vus.

« — On est bien ici, me dit-il, très-bien.

« — Pourquoi cela? lui demandai-je avec curiosité.

« Il me regarda d'un air indécis, ses traits prirent une expression de souffrance, puis branlant la tête : — Lévka ne sait pas, me répondit-il, il fait bon ici; c'est tout.

« Depuis ce jour, Lévka m'accompagna dans toutes mes promenades; il avait pour moi un attachement dont il est impossible de se faire une idée; mais ce sentiment était bien naturel : j'étais le seul qui lui témoignât de l'intérêt dans le village. Ses parens en étaient honteux; tous les petits paysans le tourmentaient sans cesse, et même les hommes d'un âge mûr ne se faisaient pas faute de le taquiner et de l'humilier, tout en disant, bien entendu: On ne doit point faire de peine aux idiots; ce sont les enfans de Dieu.—Aussi évitait-il ordinairement de traverser le village. Lorsqu'il lui arrivait de passer dans la rue, les chiens seuls le traitaient humainement; dès qu'ils l'apercevaient, ils couraient à lui en remuant la queue, sautaient à son cou, léchaient sa figure, et ces marques d'amitié touchaient à un tel point Lévka qu'il s'accroupissait au milieu de la rue et se consacrait entièrement à ses joyeux amis jusqu'au moment où quelque enfant lançait une pierre dans le groupe au hasard; qu'elle atteignît Lévka ou un des chiens, peu lui importait. A ce signal, le pauvre idiot se levait et s'enfuyait dans le bois.

« A l'époque de la fête du village, mon père, ayant remarqué que Lévka était tout déguenillé, dit à ma mère de lui faire coudre une chemise par mes sœurs. L'intendant ne voulut point rester en arrière; il donna du gros drap pour un *kafetane* (1). Il y avait dans la maison du seigneur un vieux laquais dont l'ivrognerie était la seule occupation, mais qui était à la fois barbier et tailleur. Ce fut lui que l'on chargea de confectionner le vêtement en question; mais jamais il ne lui était arrivé encore de faire un habit destiné à un idiot, et son embarras fut grand. Il se décida enfin à y coudre un collet rouge, débris de quelque vieille livrée. Lévka ne se sentit point d'aise lorsqu'il se vit une chemise neuve, un kafetane et un collet rouge. On lui avait pourtant fait un triste cadeau. Les petits paysans l'avaient encore un peu ménagé jusque-là; mais dès qu'il eut endossé cette grande tenue d'idiot, les plaisanteries et les persécutions redoublèrent. Les femmes et les filles du village prenaient seules le parti de Lévka; elles lui donnaient des galettes, du *kvass* (2) et du *brogui* (3), en lui parlant avec douceur; écrasées comme elles le sont par l'autorité patriarcale de leurs pères ou de leurs maris, il était fort naturel qu'elles témoignassent de l'intérêt à un pauvre enfant opprimé. Je plaignais Lévka de tout mon cœur, mais il m'était impossible de lui être d'aucun secours. Ses persécuteurs croyaient se grandir en le vouant au mépris public. Personne ne lui parlait d'un ton raisonnable; mon père lui-même, qui était cependant humain, quoique peu indulgent et rempli de préjugés, n'adressait jamais la parole à Lévka que d'un ton d'autorité blessant...

« Je finissais alors ma rhétorique, et on ne sera pas étonné d'apprendre qu'il me vint à l'esprit de composer un traité sur les mauvais procédés que les hommes ont à l'égard des idiots. Afin de méditer ce sujet difficile et d'en coordonner toutes les parties suivant les règles, je résolus d'aller faire un

(1) Tunique.
(2) Boisson populaire faite de farine fermentée.
(3) Boisson faite d'orge et de miel.

tour de promenade, et, tout en marchant, je finis par me trouver dans le bois. Comme j'y étais entré sans m'en douter, je m'y égarai complétement; mais ayant entendu à peu de distance les aboiemens de Charik, le chien de Lévka, je me dirigeai de ce côté, et j'aperçus bientôt Lévka endormi sous un arbre. Je m'approchai doucement de lui et m'arrêtai; il reposait paisiblement. Au premier abord, il paraissait laid : il avait la tête singulièrement conformée, ses cheveux longs et d'un jaune clair tombaient disgracieusement sur ses tempes, son teint était d'une pâleur maladive, et ses yeux louches étaient bordés de cils blanchâtres; mais, lorsqu'on les examinait attentivement, ses traits n'étaient point sans charmes, et en ce moment surtout que ses joues étaient colorées par le sommeil et qu'il avait les yeux fermés, sa physionomie exprimait un si grand calme, une telle innocence, que j'en fus vivement frappé.

« C'est alors, en présence de cet idiot sommeillant, que je conçus une pensée qui ne m'a point quitté depuis.

« — Pourquoi, me demandai-je, les hommes au milieu desquels vit Lévka s'imaginent-ils qu'ils valent mieux que lui? Pourquoi se croient-ils le droit de mépriser, de persécuter ce pauvre enfant qui n'a jamais fait de mal à personne? Une voix secrète me répondit que s'ils en agissaient ainsi à son égard, c'est qu'ils étaient tout aussi pauvres d'esprit que lui, mais à leur manière; ils le maltraitaient par suite d'un mouvement de jalousie; c'est ainsi que les joueurs et les ivrognes détestent ordinairement les hommes qui n'aiment point les cartes et qui sont sobres. Cette pensée étrange me fit perdre le fil de mes réflexions; je m'éloignai de Lévka, et m'engageai au hasard dans le bois en méditant ce nouveau sujet. — Pourquoi, me demandai-je encore, Lévka aurait-il moins de valeur que la plupart des hommes? Serait-ce parce qu'il n'est d'aucune utilité en ce monde? Mais toutes les générations qui ont passé sur cette terre sans avoir d'autre souci que de pourvoir à la nourriture quotidienne de leurs enfans, et comme si elles s'étaient donné le mot pour cacher le motif et le but de leur existence, quelle a été leur utilité en ce monde? Tous ces millions d'êtres humains ont joui de la vie, me direz-vous? — Non vraiment, ou du moins beaucoup moins que ce pauvre idiot. Ils ont procréé des enfans; Lévka pourrait fort bien en avoir aussi, vous en conviendrez. Mais Lévka ne travaille pas? — Le beau malheur! il ne demande rien à personne et se contente de peu. Le travail ne procure point de jouissance; celui qui peut rester inactif en profite; la plupart des hommes travaillent sans en retirer aucun bien; ils s'épuisent pour gagner un morceau de pain grossier à la sueur de leur front, et ils ne le mangent que pour avoir la force de recommencer leurs travaux le lendemain, dans la ferme persuasion qu'ils ne jouiront jamais du fruit de leurs efforts. Le seigneur du village, Fédor Grégorievitch, est le seul ici qui ne travaille pas, et les jouissances dont il dispose l'emportent de beaucoup néanmoins sur celles de tous les autres habitans du pays; mais il n'y est pour rien, elles lui viennent tout naturellement. Il vit, à ce que l'on prétend, dans une oisiveté beaucoup plus complète que Lévka; seulement celui-ci supporte très patiemment les privations, tandis que Fédor Grégorievitch est d'une exigence extrême.

« Je ne sais vraiment pas de quoi Lévka se nourrit; mais tout idiot qu'il

est, lorsqu'il a cueilli des fraises ou des champignons, ne croyez point que vous parviendriez facilement à lui faire comprendre qu'il ferait bien de ne manger que les fraises vertes et les champignons communs, et de laisser à d'autres, au père Vassili par exemple, les fraises mûres et les champignons les plus délicats. Lévka n'a point, il est vrai, de domicile, et il ne remplit aucun des devoirs que la société impose à chacun de nous comme citoyen et comme membre d'une famille; mais tous les hommes qui habitent sous un toit sont-ils irréprochables à cet égard? Le sacristain a sept autres enfans des deux sexes, et ils vivent dans un état de guerre perpétuelle entre eux et avec leur père. — Tout cela est bien, me direz-vous; mais, au demeurant, Lévka mène une bien triste existence? — C'est une question; il s'est rapproché de la nature; il en comprend toutes les beautés à sa façon, tandis que, pour la plupart des hommes, la vie n'est qu'une suite de formalités, de devoirs fatigans et qui n'amènent aucun résultat.

« Cependant, le temps des vacances étant passé, il fallut retourner dans le couvent. Lorsque mon père eut attelé notre cheval pie au *téléga*, pour me reconduire, Lévka vint se poster près de la haie; il s'y tenait à l'écart, appuyé contre un poteau, et essuyait de temps en temps ses yeux avec la manche sale de sa chemise. Je le quittais avec regret, et lui donnai plusieurs objets de peu de valeur; il les regardait d'un air triste. Tout étant prêt, il fallut monter en téléga; Lévka s'approcha de moi et me dit, avec une expression de douceur et de chagrin qui m'émut profondément: — Adieu, Séneka; — puis il se baissa, prit Charik dans ses bras et me le tendit en ajoutant : — Séneka, emmène Charik avec toi. — Ce chien était ce qu'il avait de plus cher au monde, et il me le donnait. J'eus beaucoup de peine à le lui faire reprendre; je lui dis que j'acceptais Charik, mais que ne pouvant le garder auprès de moi, je le priais d'en avoir soin; c'est à cette condition seulement qu'il consentit à ne point s'en séparer. Nous partîmes; Lévka se jeta dans le bois et gagna un monticule au pied duquel passait la route. L'ayant aperçu de loin, je lui fis des signes avec mon mouchoir; il resta immobile, appuyé sur son bâton.

« Le souvenir de Lévka ne me quittait pas, et je réfléchissais souvent aux causes qui avaient pu déterminer l'état étrange de son esprit. Cette question me préoccupa bientôt à un tel point que j'en vins à négliger les graves considérations que l'on nous exposait au séminaire pour des sujets d'études purement terrestres, quoique je reconnusse, comme tous mes condisciples, la misère de notre condition et le néant des choses humaines. L'idée d'étudier la médecine s'étant présentée à mon esprit, j'osai en parler à mon père. A cette insinuation il entra dans une colère épouvantable. — Ah! misérable que tu es, s'écria-t-il, je vais te prendre par le toupet, et quand je t'aurai bien secoué, tu m'en diras des nouvelles. Nos ancêtres, qui te valaient bien, n'ont jamais eu l'idée d'embrasser une autre condition, et toi tu oses y songer! Quelle honte pour moi! Voilà donc les consolations que ce fruit de mon amour réservait à ma vieillesse! Le sacristain n'aura plus rien à m'envier; voilà ce l'on gagne à fréquenter un imbécile; on finit par se mettre à son niveau. Et c'est toi, esprit simple, ajouta-t-il en s'adressant à ma mère, qui l'as perverti à ce point. — Il me fut impossible de comprendre ce que la tendresse de ma

mère pour moi pouvait avoir de commun avec mon désir d'étudier la médecine. — Seigneur Dieu ! pensai-je, suis-je donc vraiment si coupable? A entendre mon père, on dirait que je lui demande la permission d'aller détrousser les passans sur la grande route. »

A partir de ce moment, et malgré le désir de ses parens, la vocation du jeune étudiant est fixée. Il sera médecin, et toute sa vie sera consacrée à l'étude de ces maladies morales dont il a déjà observé quelques traits dans son village. Quant à l'idiot Lévka, l'obscurcissement de ses facultés augmente avec l'âge, et l'auteur le montre condamné à l'isolement, à la misère, mais heureux encore dans sa sauvage indépendance. Ces premières pages du roman intitulé *le Docteur Kroupof* nous ont paru dessiner avec une simplicité touchante l'idée de ce livre, espèce de tableau des souffrances et des folies humaines, où l'humeur satirique propre au génie russe est tempérée par la sensibilité germanique.

C'est dans ce contraste de l'esprit russe et de l'esprit allemand que réside surtout, nous le répétons, le charme des compositions dont nous avons cherché à donner une idée en unissant la citation à l'analyse. Tandis que la vie russe est décrite de plus en plus par des romanciers préoccupés de rester fidèles au génie national, M. Hertzen aborde la même tâche en conciliant cette préoccupation un peu exclusive avec des sentimens et des souvenirs puisés à une autre source. Comme cet instituteur Dmitri placé en présence du général Négrof, il apporte au milieu d'une société façonnée à l'obéissance et au culte de la tradition les habitudes rêveuses et les inquiètes aspirations des universités allemandes. Aussi, tout en marchant dans la voie tracée par Gogol, se distingue-t-il des écrivains contemporains de la Russie par une sorte d'exaltation fébrile qui leur est étrangère. A côté des calmes et minutieux tableaux où ils se complaisent, et où domine l'instinct satirique, les récits de M. Hertzen gardent un cachet d'émotion et de mélancolie qui leur est propre. Un esprit si heureusement doué, si bien préparé pour fixer quelques-uns des plus curieux aspects de la société russe, abandonnera-t-il une tâche qu'il a commencée avec tant de succès? Le pamphlétaire prendra-t-il décidément chez M. Hertzen le pas sur le romancier? Le caractère même de ses derniers écrits politiques nous autorise à en douter, et s'il veut rentrer dans une voie où de brillans récits marquent dignement sa trace, la Russie pourra compter une de ses gloires littéraires dans celui qui a déjà pris place parmi les plus habiles continuateurs de Gogol.

H. Delaveau.

LE

# PALAIS DE CRISTAL

## DE SYDENHAM

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Paris, 28 juin 1854.

Je viens de visiter le palais de cristal de Sydenham, mon cher monsieur, et je voudrais vous donner quelques détails sur ce monument extraordinaire si digne de fixer l'attention publique. Je n'ai pas la prétention de décrire tout ce que renferme cette immense exposition, bien plus grande que l'exposition de Hyde-Park en 1851. Douze ou quinze volumes ont à peine suffi pour les catalogues des diverses spécialités que renferme le palais. Vous comprendrez que je ne cherche point ici à résumer ces catalogues. J'ai un autre but, moins ambitieux, mais plus utile peut-être; il m'a semblé qu'un aperçu sur l'ensemble de l'entreprise suffirait pour donner à beaucoup de mes compatriotes le désir de voir ce que je renonce à raconter; il m'a semblé aussi que l'idée qui a donné naissance à la magnifique exposition de Sydenham méritait bien d'être mise en lumière et appréciée dans notre pays.

Pourquoi aimons-nous si peu à voyager, nous autres Français? Est-ce indolence, paresse, orgueil qui nous persuade que le bien n'est que chez nous, et que nous n'avons rien à apprendre ailleurs? Qu'y a-t-il d'étonnant au reste que cette terre de France, si attrayante pour toutes les nations, n'ait pas de moindres charmes pour ses habitans, et qu'un Français ait autant de peine à sortir de France qu'un étranger a de plaisir à y venir? Au reste, je suis le premier à

m'accuser d'une pareille répugnance, et mon plus grand bonheur quand j'ai quitté la France, c'est d'y rentrer. Mais si ce n'est guère un plaisir, ne serait-ce pas parfois un devoir pour nous d'aller de temps à autre prendre hors de notre pays, pour les y rapporter, les y propager, quelques-unes de ces idées nouvelles qui peuvent naître chez des races autres que la nôtre, ou quelqu'une de ces institutions récentes qui ont pour but d'adoucir le sort de nos semblables et de nous faire aimer d'eux en les rendant meilleurs et plus instruits? Je crois qu'on voyagerait davantage, si, moins égoïstes, plus désireux d'accroître le bien-être dans tous les rangs de la société, nous réfléchissions et nous nous intéressions davantage aux nombreuses et généreuses expériences que provoque aujourd'hui dans tant de pays autour de nous le désir d'améliorer la condition de l'humanité. De ces belles et louables tentatives, il s'en fait en France, grâce à Dieu; mais il s'en fait aussi beaucoup hors de France, sous l'influence de mœurs et d'institutions différentes des nôtres. Je crois que nous ne nous en préoccupons pas autant que nous le devrions; il faudrait aller les examiner de près, en observer l'influence sur le bonheur et les progrès des peuples, et en rapporter en France ce qui serait applicable à notre société.

Je faisais dernièrement ces réflexions en lisant la belle phrase prononcée il y a quelques jours dans une réunion publique par M. Laing, membre du parlement, président du comité de la société du palais de cristal de Sydenham : « Il est évident que pour atteindre le but qu'elle a en vue, la société doit associer à sa conception la pensée du développement de l'éducation et des progrès de l'instruction dans le peuple anglais. » C'est en effet là un des buts les plus intéressans que s'est proposé cette association appelée la *Compagnie du palais de Sydenham,* qui en deux ans vient de dépenser 25 ou 30 millions pour fonder cet immense établissement, qui profitera à l'instruction tout autant qu'à l'agrément du peuple anglais. Puisque nous n'avons rien de pareil chez nous, allons voir de près cette curieuse expérience; de semblables efforts valent bien la peine que les hommes sérieux et qui aiment leur pays s'en préoccupent; c'est là, ce me semble, un véritable devoir, et d'autant plus facile à accomplir, qu'à côté du devoir se trouvent dans ce voyage, vous pouvez m'en croire, un intérêt et un plaisir extrêmes.

La première idée du palais de cristal de Sydenham a été conçue au sein du comité de la Société des arts, des manufactures et du commerce, qui, ces jours derniers, a célébré le centième anniversaire de sa fondation dans un banquet donné au palais même. C'était aussi cette société qui la première avait émis l'idée de l'exposition universelle de 1851. Si on jette en arrière un regard attentif, on verra que presque toutes les grandes choses de ce siècle ont été conçues et

exécutées par des sociétés ou associations particulières, et rien n'est plus naturel, car la force intellectuelle comme la puissance matérielle réside au suprême degré dans l'association, cette forme vivante de l'amour de l'homme pour son prochain. Les associations industrielles elles-mêmes, qui semblent d'abord n'avoir que l'intérêt pour but, ont toujours eu quelque résultat profitable à l'humanité.

Le palais de cristal de Sydenham, qu'on peut à juste titre appeler la huitième merveille du monde, dépasse en grandeur les sept autres autant que notre civilisation dépasse celles des Assyriens, des Égyptiens et des Grecs. Tandis que les pyramides, les jardins suspendus de Babylone, ces monumens de l'orgueil des rois, coûtèrent la vie à bien des milliers de pauvres gens, sans atteindre aucun but d'une utilité reconnue, — on se réjouit en songeant que la construction du palais de cristal de Sydenham, loin de compromettre la vie de personne, a fait vivre bien des ouvriers, que de plus elle enrichira très probablement ses actionnaires, et que, quoi qu'il arrive, ce monument sera pour toutes les classes de la société anglaise et pour les visiteurs étrangers une source d'instruction constante, un admirable enseignement vivant du passé et du présent, une source d'amélioration pour l'avenir. Que ceux qui soutiennent que le monde ne marche pas de progrès en progrès, que ceux qui voudraient faire rétrograder la société, sous prétexte que notre XIXe siècle ne vaut ni l'antiquité ni le moyen âge, qu'ils viennent tous visiter le palais de cristal, cet immense résumé de notre civilisation; qu'ils réfléchissent à l'idée élevée, charitable, vraiment généreuse, qui a inspiré cette grande œuvre; qu'ils voient avec quelle rapidité inconcevable, avec quelle puissance de moyens cette idée a été mise à exécution, — et s'ils sont consciencieux, ils rendront justice à la supériorité morale, scientifique et industrielle de notre âge.

Je me souviens que l'an dernier, par une chaude soirée du mois d'août, je me promenais sur une de ces collines du canton de Vaud d'où la vue embrasse tout le lac de Genève, les montagnes de la Savoie et une immense étendue de pays; je causais de sujets religieux avec un des meilleurs et plus aimables pasteurs que je connaisse, et j'ajouterai un des plus instruits, qui m'a souvent rappelé par la finesse de son esprit et son goût pour la science les portraits qu'on nous fait de l'excellent Lavater. Nous parlions de l'amour de l'humanité qui va sans cesse se propageant dans les institutions et dans les mœurs, des élans d'affection qu'on se sent parfois dans le cœur pour tous les hommes, du grand besoin d'aimer et de faire du bien que développent en nous ces magnifiques scènes de la nature; nous repassions dans nos souvenirs le nom des grands génies qui ont le plus contribué à l'affranchissement physique, moral et intellectuel des hommes, aux progrès de toutes les classes de la société, et

particulièrement des classes les plus pauvres et les plus nombreuses. Lorsque je sortis, il y a quelques jours, du palais de cristal, le souvenir de cette conversation m'est revenu à l'esprit, et je me suis dit que parmi les bienfaiteurs de notre race, il faudrait placer le nom de l'homme qui conçut l'idée de cette populaire entreprise et qui l'exécuta. Cet homme, dont le nom doit être honoré et béni, quel est-il? Il s'appelle *légion*, car cette grande et généreuse pensée n'est pas celle d'un homme seul; elle est l'expression du progrès d'un peuple entier, d'une nation forte qui depuis quelques années marche avec persévérance dans cette voie large et loyale où les puissans aident les faibles, les savans instruisent les ignorans, les bons améliorent les mauvais, où en un mot l'amour s'étend de plus en plus entre toutes les classes de la société et les relie entre elles pour le bien, le bonheur et l'avantage de toutes.

C'est en effet un des traits caractéristiques de la vie de la nation anglaise pendant ces dernières années, que ce travail constant des individus comme du gouvernement en faveur du peuple. Morale, science, industrie, tout a été mis à la portée des classes nombreuses, pauvres et ignorantes. On n'a pas oublié la grande réforme douanière et industrielle de sir Robert Peel, qui avait pour but direct et qui a eu pour résultat immédiat l'amélioration de la condition physique du peuple. Si l'on se place à un autre point de vue, n'est-elle pas innombrable, la quantité publiée dernièrement en Angleterre de ces petits écrits populaires à très bon marché, guides pour la conduite de la vie, directions pour le choix d'un état, de traités scientifiques à la portée des esprits les moins cultivés, et d'une utilité pratique précieuse pour les plus simples ouvriers? Bien plus, des savans de premier ordre, des économistes distingués, des hommes politiques, comprenant que le temps est venu pour les classes supérieures d'entrer en rapport direct avec le peuple, ont ouvert des cours publics dans les grands centres d'industrie, et ils y professent eux-mêmes gratuitement. Quelle belle et sainte communion que celle de l'éducation et de l'instruction, trésors qui ne doivent pas plus que l'or et l'argent rester l'apanage exclusif de la naissance, et qui, répandus avec libéralité par les plus riches sur les plus humbles, créent et cimentent des liens de fraternité et d'égalité bien autrement réels et puissans que ceux résultant d'institutions sociales ou de lois politiques toujours fragiles et transitoires?

Si le sentiment qui a inspiré l'idée du palais de Sydenham est des plus généreux, il faut reconnaître que l'exécution a été digne de la conception. C'est un immense bâtiment avec une charpente en fer et des murs en plaques de verre; sa forme est celle d'une nef coupée au milieu par un transept beaucoup plus élevé et aux deux extrémités par deux autres transepts un peu moins hauts; les toits sont

arrondis en dôme. L'aspect général est léger et très gai : léger, car l'œil ne rencontre aucune masse de bois ou de pierre lourde et impénétrable, puisque tous les murs sont en verre enchâssé dans du fer; gai, car le fer peint en bleu et le verre blanc et brillant offrent aux regards une masse de couleur très douce et presque trop éclatante. Ce diamant étincelant se détache sur un admirable paysage de verts très variés, depuis le ton un peu cru des prairies jusqu'à celui du feuillage jaunâtre des arbres et des blés commençant à mûrir. On a construit le monument sur le haut d'une colline peu élevée, mais dominant une assez grande étendue de pays, de sorte que de très loin à la ronde on voit briller cette masse de cristal, et que de la terrasse même du palais les visiteurs jouissent d'un charmant coup d'œil sur une ravissante contrée. En admirant avec quelle rapidité cet édifice immense a été terminé en moins de deux ans, je me demandais pourquoi on ne fait pas plus souvent usage d'un mode de construction aussi facile et aussi économique : l'invention, qui appartient à M. Paxton, quoique récente, puisqu'elle ne remonte pas au-delà du palais de Hyde-Park construit pour l'exposition universelle de 1851, a bien fait ses preuves. Une application sur une aussi grande échelle et couronnée d'un si grand succès aurait dû, ce me semble, propager plus rapidement ce mode de construction, particulièrement convenable pour des lieux de réunion publique ou de grands établissemens industriels (1).

On peut venir au palais de Sydenham par un petit embranchement du chemin de fer de Londres à Douvres et Brighton. Les étrangers arrivant à Londres l'aperçoivent à l'horizon, sur leur gauche, une demi-heure avant la station de London-Bridge; mais ceux qui n'ont pas vu l'exposition universelle de 1851 ne doivent rien comprendre à ce gigantesque globe de cristal placé sur une hauteur et dominant tout le pays environnant. En revenant en France, il m'apparut sous un aspect vraiment magique; c'était le soir, vers huit heures; le soleil se couchait derrière la colline qui sert de piédestal au palais, et ses derniers rayons étincelaient à l'horizon à travers les parois de verre du bâtiment; on aurait cru voir la réalisation vivante d'un de ces palais féeriques des contes des *Mille et Une Nuits*. Je

(1) M. Paxton, qui a été créé baronnet après l'exposition universelle de 1851, vient de recevoir du duc de Devonshire, chez qui il a longtemps été employé en qualité de jardinier en chef, une coupe en or, en souvenir de l'ouverture du palais de Sydenham. Cette coupe est ornée de l'inscription suivante, aussi honorable pour le donateur lui-même que pour sir Joseph Paxton : « Dans ce jour heureux que célèbrent la présence de la reine et ses félicitations, ce 10 juin 1854, cette coupe a été offerte à sir Joseph Paxton par son affectionné et dévoué ami Devonshire; chacun peut comme moi aujourd'hui apprécier son talent, son habileté et la simplicité de ses combinaisons, mais personne autant que moi ne connaît l'excellence de son cœur et de son caractère, et les qualités chrétiennes et affectueuses qui le distinguent. »

n'oublierai jamais l'effet bizarre de ce dôme bleuâtre se détachant sur le fond jaune du ciel doré par les derniers rayons du soleil couchant, et noyant sa base dans les ombres vertes foncées et presque noires des prairies déjà plongées dans l'obscurité. J'aurais voulu voir aussi la lune se lever derrière ces murailles de verre, j'aurais eu sans doute un spectacle un peu analogue à celui dont je fus témoin une fois dans la vallée de Chamouny, lorsque j'aperçus les rayons de la lune, glissant le long de la cime du Mont-Blanc, venir éclairer de leur pâle lumière les bleuâtres pyramides du glacier des Bossons.

En arrivant à Sydenham, on se trouve au bas d'un beau parc qui remonte par des pentes assez douces jusqu'au pied des terrasses sur lesquelles s'élève le palais. Du débarcadère, une immense galerie vitrée conduit à couvert à l'aile du sud; mais il est beaucoup plus agréable de traverser le parc coupé de belles pièces d'eau et accidenté par des mouvemens de terrain disposés avec goût. Au fond d'une petite vallée, sur le bord d'un lac factice, on aperçoit des représentations fort curieuses de ces monstres antédiluviens qui de l'état fossile ont été en quelque sorte ressuscités par le génie des Cuvier et des Geoffroy Saint-Hilaire.

La façade du palais est bordée de terrasses et d'escaliers aussi majestueux et aussi imposans que ceux de Versailles; des statues en grand nombre les décorent; à droite et à gauche de l'entrée du transept central règnent de larges galeries ouvertes sur le devant, d'où l'on peut jouir à l'aise, en s'asseyant, de la vue du parc qui se déploie à vos pieds, et au-delà de l'aspect riant des vertes campagnes du comté de Kent. Il est impossible, je crois, de rendre la vive émotion d'admiration et de surprise qu'on éprouve lorsque, se plaçant au centre de cet édifice immense, à la croisée du transept central et de la nef, on promène ses regards tout autour ou au-dessus de soi. Les mesures exactes de chacune des parties du bâtiment ne donneraient de cet effet d'ensemble qu'une idée imparfaite, car les chiffres parlent peu à l'imagination. Je ferai donc grâce des chiffres, et je dirai seulement que les tours de Notre-Dame pourraient s'abriter sous le dôme du transept central, et que le boulet d'une pièce de campagne tiré d'une extrémité de la nef n'atteindrait pas l'extrémité opposée. On peut encore se faire une idée de l'immensité de l'édifice par ce fait, que de l'un des balcons situés aux deux bouts il est presque impossible de distinguer si les personnes assises à l'autre bout sont des hommes ou des femmes.

Comme deux idées différentes ont présidé à l'établissement du palais de cristal, l'une d'instruction populaire, l'autre purement industrielle, on doit trouver deux divisions dans l'exposition. L'une, artistique et scientifique, est représentée par les collections d'animaux, d'arbres et de plantes, par les reproductions de monumens

des différens âges et des chefs-d'œuvre de l'art plastique; l'autre division est le bazar, l'exposition de l'industrie contemporaine montrant ses produits et les vendant. Parlons d'abord de la première partie; aussi bien c'est celle qui attire le plus la curiosité.

Aucun peuple n'aime autant à voyager que le peuple anglais, aucun n'est à pareil degré dévoré de ce besoin de locomotion qui pousse l'Anglais hors de chez lui avec femme et enfans dès qu'il a mis de côté les fonds nécessaires au voyage; mais comme la plus petite excursion sur le continent coûte de l'argent et du temps, les classes les plus nombreuses, tous les ouvriers, les artisans en général, peuvent rarement se donner cette satisfaction. Les constructeurs du palais de cristal se sont dit : — Puisque le peuple n'a ni le temps, ni l'argent nécessaire pour aller visiter le monde, amenons le monde ici, en Angleterre, devant le peuple anglais, et procurons à nos concitoyens les moyens de plaisir et d'instruction dont ils ont été jusqu'ici privés. — Et cette pensée aussi généreuse que hardie a été mise à exécution avec une rapidité et un bonheur inoui. C'est donc le spectacle de la terre entière qui se déroule à vos yeux, non pas en peinture comme dans un panorama, mais en chair et en os, si je puis m'exprimer ainsi. Ici vous voyez, au milieu des arbres les plus rares et des fleurs les plus précieuses, originaires de chaque pays, les animaux qui vivent dans ces mêmes climats; toutes les variétés différentes de la race humaine, depuis le Lapon jusqu'au nègre, depuis le Chinois et le Malais jusqu'à l'Indien d'Amérique, sont représentées par des figures faites avec la plus parfaite exactitude d'après le type ethnologique de chaque espèce. Pour ajouter à l'illusion, on a arrangé des groupes de manière à former des scènes animées, telles que chasses, réunions de tribus, intérieurs de famille; vous pouvez, par exemple, assister au spectacle d'une chasse au tigre à dos d'éléphant dans l'Inde; au milieu d'épais mâquis, l'éléphant, surmonté de sa tour garnie de chasseurs, repousse un tigre qui se jette sur lui; du haut de l'éléphant des Indiens se battent contre le tigre à coups de fusil et de lances, d'autres chasseurs à pied lui jettent de loin des flèches. Ailleurs vous assistez à une de ces scènes de désolation des régions arctiques si bien dépeintes dans l'intéressant voyage du lieutenant Bellot : au milieu d'une nature rachitique, entourée de glace et de neige, une famille de Lapons fait la cuisine, tandis qu'à quelque distance des phoques et des ours blancs s'observent mutuellement.

Des fontaines entourées des plus belles fleurs du monde, de gais parterres de plantes rares entretenues avec soin, sont placés de distance en distance dans la longueur de la nef. Cette vue réjouissante repose les yeux et l'esprit, et sert comme de transition et de séparation entre les diverses scènes qui devraient se passer à des mil-

liers de lieues l'une de l'autre. J'ai été surpris de la quantité vraiment incroyable de plantes et de fleurs qu'on a déjà pu rassembler, et qui doit être bien considérable, si l'on songe aux proportions gigantesques de ce jardin d'hiver. J'ai remarqué particulièrement de magnifiques palmiers dans la partie égyptienne, et ailleurs des rhododendrons des plus rares et des plus grands.

Après ce cours d'ethnologie et d'histoire naturelle, si l'on veut suivre un cours complet d'archéologie, étudier l'art sous toutes ses formes et à toutes ses époques, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, le palais de cristal offre un assemblage de ressources vraiment merveilleux. Au prix des plus grands sacrifices d'argent, secondée par d'habiles archéologues et des artistes pleins de goût et de savoir, l'administration a reconstruit et restauré des spécimens fort exacts et des modèles de l'art depuis ses origines et à travers toutes les civilisations. On peut ainsi se promener à son choix dans les salles d'un palais de Ninive, dans l'intérieur d'un temple égyptien, dans la cour des Lions ou les appartemens de l'Alhambra; ensuite on s'assoira sous un palmier devant les colosses d'Ibsamboul, de cent pieds de hauteur, au milieu d'une avenue de sphinx; après, on visitera soit une pagode chinoise, soit les sculptures du Parthénon, ou on parcourra la maison de Diomède à Pompéia, restaurée avec une si parfaite exactitude, que l'illusion serait complète, si l'on n'était entouré d'hommes en redingotes et en habits. Ainsi en bien peu de temps on aura une idée assez vraie, non pas seulement de l'art, mais aussi des mœurs et de la vie même des principaux peuples de l'antiquité. Ce qui ajoute beaucoup de prix à ces utiles collections, c'est le scrupule consciencieux avec lequel ces restaurations ont été conduites; les documens les plus récens et les plus authentiques, ou même les indications fournies par des voyageurs, ont dirigé les artistes qui ont entrepris ces travaux d'un genre si délicat.

Mais si ces souvenirs des anciennes civilisations ne se présentent à nous qu'à travers des restaurations qui, quoique consciencieusement exécutées, offrent néanmoins matière à contestation, il n'en est pas de même pour l'art byzantin, pour l'art du moyen âge et pour l'art moderne. Aussi éprouve-t-on, sinon une plus grande curiosité, au moins une plus complète satisfaction, en parcourant les nombreuses salles où l'on a exposé les monumens de ces différentes époques de l'art. D'abord l'art religieux apparaît presque seul, art grossier à l'origine dans l'exécution, mais naïf et plein de foi dans l'expression. Les productions de cette époque sont exclusivement religieuses, tombeaux, statues mortuaires, bas-reliefs d'églises, baptistères, vases sacrés, etc.; puis on passe à l'art gothique, qui, par ses formes allongées, semble s'élancer à travers les nuages jusqu'au ciel, comme l'imagination allemande qui l'a engendré; ensuite on

arrive aux œuvres de la renaissance, qui rappelle le paganisme, où elle s'est parfois trop inspirée : art savant, habile, gracieux, mais sans conviction, à l'exception du génie si original, si triste et si puissant de Michel-Ange. On doit très particulièrement des remercîmens à l'administration pour avoir reproduit et exposé toutes les belles statues de ce grand artiste, entre autres celles de la chapelle des Médicis à Florence.

Ce qui complète cette exposition si curieuse et si instructive de l'archéologie et de l'art à travers tous les âges et toutes les civilisations, c'est une collection de plâtres moulés qui permet de passer en revue les chefs-d'œuvre de la statuaire à chaque époque et chez tous les peuples. Pour former une réunion aussi nombreuse, il a fallu mettre à contribution tous les musées publics et beaucoup de galeries particulières dans le monde entier. Il paraît que partout, sauf dans deux ou trois circonstances, les artistes envoyés par l'administration du palais de cristal ont été accueillis avec empressement, et qu'on leur a donné toute facilité pour exécuter les moules des statues. Si l'on songe combien de centaines d'épreuves ont été rapportées de tous les coins du monde pour former ce musée, on s'étonnera de la persévérance et de l'activité qu'on a dû déployer pour obtenir pareil résultat, et on se félicitera que par ce résultat ainsi atteint on ait créé et développé des liens nouveaux entre l'Angleterre et toutes les nations qui ont l'une après l'autre apporté leur tribut à cet immense *pandæmonium* de l'art humain.

Lors de ma visite au palais de Sydenham, un grand nombre d'ouvriers travaillaient à terminer plusieurs des salles encore inachevées. J'entendais parler autour de moi plusieurs langues, et la physionomie de ces ouvriers aussi bien que leur langage me démontra qu'ils appartenaient à différens pays. Je reconnus dans ce fait un service de plus qu'on doit à l'entreprise du palais de cristal : elle a réuni pour une même œuvre les efforts et les travaux d'artistes et d'ouvriers qui ne se connaissaient sans doute pas jusqu'alors, et qui, dans ce travail commun, ont appris à s'apprécier mutuellement et à s'estimer. Pour moi, je verrai toujours avec joie et reconnaissance tout progrès vers l'établissement de cette grande confraternité qui embrassera un jour l'humanité entière sans distinction de peuples ni de races. Lorsqu'à l'heure des repas les portes du palais vomissent ces flots d'ouvriers de différens pays, français, anglais, allemands, italiens, hongrois, etc., rien n'est curieux comme d'entendre bourdonner aux oreilles tous ces dialectes différens comme une musique discordante. On croirait assister à la dispersion des nations lors de la chute de la tour de Babel ; mais les ouvriers de la tour de Babel furent frappés et dispersés par la colère de Dieu parce que, dans leur pensée impie, ils voulurent lutter contre sa puissance : leur œuvre était

mauvaise. L'œuvre des ouvriers de Sydenham, au contraire, sera bénie, car elle tend à instruire, à élever, à unir les hommes entre eux, et par là elle avance le règne de Dieu sur la terre.

La partie du palais de cristal destinée à l'exposition de l'industrie contemporaine offre jusqu'à présent beaucoup moins d'intérêt que la partie artistique; mais cela tient principalement à ce qu'un très petit nombre de boutiques et de dépôts y sont encore établis. Malgré l'opinion contraire de personnes graves et compétentes, j'ai la conviction que le succès de cette partie de l'œuvre est assuré. D'ici à deux ans, il n'y aura pas un fabricant, pas un industriel important dans le monde entier, qui n'établisse un dépôt au palais de cristal de Sydenham. Il me semble en effet impossible que les industriels anglais et étrangers méconnaissent longtemps l'immense avantage d'être constamment représentés dans ce bazar toujours ouvert, et sans cesse parcouru non-seulement par les habitans de l'Angleterre, mais par ces milliers de voyageurs qui traversent la Grande-Bretagne. Combien de marchands, de boutiquiers, dépensent chaque année des milliers de francs en annonces dans les journaux, en affiches, en prospectus, dont un bien petit nombre atteint et frappe le public? Ne leur sera-t-il pas beaucoup plus économique et profitable d'avoir un dépôt et un magasin de vente à Sydenham, et, tout en exposant et débitant leurs produits, de se servir ainsi d'affiches et de prospectus à eux-mêmes? Un raisonnement aussi simple ne peut manquer de frapper l'esprit dans un pays qui a poussé si loin le système de la publicité industrielle. Quant aux fabricans étrangers, ils seraient bien peu intelligens, s'ils ne saisissaient cette merveilleuse occasion de faire connaître leurs produits, non-seulement au peuple le plus riche et le plus grand consommateur de l'univers, mais en même temps aux voyageurs qui de toutes les parties du monde affluent en Angleterre.

Voilà donc de nouveaux liens établis pour l'industrie et par l'industrie entre tous les peuples qui enverront leurs produits à ce bazar universel. Réunis dans ce grand centre commun, les marchands, les producteurs du monde entier se verront, se connaîtront, échangeront leurs idées, apprendront même à perfectionner leur fabrication en examinant celle de leurs rivaux. Quels progrès résulteront pour l'industrie de cette concentration! et par suite, quels avantages en découleront pour le consommateur et dans le bon marché et dans le perfectionnement de la marchandise! Quant au public, il sentira vite combien il lui sera commode et économique de s'approvisionner dans ce bazar, où se trouveront réunies dans un espace restreint les marchandises de toute espèce qu'autrement il lui faudrait aller chercher dans bien des villes et dans bien des pays.

J'ai entendu quelques personnes habiles et expertes en ces ma-

tières discuter et mettre en doute le succès financier de la société qui a entrepris le palais de cristal. Suivant elles, l'entreprise ne réussira que si on obtient l'autorisation d'ouvrir le palais pendant le dimanche, ce qui est contraire à la législation actuelle de l'Angleterre. Pour moi, quelle que soit l'utilité de cette mesure pour les classes ouvrières en particulier, je ne subordonne pas à cette question le succès financier de la société. D'ailleurs j'espère, j'ai même la conviction que très prochainement cette question sera résolue affirmativement. Le bon sens élevé et pratique du peuple anglais, des hommes qui le gouvernent, et, il faut le dire à sa gloire, du clergé anglican, triomphera des préjugés qui s'y opposent. En Angleterre, les préjugés dépendent plus ou moins longtemps leur terrain, mais ils finissent toujours par céder, non pas à la violence et à la passion de quelques esprits, mais à la puissance de l'opinion publique de la majorité. On comprendra bientôt généralement qu'après avoir célébré le dimanche dans les églises et par des prières, on peut encore célébrer cette journée dans tous les lieux où le cœur et l'esprit s'élèvent vers Dieu et par tous les actes qui mettent l'homme en communion avec son créateur. Par conséquent c'est sanctifier et non profaner le jour du Seigneur que d'en employer une partie à admirer au palais de cristal les œuvres de la création ou les produits du génie humain. S'instruire, c'est s'améliorer; s'améliorer, c'est se rapprocher de Dieu et l'honorer. Quoi qu'il en soit sur cette question particulière, et quoique je n'aie pas sous les yeux les documens précis nécessaires pour établir exactement le bilan de cette œuvre immense, qui a coûté, dit-on, de 25 à 30 millions; quoiqu'il soit impossible aujourd'hui de calculer quelles seront les recettes, quelle somme exigera l'entretien d'une pareille construction, la surveillance et l'administration d'un édifice aussi gigantesque avec un parc immense, des bassins et des conduites d'eau comme à Versailles; malgré tout cet inconnu, j'affirme dès ce moment avec assurance que cette œuvre doit réussir. Elle ne périra pas, j'en ai la plus profonde conviction, car il y a dans le monde une Providence qui veille sur les grandes idées dont la réalisation importe à tous les peuples; elle veut que les sociétés marchent sans cesse par les progrès de l'éducation et de l'instruction vers une confraternité universelle, et elle soutient de sa main toute-puissante les œuvres humaines qui, comme le palais de Sydenham, cette encyclopédie vivante et progressive du XIX^e siècle, sont à la fois un centre d'union, un gage de paix et un moyen de perfectionnement pour toute l'humanité.

BENJAMIN DELESSERT.

# LE RETOUR

## POÉSIES DE JEUNESSE.

On a déjà lu ici plusieurs des poésies qui ont rendu populaire en Allemagne le nom de M. Henri Heine (1). Le cycle de *Lieder* que nous publions aujourd'hui, et que M. Heine a intitulé *le Retour* (*Heimkehr*), est un de ceux où se dessine le plus nettement l'originalité du poète. Si une traduction pouvait rendre tout ce que l'auteur a mis de grâce et de finesse, de passion et d'ironie sous une forme admirablement simple, les strophes de ce poème seraient un curieux spécimen de l'espèce de révolution accomplie par M. Henri Heine dans la littérature lyrique de son pays. On sait avec quelle persistance souvent heureuse l'école appelée romantique s'est longtemps efforcée en Allemagne d'opposer les naïves inspirations du moyen âge aux procédés de la poésie savante. Malheureusement les romantiques ne faisaient que reproduire sans art la rusticité de ces vieilles chansons, ou bien, par une réaction en sens contraire, ils allaient se perdre dans des subtilités prétentieuses. L'auteur du *Retour* a emprunté aux poésies du peuple ce qu'il fallait y chercher en effet, la simplicité, la clarté candide, l'expression fraîche et sincère. Il a fait disparaître l'appareil lyrique déployé par les maîtres, et l'émotion a parlé toute seule. Point d'exclamations, point d'apostrophes, point de ces procédés un peu solennels, comme il y en a chez Klopstock, chez Schiller et jusque dans les strophes harmonieuses d'Uhland. M. Henri Heine voulait que le sentiment sortît du cœur comme la source sort du rocher. Cette simplicité toutefois n'excluait pas le mouvement varié de la passion. La joie et la douleur, les tendresses les plus suaves et l'ironie la plus sanglante, toute la gamme des sentimens qui peuvent inspirer le poète lyrique se déroule à l'aise dans cette langue si ingénieusement familière, et les strophes allemandes du *Heimkehr*

(1) Voyez les livraisons du 15 juillet et du 15 septembre 1848.

sont un exemple de ce mélange habile qui a fait la fortune du *Livre des Chants*.

Indépendamment de l'intérêt littéraire qui s'attache en Allemagne à l'ensemble de pièces intitulé *le Retour*, ce groupe de chansons tendres ou railleuses a encore pour la France un intérêt particulier. Le même cycle lyrique qui a été pour le public allemand une hardie protestation contre les subtilités du romantisme devient pour nous un chapitre curieux de l'histoire intime du poète. Au moment où l'auteur de *l'Allemagne* se retourne vers son passé pour l'expliquer et le raconter, au moment où il termine ces *Confessions* qui nous initieront aux premières phases de sa vie littéraire, — il y a quelques aspects de cette vie que l'on connaîtrait mal, si on ne pouvait, à côté des troubles de l'esprit, interroger les émotions du cœur, si on ne parvenait à lire dans l'âme de l'homme comme dans celle de l'écrivain. Que de pages de l'humoriste dont il faut chercher le secret dans les chants du poète! C'est quelques-unes de ces révélations que nous donnent les strophes du *Retour*. L'influence de la nature du Nord sur l'âme de celui qui analysera plus tard avec une si rare finesse les origines de l'art germanique est accusée très vivement dans la plupart de ces charmans *Lieder*. Le lien qui unit le doute dans l'amour au doute intellectuel, la plainte du cœur aux révoltes de l'esprit, n'est-il pas aussi singulièrement visible pour quiconque les lit avec attention? — *Le Retour*, qui est pour l'Allemagne une tentative lyrique des plus curieuses, prend ainsi un intérêt plus général et peut être interrogé comme un recueil d'aveux sincères sur le mystérieux rôle que jouent parfois les souffrances intimes dans une destinée poétique.

Le premier amour, les souvenirs gracieux et amers qu'il a laissés, — tel est le seul lien de ces chants, tel est le vrai sujet du poème. Il n'y a ici que deux personnages, l'amant qui se souvient et la femme qui a oublié. Évoqués par le *Lied*, les tableaux du passé reparaissent dans un étrange désordre; les paysages aimés dessinent de nouveau leurs perspectives charmantes. Tout ce monde où les suprêmes joies et les suprêmes douleurs se sont révélées renaît à la lumière et déroule devant nos yeux ses splendeurs matinales. Suivons un moment le rêveur dans son voyage au pays où il a vécu, où il a passé de douces heures et des heures empoisonnées. Obéissant à son caprice, M. Heine intitule un de ses plus ravissans poèmes : *Songe d'une Nuit d'été*. C'est encore d'un songe qu'il s'agit ici, ou, si l'on veut, d'un pendant printanier à ce bizarre tableau de l'Allemagne intitulé *Conte d'hiver*, où M. Heine a raconté aussi les impres sions d'un voyage au pays natal, mais en railleur inexorable cette fois, décidé à n'écouter que son ironie. Dans le *Conte d'hiver*, la satire domine; la réalité se dessine en traits d'une netteté saisissante. Dans *le Retour*, c'est la passion qui règne, et les larmes sont toujours près du rire; la réalité se confond avec le songe, ou plutôt s'efface devant lui. Mais d'abord quels sont ces fantômes? que signifie cette suite de visions? quel en est l'enchaînement? — Ce sont là des questions que le lecteur français pourra se faire, et auxquelles il faut peut-être essayer de répondre.

Les premières pièces du cycle intitulé *le Retour* traduisent les impressions de tristesse poignante dont ne peut se défendre le poète ramené dans le pays où s'est passée une partie de sa jeunesse. Il y va le cœur gonflé de larmes et

sachant bien qu'il n'y trouvera pas du baume pour sa plaie; mais il semble qu'une force mystérieuse le pousse à savourer sa souffrance. Pour chasser son angoisse, il chante, il évoque certains aspects préférés, et chacune de ces visions, éclairée d'abord par le plus doux soleil, s'achève dans la tempête ou dans les ténèbres. Le souvenir du passé vient jeter son voile funèbre sur les plus frais tableaux. Aux bords du Rhin, il a beau saluer d'un regard ami le beau fleuve éclairé par le soleil couchant; ce qui l'attire, ce qui l'absorbe bientôt, c'est la pensée de Loreley, de la vierge perfide dont les chants magiques égarent et perdent les mariniers. Sur l'esplanade d'une petite ville allemande, au milieu du calme d'une radieuse matinée de printemps, son attention ne s'arrête ni sur la foule joyeuse, ni sur les tilleuls reverdis, ni sur la campagne souriante. Il voit un soldat jouer avec son fusil, et un vœu sinistre éclate au milieu des parfums et des clartés de mai. La forêt n'a pour lui que des voix plaintives; la cabane du forestier ne lui offre que des scènes lugubres.

Peu à peu cependant à ces premières impressions du *Retour* succèdent des images plus nettes du passé. Les premiers *Lieder*, si mornes et si désolés, sont suivis de quelques chants qu'anime l'extase amoureuse des anciens jours. Le poète nous transporte sur les grèves de la Mer du Nord. Nous allons parcourir avec lui tous les lieux consacrés par le souvenir de la femme aimée. Il la voit tantôt au milieu des brouillards et de la tempête, tantôt dans les dernières splendeurs du crépuscule devant la maison du pêcheur, que fouettent les vagues furieuses, moins agitées que son cœur. Le poétique voyage se continue, et nous pénétrons dans la vieille cité que la bien-aimée n'habite plus. On suit les chemins d'autrefois; on s'arrête devant la maison bien connue. Une nouvelle suite de visions se déroule, qui a pour cadre cette fois, — au lieu des bords du Rhin et des grèves de la mer, — l'enceinte de la petite ville avec ses rues paisibles et ses intérieurs bourgeois. Sous l'impression de ces calmes aspects, le poète est ramené jusqu'aux rêves de son enfance; mais tout à coup les premières émotions de l'amour se réveillent, et avec elles ses premières douleurs. Toute la crise du désespoir et de la séparation est racontée avec une sauvage colère, au milieu de laquelle intervient parfois l'ironie, mêlant aux amères paroles des éclats de rire et des accens bouffons. C'est un curieux spectacle que celui de l'horizon du poète s'élargissant en quelque sorte peu à peu sous l'action d'une puissante fantaisie qui prend insensiblement la place de la passion. Ici c'est le rêveur allemand qui se transforme en étudiant espagnol, raillant et chantant tour à tour les belles dames de Salamanque; là c'est l'étudiant allemand qui reparaît, et qui étale en pleine université de Halle son pétulant scepticisme. A ce moment, le rêve touche à sa fin. On sent que le poète a pris la place de l'amant. Les flammes magiques qui embrasaient son cœur se sont éteintes, comme il le dit lui-même, et ses strophes sont l'urne où vont reposer les cendres de sa passion.

On connaît maintenant le lien de ces chansons réunies sous le titre commun de *Retour*. Les bords du Rhin, les grèves de la Mer du Nord, les rues solitaires d'une petite ville, tel est en quelque sorte le cadre matériel du poème. C'est un voyage qui se commence dans les larmes et se termine avec

le sourire, après nous avoir fait passer par les plus poignantes émotions d'un amour de jeunesse. Nous avons indiqué la pensée de l'œuvre; laissons parler le poète.

I.

Dans ma vie, hélas! si ténébreuse a brillé jadis une douce image; maintenant la douce image s'est évanouie, et je suis enveloppé de ténèbres.

Lorsque les enfans sont dans l'obscurité, ils sont inquiets, ils ont peur, et, pour chasser leur angoisse, ils se mettent à chanter à haute voix.

Moi aussi, fol enfant, je chante aujourd'hui dans les ténèbres; si mon chant ne résonne pas d'une façon harmonieuse, il m'a délivré cependant des angoisses de mon cœur.

II.

Je ne sais ce que veut dire cette tristesse qui m'accable; il y a un conte des anciens temps dont le souvenir m'obsède sans cesse.

L'air est frais, la nuit tombe, et le Rhin coule en silence; le sommet de la montagne brille des dernières clartés du couchant.

La plus belle vierge est assise là-haut comme une apparition merveilleuse; sa parure d'or étincelle; elle peigne ses cheveux d'or.

Elle peigne ses cheveux d'or avec un peigne d'or, et elle chante une chanson, une chanson dont la mélodie est prestigieuse et terrible!

Le marinier, dans sa petite barque, se sent tout pénétré d'une folle douleur; il ne voit pas les gouffres et les rochers; il ne voit que la belle vierge assise sur la montagne.

Je crois que les vagues à la fin engloutissent et le marinier et la barque; c'est Loreley qui a fait cela avec son chant.

III.

Mon cœur, mon cœur est triste; le mois de mai cependant brille de son joyeux éclat. Appuyé contre un tilleul, je suis là sur la vieille esplanade.

En bas coule, bleue, paisible et silencieuse, la rivière de la ville; un enfant y glisse sur sa barque et sifflote une chanson.

Au-delà du courant s'élèvent et se mêlent, dans une confusion pittoresque, villas, jardins, et les hommes et les bœufs, et les prairies et la forêt.

De jeunes servantes étendent du linge et courent sur le gazon. Le moulin à eau fait danser dans un rayon de soleil sa poussière de diamans; son lointain murmure vient jusqu'à moi.

Sur une vieille tour grise est une guérite; un jeune gars en habit rouge va et vient sur le rempart.

Il joue avec son fusil, qui étincelle au soleil; il présente l'arme, il couche en joue... Je voudrais que d'un coup de feu il m'étendît raide mort.

IV.

Je vais dans la forêt et je pleure. La grive est perchée sur les hautes branches; elle sautille et chante doucement : Pourquoi es-tu si triste?

« Les hirondelles, tes sœurs, te le diront, ma mie; elles ont habité de gracieux petits nids, là où sont les fenêtres de ma bien-aimée. »

V.

La nuit est humide et orageuse, le ciel est sans étoiles. Au fond de la forêt, sous les arbres dont le feuillage retentit, je vais errant en silence.

De loin, une petite lumière brille à la solitaire maison du forestier; mais la lumière ne m'attirera pas de ce côté : il fait trop triste là-bas.

La grand'mère aveugle est assise dans son fauteuil de cuir, sinistre, immobile, comme une image de pierre, et ne dit pas un seul mot.

Le fils du forestier, garçon aux cheveux roux, va et vient par la maison; il accroche son fusil à la muraille, et jette avec colère un insolent éclat de rire.

La belle fileuse pleure et mouille le chanvre avec ses larmes; à ses pieds, en gémissant, se blottit le chien de son père.

VI.

Lorsqu'en voyage je rencontrais par hasard la famille de ma bien-aimée, sa petite sœur, son père, sa mère, — ils me reconnaissaient avec joie.

Ils me demandaient de mes nouvelles, et me disaient eux-mêmes aussitôt que je n'avais pas du tout changé, que mon visage seulement était pâle.

Je m'informais des tantes, des cousines, et de maint ennuyeux compagnon, et du petit chien qui aboyait d'une manière si douce.

Je m'informais aussi de ma bien-aimée, mariée depuis, et l'on me répondait amicalement qu'elle était en couches.

Et amicalement je leur adressais mes félicitations, et j'ajoutais, avec un sourire aimable, qu'on voulût bien la saluer cordialement mille et mille fois de ma part.

La petite sœur s'écriait tout à coup : Le petit chien si doux, si gentil, il a grandi et il est devenu enragé; on l'a noyé dans le Rhin.

La petite ressemble à ma bien-aimée, surtout quand elle rit; elle a les mêmes yeux qui m'ont rendu si misérable.

VII.

Nous étions assis dans la maison du pêcheur et nous regardions la mer. Les brouillards du soir s'élevaient et montaient vers les cieux.

Peu à peu on alluma les lumières du phare; dans le lointain on découvrit encore un navire.

Nous parlions de tempêtes, de naufrages; nous parlions des marins et de leur vie ballottée entre le ciel et l'eau, de leur vie que se partagent l'inquiétude et la joie.

Nous parlions des côtes lointaines, du sud et du nord, et des hommes bizarres qui habitent ces contrées, et des bizarres mœurs qui y règnent.

Aux bords du Gange, ce ne sont que parfums et clartés; des arbres gigantesques y fleurissent, et de beaux hommes s'y agenouillent en silence devant la fleur du lotus.

En Laponie, ce sont des gens sales, petits, avec des têtes écrasées et des bouches énormes. Ils se chauffent autour du feu, ils font cuire du poisson, ils se battent et crient.

Les jeunes filles nous écoutaient gravement, et à la fin personne ne parla plus. On ne voyait plus le navire. La nuit était profondément noire.

VIII.

Belle fille du pêcheur, amène ta barque à terre. Viens près de moi, assieds-toi ici, et causons la main dans la main.

Place ta tête chérie sur mon cœur, et ne crains rien, toi qui chaque jour te confies sans inquiétude à la mer sauvage.

Mon cœur est tout semblable à la mer. Il a des vagues, et des récifs, et des tempêtes, et mainte perle précieuse dort dans ses profondeurs.

IX.

La lune s'est levée, et elle illumine les flots. Je tiens ma bien-aimée dans mes bras, et nos cœurs battent ensemble.

Dans les bras de l'aimable enfant, je repose seul sur le rivage. « Que crois-tu entendre dans le mugissement du vent? Pourquoi tremble ta blanche main?

— Ce que j'entends, ce n'est pas le mugissement du vent, c'est le chant des vierges de la mer, le chant des vierges, mes sœurs, que l'Océan naguère a englouties. »

X.

Le vent souffle dans sa trompe; la trombe d'eau fouette les vagues à coups redoublés, et les vagues hurlent, les vagues mugissent et tonnent.

Du haut des nuées sombres coulent des torrens, des torrens de pluie; on dirait que la vieille Nuit veut engloutir le vieil Océan.

La mouette vient se blottir sur le mât et pousse de petits cris, des gémissemens plaintifs. Elle ressent de profondes angoisses et s'apprête à prophétiser un malheur.

XI.

La tempête se met à jouer le branle; elle siffle, elle hurle, elle gronde. Heisa! comme le petit navire danse! La nuit est joyeuse et terrible.

La mer furieuse forme une vivante montagne d'eau. Ici bâille un ténébreux abîme; là, les flots se dressent comme une tour blanche.

Du fond de la cajute, on entend des cris, des malédictions et des prières. Je me tiens solidement attaché au mât et je me dis : Je serais pourtant mieux chez moi.

XII.

La nuit vient; le brouillard couvre la mer. Les flots bruissent mystérieusement. Alors, au loin, une forme se dresse du sein des ondes.

C'est la fée de la mer qui sort des flots; elle s'assied près de moi sur la plage. Ses blanches épaules sortent de ses voiles entr'ouverts.

Elle m'enlace de ses bras, elle me presse, au point de me faire mal : — Tu me presses trop fort, ô belle fée de la mer!

« Oui, je t'enlace de mes bras, je te presse avec ardeur; je veux me réchauffer auprès de toi; la soirée est si froide! »

La lune apparaît pâlissante au sommet des nuées orageuses. — Ton regard devient plus trouble et plus humide, ô belle fée de la mer!

« Il ne devient pas plus trouble et plus humide; il est humide et trouble parce qu'en sortant des eaux, une goutte m'est restée dans les yeux! »

Les mouettes poussent des cris plaintifs; la mer se brise en grondant sur les falaises. — Ton cœur est agité de battemens sauvages, ô belle fée de la mer!

« Mon cœur est agité de battemens sauvages, de battemens sauvages mon cœur est agité, parce que je t'aime plus que je ne puis le dire, toi mon bel amoureux de la race d'Adam. »

XIII.

Lorsque je passe le matin devant ta maison, je suis joyeux, chère petite, quand je te vois à ta fenêtre.

Avec tes yeux d'un brun noir, tu me regardes comme pour sonder mon cœur : Qui es-tu, et que te manque-t-il, étranger au visage souffrant ?

« Je suis un poète allemand connu dans les contrées allemandes. Quand on cite les noms les plus glorieux, on cite aussi mon nom.

« Et ce qui me manque, chère petite, manque à plus d'un dans les contrées allemandes. Quand on parle des plus dures souffrances, c'est aussi de ma souffrance qu'on parle. »

XIV.

La mer brillait au loin dans le dernier rayon du couchant; nous étions assis devant la solitaire maison du pêcheur, nous étions assis muets et seuls.

Le brouillard s'élevait, la vague enflait son sein, la mouette volait de côté et d'autre, et de tes yeux coulaient des larmes, des larmes d'amour.

Je les vis couler sur ta main, et je me jetai à genoux; sur ta blanche main je pressais mes lèvres et je buvais tes larmes.

Depuis cette heure, mon corps est consumé et mon âme meurt de désir; — la malheureuse femme m'a empoisonné avec ses larmes.

XV.

Là haut, sur la montagne, s'élève un élégant château. Trois belles demoiselles y demeurent, dont j'ai goûté l'amour.

Jetta m'a embrassé le samedi; dimanche, ce fut le tour de Julia; et Cunégonde, le lundi, m'a presque étouffé sous ses caresses.

Cependant le mardi il y a eu fête au château chez mes trois demoiselles; les messieurs et les dames du voisinage y sont venus à cheval et en calèche.

Quant à moi, je n'ai pas été invité, — et en vérité vous avez agi sottement! Tantes et cousines, chuchotant entre elles, l'ont remarqué et en ont ri.

XVI.

Au fond de l'horizon, comme ces formes vagues que dessine le brouillard, apparaît la ville avec ses tours, enveloppée dans le crépuscule du soir.

Un vent frais et léger ride la grise surface du fleuve; le marin assis dans ma barque agite ses rames d'un mouvement monotone.

Le soleil dégage encore une fois ses rayons du sein de l'ombre et me montre la place où jadis j'ai perdu ce que j'aimais le mieux.

XVII.

Je te salue, grande et mystérieuse cité qui enfermais naguère ma bien-aimée dans ton sein.

Parlez, tours et portes; ma bien-aimée, où est-elle? je vous l'ai confiée; vous deviez me répondre d'elle.

Les tours ne sont pas coupables; elles ne pouvaient pas bouger, quand ma bien-aimée, avec ses coffres et ses cartons, a subitement quitté la ville.

Ce sont les portes de la ville qui l'ont laissée partir sans dire mot; elles restèrent béantes d'étonnement en voyant sortir la belle folle.

XVIII.

Je vais de nouveau par mon chemin d'autrefois, par les rues que je connais si bien; je viens de la maison de ma bien-aimée, si triste et si abandonnée aujourd'hui.

Ah! que les rues sont étroites! que le pavé est dur! Il semble que ces maisons vont m'écraser. Je me hâte et m'enfuis au plus vite.

XIX.

Je suis entré dans la salle où elle avait juré de m'être fidèle. A l'endroit où coulèrent jadis ses larmes, j'ai vu ramper des serpens.

XX.

La nuit est silencieuse, les rues sont calmes; c'est dans cette maison que demeurait ma bien-aimée; il y a longtemps qu'elle a quitté la ville, mais la maison est toujours à la même place.

C'est étrange! il y a là un homme debout, les regards fixés au ciel, et qui se tord les mains dans les transports de sa douleur. Je frémis en le voyant... A la clarté de la lune, j'ai reconnu que c'était moi.

O toi, pâle et somnambule compagnon! pourquoi imites-tu ainsi ces souffrances d'amour qui, à cette même place, m'ont torturé jadis pendant tant de nuits?

XXI.

Comment peux-tu reposer tranquille, sachant que je vis encore? Ma vieille colère se réveille, et je vais briser mon joug.

Connais-tu la vieille chanson? Il y avait un jour un jeune homme mort; il vint à minuit chercher sa bien-aimée et l'entraîna dans le tombeau.

Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveilleusement belle, je vis et je suis plus fort que tous les trépassés ensemble.

XXII.

La jeune fille dort dans sa chambre; la lune y regarde en tremblant. Au dehors, des voix et des instrumens chantent des airs de valse.

Je veux voir par la fenêtre qui peut ainsi troubler mon repos. — Un squelette est là, qui joue du violon et qui danse.

— Tu m'as promis naguère de danser avec moi et tu as manqué à ta parole. Aujourd'hui il y a bal au cimetière; viens, nous y danserons ensemble.

Un désir effroyable saisit la jeune fille et l'entraîne hors de la maison. Elle suit le squelette qui marche devant elle, chantant et jouant du violon.

Il joue du violon, le squelette, il danse, et sautille, et fait cliqueter ses os, et de çà, de là, avec son crâne, fait maintes révérences sinistres au clair de lune.

XXIII.

J'étais plongé dans de sombres rêveries et je contemplais fixément son portrait, et l'image bien-aimée commença de se mouvoir et de vivre.

Sur ses lèvres se déploya un merveilleux sourire, et des larmes de douleur brillèrent dans ses yeux.

Moi aussi, mes larmes coulèrent le long de mes joues. — O mon Dieu! je ne puis croire que je t'aie perdue.

XXIV.

O malheureux Atlas que je suis! il faut que je porte un monde, tout un monde de douleurs. Je porte ce qui ne peut se porter, et mon cœur est toujours près de se briser dans ma poitrine.

O cœur rempli d'orgueil, c'est toi qui l'as voulu! Tu voulais être heureux, tu voulais être infiniment heureux ou infiniment malheureux, ô cœur rempli d'orgueil! et maintenant tu es la misère même.

XXV.

Je rêvais, la lune jetait sur la terre un triste regard, et tristes semblaient les étoiles. Mon rêve me porta vers la ville où demeure ma bien-aimée, à bien des centaines de milles.

Il me porta vers sa maison; je baisai les pierres de l'escalier, ces pierres qu'a touchées souvent son petit pied et le bord de sa robe.

La nuit était longue, la nuit était froide, les pierres étaient bien froides aussi; à la fenêtre je vis luire le pâle visage de ma bien-aimée éclairé par les rayons de la lune.

XXVI.

Que me veut cette larme solitaire? elle me trouble la vue. C'est une larme des anciens jours demeurée là dans mes yeux.

Elle avait bien des sœurs brillantes qui toutes se sont évanouies, évanouies dans la nuit et le vent avec mes souffrances et mes joies.

Hélas! mon amour lui-même, il s'est dissipé depuis comme un vain souffle. Vieille larme solitaire, évanouis-toi donc aussi à ton tour.

XXVII.

La pâle lune d'automne sort du milieu des nuages; solitaire et paisible, à côté du cimetière, s'élève la maison du pasteur.

La mère lit la Bible; le fils a les yeux fixés sur la lampe; à moitié engourdie de sommeil, la sœur aînée s'étend sur sa chaise; la plus jeune dit :

— Dieu! comme on s'ennuie ici! Il faut qu'on enterre quelqu'un pour que nous ayons quelque chose à voir.

La mère répond tout en lisant : — Tu te trompes, il n'est mort que quatre personnes depuis qu'on a enterré ton père, là, près de la porte du cimetière.

La fille aînée bâille. — Je ne veux pas, dit-elle, mourir de faim chez vous; j'irai demain chez le comte, il est amoureux et riche.

Le fils pousse un éclat de rire. — Il y a trois chasseurs qui vont souvent boire à l'auberge; ils savent faire de l'or, et ils m'apprendront leur secret.

La mère lui jette sa Bible à la tête, et le livre va frapper son maigre visage. — Tu veux donc, damné, devenir un voleur de grand chemin?

Ils entendent frapper à la fenêtre et voient une main blanche qui leur fait des signes : c'est le père trépassé qui se tient là dehors dans sa noire robe de prédicateur.

XXVIII.

Il fait un temps affreux; il pleut, il vente, il neige; je suis assis à la fenêtre et je regarde dans l'obscurité.

Je vois briller une petite lumière solitaire qui marche lentement; c'est une vieille femme avec sa petite lanterne qui traverse la rue.

Elle vient, je le soupçonne, d'acheter de la farine, des œufs et du beurre; elle veut pétrir un gâteau pour sa jeune fille chérie.

La jeune fille chérie est à la maison, bien à son aise, dans un grand fauteuil; à moitié endormie, elle regarde d'un œil clignotant la lueur de la lampe, et les boucles d'or de sa chevelure flottent sur son doux et beau visage.

XXIX.

On croit que je m'afflige beaucoup et que je meurs d'amour; moi-même, à la fin, je commence à le croire comme les autres.

O toi, chère petite aux grands yeux, je te l'ai toujours dit que je t'aime plus que je ne puis l'exprimer, que l'amour me consume le cœur.

Mais ce n'est que dans ma chambre solitaire que j'ai parlé de la sorte; en ta présence, hélas! je me suis toujours tu.

Il y avait là de mauvais anges qui me fermaient la bouche. C'est par la faute des beaux et mauvais anges, hélas! que je suis si malheureux aujourd'hui.

XXX.

Tes blancs doigts de lis, je voudrais les baiser encore une fois et les presser sur mon cœur, et mourir en versant des larmes silencieuses.

Tes grands yeux de violette, je les vois briller devant moi jour et nuit; c'est là ce qui fait mon tourment. Que signifient ces énigmes douces et bleues?

XXXI.

Ils s'aimaient tous les deux, mais aucun ne voulut l'avouer à l'autre. Ils se regardaient comme feraient deux ennemis et ils étaient près de mourir d'amour.

Ils se séparèrent enfin et ne se virent plus qu'en songe de loin en loin; ils étaient morts depuis longtemps, et c'est à peine s'ils le savaient eux-mêmes.

XXXII.

Mes amis, lorsque je me suis plaint à vous des souffrances que mon cœur endure, vous avez bâillé et vous ne m'avez rien dit; mais quand avec mes douleurs j'ai fait des vers gracieusement tournés, vous m'avez prodigué de grands éloges.

XXXIII.

J'appelai le diable, et le diable vint; à sa vue, je fus saisi d'étonnement. Il n'est pas laid, il ne boite pas : c'est un aimable et charmant homme, un homme à la fleur de l'âge, obligeant, poli, et qui

sait son monde; c'est un diplomate consommé, il parle fort bien sur l'église et l'état. Il est un peu pâle, mais ce n'est pas chose surprenante, il s'est mis à étudier Hegel et le sanscrit. Son poète favori est toujours Klopstock. Il ne veut plus se mêler de critique, il a laissé pour toujours cette besogne à sa chère grand'mère Hécate. Il m'a loué des efforts que je consacre à l'étude du droit; lui-même s'en est occupé dans sa jeunesse. Il m'assura que mon amitié n'aurait jamais trop de prix pour lui, et, me disant cela, il s'inclina poliment; puis il me demanda si nous ne nous étions pas déjà rencontrés chez l'ambassadeur d'Espagne? En effet, quand je vis de plus près son visage, je reconnus en lui une ancienne connaissance.

XXXIV.

Homme, ne te moque pas du diable. La vie est courte, et la damnation éternelle n'est pas une vaine imagination populaire.

Homme, compte tes dettes; la vie est longue, et plus d'une fois encore tu prendras à crédit comme tu l'as déjà fait si souvent.

XXXV.

Les trois rois mages de l'Orient demandaient à chaque bourgade: « Eh! garçons et jeunes filles, où est le chemin de Bethléem? »

Jeunes ou vieux, personne ne le savait. Les rois continuaient leur route; ils suivaient une étoile d'or à la lueur douce et sereine.

L'étoile s'arrêta sur la maison de Joseph. Ils y entrèrent. Le veau bêlait, l'enfant criait, les rois mages chantaient.

XXXVI.

Mon enfant, nous étions enfans, deux enfans petits et joyeux; nous nous glissions dans le poulailler et nous nous cachions sous la paille.

Nous chantions — Kikereküh, — et lorsque des gens venaient à passer, ils croyaient que c'était le cri du coq.

Il y avait des caisses dans la cour, nous les couvrions de tapisseries, et nous nous installions là-dedans, nous y faisions une grande maison, et nous recevions.

La vieille chatte du voisin venait souvent nous faire visite; nous lui faisions toute sorte de courbettes et de complimens.

Nous lui demandions de ses nouvelles avec une sollicitude affectueuse; depuis, dans le monde, nous avons fait de même avec plus d'une vieille chatte.

Puis nous nous asseyions, nous parlions raisonnablement comme des gens graves, nous nous plaignions : combien tout allait mieux de notre temps!

L'amour, la loyauté, la foi, comme tout cela a disparu de la terre! et que le café est cher! et que l'argent est rare!

Les jeux de l'enfance sont passés, et tout roule et s'en va, l'argent, le monde, le temps, et la foi, et la loyauté, et l'amour.

XXXVII.

Mon cœur est oppressé, et je songe aux jours d'autrefois avec des regrets ardens. Le monde alors était une demeure si commode! la vie était si paisible!

Aujourd'hui quel désordre! quelle cohue! quelle misère! Le Seigneur Dieu est trépassé là-haut; là-bas aussi, le diable est mort.

Et tout a un air triste et morose; tout est embrouillé, tout est flasque et froid. Sans le brin d'amour qui nous reste, il n'y aurait rien où le cœur pourrait se reposer.

XXXVIII.

Comme la lune sort brillante de son noir crêpe de nuages! Ainsi du fond ténébreux de mes souvenirs s'élève à mes yeux une image lumineuse.

Nous étions assis sur le pont du navire, nous descendions fièrement le Rhin, et les rives du fleuve parées de la verdure de l'été étincelaient des feux du couchant.

J'étais assis pensif aux pieds d'une dame belle et charmante; sur son doux et pâle visage se jouait un rouge rayon, un rayon rouge du soleil.

Des luths résonnaient, des jeunes gens chantaient. O merveilleuse allégresse! Et le ciel devint plus bleu, et mon âme s'agrandit.

Devant nous, comme des apparitions fabuleuses, passaient les montagnes et les châteaux, les forêts et les prairies, et comme dans un miroir je voyais briller et se refléter tout cela dans les yeux de ma belle compagne.

XXXIX.

Je vis en songe ma bien-aimée : c'était une pauvre femme accablée de tristesse, et son beau corps, si richement épanoui naguère, s'inclinait tout flétri.

Elle portait un enfant sur son bras, elle en conduisait un autre par la main; sa démarche, son regard, ses vêtemens, tout trahissait la misère et l'angoisse.

Elle allait chancelant par la place du marché; là, elle me rencontre, elle me regarde, et moi, d'une voix calme et attristée, je lui dis :

Viens dans mon logis; tu es pâle et malade; par mon zèle, par mon travail, je te procurerai de quoi manger et te vêtir.

Je veux aussi soigner et veiller les enfans qui t'accompagnent, mais toi d'abord, toi la première, ô pauvre et malheureuse enfant!

Je ne te raconterai jamais que je t'ai aimée, et quand tu seras morte, j'irai pleurer sur ton tombeau.

XL.

Cher ami, à quoi bon chanter toujours la même chanson? Veux-tu donc éternellement demeurer là accroupi, couvant les vieux œufs de ton amour?

Ah! c'est une besogne qui ne finira jamais. Les petits poussins brisent leurs coques, ils piaulent, ils sautillent, et toi tu les mets en cage dans ton petit livre.

XLI.

Ne soyez pas trop impatient, si parfois les accens de mes douleurs d'autrefois résonnent dans mes nouvelles chansons.

Attendez! il se dissipera, cet écho de mes douleurs, et un nouveau printemps de poésie jaillira de mon cœur convalescent.

XLII.

L'heure est venue enfin de renoncer sagement à ma folie; il y a si longtemps que, pareil à un histrion, je joue la comédie avec moi-même!

Les décorations magnifiques étaient peintes dans le haut style du romantisme; j'avais un manteau de chevalier étincelant d'or, et j'étais parfumé des sentimens les plus délicats.

Hélas! à présent que je suis redevenu sage et que j'ai renoncé à cette folle sentimentalité, je me sens toujours malheureux comme si je jouais encore la comédie.

O mon Dieu! c'est qu'en plaisantant et sans en avoir conscience, j'ai exprimé ce que j'éprouvais réellement, et j'avais la mort dans la poitrine quand je jouais le rôle du gladiateur mourant.

XLIII.

Le roi Wiswamitra supporte toutes les tortures sans relâche; à force de luttes et de pénitences, il veut gagner la vache du prêtre Wasischta.

O roi Wiswamitra, quel animal es-tu donc? Quoi! tant de luttes, tant de pénitences! et tout cela pour une vache!

XLIV.

Mon cœur, ô mon cœur, ne sois plus triste! Supporte ta destinée; un nouveau printemps te rendra ce que t'a enlevé l'hiver.

Et que de biens te sont restés encore! Le monde est si beau! Et puis, mon cœur, tout, tout ce qui te plaira, tu peux l'aimer.

XLV.

Tu es comme une fleur, si gracieuse, si belle, si pure! je te contemple, et une douce tristesse se glisse dans mon cœur.

Il me semble que je devrais poser mes mains sur ta tête et prier Dieu de te conserver toujours si gracieuse, si belle, si pure.

XLVI.

Enfant, ce serait ta perte, et moi-même je fais tous mes efforts pour que ton cœur bien-aimé ne brûle jamais d'amour pour moi.

Cependant je suis presque désolé d'avoir un jeu si facile, et je me dis maintes fois : Ah! malgré tout, puisses-tu m'aimer!

LXVII.

Lorsque la nuit je suis couché sur mon lit, enveloppé de ténèbres, je vois flotter devant mes yeux une douce, une gracieuse et chère image.

A peine un paisible sommeil a-t-il clos mes paupières, que la chère image se glisse légèrement dans mon rêve.

Mais elle ne s'évanouit pas avec mes rêves le matin; tout le jour, je l'emporte avec moi dans mon cœur.

XLVIII.

Que la neige au dehors s'amoncèle comme une tour, qu'il grêle, qu'il vente, et que l'ouragan fouette mes vitres, je ne me plaindrai pas, car je porte dans ma poitrine l'image de ma bien-aimée et la joie du printemps.

XLIX.

Mon pâle visage ne t'a-t-il pas révélé assez mes souffrances d'amour? Veux-tu que ma bouche orgueilleuse en fasse l'aveu avec l'humilité d'un mendiant?

Oh! elle est trop fière, cette bouche; elle ne sait que baiser et railler. Elle lancerait peut-être quelque sarcasme au moment où mon cœur se briserait de douleur.

L.

Je voulais rester près de toi, je voulais me reposer à tes côtés; mais toi, tu étais pressée de partir, tu avais maintes choses à faire.

Je te dis alors que mon âme t'était toute dévouée; tu te mis à éclater de rire, en faisant un signe moqueur.

Tu t'es appliquée encore à aigrir mon dépit, et même, au dernier instant, tu m'as refusé le baiser d'adieu.

Ne crois pas que j'aille me brûler la cervelle, si triste que puisse être mon destin! Tout cela, ma douce belle, m'est arrivé déjà une fois.

LI.

Tes yeux sont des saphirs, tes doux yeux, tes yeux chéris. O trois fois heureux l'homme qu'ils saluent avec amour!

Ton cœur est un diamant d'où jaillissent de nobles éclairs. O trois fois heureux l'homme pour qui il brûlera d'amour!

Tes lèvres sont des rubis; on n'en peut voir de plus belles. O trois fois heureux l'homme à qui elles feront l'aveu d'amour!

Oh! si je le connaissais, cet heureux homme; — oh! si je le trouvais seul, là, bien seul au fond de la verte forêt, son bonheur ne durerait pas longtemps.

LII.

Avec mes discours amoureux, j'ai voulu surprendre ton cœur, et pris dans mes propres filets, je sens que la plaisanterie devient pour moi chose sérieuse.

Si maintenant, comme c'est ton droit, tu t'éloignes en te moquant, toutes les puissances de l'enfer s'approcheront de moi, et, sérieusement cette fois, je pourrais me faire sauter la cervelle.

LIII.

Le monde et la vie ne sont que des fragmens décousus; je veux aller trouver un professeur allemand qui coordonnera tout cela, et en fera un système raisonnable. Avec sa robe de chambre et son bonnet de nuit, il bouchera les fentes de l'édifice.

LIV.

Vous avez ce soir une réunion brillante; la maison est pleine de lumières. Là-haut, à cette fenêtre éclairée, je vois se mouvoir une ombre.

Tu ne me vois pas : je suis seul ici dans l'ombre au-dessous de toi. Encore moins pourrais-tu plonger tes regards au fond de mon sombre cœur.

Mon sombre cœur t'aime, il t'aime et il se brise; il se brise et palpite et saigne... Mais tu ne le vois pas.

LV.

Je voudrais que toutes mes douleurs pussent se répandre dans un

seul mot; je le livrerais aux vents joyeux qui joyeusement l'emporteraient.

Ils le portent vers toi, ma bien-aimée, ce mot chargé de douleurs; tu l'entends retentir à toute heure, tu l'entends retentir en tout lieu;

Et à peine le sommeil de la nuit aura-t-il fermé tes yeux, que ce mot douloureux ira te poursuivre jusque dans le plus profond de tes rêves.

LVI.

Tu as des diamans et des perles, tu as tout ce qui excite les désirs des femmes; tu as aussi les plus beaux yeux du monde. — Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Sur tes beaux yeux, j'ai rimé des milliers de chansons qui ne périront pas. Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

Avec tes beaux yeux, tu m'as torturé, torturé! et tu me fais mourir... Ma bien-aimée, que veux-tu de plus?

LVII.

Celui qui aime pour la première fois, lors même qu'on ne l'aime pas, celui-là est un dieu! Mais celui qui aime pour la seconde fois sans être payé de retour, ce n'est qu'un sot.

Moi, je suis un sot de cette espèce, et j'aime encore sans être aimé. Le soleil, la lune et les étoiles en éclatent de rire; moi, je ris avec eux, et je meurs.

LVIII.

Ils m'ont donné de bons conseils, de bons avis, et m'ont comblé de marques d'estime; je n'avais qu'à prendre patience, disaient-ils; ils voulaient me protéger.

Mais avec toute leur protection, j'aurais très bien pu mourir de faim, s'il n'était pas venu un brave homme qui vaillamment se chargea de moi.

Brave homme! c'est à lui que je dois de n'avoir pas succombé. Jamais je n'oublierai les services qu'il m'a rendus. C'est dommage que je ne puisse pas l'embrasser, car ce brave homme, c'est moi-même.

LIX.

Je rêve; je suis le bon Dieu, je trône là-haut dans le ciel, et autour de moi sont assis des anges qui chantent mes vers.

Je mange des gâteaux et des sucreries pour plus d'un florin; je bois du malaga, et je n'ai pas de dettes.

Cependant l'ennui me tourmente singulièrement. Je voudrais être sur la terre; si je n'étais pas le bon Dieu, je me donnerais au diable.

Toi, Gabriel, ange aux longues jambes, va, mets-toi en route, va me chercher mon digne ami.

Ne le cherche pas aux cours de l'université, cherche-le dans une taverne de buveurs; ne le cherche pas à l'église Sainte-Edwige, cherche-le chez mademoiselle Meyer.

L'ange ouvre ses deux ailes et s'envole; il le prend et l'amène, mon digne ami, mon cher Bengel!

Oui, jeune homme, je suis le bon Dieu et je gouverne la terre! Je te l'avais bien dit que je saurais faire mon chemin.

Chaque jour, je fais des miracles dont tu vas être ravi. Pour te divertir aujourd'hui, je m'occuperai du bonheur de la ville de Berlin.

Je veux que les pavés de la rue s'entr'ouvrent, et que chaque pierre contienne une huître claire et fraîche.

Je veux qu'il pleuve une rosée de jus de citron, et que le meilleur vin du Rhin coule des fontaines de la ville.

Comme les Berlinois vont se réjouir! Les voilà déjà qui sortent pour se régaler. Ces messieurs du tribunal aulique vont avaler tous les ruisseaux.

Que les poètes aussi vont être heureux de cette farce divine! Les lieutenans et les enseignes lècheront le pavé de la rue.

Les lieutenans et les enseignes sont les plus avisés des hommes; ils savent qu'on ne voit pas tous les jours de miracle comme celui-ci.

LX.

Je vous ai quittée aux plus beaux jours de juillet et je vous retrouve en janvier. Vous aviez bien chaud alors; aujourd'hui vous avez frais, et vous me montrez même de la froideur.

Bientôt je vous quitterai encore, puis je reviendrai de nouveau; alors vous n'aurez ni chaud ni froid. Je foulerai la pierre de votre tombe, et moi, mon cœur sera vieux et appauvri.

LXI.

Me voici arraché aux belles lèvres, me voici arraché aux beaux bras qui me tenaient amoureusement enlacé. J'y serais bien resté un jour encore, mais le postillon arrivait avec ses chevaux.

Voilà la vie, enfant, une continuelle plainte, un continuel adieu, une séparation continuelle. Ton cœur ne pouvait-il donc s'attacher au mien avec plus de force? Tes yeux mêmes ne pouvaient-ils pas me retenir?

LXII.

Toute la nuit nous sommes restés en voiture, seuls et dans l'ombre. Nous avons reposé sur le cœur l'un de l'autre; nous avons ri et plaisanté.

Puis, quand l'aube matinale parut, enfant, quelle ne fut pas notre surprise! Entre nous était assis Amour, le voyageur aveugle.

XLIII.

Dieu sait où la folle fille s'est logée. A travers la pluie battante, et la malédiction à la bouche, me voilà courant toute la ville.

Je suis allé pourtant d'hôtel en hôtel, et je me suis informé auprès de tous ces rustres de garçons.

Tout à coup je l'aperçois à une fenêtre; elle me fait des signes en éclatant de rire. Pouvais-je deviner, ma belle, que tu habitais dans ce splendide palais?

LXIV.

Comme des rêves ténébreux, les maisons s'étendent en longues files. Enfoncé dans mon manteau, je passe devant elles en silence.

La tour de la cathédrale sonne minuit; c'est l'heure où ma bien-aimée m'attend avec ses charmes et ses baisers.

La lune est mon guide; elle luit amicalement sur mon chemin. Me voici devant le seuil de ma maîtresse, et je m'écrie avec joie :

Je te remercie, ô lune, ma vieille amie, d'avoir si bien éclairé ma route. Maintenant je te donne congé; luis maintenant pour le reste du monde.

Et si tu trouves un amoureux qui se plaint en silence des tourmens de son cœur, console-le comme tu m'as consolé moi-même aux tristes heures d'autrefois.

LXV.

Et aussitôt que tu seras ma femme, ton sort fera vraiment envie : rien que des passe-temps, rien que plaisirs et joies.

Gronde si tu veux, gronde et tempête, je le supporterai avec patience; mais si tu ne loues pas mes vers, je te quitte.

LXVI.

Sur ton sein blanc comme neige j'ai incliné ma tête, et je puis surprendre secrètement ce qui fait battre ton cœur.

Les hussards bleus jouent de la trompette et font leur joyeuse entrée par la porte de la ville. Ma bien-aimée, la bien-aimée de mon âme veut m'abandonner demain.

Tu veux m'abandonner demain; mais aujourd'hui encore tu es à moi, et dans tes beaux bras je veux être doublement heureux.

LXVII.

Les hussards bleus jouent de la trompette et chevauchent joyeux vers la porte de la ville. J'arrive, ma bien-aimée, et je t'apporte un bouquet de roses.

C'était un terrible vacarme. Quelle foule! quel cliquetis d'armes! Dans ton petit cœur aussi il y avait plus d'un logement militaire.

LXVIII.

M'es-tu réellement si hostile? Réellement es-tu donc toute changée? Je vais me plaindre à l'univers entier de ce que tu me traites si mal.

O lèvres ingrates, dites, comment pouvez-vous dire du mal de l'homme qui, dans les beaux jours, si amoureusement vous baisa?

LXIX.

Ah! voici encore les yeux qui naguère me saluaient si amicalement, et voici encore les lèvres qui remplissaient ma vie de douceur.

C'est aussi la voix que j'entendais si volontiers jadis. Moi seulement, je ne suis plus le même; je suis revenu tout transformé.

Enlacé dans ses beaux bras blancs qui s'attachent à moi avec amour, je suis là sur son cœur, je suis là morne et ennuyé.

LXX.

Rarement, mes amis, vous m'avez compris; rarement aussi j'ai pu vous comprendre. Le jour seulement où nous nous sommes rencontrés dans la boue, ce jour-là nous nous sommes compris sans peine.

LXXI.

Les castrats se sont plaints quand j'ai élevé la voix; ils se sont plaints, disant que mon chant était trop grossier.

Et gracieusement ils firent entendre tous à la fois leurs petites voix flûtées et leurs petites roulades cristallines. Leur chant était si fin et si pur!

Ils chantaient les désirs d'amour, ils chantaient l'amour et ses jouissances, et les dames fondaient en larmes, toutes pâmées devant ces merveilles de l'art.

LXXII.

Sur les boulevards de Salamanque, les airs sont doux et caressans; c'est là que je me promène les soirs d'été avec ma gracieuse donna.

J'ai arrondi mon bras autour du souple corps de la belle, et mes doigts bienheureux sentent le fier mouvement de son sein.

Mais un murmure inquiétant se glisse à travers le feuillage des tilleuls, et un sombre moulin à eau grommelle méchamment de tristes présages.

Ah! señora, voici ce que me dit ce pressentiment : Un jour je serai chassé par arrêt académique, et sur les boulevards de Salamanque nous n'irons plus nous promener ensemble.

LXXIII.

Auprès de moi demeure don Henriquez, qu'on nomme aussi le beau cavalier. Nos chambres sont voisines, une simple muraille nous sépare.

Les dames de Salamanque ont le feu dans le cœur quand il s'en va par les rues, faisant sonner ses éperons, retroussant sa moustache et conduisant sa meute de chiens.

Pourtant, aux heures silencieuses du soir, il est assis solitaire, sa guitare dans sa main et de doux rêves dans l'âme.

Il pince les cordes en tremblant et s'abandonne à sa fantaisie.... Ah! les ronflemens de ses accords me donnent la nausée.

LXXIV.

A peine nous nous étions vus, et déjà à tes yeux, à ta voix, je comprenais que tu m'étais dévouée. Si ta mère ne s'était trouvée là, ta maudite mère, je crois que nous nous serions embrassés à l'instant.

Et demain, voilà que je quitte encore la ville et que je reprends ma course. Ma blonde jeune fille sera là, me guettant à la fenêtre, et moi je lui enverrai des saluts affectueux.

LXXV.

Le soleil monte déjà au-dessus des montagnes; on entend résonner au loin les clochettes du troupeau de moutons. O ma bien-aimée, mon agneau, mon soleil, mon amour, que j'aimerais à te voir une fois encore!

Je lève les yeux, je regarde, dans une attente inquiète... — Adieu, mon enfant, je m'en vais de ce pays! — Vain espoir! je ne vois se soulever aucun rideau. Elle repose encore, elle dort... Elle rêve de moi probablement.

LXXVI.

A Halle, sur la place du marché, se dressent deux grands lions. Hélas! fiers lions de Halle, comme on vous a muselés!

A Halle, sur la place du marché, se dresse un grand géant. Il porte une épée, mais il ne sait se mouvoir, la peur l'a pétrifié.

A Halle, sur la place du marché, s'élève une grande église. La *Burschenschaft* et la *Landmannschaft* y ont de la place pour faire leurs dévotions.

LXXVII.

Le crépuscule des soirs d'été s'étend sur la forêt et les vertes prairies. La lune d'or, du haut du ciel bleu, inonde de sa clarté une atmosphère embaumée de parfums.

Le grillon chante au bord de la source; quelque chose frémit au sein de l'eau; le voyageur entend un murmure et comme une respiration dans le silence de la nuit.

Là-bas, seule, dans les eaux de la fontaine se baigne la belle ondine; ses bras, ses épaules blanches et gracieuses, étincellent aux rayons de la lune.

LXXVIII.

La nuit s'étend sur ces chemins inconnus; mon cœur est malade, mes membres sont las. Ah! du moins, comme une bénédiction silencieuse, ô douce lune, tu répands sur moi ta lumière.

Douce lune, avec tes rayons tu chasses l'horreur de la nuit. Je sens toutes mes douleurs qui se dissipent et mes joues qui se couvrent de rosée.

LXIX.

La mort, c'est la froide nuit; la vie, c'est le jour accablant. L'ombre descend, j'ai sommeil; le jour m'a épuisé de fatigue.

Sur mon lit s'élève un arbre, le jeune rossignol y chante; il ne chante que l'amour, et je l'entends jusque dans mes rêves.

LXXX.

Dis, où est cette belle bien-aimée que tu chantais si bien naguère, lorsque les flammes magiques embrasaient ton cœur?

— Ces flammes sont éteintes; mon cœur est froid et triste, et ce petit livre est l'urne où reposent les cendres de mon amour.

HENRI HEINE.

# LE ROI OTHON

## ET LA GRÈCE

### DANS LA QUESTION D'ORIENT

*Correspondence respecting the Relations between Greece and Turkey, presented to both Houses of Parliament by command of Her Majesty.* 1854.

Le plus triste épisode de la déplorable campagne où se traîne depuis un an la politique russe est l'aventure dans laquelle elle vient de compromettre la Grèce. Qu'est-ce que la Grèce? Une petite nationalité à peine renaissante, un état faible qui n'a pu se former par sa propre spontanéité, et ne peut vivre sans protection étrangère. Qu'est-elle pour la civilisation européenne? Une création généreuse de l'opinion libérale, un monument de notre culte littéraire pour l'antiquité, une espérance fondée sur un souvenir. Qu'est-elle pour la politique des peuples occidentaux? Une expérience qui permette à l'élément hellène de développer sa sève et sa force, un point de repère autour duquel, si jamais les éventualités de l'avenir l'exigeaient, se puissent rallier les populations chrétiennes de l'empire ottoman, le noyau d'un état qui, si sa bonne conduite le place à la hauteur de sa destinée, puisse faire entrer un jour l'Orient dans le cercle des intérêts et des idées progressives de l'Occident. Eh bien! sous l'influence des mauvais exemples et des instigations de la Russie, la Grèce vient de manquer à son intérêt, à son devoir, à son avenir. Elle s'est aveuglée sur sa faiblesse, elle est restée sourde aux conseils de ceux

qu'elle trahissait en cherchant à les tromper, elle a voulu prendre parti pour l'ennemi de l'Occident, et elle a contraint ses protecteurs les plus désintéressés à lui infliger une sévère humiliation. Il est douloureux pour ceux qui aiment la Grèce de suivre le fil des misérables intrigues qui ont mené là ce malheureux pays. Nous reculerions devant cette tâche, si elle n'avait pour but que d'étaler les fautes des Grecs et d'exciter l'animadversion contre eux; mais, à nos yeux, les Grecs sont à peine responsables de leur ingrate folie. Ils sont les victimes de la politique russe, qui a fait d'eux ses instrumens, et c'est une des œuvres les plus regrettables de cette politique que nous voulons exposer en racontant les agressions tentées par le gouvernement grec contre l'empire ottoman. Les Hellènes ont d'ailleurs d'autres amis qui ne leur ont guère été moins dangereux que les Russes. Il y a un philhellénisme funeste qui s'étudie à pallier les fautes et les vices des Grecs, qui enivre leur amour-propre, qui exalte par ses aveugles complaisances leurs plus chimériques ambitions, et qui les pousse aux extravagances et aux cruelles déceptions dont nous sommes témoins. La meilleure, la plus sûre façon de témoigner sa sympathie au jeune établissement hellénique et de servir son avenir, c'est au contraire de dire la vérité sur la Grèce et de dire la vérité aux Grecs. Tel est, suivant nous, le seul moyen de faire encore tourner au profit de la Grèce sa dernière mésaventure.

La prétention de la Grèce, celle qui vient de lui faire jouer un si fâcheux rôle, a été de s'étendre, de s'agrandir, d'absorber dès aujourd'hui non seulement l'élément hellène, mais toutes les populations chrétiennes de l'empire ottoman. Avant d'examiner dans quelles circonstances et sous quelle forme cette prétention s'est produite, il faut la confronter pour ainsi dire avec la situation du royaume hellénique. Il est clair que par elle-même la Grèce n'est pas capable de rien conquérir : elle ne peut attendre d'agrandissemens que de la décision des gouvernemens européens. Or a-t-elle mérité jusqu'à présent l'estime, la confiance de ces gouvernemens? s'est-elle montrée bien digne de l'autonomie dont elle leur est redevable? Quel usage a-t-elle fait de son indépendance? Quels germes de vie a-t-elle développés dans les limites qu'elle veut déjà franchir? Quelles aptitudes politiques a-t-elle manifestées? Quels sont ses titres à un accroissement de territoire et de puissance? L'histoire du royaume hellénique, qui a pourtant vingt-deux années d'existence, est loin d'apporter à ces questions des réponses favorables. C'est une histoire pleine de confusion où se heurtent et se mêlent toutes sortes de mesquines intrigues, de désordres publics et de luttes personnelles, qui choquent, fatiguent et rebutent l'esprit le plus bienveillant. Il résulte de cette expérience de vingt-deux ans que, si le peuple grec

a bien donné sur quelques points des signes incontestables de vitalité, il a tristement trompé, en matière de gouvernement, d'administration et de police intérieure, les espérances des gouvernemens qui ont concouru à son indépendance. Un rapide coup d'œil jeté sur la situation de la Grèce, sur l'esprit des Hellènes, sur leurs progrès matériels, leurs institutions, leurs mœurs publiques, suffira pour justifier cette conclusion.

Commençons d'abord par les faits qui annoncent ce qu'il y a de vivace dans la race grecque. On n'a que des applaudissemens à donner aux Hellènes lorsque l'on voit l'impulsion qu'ils ont imprimée à l'instruction publique, et les progrès matériels qu'ils ont accomplis par leurs seules forces. Dans le développement de l'instruction publique, peuple et gouvernement ont fait leur devoir : M. J.-J. Ampère a déjà rendu justice dans cette *Revue* au zèle que les Grecs ont déployé pour fonder leur système d'instruction publique, et il a constaté le prompt et brillant succès qui a couronné ces nobles efforts. Dans la sphère des intérêts matériels, les progrès de la marine commerciale n'ont pas été moins remarquables : dès 1850, la marine grecque comptait 5,000 navires, dont plus de 1,200 de 300 tonneaux et au-dessus. Manquant de bras, de capitaux et de voies de communication, les Grecs se sont appliqués à l'agriculture avec la même industrie, sinon avec le même bonheur, et l'on s'étonne, en parcourant les vallées de la Messénie, de l'Arcadie et de la Laconie, qu'ils aient pu si bien faire avec des ressources si insuffisantes. Ici l'action du gouvernement a été nulle, tout est venu de l'initiative des particuliers : le gouvernement n'a entrepris aucun des travaux publics que réclamait l'état du pays; les localités les plus voisines sont restées pour ainsi dire sans relations suivies les unes avec les autres; on voyage à cheval pendant plusieurs jours dans le Péloponèse sans rencontrer l'apparence d'une route. Il est permis de dire qu'ainsi réduite à elle-même, la nation hellène a réalisé tous les progrès matériels qui étaient en son pouvoir; son activité n'a été bornée que par le chiffre de sa population, qui est d'un million d'âmes sur un sol qui en nourrirait aisément le double, par la rareté de l'argent et par la négligence du gouvernement. Voilà les côtés qui prouvent la vitalité de la Grèce et qui la recommandent à l'intérêt de l'Europe : comment désespérer d'un peuple si avide d'instruction, si intelligent et si industrieux?

Mais voici une première ombre au tableau : la Grèce tout entière n'a point accompli les mêmes progrès. Trois provinces n'ont point participé à ce mouvement : ce sont l'Acarnanie et la Phtiothide, qui au nord bordent la frontière ottomane, et le Magne, à l'extrémité méridionale du Péloponèse. Les habitudes féodales se sont conservées

presque intactes dans ces provinces avec le goût des armes, l'esprit de clan et les rivalités des familles. L'Acarnanie surtout est restée le centre du palikarisme et du brigandage. Dans ce pays de montagnes et parmi cette population frontière qui fait penser aux *borderers* du moyen âge anglais et aux héros de Walter Scott, le brigandage est une maladie qui tient à la configuration des lieux, à des mœurs séculaires, à de vieilles habitudes contractées sous la domination turque, favorisées et pour ainsi dire ennoblies par la lutte de l'indépendance. En Grèce et dans plusieurs parties de la Turquie d'Europe, un chef de brigands conserve aux yeux du peuple le prestige d'un klephte. Quand il rentre dans son village après ses expéditions, on s'empresse, on l'entoure pour écouter le récit de ses aventures. Si un jour on le retrouve devant une cour d'assises accusé de vol, de meurtre et d'incendie, tout le monde le plaint; on l'excuse, personne ne se présente pour témoigner contre lui : le plus souvent il est acquitté faute de preuves. Le brigandage a disparu du Péloponèse, où les habitans eux-mêmes s'organisèrent en gardes nationales pour l'extirper. Dans la Roumélie au contraire, on a reculé au lieu d'avancer. De 1837 à 1843, le brigandage y avait presque disparu, ce qui prouve que le gouvernement peut le détruire. Depuis lors, les rivalités politiques l'ont ranimé. Dans les luttes électorales, les concurrens l'ont enrôlé à leur service; on a vu les principaux hommes politiques patroner les bandits, se servir de cette clientèle comme d'un moyen d'influence dans les provinces, et même à Athènes s'entourer d'une garde personnelle de brigands.

Quelles sont donc la nature et l'action du gouvernement dans ce pays, qui a tant à demander encore à l'initiative du pouvoir pour établir sa police et sa sécurité intérieure, et pour développer les élémens de vie et de richesse qu'il possède? C'est ici qu'il faut toucher aux plaies vives de la Grèce.

On sait que le gouvernement grec est depuis la révolution de septembre 1843 une monarchie représentative, ayant à sa tête un roi, un sénat, une chambre des députés nommée par le suffrage universel. Il serait sans intérêt de revenir aujourd'hui sur les causes et les circonstances de cette révolution, qui a mis fin au régime antérieur du pouvoir royal sans contrôle, et qui a associé la nation au gouvernement. Le roi et la nation ont accepté comme définitive la constitution libérale sortie de la révolution de 1843. Les Hellènes ont depuis lors le gouvernement qui paraît être le mieux adapté à leur génie, à leurs traditions, à leurs coutumes, et cependant ils semblent avoir tout fait pour fausser le mécanisme de ce gouvernement et pour le rendre stérile. Étrange contradiction d'un peuple qui corrompt par son caractère les institutions qui sont le produit naturel de son esprit

national! Hélas! elle n'est point rare dans l'histoire, et même sur ce petit théâtre de la Grèce elle est curieuse autant que triste à étudier.

La liberté et l'égalité sont deux conditions de nature chez la race hellénique. La domination turque ne s'est fait sentir à la Grèce que par cette suprématie de race qui blesse la fierté d'un peuple sans attaquer son existence, et quelques abus accidentels de la force; mais elle n'a jamais été un de ces despotismes systématiques et absorbans qui brisent les ressorts d'une nationalité. Les Grecs, du temps des Turcs, ont toujours vécu de leur vie propre, s'administrant eux-mêmes dans leurs communes. Cette pratique séculaire du système municipal garantissait chaque portion du territoire contre les empiétemens du pouvoir central. Elle a fait passer la liberté dans le sang des Grecs. Il en est de même de l'égalité : les intérêts et les mœurs l'ont enracinée chez les Hellènes. Parmi eux, la propriété a toujours été très divisée et accessible à tout le monde. La diversité des conditions, les différences de fortune, la supériorité des fonctions, n'ont jamais entamé en Grèce le sentiment de l'égalité. Le simple paysan appelle αδελφε, frère, non-seulement son camarade, mais l'homme riche ou le haut fonctionnaire, lequel lui rend le même titre. Les Grecs étaient donc façonnés, par leur esprit d'égalité et leurs vieilles institutions municipales, à l'organisme des constitutions libres, à la délégation du pouvoir, à la forme représentative. Chez eux, les fonctions et mêmes certaines dignités ecclésiastiques se conféraient à l'élection, et dérivaient la plupart du suffrage universel. Un pareil esprit, de pareilles traditions, déterminent le tempérament d'un peuple, et le disposent à des formes politiques qu'aucune loi artificielle ne peut changer. Aussi chercherait-on vainement dans toute la Grèce l'ombre d'un parti absolutiste, et le pouvoir royal sans contrôle, impatiemment subi comme transition provisoire, a-t-il échoué sans retour contre mille impossibilités. La constitution de 1843 n'a donc fait, on le voit, que s'appliquer à des habitudes anciennes qu'elle semblait devoir régulariser et féconder pour la prospérité de la Grèce; mais elle a malheureusement trompé jusqu'à ce jour les prévisions du petit nombre de Grecs, élevés dans les écoles de l'Occident, qui l'avaient le plus chaudement appelée de leurs vœux, et à qui elle avait inspiré les plus brillantes espérances.

Les principales causes de cet avortement sont l'absence presque complète de probité politique chez les Grecs, leur esprit de division, et les tendances aveugles et routinières du suffrage universel. Les Grecs ne se sont point préoccupés de la moralité du gouvernement représentatif, ils ne lui ont pas demandé des garanties pour les intérêts généraux de leur pays; ils en ont fait ce qu'ils font de toute chose, chacun n'y a vu que les avantages particuliers qu'il lui était possible

d'en retirer. Or la Grèce est un pays pauvre, et les Hellènes, à de rares exceptions près, sont dans la situation morale de gens qui veulent faire fortune à tout prix. Ils n'ont pas d'esprit public; ils ne s'élèvent pas à ces considérations d'intérêt général et à ces vues d'avenir qui rendent si noble et si utile l'émulation des partis dans les pays libres; il leur est si peu possible de classer leurs opinions d'après des doctrines générales et des intérêts nationaux, que pour colorer leurs divisions ils ont emprunté aux états qui les protégent les dénominations étrangères de parti français, parti anglais et parti russe, et même ces divisions arbitraires s'effacent toujours dès que les intérêts particuliers sont en présence. Les affaires de la commune, les intrigues et les influences locales, la rivalité d'un primat contre tel autre primat, voilà le fond de la politique dans les provinces de la Grèce. Aussi le suffrage universel a-t-il consacré dans les élections la prédominance des influences locales. Il a rendu aux familles anciennes, aux propriétaires, aux derniers soldats de la lutte de l'indépendance, une force contre laquelle devaient échouer les lumières et les aspirations intelligentes des hommes qui se sont initiés à la civilisation occidentale. Les sympathies et les votes populaires se sont plus volontiers dirigés sur les autochthones que sur les hétérochthones, sur les Grecs en fustanelle que sur les Grecs en habit, sur ceux qui offraient de servir les intérêts particuliers de leurs électeurs que sur les hommes qui auraient eu la prétention de s'occuper des intérêts généraux du pays. Livrées à de pareils appétits, les élections ont perdu toute sincérité et toute dignité : votes multipliés, urnes à double fond, bulletins falsifiés, les compétiteurs n'ont reculé devant aucune fraude; quand la fraude était insuffisante, on a recouru à la force, et plus d'un scrutin a été emporté à coups de fusil.

Au lieu de lutter contre cette déplorable corruption du régime représentatif, le gouvernement s'y est associé pour l'exploiter à son profit. Du moment où il intervenait dans les élections, l'influence du gouvernement, n'ayant en face d'elle que des cupidités particulières, devait devenir prépondérante, et aggraver le mal au lieu de le guérir. Le pouvoir parlementaire se divise en deux chambres, le sénat et la chambre des députés. Le sénat, composé de membres à vie nommés par le roi, a été peuplé d'hommes qui ont occupé des emplois ou ont acquis une illustration quelconque dans la guerre de l'indépendance, c'est-à-dire d'hommes qui sont la continuation et la représentation vivante des influences irrégulières et des divisions de cette époque de crise. Ce n'est pas tout. Les chefs de parti qui sont passés tour à tour au pouvoir ont rempli le sénat de leurs adhérens, et en ont fait par conséquent pour tous les ministères un embarras que l'on ne peut tourner qu'au moyen de compromis particuliers. Le gouverne-

ment, exposé à rencontrer sans cesse des difficultés dans le sénat, a cherché, comme contre-poids, à tenir dans sa main la chambre des députés. Il ne lui a été que trop facile d'y réussir en traitant avec les intérêts et en employant les moyens propres aux mœurs électorales de la Grèce, la fraude et la violence. La nomination de la chambre des députés est tombée ainsi à la discrétion du gouvernement et du roi, et les élections n'ont plus été qu'une moquerie.

On va voir comment les choses se passent par quelques épisodes des élections générales qui ont eu lieu au mois de novembre de l'année dernière. Au commencement d'octobre, le conseil des ministres discuta la question des élections. La délibération du conseil porta sur quatre points : 1° les élections seraient-elles libres, le gouvernement s'abstiendrait-il de présenter ses candidats? 2° si le gouvernement portait ses candidats, les trois partis (russe, anglais et français) seraient-ils également représentés? 3° le personnel de la chambre dont les pouvoirs finiraient serait-il modifié ou non, remplacé en totalité ou en partie? 4° élirait-on comme par le passé les fonctionnaires en activité? — Les deux premières questions, celles de la liberté des élections et de la répartition égale des candidatures gouvernementales entre les trois partis, furent écartées; il resta convenu que le gouvernement ferait les élections et désignerait les candidats à sa convenance sans se préoccuper de la balance des partis. Quant à la troisième question, on décida que le personnel de l'ancienne chambre serait renouvelé dans la proportion d'un tiers. Sur la quatrième question, la réélection des fonctionnaires, des divisions éclatèrent dans le cabinet. Il ne faut pas croire que la difficulté portât sur ces considérations de puritanisme constitutionnel qui, du temps du régime représentatif, s'élevaient chez nous contre l'incompatibilité entre les fonctions publiques et le mandat électif; en Grèce, les députés reçoivent un traitement : la pensée d'exclure les fonctionnaires de la chambre n'avait d'autre portée que d'élargir le patronage et la clientèle du gouvernement en lui permettant d'augmenter le nombre de ses salariés. Le principe de l'exclusion des fonctionnaires l'emporta; mais le général Spiro-Milio, qui était alors ministre de la guerre, ayant fait prévaloir une exception en faveur des officiers de l'armée, M. Christidès, ministre des finances, donna sa démission. Le général Spiro-Milio était un des promoteurs les plus ardens de la politique agressive contre la Turquie, et on l'a vu plus tard prendre part au mouvement de l'Épire; M. Christidès était au contraire le seul membre du cabinet qui se prononçât pour la neutralité de la Grèce dans la guerre turco-russe et qui défendît la politique des puissances occidentales. La retraite de M. Christidès rompit l'équilibre du cabinet et entraîna celle du général Spiro-Milio. Cette crise à propos des élec-

tions eut pour premier effet de mettre entièrement le ministère à la dévotion du roi. Le trait suivant, se détachant sur le fond des mœurs électorales de la Grèce, donnera une idée du peu d'indépendance du ministère. Le président du conseil était l'amiral Criésis, un vétéran de la guerre de l'indépendance. L'amiral Criésis portait à Hydra, son pays, deux candidats, dont l'un était un ancien président de la chambre des députés, et l'autre un ancien ministre de la justice. Un rival des candidats de l'amiral les accuse auprès du roi de malversations et attaque l'amiral lui-même comme leur complice. Le roi donne raison à l'accusateur de l'amiral Criésis et de ses protégés. Ceux-ci sont rayés de la liste du gouvernement, et cependant l'amiral Criésis n'est pas destitué, il ne donne pas sa démission : il reste, après une telle injure, président du conseil. La conséquence inévitable de l'action ouverte du gouvernement dans les élections, c'est la léthargie des électeurs, convaincus d'avance de l'impuissance de toute opposition indépendante. Les dernières élections se firent donc en Grèce au milieu de l'indifférence haineuse des populations. A Athènes, par exemple, aucune personne un peu respectable n'alla voter. Les gendarmes placés à la porte de l'église où était disposée l'urne électorale arrêtaient les passans et en faisaient par force des électeurs; les étudians imitèrent les gendarmes et se mirent à recruter aussi, en charge, des électeurs improvisés. Le résultat des élections fut ce que l'on avait prévu. A très peu d'exceptions près, les candidats du gouvernement furent nommés. Mais l'action du gouvernement ne s'arrête pas au scrutin. Elle répare dans la vérification des pouvoirs les rares échecs qu'elle a pu éprouver devant les colléges électoraux. La chambre des députés, ministérielle en masse, casse sans scrupule comme illégales les élections qui déplaisent au pouvoir. C'est ce qui est arrivé à la fin de l'année dernière. Lorsqu'il reçut la nouvelle chambre des députés, le roi ne voulut pas admettre ceux qui avaient été élus en dehors de la liste gouvernementale; la reine consentit à les recevoir, mais ne leur donna pas sa main à baiser : c'était l'avant-coureur du sort qui les attendait. Le roi décida bientôt que leurs élections seraient cassées, et elles furent cassées. Dans la discussion, un député ministériel, étalant avec cynisme cette dérision du régime constitutionnel, s'écria : « Nous avons invalidé les élections de MM. ..... *comme entachées de légalité.* »

Ainsi se trouve paralysé et discrédité en Grèce le premier ressort du régime représentatif, la chambre élective. Elle a elle-même le sentiment du vice de son origine. « Qui de nous, disait il y a quelques années un député en pleine tribune, qui de nous est assis sur ces bancs en vertu d'un titre régulier? » Son opinion, son contrôle sont comptés pour rien par les ministres, qui ne tirent leur pouvoir

que du palais. Coletti, envers qui la chambre des députés essayait un jour de se montrer récalcitrante, répondait en se riant à ses adversaires : « Je n'ai pas la confiance de la chambre, c'est vrai; mais la chambre a ma confiance, donc je reste au pouvoir. » Cette chambre ne joue par conséquent aucun rôle politique. Les députés ne s'occupent guère que de questions personnelles, de leurs affaires et de celles de leurs partisans, de nominations d'employés, de concessions de terres, etc. Quant aux affaires sérieuses du pays, elles sont traitées avec une scandaleuse négligence. Jamais depuis 1843 le budget grec n'a été discuté en temps utile. Les chambres, depuis qu'elles existent, n'ont pas vérifié une seule loi des comptes. Leur unique souci est de prolonger les sessions et d'abréger le plus possible la prorogation, c'est-à-dire l'intervalle de temps pendant lequel le traitement des députés cesse de courir. Aussi est-il très rare que les vacances parlementaires durent plus d'un mois. La permanence du parlement engourdit les ressorts de l'administration. L'application exclusive de ses membres à leurs intérêts particuliers encourage les prévarications des fonctionnaires. Le désordre est partout; on le retrouve si uniformément dans toutes les classes et à tous les degrés de l'administration, les habitudes de gaspillage et de malversation sont si générales, que personne ne songe plus à s'en étonner. L'improbité est devenue une chose toute naturelle; l'honnêteté seule a droit de surprendre comme une exception singulière, comme une sorte d'originalité excentrique.

On voit par ce tableau, malheureusement trop vrai, que la révolution de 1843 n'a fait que mettre plus en relief les vices du caractère grec, et qu'elle a laissé toute la réalité du pouvoir entre les mains de la royauté. Il serait cependant injuste d'attribuer au roi Othon la responsabilité de ces déplorables résultats. L'opinion a été trop sévère pour ce prince : malgré les erreurs récentes de sa politique, nous ne voulons point méconnaître ses sérieuses qualités. Le roi Othon est supérieur à la réputation qu'on lui a faite. Il n'a point, il est vrai, l'esprit étendu et brillant, mais il a les mérites solides qui manquent trop souvent aux natures plus riches et plus séduisantes. Il est scrupuleux, prudent et loyal. Il connaît bien son pays et son peuple. Il aime le travail, et il est plus expert dans beaucoup de questions que la plupart de ses ministres. La ténacité de son caractère ne l'empêche point de rechercher la discussion et de se laisser convaincre par de bonnes raisons. Il n'a pas cette vivacité d'esprit qui est une des plus attrayantes distinctions de la reine Amélie; mais il a le jugement plus sûr. Sans doute le roi Othon aurait pu lutter avec plus d'énergie contre les mauvaises tendances de son peuple; on doit pourtant avouer que ce n'est pas lui qui a fait les

Grecs ce qu'ils sont, qu'il ne pouvait employer d'autres instrumens que ceux qu'il avait sous la main, et que sa situation de roi constitutionnel l'a souvent obligé de pactiser avec les défauts des hommes qu'il avait à gouverner. En voyant l'état de décomposition morale de ce pays, où vingt-deux ans d'indépendance reconnue n'ont rien fondé de solide, où le gouvernement est mal assis, où les hommes politiques n'ont aucun principe, où les masses ne se sont pas encore élevées au-dessus des *rayas* de l'empire ottoman, où la partie intelligente de la nation consacre toutes ses facultés à la satisfaction de ses appétits personnels, ce n'est donc pas au roi Othon qu'il faut imputer tout le mal. Le blâme devrait remonter plus haut encore; on aurait le droit d'adresser des reproches fondés à la négligence des puissances protectrices et surtout à la fausse politique qui a si longtemps porté la France et l'Angleterre à faire de la Grèce le théâtre de rivalités sans prévoyance, sans profit et sans gloire.

L'on doit reconnaître en effet que, parmi les obstacles qui ont le plus contribué à empêcher les progrès de la Grèce, l'action diplomatiques mal engagée de la France et de l'Angleterre a été un des plus graves. Ce n'eût pas été trop de l'union et de la coopération cordiale des deux puissances occidentales pour aider le gouvernement grec à triompher de ses difficultés intérieures, et pour contrebalancer l'influence de la Russie sur les Hellènes. Certes il n'y avait dans les choses ni dans les hommes politiques de la Grèce rien d'assez considérable ni d'assez élevé pour que deux grandes puissances telles que la France et l'Angleterre pussent regarder leur amour-propre ou leurs intérêts comme liés aux petits reviremens de la politique athénienne. L'honneur des puissances occidentales n'était engagé qu'à une chose en Grèce, au succès d'une combinaison politique et d'une régénération de race qui était leur œuvre; quant à leur intérêt, il était le même. Dans la prévision des éventualités de la question d'Orient, il fallait préparer une Grèce étroitement unie à la civilisation occidentale et capable de résister un jour aux empiétemens de la Russie. La France et l'Angleterre, oubliant ces vues d'avenir, aimèrent mieux servir les ressentimens, les rivalités, les intérêts particuliers des anciens chefs hellènes, encourager et perpétuer les divisions, épouser chacune un tiers de la nation pour répudier les deux autres. La conduite de la Russie fut bien plus habile. Quoique la Russie ait eu, elle aussi, des préférences personnelles, elle ne les a jamais affichées aussi ouvertement que l'Angleterre et que la France. Par la communauté de la foi religieuse, elle avait une popularité parmi les masses qu'elle a ménagée avec art. Les trois partis étaient loin d'avoir en elle la même confiance, mais aucun d'eux ne la regardait comme lui étant directement hostile et ne rompait avec

elle. La Russie trouvait dans les affaires religieuses l'occasion fréquente d'entretenir au sein du peuple son influence et ne la négligeait jamais. C'est ainsi qu'en 1850, lorsque fut réglée par l'habile intervention de la politique russe une des affaires que les Grecs avaient le plus à cœur, la reconnaissance par le patriarche de Constantinople de l'indépendance de l'église hellène, la gratitude pour la Russie fut universelle. De tous les points de la Grèce, des prêtres, des hommes connus pour leur dévouement aux idées orthodoxes accouraient chaque jour à Athènes pour porter au ministre russe l'expression de leur reconnaissance envers l'empereur Nicolas. On peut donc caractériser d'un mot l'action diplomatique de chacune des trois puissances protectrices vis-à-vis de la Grèce : l'Angleterre humiliait la Grèce, la France la gâtait, la Russie se conciliait ses sentimens les plus intimes. Par ses tracasseries malveillantes, l'Angleterre aggravait, au lieu de les corriger, les désordres et les vices du gouvernement grec; par son indulgence systématique, la France les encourageait; par sa circonspection et son apparente impartialité, la Russie s'apprêtait à les exploiter un jour à son profit.

Il existait cependant depuis longtemps en Grèce un mouvement qui aurait dû avertir l'Angleterre et la France qu'elles faisaient fausse route. La seule idée générale qui ait occupé l'imagination et excité les espérances passionnées du peuple hellène depuis l'indépendance est la pensée de reculer les frontières de la Grèce actuelle, d'annexer au nouveau royaume les provinces voisines de l'empire turc, de relever la croix, au profit de la Grèce, sur les minarets de Sainte-Sophie, de reconstituer le panhellénisme et l'empire de Byzance. La religion était naturellement le premier mobile et la consécration de ces rêves ambitieux. Pour les Grecs comme pour les Russes, la religion orthodoxe est plutôt un lien national que l'expression d'une foi bien vive. Respectée comme forme, obéie jusqu'à la minutie dans toutes ses prescriptions extérieures, aimée comme la cause principale de la perpétuité de la race hellénique sous la domination ottomane, elle est encore pour les Grecs l'espérance et l'instrument de leur agrandissement futur. Cette aspiration où la politique et la religion viennent se confondre est ce que les Grecs nomment *la grande idée*. Sans approuver les manifestations intempestives de cette tendance, on peut bien reconnaître qu'elle était naturelle chez un peuple ébloui des gloires que rappelle son nom, mécontent et humilié de sa condition présente, uni par le sang et la religion à des populations encore soumises à la domination étrangère qu'il a lui-même secouée. Au dehors et au dedans, les Grecs sont entraînés vers *la grande idée*, au dehors par leurs coreligionnaires, qui soupirent après l'indépendance, au dedans par ces hétérochthones mêlés aux

luttes de la révolution, et qui ont laissé derrière eux dans les provinces turques, en Épire, en Thessalie, en Candie, leurs familles et leurs biens pour venir se faire citoyens indépendans de la Grèce. Aussi *la grande idée* n'est-elle pas restée une aspiration vague et flottante dans l'imagination des Grecs; on en a préparé la réalisation par une organisation et une propagande qui ne la laissent point s'endormir dans l'esprit populaire. Les hétairies, ces anciennes associations qui ont préludé à l'insurrection de 1821, se sont reconstituées depuis plusieurs années au service de *la grande idée;* elles ont recruté des affiliés, recueilli de l'argent, répandu des émissaires. Comme toutes les œuvres de propagande appuyées sur une organisation secrète, *la grande idée* a été pour quelques hommes une spéculation pécuniaire, et pour d'autres un moyen de popularité. M. Métaxa en était dès l'origine l'homme d'état, et le général Tzavellas l'homme d'épée. Le travail des hétairies restait secret dans les temps ordinaires; mais dès qu'une difficulté extérieure venait assaillir la Turquie, *la grande idée* faisait explosion. On le vit bien en 1849, lorsque la Russie menaça la Turquie d'une rupture en demandant l'extradition des réfugiés hongrois. Les hétairies fermentèrent. On colportait en Grèce des lettres de Constantinople toutes brûlantes de l'espoir d'un prochain triomphe, on faisait courir dans la foule des billets avec ces mots : « Une expédition ou la démocratie! » Les Grecs ne s'inquiétaient point du prétexte qu'ils allaient choisir pour attaquer la Turquie. Eux qui accueillaient et fêtaient les révolutionnaires étrangers, ils oubliaient que c'était pour maintenir le droit d'asile en faveur des réfugiés hongrois que la Turquie bravait noblement la guerre. Pour l'immense majorité des Grecs, le droit n'est rien, le fait est tout. Or le fait, c'était alors une rupture imminente entre la Russie et la Porte, c'était peut-être la guerre entre ces deux puissances, et cette guerre, c'était la réalisation de tous les rêves des partisans de *la grande idée,* c'était l'invasion de la Thessalie et de l'Épire pendant que les armées turques seraient occupées sur le Danube. Il était donc évident, dès ce temps-là, que ces dispositions de la race hellénique pourraient devenir, à un moment donné, une cause d'embarras sérieux pour la politique des cabinets de l'Occident. La France et l'Angleterre, les yeux ouverts sur cette perspective, auraient dû prévoir que l'union de leurs représentans à Athènes était surtout indispensable pour empêcher la Grèce de céder au fanatisme de *la grande idée,* et d'être un instrument de diversion dans les mains de la Russie le jour où elle voudrait accomplir ses desseins sur l'empire ottoman.

Si la France et l'Angleterre eussent depuis longtemps concerté leur action à Athènes, nous sommes convaincu que la dernière crise

eût été épargnée à la Grèce. C'est un point que l'équité nous oblige de constater avant de commencer le récit de cette crise. Nous avons montré en effet que, malgré la forme représentative, le roi avait conservé toute la puissance dans ses mains. Le roi seul pouvait donc s'opposer aux entraînemens de *la grande idée*. Or, si la France et l'Angleterre eussent marché d'accord à Athènes depuis plusieurs années, il est probable que le roi Othon n'eût jamais séparé sa politique extérieure de celle des puissances occidentales et eût comprimé dans la guerre actuelle le mouvement des hétairies. Les anciennes dispositions connues du roi Othon confirment cette appréciation. Dans l'origine, le roi Othon s'était montré inquiet et défiant à l'endroit de *la grande idée*. La composition et le but des hétairies lui inspiraient d'égales appréhensions. Les sociétés secrètes étaient surtout recrutées dans le parti napiste, celui qui s'était toujours montré hostile au roi et favorable à la Russie. Le roi Othon voyait donc d'un côté une intrigue ourdie contre son trône dans les sociétés formées en apparence pour délivrer l'Épire et la Thessalie; de l'autre, il craignait, en favorisant *la grande idée*, de ne travailler qu'au profit des intérêts russes. Lui-même, pénétré de ces idées, dont les faits ont dû lui démontrer si cruellement la sagesse, il répétait en 1849 ce mot de Capodistrias : « Il vaut mieux pour la Grèce un turban à Constantinople qu'un chapeau à plumes. » — « Si une puissance européenne se substituait aux Turcs, ajoutait le roi Othon, non-seulement la Grèce perdrait toutes ses chances d'avenir, mais encore son indépendance elle-même serait compromise. » Le roi Othon disait aussi à cette époque que, si le cabinet de Londres modifiait son attitude à son égard, il n'hésiterait pas à imprimer à sa politique extérieure une direction plus conforme aux vues de la France et de l'Angleterre qu'à celles de la Russie. En rappelant ces dispositions du roi Othon, auxquelles pour sa part la France se fût prêtée avec empressement, nous n'entendons point raviver contre l'ancienne politique de l'Angleterre à Athènes des récriminations stériles : nous voulons signaler par un exemple saisissant les désastreuses conséquences des divisions de la France et de l'Angleterre, les maux que leur union peut prévenir et le bien qu'elle peut faire. Nous tenons aussi à montrer que le roi Othon a quelque titre à l'indulgence des esprits impartiaux, et que si l'on juge sévèrement ses fautes récentes, il ne faut point oublier cependant les difficultés de sa situation.

Le court aperçu que nous venons de tracer de l'état de la Grèce était nécessaire pour faire comprendre le caractère et la portée du mouvement auquel la France et l'Angleterre ont été obligées de résister. On devine l'impression que durent produire sur de pareils élémens la mission du prince Menchikof et les premiers symptômes

d'une prochaine rupture entre la Russie et la Porte. Athènes ne reçut pas seulement le contre-coup moral de la mission du prince Menchikof. Ce qui prouve la préméditation des projets de la Russie et le rôle qu'elle réservait d'avance dans ses plans à la Grèce, c'est que le prince Menchikof, à peine arrivé à Constantinople, envoya à Athènes l'amiral Kornilof, qui l'avait accompagné dans son ambassade. La présence d'un amiral russe dans la capitale de la Grèce exalta naturellement les espérances des partisans de *la grande idée*. Que se passa-t-il dans les entrevues de l'amiral Kornilof avec le roi et avec les ministres? quelles perspectives furent montrées d'un côté, quels engagemens furent contractés de l'autre? Nous l'ignorons; mais peu de temps après la visite du délégué du prince Menchikof, le gouvernement prit une mesure où il n'était guère possible de ne pas reconnaître l'influence de la Russie. Dans les premiers jours d'avril 1853, un corps de douze cents hommes avec quatre pièces d'artillerie fut dirigé d'Athènes à Lamia sur la frontière de la Turquie. Ce mouvement de troupes fut ordonné sans que les ministres de France et d'Angleterre en eussent été informés. Le gouvernement grec essaya de présenter cet envoi de troupes comme destiné à la répression du brigandage et à protéger deux villages de la frontière que les Turcs réclamaient comme appartenant à leur territoire. L'opinion ne prit pas le change sur cette explication. Dans les circonstances actuelles, les partisans de *la grande idée* y virent le commencement d'une autre guerre de l'indépendance qui devait se terminer par l'établissement d'un empire hellénique d'Orient. Le gouvernement eut l'air de regretter officiellement cette interprétation extravagante de sa mesure; mais le parti russe s'inquiéta peu des démentis apparens. Il comptait dans le ministère plusieurs de ses membres les plus importans : M. Païcos, le ministre des affaires étrangères; M. Vlachos, le ministre de l'instruction publique; M. Spiro Milio, le ministre de la guerre. La rumeur publique signalait la cour comme inclinant vers lui. L'organe du parti russe dans la presse, *le Siècle*, se livrait aux déclamations les plus véhémentes. Il dénonçait les puissances chrétiennes, qui seules, disait-il, perpétuaient la tyrannie monstrueuse de la Turquie. Il les sommait d'en finir d'un coup avec cette iniquité décrépite. Il annonçait l'empire hellénique qui devait inévitablement remplacer la domination des sultans, sous l'invincible protection de la Russie. Déjà, avec un singulier oubli de la dynastie bavaroise, il désignait comme appelé à présider aux destinées de la nouvelle Byzance le prince russe qu'a nourri le lait d'une Grecque. A ces violentes manifestations de la presse se joignirent les démonstrations du clergé : les prêtres, les évêques venaient haranguer et bénir les troupes à leur passage, comme si elles partaient

pour la guerre sainte. Tel fut le premier acte inconsidéré du gouvernement grec; il fut accompli immédiatement après le départ d'Athènes de l'amiral Kornilof (1).

Le corps d'armée rassemblé sur la frontière turque fut bientôt porté à plus de deux mille hommes, sous le commandement du colonel Scarlato Soutzo. Pour défendre les deux villages réclamés par les Turcs, cette force était évidemment insuffisante; contre les brigands, elle était exorbitante : jamais le gouvernement grec n'avait employé deux mille hommes pour la répression du brigandage, et d'ailleurs ce n'était pas sur la frontière seule que les bandits commettaient leurs excès. Dans ce moment même, des bandes infestaient impunément les replis du Parnasse : vers le milieu d'avril, le village de Dernitza avait été attaqué et pillé en plein jour par une troupe de quinze hommes que l'on ne songea point à poursuivre; quelques jours après, une autre bande passait de Lamia dans l'Eubée, et là, dans le petit village de Limni, assassinait un ancien démarque et blessait plusieurs personnes. Des observations furent présentées dans ce sens, mais inutilement, par les ministres de France et d'Angleterre, MM. Forth-Rouen et Wyse, au gouvernement grec. Cependant l'effervescence ne s'étendit pas alors au-delà du parti russe et des sectaires de *la grande idée*. *Le Siècle* était encore isolé dans la presse. Ce parti conservait, il est vrai, une vivante influence dans les masses incapables d'apprécier la situation délicate de la Grèce, et qui n'étaient accessibles à d'autres sentimens que la passion religieuse et la haine des Turcs; mais les hommes éclairés, les vrais patriotes grecs, ceux qui se rattachaient aux légations de la France et de l'Angleterre, combattaient encore avec succès les prédications du parti russe. Ils comprenaient que les progrès de la Russie ne pouvaient qu'être funestes à l'indépendance de la Grèce. A l'intérêt religieux ils opposaient l'intérêt de l'autonomie grecque. Ils soutenaient que le triomphe de la Russie entraînerait l'absorption de leur nationalité et de leurs institutions dans l'absolutisme panslaviste, et serait la ruine de la liberté et de la civilisation helléniques. Telles étaient à Athènes les opinions dominantes dans les cercles lettrés et commerçans, et ces opinions gagnaient chaque jour du terrain. Le gouvernement grec eût donc trouvé là, s'il l'eût voulu, un point d'appui sérieux contre les entraînemens du parti russe (2).

Après la première fermentation excitée par l'ambassade Menchikof et par cette démonstration militaire, la Grèce resta dans l'attente. La guerre n'avait point éclaté; l'Europe avait pris à Vienne l'arbi-

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nos 1, 5, 9.
(2) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nos 19, 21.

trage du différend turco-russe; la paix était encore possible. Le gouvernement grec garda une réserve apparente. Durant cet intervalle, où l'issue demeurait incertaine, trois opinions se dessinaient en Grèce parmi les hommes politiques. La première, que nous venons de signaler, voulait que, quel que fût l'événement, la Grèce ne sortît point de la neutralité, qu'elle demeurât fidèle aux puissances occidentales, et qu'elle attendît uniquement de ces puissances, pour prix de sa fidélité, l'accomplissement de ses espérances et de ses vœux d'agrandissement. C'était la manière de voir des hommes les plus intelligens, les plus honnêtes et les plus considérables par leur fortune. La seconde opinion tranchée, celle qui arborait franchement le drapeau russe et qui appelait de tous ses vœux le triomphe de l'empereur Nicolas, n'a pas besoin d'être définie davantage. C'était l'opinion de l'hétairie et des sectateurs de « la grande idée. » Elle s'appuyait, comme nous l'avons dit, sur le fanatisme religieux; elle avait son armée impatiente et toute prête parmi les fanariotes et les hétérochthones; les hommes de cette opinion ne cachèrent point leurs regrets et leur dépit tant que les négociations de Vienne rendirent possible le maintien de la paix. Mais entre les deux opinions tranchées, il s'en forma une troisième qui avait la prétention de concilier le but poursuivi par la seconde avec la prudence conseillée par la première : opinion mixte, subtile, tortueuse, qui était au fond aussi dépourvue de véritable habileté que de franchise. Il faut que la Grèce profite de la guerre engagée entre la Turquie et la Russie, sans cependant se brouiller avec l'Occident : tel était le problème. La solution que l'on rêvait était celle-ci : on insurgerait l'Epire, la Thessalie et la Macédoine; on aiderait les insurrections par tous les moyens secrets; des volontaires grecs iraient les exciter, les grossir et les commander. Néanmoins le gouvernement ne se compromettrait pas ostensiblement dans cette tentative; il prendrait des mesures apparentes de neutralité, pour couvrir sa responsabilité vis-à-vis des puissances occidentales: il aurait l'air d'être débordé par un mouvement national irrésistible: contre les plaintes de la France et de l'Angleterre, il plaiderait son impuissance. De la sorte la Grèce, à la faveur du conflit oriental, prendrait ses gages; puis, la guerre terminée, au moment où l'Europe négocierait une pacification générale, la Grèce se présenterait au congrès final avec des faits accomplis. Pour prouver que l'on pouvait compter sur le concours ou au moins sur l'indulgence de l'Europe, les partisans de cette opinion rappelaient les diverses phases de la lutte de l'indépendance, d'abord condamnée par tous les cabinets et à la fin secondée non-seulement par l'opinion des peuples, mais par les gouvernemens de l'Occident. La suite n'a pas tardé à montrer que ces vues dangereuses, si étran-

gement mêlées de pusillanimité et de témérité, ont inspiré toute la politique du gouvernement grec et du roi Othon. Quelques fonctionnaires n'attendirent même pas que la guerre fût déclarée pour mettre en œuvre cette politique, à laquelle la Russie s'empressa de s'associer.

Par exemple, dès le commencement du mois de juin 1853, le consul grec à Trieste ouvrit parmi les résidens grecs de cette ville une souscription dans la pensée de fournir de l'argent, des armes et des munitions à leurs coreligionnaires de Turquie (1). On dit que la reine Amélie, qui à cette époque passa par Trieste pour se rendre en Allemagne, ne fut point étrangère à la pensée de cette souscription. Dans tous les cas, le gouvernement ne dissimula point son approbation, et nomma le consul commandeur de l'ordre du Sauveur. Le ministre grec à Saint-Pétersbourg, M. Zographos, écrivait à Athènes, au mois de septembre, que, si la Russie faisait la guerre à la Turquie, l'empereur Nicolas verrait sans regret la Grèce y prendre part et lui assurerait à la paix les territoires dont elle aurait pu s'emparer. L'ancien consul grec à Bucharest, auquel la Porte avait été obligée de retirer l'*exequatur* à cause de ses menées, et qui était resté en Valachie, avait des conférences avec le général Gortchakof, dont il rendait compte à son gouvernement, et promettait de la part du général russe des plans militaires quand le moment d'agir serait venu. L'empereur de Russie faisait distribuer dans les églises grecques un grand nombre d'ornemens sacerdotaux. Le chapelain de la légation russe, qui venait d'être sacré archimandrite par des évêques grecs, parcourait le Péloponèse (2). Un agent russe, M. Mano, Grec de Valachie, ancien compagnon du malheureux Ypsilanti, qu'il avait abandonné, arrivait à Athènes; il confirmait les promesses faites à M. Zographos, et assistait à de nombreux conciliabules auxquels prenaient part des officiers de l'armée, des fonctionnaires, et où l'on voyait, parmi les meneurs les plus exaltés, le préfet de police, M. Tissaminos.

Toutes ces menées éclatèrent au grand jour, quand on apprit, au commencement d'octobre, l'échec des propositions d'Olmütz et la déclaration de guerre de la Porte à la Russie. Ce fut le moment que le gouvernement grec choisit pour élever le général Tzavellas, considéré comme le chef de la secte de *la grande idée*, au grade de général de division. Les comités organisés à Athènes travaillèrent ouvertement à préparer l'insurrection. Ils avaient à leur tête le préfet d'Athènes, M. Lapani, le préfet de police, M. Tissaminos, le général

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nos 22, 24.
(2) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, no 31.

Hadgi Petro, le professeur Pilarinos, connu pour ses relations confidentielles avec M. Metaxa, qui était alors ministre de Grèce à Constantinople. Le plan de campagne fut convenu entre ces meneurs. On agirait avec le consentement et la participation du gouvernement, mais de manière à ne pas compromettre le roi, qui, aux yeux des puissances protectrices, aurait l'air d'avoir la main forcée. Les affiliés d'Épire et de Thessalie avaient nettement déclaré aux émissaires de *la grande idée* qu'ils ne se lèveraient qu'autant qu'ils seraient assurés de recevoir des secours sérieux et réguliers; on résolut en conséquence de travailler l'armée et de provoquer soldats et officiers à la désertion. On savait déjà que plusieurs officiers, autorisés par le gouvernement, étaient décidés à quitter leur drapeau et à entrer dans le mouvement. L'envoyé de Russie, M. Persiani, affectait de se tenir à l'écart de ces manœuvres; mais le consul russe, M. Paparigopoulo, les encourageait hautement. « Attendez, disait-il, que le premier coup de canon soit tiré, et rendez-nous le service d'opérer une diversion du côté de la Roumélie. A la paix, l'empereur n'oubliera pas la Grèce. »

Ce fut alors que les écrivains du *Siècle* jetèrent avec un délire d'énergumènes le cri de l'insurrection. Pour donner une idée de la violence incendiaire et de la ridicule emphase de ces provocations avec lesquelles on allait agiter les masses, il faut citer un des articles du poète Panaghioti Soutzo. Voici les termes dans lesquels ce furibond rédacteur du *Siècle* proférait l'appel aux armes :

« Hellènes!

« On a levé, on a levé comme enseigne la tunique odieuse et déchirée du faux prophète, et on marche enivré contre nos frères les Russes!

« Levons, nous aussi, ô Hellènes, le labarum du grand Constantin, et accourons où notre héritage nous attend, et où nous appellent nos coreligionnaires enfans de Vladimir et d'Olga!

« Gagnons les montagnes et marchons, nous aussi, vers Constantinople, qui seule vaut plus que dix royaumes de Grèce, et qui seule offre un revenu annuel de 300 millions de drachmes. Faisons-nous les gardiens de l'Europe et de l'Asie, et tenons les clés de la Mer-Noire et de l'Archipel.

« Comme un mortier de bronze échauffé vomit des boulets petits et grands, des clés, des chaînes et des matières combustibles, qui coupent les rangs ennemis et consument tout ce qu'elles touchent, montre-toi aussi, ô Grèce, un grand mortier vomissant sur la Thessalie, sur l'Épire et sur la Macédoine des soldats, des généraux, des combattans, des marins, des hommes éloquens et politiques, et partout où un Grec se montre, qu'il fasse un carnage dans l'armée turque; partout où un Grec se jette, qu'il fasse un incendie!

« Prenez de nouveau vos armes, ô Grecs, au premier son du canon des armées orthodoxes du grand Nicolas. Prenez ces armes avec lesquelles vous

avez pris Monemvasie, Tripolitza, Corinthe, Athènes, Nauplie, et avez massacré 50,000 Ottomans du Péloponèse, 30,000 de Dramali, 20,000 de Bryone, 20,000 autres de Bairam, et 100,000 d'Ibrahim et Kioutagni.

« Prenez les armes! je vous adjure par les 80,000 enfans, femmes et vieillards inoffensifs tués par les barbares à la prise de Salonique, par les 100,000 vieillards, femmes et enfans tués à la prise de Constantinople, par les 60,000 Grecs inoffensifs tués après la prise du Péloponèse, par les 200,000 Grecs inoffensifs égorgés en même temps en Péloponèse, en Thessalie et en Épire, par les 100,000 Grecs inoffensifs tués en Péloponèse en 1769, et par les 300,000 Grecs inoffensifs massacrés en 1821 à Scio, en Crète, à Smyrne, à Constantinople, à Andrinople et ailleurs.

« Saisissez vos armes au nom du crucifié, dont ils ont pris les temples magnifiques au nombre de trois cents, en gravant au-dessus en lettres d'or : « O Osman, ô Mahomet, ô Ali, ô Abouker, » et du sommet desquels ils crient : « Dieu est un, le Dieu des Ottomans, et Mahomet est seul son prophète. »

« D'où partirons-nous? d'où partirez-vous? Partez, vous, de la Grèce orientale, des lieux où Karaiscos a massacré les Ottomans à Distomos et à Arachova, où Androutzo Odyssea massacra à Graira les armées de Bryone; traversez les Vassilica, où Jean Gouras moissonna les armées de Bairam; franchissez les Thermopyles, où Athanasios Diacos épouvanta et chassa les armées de Kiosse-Mehmet.

« D'où partirons-nous? d'où partirez-vous? Partez, vous, de la Grèce occidentale, de Missolonghi, où Alexandre Mavrocordato, Marco Botzari, Canello Delyanni, Andrea Zaimi, Petro Mavromichali, Macris, Theodoros Grivas et d'autres massacrèrent les armées de Bryone. Franchissez Clissoir, où Kitzo Tzavellas, accompagné de cent héros, fit noyer 4,000 Albanais et 2,000 Arabes. Franchissez Achelon, où se sont noyés 8,000 Ottomans. Montez enfin le Soulion, où Lambros et Moschos chassèrent encore les 20,000 hommes d'Ali-Pacha.

« Malheureux, remuez-vous! De Thèbes à Missolonghi et de Tenare à Tymphriston, la terre s'agite et tremble! Et pourquoi s'ébranle-t-elle? parce que nos ancêtres la secouent par-dessous, et nous crient : Réveillez-vous! réveillez-vous! Ici, les 10,000 hommes de Miltiade, ces vainqueurs de Darius et des 100,000 Perses, font mouvoir Marathon. Là, les 50,000 hommes d'Aristide, vainqueurs de Mardonius et de ses 300,000 hommes, s'agitent au-dessous de Platée.

« O jeunes hommes, vous n'avez rien fait de grand! Mais voici une seconde lutte qui se présente, lutte pour la foi et la patrie, lutte pour l'affranchissement de toute la nation. Accourez, accourez! Ce fut pendant le même printemps que vos pères et nous nous marchâmes à Scouléné en Moldavie, à Dragasane de Valachie, au Liban de la Syrie, à Cydonie de l'Asie, à Souli d'Épire, au Mont-Athos de la Macédoine, à l'Olympe de Thessalie et à Macrinoros d'Acarnanie, aux huit forteresses du Péloponèse, à Scio, à Mitylène. A l'époque du même printemps, nous faisions la guerre aux armées de Babylone et de Memphis, à la flotte de Carthage et de Byzance, et nous chantions, pendant que l'on nous tuait : *Allons, enfans de la patrie*, et pendant

qu'on nous crucifiait en nous soumettant à des tortures, nous n'avons jamais traité, nous n'avons jamais tourné le dos.

« Montrez-vous donc nos enfans légitimes, et si vous n'attendiez que le cri de guerre, que ce cri devienne le son de la trompette de l'archange pour ressusciter les morts! que ce cri fasse une tempête qui secoue et ébranle tous les pays par où elle passe!

« PANAGHIOTI SOUTZO. »

En même temps que M. Panaghioti Soutzo se faisait le Tyrtée de l'insurrection projetée, le professeur de philosophie de l'université d'Athènes, M. Bambas, publiait dans *le Siècle* un appel aux armes non moins incendiaire. L'envoyé turc à Athènes, Nechet-Bey, qui avait été insulté quelque temps avant par un officier grec, ne put laisser passer sans protestation de pareils excès. Le danger des articles du *Siècle* n'était pas seulement dans l'effet qu'ils pouvaient produire sur l'esprit du peuple grec : s'ils étaient traduits et répandus en Turquie, ils pouvaient exciter parmi les Turcs des sentimens de défiance et de haine dont les rayas auraient été les premières victimes. Nechet-Bey demanda que le gouvernement grec désavouât et blâmât formellement les diatribes du *Siècle* dans ses organes officiels. M. Païcos ne donna qu'une satisfaction dérisoire à une demande si juste et si modérée. Les journaux du gouvernement ne blâmèrent dans les violences du *Siècle* que leur inopportunité; le journal de *la grande idée* put continuer ses ardentes provocations à la guerre, et quand arriva le manifeste de l'empereur Nicolas, il le fit imprimer en lettres d'or pour l'envoyer dans les provinces.

Malgré les réponses évasives et subtiles de M. Païcos aux représentations des ministres de France et d'Angleterre, la politique oblique du gouvernement se trahissait de jour en jour davantage. A la fin d'octobre, au terme de la session de la chambre dont les pouvoirs allaient expirer, le gouvernement fit voter un emprunt de 5 millions de drachmes. Le prétexte apparent de cet emprunt était de venir au secours des provinces qui souffraient de la disette; mais les indiscrétions des amis du gouvernement, du commissaire de la banque entre autres, n'en laissaient pas ignorer le but réel. Il s'agissait de parer aux éventualités de la guerre. Cet emprunt était hypothéqué sur une des branches les plus assurées du revenu, au mépris des conditions stipulées en 1832 au profit de l'emprunt de 60 millions, garanti et jusqu'à ce jour servi par les puissances protectrices. La France et l'Angleterre auraient dû au moins être averties de cette mesure financière, qui avait pour conséquence de transférer un de leurs gages à de nouveaux créanciers; elles avaient le droit de s'opposer à cet emprunt, dont la destination n'était point claire : sur la protestation du gouvernement grec, elles se désistèrent pourtant

de leur opposition, à condition que la Grèce ne ferait point un mauvais usage de l'argent qu'elle cherchait à se procurer. Mais dans les pourparlers qui eurent lieu à ce sujet entre les envoyés anglais et français et le ministre grec, M. Païcos, dans un moment d'abandon, laissa échapper un aveu significatif : « Nous ne devons pas tromper plus longtemps, dit-il, les puissances protectrices et leur laisser croire que la Grèce sera jamais en état de payer les intérêts de sa dette. En limitant la Grèce, ainsi qu'elles l'ont limitée, les puissances n'ont produit qu'un avortement. Nous ne pouvons pas vivre tels qu'on nous a faits. Vous ne nous avez pas laissé d'avenir, et mieux vaudrait faire de nous une annexe à la Turquie ou aux Iles Ioniennes. » La nécessité de l'annexion de l'Épire et de la Thessalie était le sous-entendu de cette insinuation. Peu de temps après, à Munich, dans le lieu où les pensées du gouvernement grec devaient être le mieux connues, le ministre du roi de Bavière, M. Von der Pfordten, exprimait plus clairement à l'envoyé anglais, sir John Milbanke, le même désir à travers les mêmes doléances : « La translation de l'Épire et de la Thessalie à la couronne de Grèce, disait le ministre bavarois, ajouterait à sa force et seconderait le développement des ressources du royaume. » Sans cet accroissement de territoire, la Grèce, suivant M. Von der Pfordten, ne serait jamais en état de faire face à ses engagemens (1). Gagner l'Épire et la Thessalie dans l'ébranlement que la Russie allait imprimer à l'empire turc, telle était la préoccupation manifeste du gouvernement grec, l'espérance à laquelle il allait tout rapporter. La reine Amélie, dont la vive imagination exerce sur le roi Othon et les personnes qui l'entourent une influence à laquelle il est si difficile de résister, avouait avec une imprudente franchise les rêves qui l'entraînaient vers ce mirage. « Qu'a donc voulu l'Europe en créant la Grèce? disait-elle à un diplomate allemand, lorsque l'on connut le protocole de la conférence de Vienne du 5 décembre; je supposais que nous étions destinés à voir se grouper autour de nous, pour les raviver, une partie des membres chrétiens de cet immense cadavre. Mais l'Europe est vieille, continuait-elle avec un mélange de dépit et d'enthousiasme. Elle n'a pas compris sa mission et tout ce qu'elle aurait gagné à ne pas laisser la Russie se prononcer seule en faveur des chrétiens. Quant à nous, qui sommes plus jeunes que vous, nous sentons comme on sentait au temps des croisades, et vous ne pouvez nous comprendre. »

Certes l'ambition colorée de sentimens généreux qui faisait briller de telles visions dans l'imagination impatiente d'une reine spirituelle

(1) Sir John Milbanke to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nº 44.

et romanesque se comprend facilement; mais en ce moment c'était la Grèce qui avait surtout besoin d'intelligence. Elle aurait dû comprendre sa situation d'abord et ensuite comment la question était posée par la Russie à l'Europe. La situation de la Grèce, indépendamment des complications européennes, ne justifiait point, nous l'avons montré, ses ambitieuses prétentions. Ce qui manquait à la Grèce, ce n'était point le territoire, c'était le bon gouvernement. Elle avait bien plus à gagner au développement de ses ressources intérieures qu'à une extension de limites géographiques. La corruption envahissant toutes les branches de l'administration, les emplois les plus élevés aux mains des hommes les moins compétens; point de respect pour les lois, pas de sécurité pour les propriétés et les personnes, le gouvernement constitutionnel devenu un nom dérisoire; le pays, malgré son indépendance, demeuré dans l'état de stagnation où l'avait laissé la domination musulmane, voilà le triste tableau que présentait la Grèce. Quelle ressource et quel accroissement de force réelle lui aurait apportés dans un tel état l'annexion de deux provinces montagneuses et d'une population à demi barbare et turbulente de trois ou quatre cent mille âmes? Quel intérêt pouvait avoir l'Europe à doter de deux nouvelles provinces un pays qui s'était montré jusqu'à ce jour à peu près incapable de se gouverner lui-même? Quel moment d'ailleurs la Grèce choisissait-elle pour demander un démembrement de l'empire turc à son profit? Justement celui où l'Europe allait défendre par les armes le principe de l'intégrité de l'empire ottoman contre la Russie! Comment le roi Othon et la reine Amélie, comment la cour de Bavière pouvaient-ils sérieusement penser que l'Europe commencerait cette lutte en se donnant un démenti à elle-même, en défaisant d'une main ce qu'elle allait faire de l'autre? Il n'y avait plus en présence que deux politiques, celle de l'intégrité de l'empire ottoman, la politique occidentale, celle — du démembrement moral ou matériel de la Turquie, la politique russe. Le roi Othon et la Grèce avaient à choisir entre l'Occident et la Russie. L'alliance avec l'Occident leur commandait une stricte neutralité vis-à-vis de la Turquie; toute tentative sourde ou avouée sur des provinces turques n'était qu'une diversion favorable à la Russie et les faisait passer dans le camp russe. Mais en se rangeant avec l'Occident, la Grèce sacrifiait-elle cet avenir que M. Païcos reprochait à l'Europe de lui avoir enlevé? D'abord elle s'assurait le présent. La guerre même allait lui ouvrir des sources de prospérité nouvelle, en donnant à sa marine le commerce du Levant et une part certaine dans le transport de nos troupes et des approvisionnemens de nos armées. Quant à l'avenir, les peuples et les gouvernemens l'obtiennent toujours à la condition de le mériter. Si la Grèce accomplissait

la première conquête à laquelle elle ait à songer, celle d'une bonne administration; si elle gagnait par les services qu'elle nous aurait rendus la confiance de la France et de l'Angleterre, n'avait-elle pas le droit de compter sur notre reconnaissance? Il n'y a dans tous les cas qu'une puissance en Europe qui ait frappé l'avenir de la Grèce d'une interdiction péremptoire, et la Grèce a pu le voir depuis par la déclaration de l'empereur Nicolas à sir Hamilton Seymour : cette puissance, c'est la Russie.

Les conseils et les avertissemens de la France et de l'Angleterre ne manquèrent point au gouvernement grec, pour l'éclairer sur ses véritables intérêts dans la lutte qui allait s'engager. Malheureusement le roi Othon avait pris son parti. Les envoyés français et anglais ne cessaient de recommander à ses ministres de contenir et de réprimer les manifestations des partisans de *la grande idée*. M. Païcos et ses collègues admettaient dans leurs entretiens la sagesse de ces conseils, mais restaient dans une inertie absolue, lorsqu'il s'agissait de les suivre. Au contraire, toute leur conduite montrait clairement leurs véritables tendances. Ainsi M. Vlachos, le ministre de l'instruction publique, laissait *le Siècle* continuer ses prédications fanatiques sans leur opposer un mot de blâme dans les journaux officiels. M. Païcos permettait aux consuls grecs de patroner les souscriptions en faveur de *la grande idée*. Le colonel Scarlato Soutzo, qui avait succédé au général Spiro Milio au ministère de la guerre, remplaçait les commandans des forteresses par de jeunes officiers notoirement dévoués à la Russie. Il était impossible de ne pas reconnaître dans les actes des ministres la politique du roi, puisqu'en Grèce les ministères ne comptent pas avec les chambres, composées des créatures de la couronne, et ne tiennent leur existence que de la volonté royale. Ce système produisit ses résultats naturels. L'agitation populaire, ne rencontrant pas d'obstacles, ne fit que s'accroître. Le 19 décembre 1853, jour de la fête de l'empereur Nicolas, le portrait du tsar, entouré de lauriers, fut exposé dans les cafés et les boutiques; les prêtres prièrent dans les églises pour l'empereur orthodoxe; des démonstrations publiques célébrèrent l'événement de Sinope. Le jour de l'an, les Grecs s'abordaient en se donnant rendez-vous pour l'année prochaine à pareil jour à Constantinople. La grande faute du gouvernement, en favorisant ce mouvement d'opinion, fut de tromper la nation sur les dispositions réelles de la France et de l'Angleterre : les Grecs ne supposaient pas que leur gouvernement agît dans cette affaire contrairement aux volontés des alliés naturels de la Grèce. « Vous ne pouvez croire, disait un jour M. Scarlato Soutzo à un ministre étranger, combien nous sommes tourmentés de l'idée que notre sagesse, si nous restons sages, ne soit prise en Europe pour de l'impuissance et

de la lâcheté. » Ce sentiment fut exploité auprès d'un grand nombre de Grecs, qui pensaient, au lieu d'aller contre la volonté de l'Europe, acquérir des titres à son estime en s'associant au mouvement. Bientôt la fermentation générale se communiqua aux esprits les plus intelligens et les plus clairvoyans, aux partisans habituels de la France et de l'Angleterre. Ceux-là demeuraient hostiles aux usurpations et aux prétentions de la Russie; mais ils espéraient toujours pouvoir y résister dans l'avenir avec leurs propres forces et avec l'appui inévitable des nations occidentales. Ils ne se laissaient pas prendre à l'illusion d'un empire byzantin, mais ils espéraient pouvoir agrandir au moins de deux provinces le territoire de la Grèce. Les journaux du parti constitutionnel, *l'Espérance*, le *Panhellenium*, le *Spectateur de l'Orient*, rédigés par les écrivains les plus intelligens et les plus honnêtes du pays, dirigèrent dans ce sens leur polémique, et toute la presse finit par prendre la même couleur. C'est ainsi que, par sa politique d'encouragemens secrets et d'inertie officielle, le gouvernement laissa se former ou plutôt prépara lui-même le courant national par lequel il voulait avoir l'air d'être débordé et emporté (1).

L'insurrection préparée de si longue main éclata enfin en Épire dans les derniers jours de janvier 1854. Ses premiers combattans furent des brigands. Les provinces turques voisines de la Grèce étaient dégarnies de soldats réguliers, l'armée d'Omer-Pacha ayant absorbé toutes les forces organisées de l'empire. Il n'y restait d'autre troupe à la disposition des autorités turques que des irréguliers albanais. Depuis longtemps, la défense des frontières contre le brigandage était établie dans ces provinces sur un système des plus vicieux. Les pachas turcs affermaient le service de l'ordre public à des chefs arnautes, lesquels, moyennant une somme débattue, se chargeaient de recruter leurs soldats et de maintenir l'ordre : cette singulière milice était désignée sous le nom de *dervend*. Les chefs du *dervend* ne se contentaient pas d'enrôler des hommes parmi les Albanais musulmans; ils prenaient quelquefois à leur service les brigands qu'ils étaient chargés de traquer et d'exterminer. Du reste, le plus clair profit de cette ferme de la force publique résultait pour les *dervend-agas* de la différence qui existait entre le chiffre nominal des troupes qu'ils étaient tenus d'entretenir d'après les traités et le chiffre réel des hommes qu'ils gardaient à leur solde; naturellement les momens de troubles étaient la période la plus prospère pour ce commerce barbare. Le *dervend-aga* d'Arta avait eu à son service un célèbre brigand de la frontière, Demetrachi Scalzogiani : il le renvoya pour

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nº 56.

obtenir du gouvernement une augmentation de subsides. Le brigand Scalzogiani et sa bande licenciée se mirent à parcourir, sans être inquiétés, le district de Radovitsi; ils furent rejoints par d'autres brigands et par des habitans des villages voisins, poussés au désespoir par les contributions extraordinaires levées au nom du gouvernement turc pour subvenir à la guerre. La bande ainsi grossie chassa les collecteurs de taxes, repoussa un détachement du *dervend*, et à la fin de janvier elle s'était établie dans la forte position de Peta, d'où elle menaçait la ville d'Arta. Ce fut le noyau de l'insurrection. Les premiers Grecs qui se réunirent à la petite armée du brigand Scalzogiani furent Karaiskakis et le fils du général Théodore Grivas, Demetrio Grivas. Karaiskakis, jeune officier de l'armée grecque, n'avait aucune importance par lui-même; mais il portait un des plus beaux noms de la Grèce. Il était le fils du général Karaiskakis, mort sur le champ de bataille dans les plaines d'Athènes, après avoir organisé la meilleure armée que la Grèce ait eue pendant la guerre de l'indépendance et avoir remporté de nombreux avantages sur les Turcs. Ce nom, qui n'avait pas été mêlé aux intrigues qui ont suivi la révolution, avait conservé tout son prestige. Spiridion Karaiskakis donna sa démission, entraîna avec lui une centaine de soldats, emporta 8,000 drachmes à la caisse militaire de son corps, alla rejoindre les bandes réunies devant Arta, et imprima à l'insurrection un caractère politique. On répandit en même temps une proclamation des insurgés, rédigée évidemment à Athènes et adressée bien plus à l'opinion européenne qu'à l'opinion grecque. Cette pièce anonyme faisait appel à tous les enfans du christianisme et à tous les amis de la liberté; elle provoquait les Turcs eux-mêmes à la révolte : « Nous ne combattons pas, leur disait-elle, pour venger les oppressions que nos ancêtres ont subies de la part de vos pères; nous combattons pour la liberté et l'égalité. Unissez-vous à nous, si vous ne voulez pas être privés de tout ce que vos frères ont perdu dans la Grèce libre. Unissez-vous à nous, et votre foi sera respectée, vos vies seront assurées, vos propriétés seront sauves. Unissez-vous à nous (1). »

Le signal était donné, l'explosion à Athènes fut immédiate et universelle. Le travail des sectaires de *la grande idée* y éclata en démonstrations publiques qui parurent encouragées par le roi et par la reine. Le dimanche 5 février, on donnait au théâtre *I Lombardi;* c'était l'anniversaire de l'arrivée du roi en Grèce, le théâtre était illuminé à cette occasion. Le roi et la reine assistaient à la représentation. La salle était comble. Les acteurs, au lieu de la croix rouge des croisés, parurent avec la croix bleue des Grecs, et cette substitution

(1) Consul Saunders to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nº 60.

fut saluée par les applaudissemens frénétiques des spectateurs. A la fin de la pièce, un acteur portant le costume de Bélisaire s'avança sur le devant de la scène, et déposa sur le chiffre du roi une couronne impériale byzantine, aux acclamations de la salle et principalement des militaires. Les officiers de la garnison et les élèves de l'école militaire du Pirée avaient été invités à assister à cette inauguration symbolique, dont l'organisateur était le préfet de police, M. Tissaminos, membre en même temps de la commission théâtrale. D'autres démonstrations publiques eurent lieu presque tous les jours. Quand les troupes revenaient de l'exercice, la musique, en passant devant la légation turque, jouait, au milieu des cris et des gestes hostiles de la foule, les airs populaires qui rappelaient les souvenirs de la guerre contre les Turcs. Sous les fenêtres du roi, la musique jouait l'hymne célèbre de Riga, le Δευτε παιδες, la *Marseillaise* de la révolution grecque, et les étudians de l'université se rassemblaient en poussant des vivats et des clameurs patriotiques. Ce n'étaient là que les manifestations extérieures. Des actes plus sérieux signalaient ce mouvement. Les fauteurs de l'insurrection travaillaient sous les yeux du gouvernement à recueillir de l'argent et à recruter des soldats contre un état avec lequel la Grèce était en paix. Déjà la souscription de Trieste avait produit 300,000 drachmes; le procureur du roi d'Athènes, M. Typaldo, qui avait été envoyé quelques mois avant à Londres, pour demander des secours aux riches maisons grecques de l'Angleterre, n'avait pas été aussi heureux. Quoiqu'il fût autorisé à exciter et à récompenser la générosité des maisons grecques de Londres par des promesses de décorations, il ne put pas réunir plus de 80,000 drachmes. Quatre comités s'organisèrent pour grossir ces subsides, déjà déposés à la banque d'Athènes. Leurs agens allaient quêter les souscriptions de maison en maison. Les mêmes comités, dont l'un s'était installé en face de la maison de l'envoyé ottoman, préparaient les enrôlemens. On voyait reparaître de tous côtés les vieux fusils, les vieilles armes de la guerre de l'indépendance. La nuit, des étendards étaient bénis par les prêtres. Les étudians de l'université faisaient fabriquer des croix d'argent semblables à celles qui surmontent les drapeaux de l'armée grecque. Chaque jour, on apprenait le nom d'un nouveau général, d'un nouvel officier qui allait rejoindre l'insurrection. Théodore Grivas, Tzavellas, Hadgi Petro, Sautiri Strato, Rango, Papacosta, partaient successivement : Grivas avec 100,000 drachmes, Tzavellas avec 60,000, Hadgi Petro avec 30,000, Strato avec 20,000, Papacosta avec 10,000, et c'étaient les caisses de la banque qui fournissaient cet argent. Les troupes rassemblées sur la frontière sous prétexte d'y maintenir l'ordre, au lieu d'arrêter cette émigration déloyale, se

joignaient aux envahisseurs; les soldats désertaient avec la connivence et probablement à l'instigation de l'autorité. A Chalcis, en Eubée, un officier ouvrait la porte de la prison et en laissait sortir deux cent cinquante condamnés, lesquels, augmentés de cent trente soldats, marchaient à la frontière. Comment le public n'aurait-il pas cru que la cour s'associait du fond du cœur à ce mouvement? Jamais le gouvernement ne l'avait découragé, non-seulement par un acte de répression, mais par une marque d'improbation. Le préfet de police, M. Tissaminos, avait été destitué, il est vrai, mais seulement après les représentations énergiques des ministres étrangers, et depuis il était parti pour la frontière pour tenter d'organiser avec le procureur du roi, Typaldo, et un avocat distingué d'Athènes, M. Vellos, un gouvernement provisoire en Épire. M. Costi, premier médecin de la reine et directeur de l'université, avait cherché à modérer les rassemblemens d'étudians qui venaient chanter des chants patriotiques devant le palais; mais il faisait partie d'un des comités d'organisation de la guerre, et il assistait à la bénediction des drapeaux des insurgés. La cour, sur les remontrances du corps diplomatique, envoyait un officier pour engager le clergé de l'église de Saint-George à différer la célébration d'un service en l'honneur des insurgés morts à Radovitsi et où M. Panaghioti Soutzo devait prononcer une oraison funèbre; mais après avoir rempli sa commission, le même officier allait recueillir ouvertement des souscriptions pour les insurgés. Enfin, tandis que M. Païcos essayait d'amuser MM. Forth-Rouen et Wyse par de vagues et stériles assurances, le ministre de l'intérieur, M. Ambrosiades, dans un bal de la cour, disait hautement : « Le gant est jeté, la Grèce ne saurait reculer, et il faut que chacun fasse son devoir. » Puis il demandait aux députés, aux préfets auxquels il adressait ces paroles, sur combien d'hommes chacun d'eux pouvait compter.

Une duplicité pareille ne pouvait être tolérée. On ne pouvait se fier à des ministres qui se souciaient si peu de mettre leurs actes d'accord avec leurs déclarations officielles, et auprès desquels tous les avis étaient impuissans. Il fallait tenter de dire la vérité au roi et de lui ouvrir les yeux sur les périls où il allait précipiter la Grèce et son trône. MM. Forth-Rouen et Wyse demandèrent donc une audience au roi Othon. M. Païcos différa pendant trois jours de transmettre au roi la demande des ministres de France et d'Angleterre. Son mauvais vouloir se trahissait dans les pitoyables prétextes par lesquels il cherchait à détourner cette entrevue : la démarche était inconstitutionnelle; si les ministres voyaient le roi séparément, elle aurait un caractère moins insolite; s'ils voulaient s'adresser au roi au nom des puissances protectrices, ils devaient s'adjoindre l'envoyé

russe, M. Persiani! A bout de mauvaises raisons, M. Païcos dut céder. L'audience fut accordée. Le 27 février 1854, le roi reçut donc MM. Forth-Rouen et Wyse dans son cabinet, mais il les prévint que l'entrevue était privée et ne pouvait avoir de conséquences officielles. Cette réserve faite, il se montra disposé à les écouter avec courtoisie.

M. Wyse prit le premier la parole. Ses observations furent l'exposé le plus complet des conseils et des considérations amicales que la France et l'Angleterre, dans la situation actuelle de la Grèce, avaient le droit de présenter au roi Othon.

« Le royaume de Grèce, dit-il, a été créé par les traités. C'est par des traités qu'il a été admis dans la famille européenne. En y entrant, la Grèce a acquis des droits et en même temps elle a contracté des obligations. Pour que ces obligations soient justes, il faut qu'elles soient réciproques; pour qu'elles soient efficaces, il faut qu'elles soient observées non-seulement à la lettre, mais dans leur esprit. Si, sans provocation, la Turquie, par son peuple ou par son gouvernement, se rendait coupable d'agressions contre le territoire grec, nul doute que le gouvernement grec ne réclamât sur-le-champ, avec raison et avec toute certitude de succès, notre médiation, ou, s'il le fallait, notre intervention. Nous ne pouvons comprendre une justice qui ne s'appliquerait qu'à une partie, ou une obligation qui serait imposée à une partie et que l'autre pourrait rejeter à plaisir. Une insurrection locale vient d'éclater dans une province turque contiguë à la Grèce. Je n'en veux discuter ni les causes, ni la justification, ni les chances. Cette province a pu prendre part à la première et grande lutte de l'indépendance; elle est unie à la Grèce, non-seulement par des souvenirs, mais par les liens du sang et de la race. Il y a là sans doute des circonstances particulières et des difficultés dont il faut tenir compte; mais nous ne pouvons admettre un seul instant que ces considérations doivent l'emporter sur les devoirs solennels et la responsabilité du gouvernement grec, les seules choses que le roi et ses ministres doivent avoir en vue. Si les sympathies de sang, de race et de religion devaient régler la politique des états de l'Europe, c'en serait fait de tout droit international; il n'y aurait plus de sécurité pour les états et pour les souverains. La France pourrait tenter d'insurger la Belgique, le Piémont, la Lombardie, chaque état les pays qui seraient à sa convenance. Il y a heureusement un meilleur principe et une meilleure garantie de la bonne foi internationale : c'est le respect des traités. C'est ce principe, et non la mobilité des prédilections ou des passions, qui maintient la cohésion des différens membres de la grande famille européenne, et c'est pour le défendre que les gouvernemens sont forcés parfois de s'unir.

« Il est regrettable, ajouta M. Wyse, que ces principes aient été méconnus dans les derniers actes du peuple, et je dois ajouter du gouvernement grec. » Puis il récapitula les divers faits que nous venons d'énumérer, et par lesquels, sans aucune provocation de l'empire ottoman, le peuple grec, sous les yeux du gouvernement, et sans aucun effort de sa part pour les prévenir, plaçait la Grèce dans un état d'hostilité flagrante vis-à-vis de la Turquie. « Chacun

de ces faits, continua-t-il, mériterait l'attention sérieuse d'un gouvernement voisin et ami; mais considérés dans leur ensemble, la portée en est irrésistible. L'issue n'en saurait être mise en question. Nous sommes à la veille d'une grande guerre en Orient et peut-être en Occident. La Russie est d'un côté, la Turquie avec les deux grandes puissances maritimes de l'autre. L'Angleterre et la France ne peuvent avoir une politique pour la capitale et une autre pour les provinces, — une politique pour la tête et une autre pour les membres de l'empire turc. Elles se sont déclarées, elles ont donné leur parole; elles feront franchement et efficacement ce qu'elles ont à faire. C'est assez dire qu'elles ne peuvent voir d'un œil indifférent les mouvemens actuels de la Grèce.

« Quant à la Turquie, il est impossible qu'elle ne comprenne pas que le défaut d'énergie et de promptitude dans la répression de ces mouvemens étendrait le danger à d'autres parties plus vitales de l'empire. Déjà elle a réuni des moyens puissans. Des corps de troupes régulières s'approchent de la frontière, et elle a en réserve 60,000 irréguliers. En Épire, les insurgés, confinés dans le voisinage d'Arta, n'ont pu prendre cette ville. Souli et les districts qui environnent Janina sont au pouvoir des autorités turques. Un corps d'Arnautes et un demi-bataillon de *rédifs* sont en marche pour grossir une garnison déjà suffisante. Tous ces faits laissent peu d'espoir de succès aux insurgés; mais qu'ils réussissent ou qu'ils échouent, le résultat ne peut d'aucune façon être avantageux pour votre majesté. A la première apparence de succès, il est à craindre que, si un grand nombre de vos soldats a déjà déserté, des corps considérables n'abandonnent leurs lignes sur la frontière, et que peut-être toute l'armée grecque ne soit en campagne contre une puissance voisine avec laquelle la Grèce est en paix. Il n'est pas nécessaire d'insister sur la gravité d'un tel résultat. Si au contraire les insurgés sont battus, si la rébellion est étouffée, que deviennent leurs alliés hellènes? Ils ne peuvent rester sur le territoire turc, — ils sont forcés de retomber sur la Grèce. Alors quels périls se présentent! Ils peuvent être poursuivis au-delà de la frontière, et alors c'est la guerre ouverte avec la Turquie, ou bien, ce qui n'est pas un moindre mal, ils se diviseront en petites bandes de brigands, et voilà la sécurité des propriétés et des personnes compromise pendant des années; ou bien, ce qui est plus probable, ils descendront en masse. Quatre ou cinq mille hommes marchant sur Athènes, avec un chef aussi peu scrupuleux que le général Théodore Grivas, pourront dicter des conditions humiliantes à votre majesté. Il y a deux moyens de repousser une telle perspective, l'armée et les alliés de votre majesté. L'armée, un ministre de votre majesté m'a dit que dans de telles circonstances on ne pouvait compter sur elle. Les alliés de votre majesté, dans une pareille crise, ne seraient pas infidèles à leur mandat; mais si jamais votre majesté se trouvait placée dans une situation si difficile, il serait à désirer qu'elle pût se présenter à ses alliés avec la conscience d'avoir tout fait pour la prévenir. C'est pour ce motif qu'aujourd'hui, où les paroles peuvent encore être utiles, nous avons pris la liberté de nous adresser à votre majesté avec le désir sincère de nous interposer entre le trône de Grèce et les dangers qui le menacent (1). »

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, n° 84.

La logique de ces considérations parut produire quelque impression sur l'esprit du roi. « Je suis prince occidental, dit-il, et prince chrétien, et comme tel je comprends l'obligation de respecter les traités qui nous lient à l'Europe. D'un autre côté, je ne puis oublier que je suis roi de Grèce, et que je ne saurais rester étranger aux sympathies comme aux opinions de la nation grecque. Vous savez comment les sympathies de religion et de langue se sont produites dans la guerre de l'indépendance, et combien il est naturel qu'elles aient reparu aujourd'hui. Je ne cherche pas à les justifier, je les rappelle seulement comme des faits. » Le roi Othon sembla surtout sensible à la perspective du danger que son trône pourrait courir de la part des bandes rentrant en Grèce après avoir été vaincues par les Turcs; c'était principalement sur cette partie des observations de son collègue que M. Rouen était revenu avec force. Malheureusement le roi de Grèce croyait avoir rempli toutes les obligations que lui imposaient les traités, par les quelques mesures apparentes qui avaient séparé le gouvernement du mouvement d'insurrection, telles que les destitutions tardives des officiers qui étaient entrés dans les provinces turques. L'exaltation de la reine était d'ailleurs bien faite pour entretenir le roi dans cette illusion. « Moi seule, disait cette princesse, connais les efforts du roi pour conjurer l'orage et se maintenir en paix avec la Turquie. En femme soumise, je n'ai rien dit; mais moi, je n'aurais pas poussé si loin le sacrifice de ma popularité. Aujourd'hui nous sommes débordés; continuer à résister, c'est s'exposer à être brisés. » Puis, s'animant davantage : « Si vous nous poussez à bout, s'écriait-elle, je quitterai Athènes. J'irai faire la guerre dans la montagne. Je braverai le péril et la fatigue. Je me souviendrai de mes ancêtres. Je proclamerai la croisade. La pensée de perdre cette couronne ne m'effraie point. Je me jetterai sans peur dans les aventures, si vous nous y forcez. » D'autres fois, la pensée obstinée de la reine s'échappait en traits ironiques contre les cours qui blâmaient les entraînemens de la Grèce. Un soir, interpellant le ministre d'Autriche dans son salon : « Est-on encore chrétien à Vienne? » lui dit-elle.

Cependant aux représentations des ministres se joignirent bientôt les conseils, les exhortations, les avertissemens de tous les gouvernemens. M. Drouyn de Lhuys et lord Clarendon montrèrent sérieusement, au bout de leurs avis, les mesures sérieuses que les deux gouvernemens n'hésiteraient pas à prendre, si le gouvernement grec ne mettait point un terme aux agressions de ses sujets contre la Turquie. M. de Buol, M. de Manteuffel chargèrent leurs ministres à Athènes d'appuyer énergiquement les conseils de la France et de l'Angleterre. La cour de Bavière elle-même ouvrit les yeux sur la marche

fatale de la Grèce, et conjura le roi Othon de s'arrêter. Au langage officiel de leurs ministres, quelques souverains ajoutèrent des lettres autographes adressées au roi Othon. L'empereur des Français lui écrivit des premiers sur le ton le plus amical et le plus persuasif. La lettre de l'empereur fut remise au roi le 9 mars, quelques jours après l'entretien que nous avons rapporté. L'audience de M. Rouen commença à neuf heures du soir : il était deux heures quand notre ministre sortit du palais. La reine était présente. Le roi Othon n'ouvrit point devant M. Rouen la lettre de l'empereur; mais dans cet entretien de cinq heures, le roi et la reine s'efforcèrent de justifier leur politique, et ne laissèrent que trop voir combien leur esprit et leur cœur étaient éloignés de la neutralité que leur demandait l'Europe, et qu'ils prétendaient n'avoir point violée. Nous ne croyons pas qu'il y ait pour la diplomatie un plus douloureux devoir et une plus cruelle épreuve que d'avoir à opposer ainsi le langage froid et positif de la raison aux sentimens passionnés des personnes royales. La fierté d'un souverain aigrie par le sentiment de sa faiblesse, un roi ému qui se trompe consciencieusement dans l'appréciation de son rôle, qui se raidit contre d'irrésistibles nécessités sous l'impulsion d'une erreur qu'il croit généreuse, et plaide lui-même sa cause avec une irritation inaccoutumée; une reine belle, éloquente, passionnée, qui intervient dans une pareille controverse et encourage son auguste époux par des applaudissemens enthousiastes et par les plus touchans témoignages de son affection; un diplomate obligé de vaincre en lui-même la sympathie et de dominer le respect pour opposer à des illusions obstinées de sévères et inévitables perpectives : on devine les mouvemens d'une pareille scène, et l'on en comprend l'émouvante mélancolie.

Le roi avait pris son parti. Sa mission, disait-il, était de défendre par tous les moyens la race grecque contre l'oppression musulmane. Il connaissait sa faiblesse, mais Dieu était avec lui et ne l'abandonnerait pas dans une cause juste. Il y eut un moment où M. Rouen mit en doute le caractère national du mouvement et en attribua l'origine ou l'extension à la cour; le roi et la reine se levèrent les larmes aux yeux. « Quoi! s'écria le roi, ce n'est pas un mouvement national! Ce langage ne prouve qu'une chose, c'est que vous ne nous comprenez pas et que vous ne comprenez pas la Grèce. » En quittant le palais après ces longues heures orageuses, M. Rouen, bien que le roi eût promis « de réfléchir mûrement » aux conseils de la France, ne pouvait plus espérer de voir la cour d'Athènes s'arrêter sur cette fatale pente (1).

Tous les avis en effet restèrent inutiles. Il serait fastidieux d'énumérer les faits qui vinrent démontrer chaque jour davantage la con-

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nos 107, 122.

nivence du gouvernement avec le mouvement d'invasion. On ne garda bientôt plus aucun ménagement. Toutes les nuits, des détachemens de soldats commandés par des chefs connus quittaient Athènes sans que le gouvernement cherchât à empêcher la désertion, même par une simple proclamation publique. Les jeunes gens qui se disposaient à partir comme volontaires étaient instruits à Athènes par des sous-officiers de l'armée. Les évadés de Chalcis entraient en Thessalie sans qu'aucun fonctionnaire eût cherché, malgré les ordres illusoires du ministre de l'intérieur, à les arrêter dans leur marche. D'autres prisons s'ouvraient aux condamnés. Les officiers partis pour les provinces turques conservèrent leurs traitemens, quoiqu'ils eussent donné ostensiblement leurs démissions, ce qui réduisait ces prétendues démissions à des congés illimités. Plus tard même, les Grecs engagés dans l'insurrection furent menacés, s'ils rentraient en Grèce, d'être traités comme déserteurs et poursuivis devant les tribunaux. A la suite d'un combat près de la frontière, entre des Albanais et des insurgés, ceux-ci ayant eu le dessous, le colonel Skolodimos, qui commandait un corps de troupes royales près de là, entra sur le territoire turc, pour venir au secours des insurgés, commandés par son parent, Karaiskakis. M. Païcos eut l'audace d'attribuer cet acte d'agression aux Turcs, et de les accuser, dans des notes adressées à ce sujet au ministre ottoman et aux puissances, d'avoir violé le territoire grec. Les faits furent vérifiés, et il fut prouvé que l'assertion de M. Païcos était justement le contraire de la vérité. Enfin quand la Porte, poussée à bout, demanda au gouvernement grec de rappeler les officiers émigrés, de punir les officiers qui avaient laissé échapper les condamnés pour en faire les auxiliaires de l'insurrection, de destituer les professeurs qui excitaient les étudians à s'enrôler contre les Turcs, de blâmer le langage agressif et outrageant des journaux contre la Turquie, de dissoudre les comités des hétairies, — le gouvernement grec se joua de ces justes réclamations par les assertions les plus notoirement mensongères, et refusa de donner une seule satisfaction. Ce refus mit la Turquie dans la nécessité de rompre ses relations diplomatiques avec la Grèce.

Quant au sort des entreprises fomentées et conduites par la Grèce dans l'Épire, la Thessalie et la Macédoine, il est connu, et cette guerre déloyale n'a présenté aucun incident digne d'intéresser la curiosité et de laisser un souvenir dans l'histoire. Les seuls résultats de la lutte ont été la dévastation et la désolation des districts insurgés, l'échec honteux des meneurs de l'agression, l'anarchie un moment déchaînée sur la Grèce, et qui n'a pu être comprimée que par l'intervention militaire de la France et de l'Angleterre.

Les habitans des provinces où les Grecs sont venus apporter l'in-

surrection ont eu à subir les ravages de leurs prétendus amis, et, avant que Fuad-Effendi eût pu réunir des forces régulières suffisantes, les terribles représailles des Albanais. Quelquefois même, comme à Mezzovo, où Théodore Grivas fut traqué et mis en fuite par les Turcs, les deux fléaux se sont abattus simultanément sur eux. L'aventure de Mezzovo est en raccourci toute l'histoire de l'insurrection. Cette ville avait été poussée à se soulever par les intrigues du consul grec de Janina, M. Rosetti. Grivas, poursuivi par Abdi-Pacha, s'y réfugia. Il commença par extorquer des habitans une énorme contribution. Quand il apprit que les Turcs approchaient, il rassembla toutes les femmes et tous les enfans dans une église, où il les enferma sous prétexte de les protéger, puis il envoya ses palikares dans les maisons désertes pour y aller prendre les bijoux et tous les objets de quelque valeur. Le butin ramassé, il mit le feu au quartier de la ville où il s'était retranché, et s'enfuit. Les Albanais, en arrivant, s'emparèrent de ce que les palikares n'avaient pu emporter. Aussi les habitans de ces malheureuses provinces se hâtaient-ils de faire leur soumission aux autorités musulmanes sous le patronage des agens consulaires d'Angleterre et de France; on en vit même marcher avec les troupes ottomanes contre l'insurrection. Quant aux chefs grecs, également incapables de commander et d'obéir, divisés par d'irréconciliables rivalités, ils n'ont pu tenir contre les Turcs, et les rodomontades des sectaires de *la grande idée* et de MM. Panaghioti Soutzo et Bambas ont abouti à ces lettres de Grivas et de Tzavellas, qui révélaient d'une façon si flagrante la complicité du gouvernement, en demandant des secours, de l'argent, un chef, et en proclamant l'impuissance radicale de l'insurrection. Quand ces demandes, que tout le monde a lues, arrivèrent à Athènes avec la nouvelle des désastres des insurgés, de nombreux conseils furent réunis au palais sous la présidence du roi. Tous les instigateurs importans du mouvement y assistaient. M. Metaxa y siégeait à la gauche du roi Othon. Dans cette situation désespérée, on agita la question de la coopération directe du roi et de son entrée en campagne à la tête de l'armée; le général Spiro Milio, aide de camp du roi, et le ministre de la guerre, Scarlato Soutzo, conseillèrent de prendre ce parti. Plus politique, M. Metaxa combattit cette résolution extrême. Il conseillait d'éparpiller les forces insurgées en bandes de guérillas, et, laissant la frontière et les places fortes en arrière, de les répandre dans le nord de la Thesalie et de la Macédoine. Le prince Jean Soutzo, secrétaire de la légation grecque à Saint-Pétersbourg, et qui venait d'arriver à Athènes, appuyait ce plan, approuvé, disait-il, par l'empereur Nicolas. Il affirmait que l'insurrection ainsi conduite pourrait tenir pendant deux ans, se communiquer à tout l'intérieur de la Turquie

d'Europe, et défier les mesures coërcitives des puissances alliées de la Porte. Cette idée eût certainement prévalu, si l'intervention de la France et de l'Angleterre n'eût pas déjoué à temps ces coupables menées (1).

Mais ce n'était pas au-delà des frontières que le mouvement avait produit ses plus dangereuses conséquences. Il avait livré l'intérieur de la Grèce à une véritable anarchie. Le brigandage avait reparu plus redoutable que jamais. Des bandes qui parcouraient le pays sous prétexte d'aller combattre les Turcs levaient sur leur passage des contributions forcées et menaçaient les villes du pillage. Le parti russe, comme toutes les causes violentes quand elles se voient perdues, en vint enfin à organiser à Athènes, contre les Grecs qui commençaient à blâmer hautement la politique insensée du gouvernement, un système de terreur. Des listes de proscription étaient, disait-on, dressées en secret. Plusieurs partisans de la France et de l'Angleterre, l'avocat de la légation française entre autres, des étrangers furent insultés et battus dans les rues sous les yeux de la police, qui laissait faire. Les fanatiques n'employaient encore contre leurs adversaires que le bâton; mais des brutalités au meurtre il n'y avait qu'un pas. Dans l'Archipel, les mêmes causes qui avaient ravivé le brigandage sur le continent réveillèrent la piraterie. La population des îles, qui compte les matelots par milliers, était réduite à la misère par la rupture qui avait arrêté tout commerce entre la Turquie et la Grèce. La faim y recrutait des pirates. Devant un état de choses si grave, la patience n'était plus permise aux gouvernemens de France et d'Angleterre. Ils ne pouvaient pas plus longtemps laisser le peuple grec dans l'erreur où l'entretenait déloyalement son gouvernement en les représentant comme favorables au travail insurrectionnel. Il ne s'agissait plus seulement pour eux de venir au secours de la Turquie et de la délivrer d'un ennemi qui occupait une portion de ses forces, dont la présence était si nécessaire ailleurs; c'était la vie de leurs sujets qu'il fallait protéger, la sécurité de la mer qu'il fallait rétablir, la Grèce et le trône même du roi Othon qu'il fallait sauver d'une anarchie dont rien n'eût arrêté les excès. M. Drouyn de Lhuys appela, le 1er mai, l'attention du gouvernement anglais sur cette situation et sur les remèdes qu'elle réclamait. Il proposa de faire occuper Athènes et le Pirée par un petit corps expéditionnaire. On mettrait ainsi à l'épreuve la sincérité du roi Othon et de sa cour. Si en effet le roi n'avait pas d'intentions hostiles contre la Turquie, s'il n'était que débordé par un mouvement national et religieux, il trouverait dans les troupes françaises une force de résistance contre la pression qui

(1) M. Wyse to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nº 229.

pesait sur lui. Si, au contraire, le roi Othon quittait Athènes, l'Europe occidentale saurait qu'elle avait en lui un ennemi. M. Drouyn de Lhuys attendait aussi un autre effet salutaire de l'apparition des troupes françaises dans la capitale de la Grèce. Ceux des Hellènes qui, comme la population maritime d'Hydra, désapprouvaient la marche actuelle du gouvernement pourraient manifester leur mécontentement, et tous les hommes intelligens, tous les amis de l'ordre et du développement pacifique de la Grèce auraient alors un point de ralliement et feraient compter leur opinion. Ces considérations prévoyantes et modérées furent approuvées par le gouvernement anglais. Une brigade de la division Forey fut débarquée au Pirée. On sait le réste (1).

C'est ainsi que la sollicitude et la fermeté de la France et de l'Angleterre ont enfin sauvé la Grèce, l'ont arrachée à l'influence des intrigues russes et l'ont réunie encore à l'Occident. Le roi Othon a été délivré des conséquences d'une politique qui n'allait à rien moins qu'à la dissolution de la Grèce et au renversement de son trône. Un ministère composé des hommes les plus éclairés et les plus énergiques, ayant à sa tête la plus grande illustration survivante du pays, va faire rentrer la Grèce dans la sincérité de ses institutions, dans la voie d'ordre, de probité, de bonne administration qui peut seule justifier ses espérances et la conduire à l'avenir auquel elle a raisonnablement le droit d'aspirer. Pour la première fois depuis l'indépendance, les deux influences de la France et de l'Angleterre vont se trouver rapprochées pour guider et maintenir la Grèce dans une politique honnête, libérale, prévoyante et féconde. Que la Grèce répare donc promptement les maux que vient de lui infliger une année de désordres et oublie les blessures qui ont pu être faites à son amour-propre égaré par des chimères. Les services que peut lui rendre l'alliance anglo-française à Athènes la dédommageront richement de quelques souffrances passagères. Les Grecs, avec leur perspicacité naturelle, doivent avoir déjà compris tout ce qu'ils gagneront à un ordre de choses si heureux et si nouveau, et ils doivent bien savoir qu'il n'y a eu de vaincu, le jour où nos soldats sont débarqués au Pirée, que la Russie.

EUGÈNE FORCADE.

(1) Lord Cowley to the earl of Clarendon. *Corresp.*, nº 231.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1854.

La question d'Orient touche au point extrême et décisif où elle ne peut plus tarder à prendre ses vraies proportions, et où il faut que la lumière se fasse sur toutes les politiques. Entre la guerre relativement restreinte qui se poursuit en ce moment et la guerre plus générale où tout semble conduire l'Europe, que reste-t-il désormais? Il reste ce nuage qui planait il y a quinze jours sur les derniers incidens des affaires actuelles, et qui n'est encore qu'à demi dissipé. Ces incidens, on le sait, étaient les opérations récentes de l'armée russe du Danube et les dernières délibérations de l'Allemagne. Le nuage n'est dissipé qu'en ce qui concerne le véritable caractère du mouvement opéré par les troupes de la Russie dans les principautés. Ce mouvement se présentait au premier abord comme une évacuation des provinces danubiennes; il n'en était rien cependant, et on n'a pas tardé à le voir : l'armée du tsar ne faisait simplement qu'exécuter un ordre antérieurement donné de se concentrer dans la Moldavie. Sur ce point donc le doute n'existe plus : si les forces russes ont levé le siége de Silistria et si elles quittent la Valachie, c'est par suite d'un changement dans leur plan d'opérations et pour occuper la ligne du Sereth en Moldavie, où elles paraissent devoir se masser aujourd'hui. Dans tous les cas, les Turcs, par leur intrépide et heureuse résistance de Silistria, n'ont pas laissé à l'armée russe la satisfaction d'une retraite partielle illustrée par la victoire.

Ce mouvement ainsi expliqué et ramené à ses proportions réelles, toutes les incertitudes se concentrent sur les dernières résolutions des cabinets de Vienne et de Berlin, mis en demeure de se prononcer par la réponse que vient de faire l'empereur Nicolas aux récentes notes de l'Autriche et de la Prusse : c'est là le nuage qu'il reste à dissiper. Il n'est point douteux d'ailleurs qu'un tel état ne peut plus durer longtemps. Comment se prolongerait-il sans compromettre tous les intérêts et ce quelque chose qui est au-dessus

des intérêts, la netteté des situations? L'Allemagne est dans l'expectative armée la plus onéreuse, sans qu'il en résulte rien ni pour la paix, ni pour la guerre; l'Angleterre et la France ont sans nul doute le droit de connaître ce qu'elles doivent attendre. La Russie est la seule puissance intéressée à ces atermoiemens successifs et prolongés; elle en tire un double avantage, en ce qu'elle peut se flatter d'en profiter pour refroidir les alliances, pour créer des élémens de discorde en Europe par des propositions insidieuses, et surtout parce qu'elle gagne du temps en immobilisant une partie des forces occidentales, en ajournant des opérations plus sérieuses combinées pour la resserrer victorieusement dans ses limites; voilà pourquoi ce qui est peut-être dans les désirs secrets de la Russie ne saurait être dans les désirs de l'Europe, voilà pourquoi tout se réunit pour imposer à l'Allemagne le devoir d'une résolution prompte et nette. L'Autriche et la Prusse ont sans doute une grave responsabilité à prendre, comme il arrive toujours lorsqu'on rompt la paix; mais les lenteurs et les ajournemens à l'instant le plus décisif impliqueraient aussi une responsabilité qu'elles prendraient vis-à-vis du continent, vis-à-vis de cette politique de préservation européenne à laquelle elles ont adhéré dès le premier jour.

Le fait qui a donné lieu à ces incertitudes prolongées sur les véritables dispositions de l'Allemagne, on le connaît déjà : c'est la réponse de l'empereur Nicolas aux dernières notes de l'Autriche et de la Prusse. Il faut se souvenir de la position prise depuis quelques mois par les puissances allemandes à côté des puissances maritimes dans la question d'Orient. La France et l'Angleterre ont vu dès l'origine ce qu'elles avaient à faire, et ce qu'elles avaient à faire, elles l'ont fait résolument, elles le font encore. L'Autriche et la Prusse ont attendu davantage; elles ont tenu par-dessus tout à conserver l'indépendance de leur politique en poursuivant le même but. Elles se sont liées entre elles par la convention particulière du 20 avril, qu'un protocole de la conférence de Vienne rattachait à la convention anglo-française. Sûre désormais de l'alliance de la Prusse, l'Autriche ne se bornait pas là : elle négociait avec la Turquie un traité qui l'autorisait à occuper éventuellement les principautés, et elle faisait avancer son armée vers les frontières de la Valachie. Tandis que ces actes s'accomplissaient, les deux puissances allemandes, en vertu de leur convention du 20 avril, adressaient simultanément une note au cabinet de Saint-Pétersbourg, en l'accompagnant d'une communication personnelle des deux souverains à l'empereur Nicolas. Or quel était le sens de cette note, aussi bien que des communications qui l'accompagnaient? Ce n'était point certainement une intimation hautaine. Le cabinet de Vienne cependant réclamait nettement de la Russie l'évacuation des principautés du Danube; il demandait que le cabinet de Saint-Pétersbourg ne fît point dépendre cette retraite de conditions étrangères à l'Autriche et qu'il ne serait pas en son pouvoir de remplir. C'était dire que le gouvernement autrichien repoussait d'avance toute objection fondée sur la présence des armées de l'Angleterre et de la France en Orient. L'évacuation des principautés une fois accomplie purement et simplement par la Russie, les puissances allemandes se seraient interposées pour que toutes les questions qui se rattachent aux affaires d'Orient fussent remises à la décision d'un congrès européen. Jusque-là donc, on le voit, si les deux gouvernemens de l'Allemagne marchaient d'un pas plus lent

que l'Angleterre et la France, ils arrivaient au même point, puisque l'Autriche était munie d'une autorisation d'entrer dans les principautés et de les faire évacuer au besoin par la force, puisque son armée était réunie sur la frontière de la Valachie, puisqu'enfin la note partie de Vienne et de Berlin le 2 juin demandait au tsar justement la même chose que lui avaient demandée la France et l'Angleterre avant d'ouvrir les hostilités. Certainement les communications personnelles des deux souverains allemands devaient adoucir dans la forme le caractère péremptoire des dépêches officielles de leurs chancelleries; elles devaient surtout invoquer bien d'autres motifs intimes et particuliers auprès de l'empereur Nicolas. Dans le fond, il ne restait pas moins une demande précise, appuyée d'une menace implicite d'agir par la force, s'il était nécessaire. Au bout de la note du 2 juin, il y avait évidemment la guerre. Telles sont les circonstances dans lesquelles la réponse du tsar est parvenue, après un mois, aux deux cours allemandes. C'est le colonel de Manteuffel, envoyé du roi de Prusse à Saint-Pétersbourg, qui a été chargé de la porter à Berlin. Le prince Gortchakof, frère du commandant en chef de l'armée du Danube, a été chargé d'aller la remettre à Vienne. La réponse du cabinet russe est arrivée aux deux gouvernemens le même jour, le 5 juillet.

Chose étrange, quand on décompose cette réponse telle qu'elle résulte des versions les plus accréditées, on n'y retrouve en définitive que les prétentions émises dès l'origine par la Russie, et toujours maintenues par elle depuis sous la forme des propositions diverses qui se sont succédé! Elle peut être évasive en ce sens qu'elle ne répond point directement à la demande qui était adressée au cabinet de Saint-Pétersbourg, et qu'elle semble accepter le principe de négociations nouvelles. Par le fait, rien ne ressemble moins à une politique visant sincèrement à la paix. La Russie accepte le principe de la protection commune des chrétiens d'Orient tel qu'il a été établi dans les protocoles de la conférence de Vienne, mais à la condition, ajoute-t-on, que cela ne préjudicie en rien à son droit spécial de protectorat religieux sur les populations grecques de la Turquie. S'il en était ainsi, à quoi servirait le protectorat commun de l'Europe? Il en résulterait que le continent n'aurait pris les armes que pour donner, par l'autorité de son intervention, une force nouvelle au droit que revendique le tsar. — La Russie, d'après sa réponse, ne consentirait pas à se retirer du territoire ottoman, et la raison qu'elle en donne est que les principautés sont le seul point où elle puisse agir avec avantage, tandis que ses flottes sont bloquées dans ses ports et que les armées anglo-françaises sont elles-mêmes sur le Danube. Elle continuerait donc à occuper la Moldavie pour des motifs stratégiques. Le cabinet de Saint-Pétersbourg enfin se montre prêt à entrer en négociations pour le rétablissement de la paix, pourvu qu'il lui soit garanti que rien ne sera tenté contre la Russie pendant ces négociations. En d'autres termes, ce que demanderait le cabinet russe, ce serait un armistice qui le garantirait contre toute entreprise sur mer aussi bien que sur terre. S'il est vrai, comme on le dit, que tel soit le sens de la réponse russe à la note austro-prussienne du 2 juin, on peut l'interpréter comme on voudra, on arrivera toujours à cette conclusion : la Russie maintient les priviléges religieux qu'elle a toujours revendiqués avec le plus de ténacité; elle reste dans ses positions menaçantes vis-à-vis de la Turquie. Elle veut d'ailleurs être garantie contre toute attaque par un armistice, et

maintenant sur ces bases on peut négocier la paix! — Voilà le résumé de la situation telle que la ferait la note russe, si les versions qu'on en donne étaient exactes.

La vérité est qu'à Vienne la première impression paraît avoir été peu favorable. La réponse du tsar n'a point été jugée satisfaisante. Comment se fait-il que l'impression ne semble point avoir été la même à Berlin? Cela s'expliquerait peut-être par une certaine différence calculée dont on a parlé dans la rédaction des documens adressés aux deux cours. Toujours est-il que le cabinet de Berlin a reçu plus favorablement la réponse de l'empereur Nicolas, et on dit même qu'il a cherché à faire partager son sentiment au cabinet de Vienne. Une telle démarche est sans doute destinée à avoir peu de succès. On peut certes mieux augurer de la fermeté du gouvernement autrichien. Après tout, de quoi s'agit-il en ce moment pour l'Allemagne? Il s'agit de savoir si elle restera fidèle à la politique qu'elle a sanctionnée et consacrée elle-même, ou si elle se laissera aller à cette politique chimérique et flottante que semble caresser par instans l'esprit du roi Frédéric-Guillaume, et qui consiste, après avoir mis le droit tout entier d'un côté, à se tenir en équilibre entre les puissances occidentales et la Russie. Les affaires d'Orient ont pris un cours qu'il n'est donné à aucune puissance de détourner aujourd'hui.

Quoi qu'il arrive, c'est la question des rapports de l'Orient et de l'Occident. Il doit en sortir des garanties nouvelles et plus efficaces pour la paix et la sécurité de l'Europe. Lorsque la conférence de Vienne faisait de cette pensée le principe de ses protocoles, lorsque récemment encore en Allemagne on mettait au nombre des conditions de la paix l'affranchissement des bouches du Danube, la liberté de la Mer-Noire, que faisait-on autre chose que prendre des mesures contre la Russie et entrer dans cette voie du renouvellement de l'état de l'Orient, qui est désormais le but de l'Angleterre et de la France? Telle est en effet la question, et le roi Frédéric-Guillaume semble la juger moins en elle-même que d'après ses goûts de paix universelle et peut-être ses craintes de voir une armée russe à Berlin. L'inconvénient de ce système, c'est de ne satisfaire personne, pas même la Russie, qui ne se sert des irrésolutions du souverain de Potsdam que parce qu'elles lui sont utiles, parce qu'elle espère, par ces irrésolutions, arriver à dissoudre l'alliance des deux principales puissances de l'Allemagne. Si, ce qu'on ne peut croire, la dernière réponse russe avait ce résultat, elle aurait atteint probablement le seul succès auquel elle vise. Le président du conseil, M. de Manteuffel lui-même, doit voir qu'il ne suffit pas de certaines complaisances. Les journaux partisans de la Russie ne le traitaient-ils pas récemment de « bourgeois homme d'état? » Que le cabinet de Berlin ait pu fonder au premier abord quelque espérance de paix sur les dernières communications venues de Saint-Pétersbourg, cela se peut; dans le fond, il ne tardera pas à reconnaître que la paix a besoin aujourd'hui d'autres conditions, et les résolutions de l'Allemagne se révéleront telles qu'elles doivent être, unanimes et décisives en faveur du droit de l'Europe et de la civilisation occidentale. L'Autriche et la Prusse entreront à leur tour dans cette coalition généreuse où la France et l'Angleterre les attendent.

Déjà, si nous ne nous trompons, on n'en est plus à de simples conjectures. Le cabinet de Vienne n'aurait point tardé à faire connaître à Saint-Pétersbourg qu'il insistait de nouveau pour l'évacuation immédiate et sans condition des principautés. En même temps, bien loin de suspendre ses mouvemens de troupes vers la Valachie, l'Autriche est prête au contraire à franchir la frontière; son armée n'attend qu'un dernier ordre, et elle n'est pas éloignée de donner cet ordre même immédiatement. L'Autriche seulement poursuit une autre pensée, qui serait celle de provoquer une nouvelle réunion de la conférence de Vienne, afin de lui soumettre la dernière réponse de la Russie, et de donner ainsi un caractère collectif à la décision qui sera prise. La Prusse serait de cette façon mise en demeure de se prononcer. Ou elle refuserait d'adhérer à l'acte qui sortira de la nouvelle conférence, et alors elle se trouverait rejetée dans un isolement qui serait le désaveu humiliant de tous les actes auxquels elle a pris part, ou bien elle adhérerait au nouveau protocole, et l'Autriche serait libre d'agir avec décision. Pour l'instant, le cabinet de Vienne a communiqué, assure-t-on, à l'Angleterre et à la France cette pensée d'une réunion nouvelle de la conférence, qui aurait pour résultat d'ajouter un acte de plus à la série de protocoles qui se sont succédé, et de manifester l'opinion commune sur la situation actuelle. Si la France et l'Angleterre accèdent à cette proposition, nous touchons évidemment à un dénoûment prochain, et ce dénoûment ne peut qu'être conforme à la politique suivie jusqu'ici.

Tandis que l'Allemagne passe par cette épreuve des plus sérieuses délibérations, la guerre se poursuit d'ailleurs et prend chaque jour des proportions nouvelles : non qu'il y ait eu précisément encore des opérations capitales, mais partout le déploiement des forces s'étend et les préparatifs se multiplient. En ce moment même, un corps d'armée français s'embarque à Calais pour la Baltique, et, par une nouveauté singulière, c'est sur des vaisseaux anglais que nos soldats vont être transportés : frappant symbole de l'alliance des deux peuples! Une proclamation de l'empereur est venue marquer le caractère du départ de cette armée de la Baltique. — En Orient, d'autres événemens se préparent peut-être où les forces européennes auront leur rôle. Jusque-là c'est l'armée ottomane agissant sur son double théâtre qui soutient la lutte avec des chances inégales, battue en Asie, victorieuse encore une fois sur le Danube, à Giurgevo, où elle a passé le fleuve à la suite des Russes.

Ainsi se déroule sous ses aspects divers la situation actuelle. Par combien de phases n'a-t-elle point déjà passé pour en venir au point où elle est aujourd'hui? Par combien de phases n'aura-t-elle pas à passer encore avant de toucher au but promis aux efforts de l'Europe? Par malheur, la paix fût-elle dès ce moment possible comme elle est désirable, de longtemps ne s'effaceront les traces de cette grande perturbation. On n'a qu'à jeter les yeux sur un point de l'Orient, sur ce petit royaume de Grèce, bouleversé par les instigations russes. Peu à peu toute cette ébullition passagère se calme sans doute; des rapports se renouent entre le royaume hellénique et le gouvernement ottoman. Les chefs des insurrections désarment l'un après l'autre; des commissaires français et anglais se sont rendus dans les provinces turques limitrophes pour aider à la pacification. Le cabinet nouveau d'Athènes multiplie

les efforts pour ramener son pays à des conditions plus normales. Cependant il n'est point aisé d'effacer les traces de tant de violences et de faire prévaloir subitement une politique plus juste. Sur bien des points, les insurrections ont tourné en brigandages; la piraterie s'est développée. Ce n'est pas tout encore : les faits les plus tristes auraient été découverts, des faits de concussion où se trouverait mêlé l'ancien ministre de la guerre, aide de camp du roi. Tout ce mouvement grec, qu'a-t-il donc amené? L'occupation étrangère, dernière garantie peut-être de la paix de ces contrées. Quant à ces provinces turques de l'Épire et de la Thessalie, le résultat est la dévastation qui a passé sur elles, œuvre des prétendus libérateurs au moins autant que des Turcs. Tout un pays ravagé, des populations massacrées, la Grèce occupée militairement, la guerre en Europe et en Asie, l'Occident en armes sans l'avoir voulu, tous les intérêts suspendus et éprouvés par ces crises, voilà ce qui rend témoignage dès ce moment contre la Russie. Si l'on remonte à la cause unique des événemens actuels, elle n'est point autre en effet que l'excès d'une ambition menaçante, l'invasion sans droit, sans déclaration de guerre même, du territoire ottoman par la Russie. Ce n'est point certes le spectacle le moins surprenant qu'au milieu du XIX^e siècle, au milieu des garanties nouvelles et des intérêts développés par la civilisation, il puisse être donné à une politique inexorable de troubler tout à coup cette paix que l'Europe croyait avoir achetée assez cher et assurée!

Tel est donc encore aujourd'hui l'état de cette crise générale où chaque peuple a son rôle. La politique extérieure de la France est là tout entière. Quant à la situation intérieure de notre pays, elle se manifeste moins peut-être par des événemens que par le cours uniforme des choses et par cet ensemble de faits journaliers où se peuvent lire les symptômes d'un temps. Voici bien des mois déjà que de toutes parts il se discute une question où il n'est point difficile de voir un des signes du travail qui s'accomplit. Il s'agit de l'observation du dimanche. Certes une telle question ne peut offrir aucun doute pour un esprit religieux. Il y a plus même : en dehors de toute considération religieuse, le simple bon sens la résout, et l'étrange expérience faite autrefois par nos réformateurs révolutionnaires est le plus éclatant témoignage en faveur de l'observation du dimanche, qui religieusement est le jour de la prière et humainement le jour du repos nécessaire; mais il en est de cette question comme de beaucoup d'autres que la pratique résout aisément, et qui se compliquent en passant dans une certaine sphère. Par exemple, la loi garantira-t-elle l'observation du dimanche? C'est à ce sujet que le gouvernement a cru devoir manifester sa pensée par une note officielle où il déclare que l'état donnera l'exemple de la suspension du travail le dimanche, mais qu'il n'a point à intervenir par la loi. Cette solution est assurément la meilleure au point de vue religieux aussi bien qu'au point de vue du rôle de l'état. Outre ce qu'il y a toujours de difficile dans l'exécution d'une loi de ce genre, il en résulte souvent que l'esprit d'opposition, prompt à saisir toutes les armes, tourne une contrainte légale contre la religion elle-même. On se fait à peu de frais le héros de la liberté de conscience violée. A tout prendre, les mœurs ont une autre puissance que la loi en semblable matière. C'est sur les mœurs qu'il faut agir, c'est à la liberté individuelle

qu'il faut demander le respect d'une règle de la conscience confondu ici avec l'observation d'un repos utile aux forces de l'homme. Il y a malheureusement au fond de bien des esprits une tendance qui ne date point d'aujourd'hui, et qui consiste à faire partout intervenir l'état, à lui remettre le soin des œuvres difficiles, à le constituer l'arbitre, le régulateur universel. Il en résulte que dans notre pays tout tend incessamment à converger vers l'état, intérêts, affaires de conscience, plaisirs même : l'état semble être le gérant responsable de notre vie et de nos actions, et comme tout se coordonne à cette pensée de l'omnipotence du pouvoir public, on finit par arriver à un point où rien n'est possible sans lui.

On l'a vu récemment par la transformation nouvelle que vient de subir le crédit foncier. Depuis sa naissance, la banque foncière a marché pas à pas vers cette transformation, devenue définitive en ce moment. Déjà l'an dernier, lorsque la société de crédit foncier de Paris étendit ses opérations à la France presque entière, il était visible qu'une telle entreprise, embrassant tout le pays, serait inévitablement conduite à la place qu'elle vient de prendre parmi les établissemens soumis à la direction de l'état. Tel est en effet le sens des décrets qui viennent d'être rendus. C'est l'état qui nomme le gouverneur, les sous-gouverneurs, les agens de la banque du crédit foncier; c'est lui qui surveille directement toutes les opérations. L'avantage de la mesure récente est de faire disparaître un certain nombre de formalités que le gouvernement avait cru devoir imposer à la société comme garantie d'ordre public en quelque sorte; elle supprime par exemple le *maximum* du taux d'intérêt, elle facilite les prêts à courte échéance. Comme le dit l'exposé des motifs du ministre des finances, la société gagne en liberté d'action ce qu'elle perd en indépendance. Ainsi donc les institutions de crédit foncier entrent dans une période nouvelle. L'intervention active et permanente de l'état leur assurera sans nul doute des avantages. Ces avantages ne seront-ils pas compensés par des inconvéniens? C'est l'expérience qui le dira. Ce que nous y voyons pour le moment, c'est la confirmation de cette tendance qui ramène tout à l'état, et semble laisser si complétement impuissans les efforts dus à l'initiative individuelle. Ne serait-il point préférable de voir cette initiative intervenir plus fréquemment, manifester son action et se suffire à elle-même? La vie individuelle, la vie locale, voilà malheureusement ce que bien des causes ont affaibli par degrés dans notre pays depuis longtemps. L'état d'ailleurs gagne-t-il beaucoup à ces tendances? S'il a plus de pouvoir, il a plus de responsabilité, il est le point de mire de plus de haines et est exposé à plus de révolutions.

Quoi qu'il en soit, c'est une des conditions de notre pays, et ce qui se vérifie dans le domaine des intérêts, on peut le voir partout dans le domaine de l'esprit et des arts. C'est ainsi que l'Opéra vient d'être rattaché à la liste civile et d'être placé dans la dépendance du ministre d'état. C'est le premier président de la cour de cassation, M. Troplong, qui a eu la mission d'exposer les motifs de cette transformation de l'Académie impériale de Musique. Ce n'est pas la première fois que l'Opéra se trouve dans ces conditions, et il y a en effet dans les institutions de ce genre quelque chose qui semble naturellement appeler une protection spéciale. On ne saurait cependant s'y

tromper : l'état, sous quelque forme qu'il intervienne, peut encourager les arts et les artistes, il peut leur assurer des dotations somptueuses, il peut subvenir à l'éclat de scènes sans rivales; mais il n'est point en son pouvoir de suppléer à cette inspiration individuelle qui fait la vie des arts, ou de la développer par des excitations artificielles.

En tous les temps, surtout aux époques de grands troubles humains, il y a un travail qu'il est donné à la pensée seule d'accomplir sur elle-même. On peut lui venir en aide, faciliter ses retours, la délivrer de ce poids oppressif des perturbations matérielles : il n'existe pas en vérité de moyen factice, de direction extérieure qui supplée à son initiative. C'est par son propre élan, c'est par une sorte de recueillement intime et fécond qu'elle se relève, et que, cédant au stimulant d'une inspiration nouvelle, elle se remet à parcourir tous ces domaines de la science, de l'observation, de l'histoire, de la poésie elle-même. Les événemens l'instruisent, les déceptions la ramènent à un sentiment plus vrai des choses, l'impuissance de tous les sophismes l'éclaire et la pousse à la recherche de notions plus saines, le désordre des imaginations finit par réveiller l'instinct de la simplicité et du bon sens : c'est-à-dire que l'action libre, spontanée et indépendante de l'esprit est toujours la première complice à invoquer en toute œuvre d'épuration ou de rajeunissement moral et intellectuel. Ce n'est pas en un jour que cette œuvre s'accomplit, quand on vit dans un siècle où toutes les tendances, toutes les idées, toutes les interprétations se sont confondues, où une certaine subtilité ardente est parvenue à affaiblir la vérité à force de la décomposer, et à populariser l'erreur à force de la présenter sous un aspect spécieux et séduisant. Suivons donc la pensée contemporaine dans ses tentatives et dans ses retours; observons l'intelligence luttant avec elle-même pour se retrouver dans la confusion et démêler ces notions simples qui donnent à la fois la certitude et la force. On ne peut assurément s'étonner que beaucoup d'esprits absorbés dans leur méditation solitaire en soient toujours à rechercher les lois les plus mystérieuses du monde moral, le secret de toutes ces révolutions par lesquelles passent les sociétés contemporaines. Si l'on trouvait ce secret, il dispenserait de beaucoup d'autres, et c'est justement pour cela sans doute qu'on en est encore à le chercher, bien qu'une foule d'écrivains partant des points les plus opposés aient affirmé l'avoir découvert. On n'a qu'à compter toutes les philosophies, toutes les doctrines qui se sont produites depuis un demi-siècle, et qui n'avaient pas même toujours l'avantage d'être nouvelles.

Un ecclésiastique dont le talent n'est point vulgaire, M. l'abbé Mitraud, agite une fois de plus aujourd'hui tous ces problèmes dans un livre sur *la Nature des sociétés humaines;* le titre seul indique ce que l'œuvre a de général. Ce n'est rien moins que le principe des sociétés que l'auteur travaille à mettre en lumière dans ces pages, écrites souvent avec chaleur, toujours avec conviction et avec une sincérité qui n'a qu'un malheur, — celui de ne pas rendre fort clair pour tout le monde ce qui semble l'être si complétement pour l'auteur. « L'homme est né pour la liberté, la paix et le bonheur, dit M. l'abbé Mitraud, et partout il est esclave, en lutte et malheureux. » — A quoi tient cette contradiction? C'est que partout le droit créé par l'homme triomphe là où le droit divin devrait être la règle universelle, partout la raison de

l'homme se pose en souveraine et en arbitre là où il n'existe d'autre souveraineté que celle de Dieu. Rétablir l'empire du droit divin, tel est le but, en sorte que, prenant au point de départ la liberté, la paix et le bonheur comme destination de l'homme, M. l'abbé Mitraud arrive à la théocratie comme au seul moyen d'y atteindre. Le chemin peut sembler singulier; mais la théocratie de M. l'abbé Mitraud ne ressemble pas aux théocraties ordinaires : ce n'est point la domination du clergé; elle n'a d'autre mission que de conduire l'homme à Dieu. Si l'auteur veut dire que les sociétés modernes doivent se pénétrer de plus en plus du principe chrétien, et que le sacerdoce a pour mission spéciale de rappeler sans cesse aux hommes l'infaillible puissance de ce principe, cela est juste sans doute, bien que cela n'ait rien de nouveau et ne puisse devenir l'élément d'un système. Si la théocratie est investie d'un pouvoir coërcitif, en quoi se distingue-t-elle de toutes les théocraties? Quand M. l'abbé Mitraud parle de la raison humaine pour nier sa souveraineté, quel est le philosophe assez troublé pour donner à ce mot un sens indéfini? Ce qu'on veut dire, c'est qu'il est des vérités que la raison humaine peut d'elle-même découvrir et saluer dans sa liberté, c'est que s'il est des principes que le christianisme a donnés au monde comme des dogmes immuables, l'homme seul évidemment peut en régler l'application, et il ne peut le faire qu'avec les lumières de sa raison. C'est ainsi que M. l'abbé Mitraud nous semble parfois jeter plus de confusion que de clarté dans ces délicates et difficiles questions. Le but de tous les esprits élevés ne consiste point aujourd'hui à embarrasser de toute sorte de complications les problèmes qui pèsent sur les hommes de notre temps; il consiste plutôt à rétablir les notions altérées, les vérités obscurcies, toutes ces lois simples et justes qui semblent avoir disparu dans la fantasmagorie des systèmes, en laissant les sociétés sans défense contre les excès les plus opposés.

Non sans doute, l'homme ne crée point les lois générales qui président au développement des sociétés, pas plus qu'il ne crée ces règles permanentes qui gouvernent les mondes, ou ces forces qui sont partout au sein de la nature; mais ces lois, ces règles, ces forces, il les étudie, il les observe, il les fait tourner à son usage, et c'est le plus éminent témoignage de ce que peut encore son génie dans les limites qui lui sont tracées. Non-seulement le domaine de toutes ces sciences physiques et naturelles s'est agrandi singulièrement dans notre siècle par l'importance et la nouveauté des découvertes, mais il y a eu un fait plus caractéristique. De toutes parts, on s'est mis à rechercher les applications pratiques que pouvaient recevoir ces découvertes, et on est parvenu à asservir les élémens, à discipliner en quelque sorte les forces de la nature jusqu'ici indomptées. De toutes parts aussi, il s'est élevé des talens pour populariser les sciences, pour divulguer leurs principes, leurs rapports, leurs applications infinies. — A quoi bon? disait-on autrefois des sciences, comme le remarque un des plus ingénieux de ces talens. On ne le dira plus aujourd'hui après avoir vu les mathématiques, la chimie, la physique, la géologie, la minéralogie se mettre au service de l'homme, et traduire leurs théories en faits pratiques de tout genre. Qu'en résulte-t-il? C'est que les sciences se mêlent partout à notre vie. Elles ont sans doute une existence propre; mais, par un certain côté, elles ont un caractère tout usuel.

L'électricité sert à nos correspondances; demain peut-être l'air, employé comme moteur dans nos machines, remplacera la vapeur; déjà la zoologie a trouvé le moyen d'empoissonner nos lacs et nos rivières par des fécondations artificielles.

De toutes ces sciences appliquées et popularisées de nos jours, certes l'histoire naturelle, la zoologie en particulier, n'est pas la moins curieuse, la moins remplie d'attrait; c'est celle peut-être qui agrandit le plus l'esprit de l'homme par la contemplation de tous les êtres vivans, et qui dans tous les cas vient poser devant lui les plus sérieux problèmes. De là l'intérêt d'un livre comme les *Souvenirs d'un Naturaliste,* de M. de Quatrefages. On n'a point oublié ces études attrayantes, qui ont paru déjà dans ce recueil, et auxquelles l'auteur aurait pu donner, comme il le dit, le titre d'*Essais de Zoologie et de Physiologie générales*. Ce que M. de Humboldt a fait dans ses *Tableaux de la Nature,* M. Arago dans ses *Notices,* M. de Quatrefages, en suivant ces exemples, le fait dans ses *Souvenirs*. Il intéresse à la science, il dissimule les aspérités de l'étude et des détails techniques dans l'enchaînement d'un récit substantiel et varié. Dans les *Souvenirs d'un Naturaliste,* il y a le touriste, l'observateur et le savant. Étudier les mœurs des termites semblerait peut-être un travail quelque peu rebutant pour celui qui ne serait point initié; M. de Quatrefages en fait le tableau le plus curieux entre la description des côtes de Saintonge et le récit du siége de La Rochelle. Les plus sérieuses questions d'embryogénie se mêlent aux détails pittoresques des mœurs du pays basque, à la peinture de ces simples et vigoureuses populations du nord de l'Espagne, et même aux discussions de linguistique sur l'idiome basque. Une excursion à Favignana, sur les côtes de Sicile, amène une étude sur la circulation chez les mollusques et les autres animaux. Ainsi va l'auteur, de l'archipel de Chausey en Sicile, de Favignana à Saint-Sébastien, sur les côtes d'Espagne, voyageant, observant et décrivant. Il en résulte un ensemble où la science est en quelque sorte replacée dans son cadre naturel : elle se mêle aux choses vivantes et animées, à la description et à l'histoire, au lieu de rester une analyse sèche et abstraite des phénomènes de la nature. Il y a sans doute des savans qui n'acceptent point, pour toute sorte de motifs peut-être, cette intervention de l'art de l'écrivain dans les études scientifiques; ils n'admettent pas que d'autres rendent la science intéressante et amusante. Pourquoi n'en serait-il donc pas ainsi, pourvu que l'art de l'écrivain et la description du voyageur ne coûtent rien à la sûreté des notions scientifiques?

C'est là au surplus une observation applicable à tous les arts qui se rattachent à l'intelligence. On peut le dire de la philosophie comme de l'histoire, on peut le dire de la littérature elle-même : instruire et amuser sans manquer aux conditions de l'art, là est le difficile. Le malheur est qu'il ne semble plus rien rester du sens élevé et juste inhérent à ce simple mot : amusant. Toutes les conditions qui trouvent dans ce mot leur expression, on croit les avoir remplies en irritant les curiosités, en flattant des goûts grossiers, en offrant un aliment malsain à toutes les corruptions des esprits qu'enflamment les aventures romanesques. Voilà comment tant d'œuvres qui se croyaient sûres du succès, qui l'ont eu pour un jour en effet, ont fini par ne plus compter dans la littérature et par ne plus exciter même cette ardente

et frivole curiosité qui fut un moment la complice de leur triomphe éphémère. Voilà comment cette inspiration superbe s'est rapidement épuisée; elle était corruptrice et irritante, elle n'était nullement amusante, et c'est ainsi que l'art fait expier leur succès à ceux qui le cherchent en dehors de ses pures et sévères conditions. Maintenant le roman, tel qu'on l'a vu il y a dix ans, n'existe plus : s'il est quelqu'un de ces récits interminables qui se poursuive dans un lieu quelconque, nul ne s'en occupe, on le lit encore moins. C'est le conte qui règne, c'est l'histoire rapide contenue en quelques pages, resserrant le récit, l'observation, la peinture du caractère et des mœurs. Seulement il est des esprits qui imaginent peut-être qu'il est plus facile d'écrire un conte qu'un roman, en quoi ils tombent dans une erreur singulière. Les conditions sont au fond les mêmes.

Ce n'est point le nombre des pages qui décide de la finesse de l'observation, de la justesse des peintures, de la vérité des caractères, de l'originalité de l'inspiration, et c'est tout cela qui peut donner un relief saisissant au conte le plus rapide aussi bien qu'à un roman : le titre seul change, l'art est le même. Quel est le principal caractère de la plupart de ces contes qui se succèdent aujourd'hui? Il y a le plus souvent une réelle facilité de récit, parfois un esprit brillant, une apparence de distinction. Malheureusement l'invention manque, l'observation est remplacée par une analyse subtile et sans profondeur, le style est quelquefois plus prétentieux qu'original. M. Alexandre Dumas fils est un des héros du conte actuel, ou plutôt de ce roman diminué qui règne aujourd'hui. A ses histoires précédentes il vient de joindre, sous le titre d'*Antonine*, l'histoire d'une jeune fille qui se prend d'amour, un peu au hasard, pour un jeune homme phthisique, — qui l'épouse, qui le sauve à force de soins, et finit par en être délaissée. On ne saurait disconvenir qu'il n'y ait une certaine originalité dans le monde que peint habituellement M. Alexandre Dumas fils. N'y a-t-il point encore dans *Antonine* une mère, — une mère même d'un certain rang social, — qui est toute prête à servir les amours de son fils et qui s'inquiète de ses maîtresses? C'est là certes une facilité tout aristocratique et qui s'accorde merveilleusement avec la tendresse maternelle! Nous ne savons seulement ce que l'art peut avoir à faire avec toutes ces peintures.

Au milieu de ses hasards et de ses diversions cependant, cette vie littéraire, qui voit grandir si peu d'intelligences généreuses et bien inspirées, vient de perdre un homme de probité et de talent, un conteur sérieux : c'est M. Émile Souvestre, mort jeune encore. L'auteur des *Derniers Bretons* suivait honnêtement et laborieusement la route qu'il s'était tracée; écrivain convaincu, il n'aimait pas le bruit et ne cherchait point les vaines complaisances. Combien est-il donc de ces esprits qui se tiennent à l'écart et se font honneur à eux-mêmes par leurs œuvres? Récemment encore M. Émile Souvestre était appelé en Suisse, dans un pays où ses romans jouissent d'une grande popularité, où ils sont lus le soir en famille. Il allait faire un cours sur la littérature. Les résultats de ce cours, il les a réunis dans un recueil qui a pour titre : *Causeries littéraires et historiques;* ce sont des leçons sur Homère, sur Dante, sur Shakspeare, sur toutes les poésies. Ce n'est point là sans doute une critique profonde, ouvrant des aperçus puissans et neufs; c'est une suite de cau-

series intelligentes sur les plus grands noms et les plus grandes choses de la pensée. C'est ainsi que l'auteur des *Derniers Bretons* est arrivé au bout comme un ouvrier laborieux qui finit sa tâche, et qui n'a jamais eu à rougir de l'usage qu'il a fait de son esprit, de son imagination. Il a donné plus d'une preuve ici même de ce talent distingué, de cette imagination toujours fidèle à la vérité morale. M. Souvestre était de ceux chez qui l'homme égale l'écrivain et dont l'absence fait mieux encore sentir toutes les qualités. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui, comme aussi c'est le titre au nom duquel il a son rang distinct dans la confusion de la littérature contemporaine.

De ces spectacles littéraires, qu'on revienne maintenant aux spectacles politiques. Au milieu des préoccupations des affaires d'Orient, qui semblent faire à tous les pays une même histoire, il y a un peuple qui a le privilége par momens de se faire une histoire à part, qui, depuis quelque temps, depuis quelques années même, s'agite dans une crise des plus périlleuses : c'est le peuple espagnol. Une insurrection militaire, dont plusieurs généraux ont donné le signal à Madrid, et qui n'est point terminée, vient de rappeler l'attention sur cette crise et de la montrer dans sa gravité. Quelle était la véritable situation de l'Espagne au moment où a éclaté le soulèvement du 28 juin? Cette situation, par son principe, remonte à quelques mois déjà. La vérité est que, depuis son avénement au pouvoir, le cabinet présidé par le comte de San-Luis a rencontré la plus implacable hostilité. Le président du conseil avait espéré désarmer cette opposition en réunissant les cortès à la fin de l'année dernière; il n'aboutit qu'à lui fournir une occasion de se manifester plus vivement dans une session de quelques jours, et il finissait par suspendre les chambres. Cependant la situation n'avait fait que s'aggraver. La Péninsule se trouvait dès lors par malheur placée entre un gouvernement obligé de recourir, pour vivre, à tous les moyens d'une autorité dictatoriale et une opposition ulcérée qui cherchait à tout prix à renverser le cabinet. En réalité, l'état de l'Espagne depuis six mois est celui-ci : l'opposition conspire évidemment; il s'est opéré par degrés un travail sourd de coalition entre tous les mécontens. De son côté, le gouvernement menacé a multiplié les sévérités de la compression; comme on s'en souvient, il internait, il y a quelques mois, un certain nombre de généraux. Des journalistes, d'anciens ministres même, étaient récemment encore envoyés aux Canaries. Comment, dans une telle situation, les chocs n'éclateraient-ils pas? C'est ainsi qu'au mois de février la première insurrection militaire se produisait à Saragosse; mais ce premier mouvement presque aussitôt comprimé manquait de chefs, ou, s'il en avait, la promptitude de la répression ne leur avait pas laissé le temps de se montrer. L'insurrection récente de Madrid s'est présentée dans des conditions plus graves; elle avait ses chefs, elle a eu immédiatement des moyens puissans, presque une armée à son service. Le gouvernement soupçonnait quelque complot. Ce qu'il ne soupçonnait pas, c'est qu'un des principaux instrumens de ce complot était un de ses fonctionnaires les plus élevés, le général Dulce, directeur du service de la cavalerie. C'est le 28 juin au matin que le général Dulce, sous prétexte d'une revue, a conduit une partie de la garnison hors de Madrid. Là s'est présenté le véri-

table chef de l'insurrection, le général Léopold O'Donnell, qui avait réussi à se tenir caché depuis quelque temps. Les troupes se sont immédiatement rangées sous ses ordres, et le *pronunciamiento* a été accompli. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est que la reine était absente; elle se trouvait à la résidence royale de la Granja; plusieurs ministres étaient également absens. Ce n'est que le soir que la reine rentrait à Madrid avec ses ministres. En présence d'un fait aussi déplorable qu'une insurrection militaire, il n'y avait point évidemment d'autre conduite à tenir que de se préparer à la vaincre. Seulement le gouvernement ne savait plus s'il pouvait compter sur la garnison de Madrid, moralement ébranlée et matériellement diminuée des forces passées aux insurgés. De là une certaine tergiversation au premier moment. Ce n'est que le 30 juin qu'un combat a eu lieu entre les troupes restées fidèles et les insurgés à Vicalvaro, presque aux portes de Madrid. La reine Isabelle, dit-on, voulait monter à cheval pour aller se présenter aux insurgés, et les ministres ont eu quelque peine à l'empêcher de réaliser son projet. Le combat de Vicalvaro, par une circonstance étrange, a été soutenu de part et d'autre avec une incroyable énergie. Etait-ce un succès pour les troupes fidèles? Il paraît que ce succès a été douteux; mais le gouvernement avait obtenu un grand résultat: il était sûr des troupes et désormais il pouvait agir, tandis que les insurgés restaient isolés. Depuis le combat de Vicalvaro, il n'y a point eu du reste d'autre engagement; mais en ce moment les insurgés, commandés par O'Donnell, se retirent vers l'Andalousie, et ils sont poursuivis par une colonne expéditionnaire aux ordres du ministre de la guerre lui-même, le général Blaser. L'insurrection ne semble pas avoir recruté de nouveaux adhérens dans l'armée, si ce n'est que le général Serrano, retiré en Andalousie, s'est joint à O'Donnell. Elle n'a point non plus trouvé d'écho dans le pays; l'Espagne est restée complétement tranquille. Madrid s'est vue même presque un jour entier sans garnison pendant que les troupes étaient à Vicalvaro, et aucune scène d'agitation n'a eu lieu, pas un cri hostile n'a été poussé. Jusqu'ici il n'y a eu qu'une bande qui a paru dans la *huerta* de Valence. Cette attitude de l'Espagne est assurément remarquable. Il faut en conclure que l'insurrection sera probablement dispersée, d'autant plus que de toutes parts les troupes royales sont mises en mouvement; mais l'insurrection une fois vaincue, cela veut-il dire que la situation du ministère restera bien assurée? Le malheur du cabinet du comte de San-Luis dans les circonstances critiques où se trouve l'Espagne, c'est de manquer d'autorité. Il aura réprimé le mouvement; mais les séditions de ce genre ne se succéderont-elles pas? Là est le danger pour la Péninsule. Nous savons bien que depuis longtemps les partis espagnols sont dans un état singulier de décomposition, et qu'ils ne peuvent guère offrir un point d'appui solide. Il y a cependant à considérer s'il peut être utile pour la reine Isabelle de tenir éloignés de son trône les hommes qui l'ont défendue avec le plus d'énergie et de talent, et qui ont une fois arraché l'Espagne à l'anarchie. Ce qui est certain, c'est que la division et l'animosité qui existent aujourd'hui ne peuvent que préparer des catastrophes nouvelles.

CH. DE MAZADE.

---

V. DE MARS.